



8822
2

LES
EXTRÊMES

PAR

J. I. KRASZEWSKI

2.

ROMAN

TRADUIT DU POLONAIS

PAR

GUI DE BOURGBOULEAUX.



SAINT-PÉTERSBOURG.

Imprimerie TRENKÉ & FUSNOT (Journal de St-Pétersbourg)

15, Maximilianovsky péréoulok, 15.

1874.

INSTYTUT

BADAŃ LITERACKICH PAN

BIBLIOTEKA

80-330 Warszawa, ul. Nowy Świat 72

Tel. 26-68-63

<http://rcin.org.pl>

Доволено Ценаурою. С.-Петербургъ, 17 юни 1875 г.

1306



<http://rcin.org.pl>

LES EXTRÊMES

PAR

J. I. KRASZEWSKI

ROMAN TRADUIT DU POLONAIS

PAR

GUI DE BOURGBOULEAUX.

I.

A Monsieur Edmond Soucha, à Varsovie.

Cher Edmond! — A, a, a, plains-moi, si ta manière de vivre, et toute sorte d'occupations oisives t'en laissent le temps. Je suis enfin à Tourza-Goura et je m'ennuie mortellement. Je m'y attendais, et, contre la règle générale, mes espérances se sont complètement réalisées. Je ne me suis pas trompé du tout. Ce n'est rien que je m'ennuie, mais, dans un avenir éloigné, je n'aperçois devant moi rien que des ennuis sombres et tristes. Mon Dieu! et vous vous amusez tant à Varsovie! J'en-

rage seulement en y pensant, mon cœur se gonfle d'envie, ma tête tourne, de longs bâillements arrêtent cette colère et ces folies. J'ai appris à bâiller, à dormir, à regarder par la fenêtre des heures entières, à compter les poutres sur le plafond, les planches et les clous du plancher. Il faut te dire qu'ici les plafonds sont faits de poutres et le plancher de planches assujetties au moyen de clous dont les têtes sortent à la surface. Mais attends, Cracovie n'a pas été bâti d'un trait; tu apprendras tout, seulement un peu de patience. — Tu sais qu'endetté, persécuté par le sort ingrat, trahi par Lora, poursuivi sans pitié par Samuel Malstein et près d'être mis en prison pour dettes exorbitantes en comparaison de ma bourse, je me suis rappelé un beau jour (juste à temps) que j'avais un très riche grand-oncle, un vieillard sans enfants, dont les parents convoitaient le grand héritage. Tu sais comme j'étais désireux de goûter des plaisirs de la campagne, de la chasse, de la solitude, de la tranquillité, du repos. Tu sais aussi comme j'ai pris congé de mes amis en vidant une bouteille de Champagne; berné d'espérance, je montai dans la calèche gagnée chez Alfred, et, en compagnie du trompette de poste, je partis pour des pays inconnus. Derrière moi restèrent l'inconsolable Mary auquel je devais quelque chose comme deux mille florins

pour le dernier déjeuner, de bons amis, la divine Lora, des camarades, et Chmoul Malstein, caressant sa barbe grise et élevant les yeux au Ciel, comme s'il croyait que j'ai été enlevé vif dans les espaces éthérés, sur le char d'Elie. Ah! quant à mes vertus, vous tous qui êtes inconsolables après moi ne pouvez le nier. Ai-je jamais mis à la porte un juif? l'ai-je fait chasser par mes chiens, ou bien l'ai-je insulté? N'ai-je pas respecté l'argent qu'ils m'ont donné ou qu'ils peuvent me donner? N'ai-je pas été un marquis français (des siècles passés) quant à la politesse envers eux, un seigneur russe quant à la générosité sur papier? Pour l'abominable trahison de Lora, lui ai-je fait la moindre impolitesse, quoique la vengeance l'aurait exigé? Ne la saluais-je pas quand je la rencontrais? lui ai-je fait des reproches? Ai-je.... Qui peut énumérer toutes mes vertus? qui à présent se présentent devant moi et me saluent avec la mine de serviteurs renvoyés!... Et vous mes camarades! nierez-vous qu'en gagnant votre argent j'étais de bonne composition jusqu'à prendre pour de la bonne monnaie vos pipes et vos bagues et je laissais déposer à la banque des porte-cigares, et en perdant je payais jusqu'à la dernière pièce de 3 florins. Nierez-vous qu'étant invité je n'ai bu même un vin délectable? Ai-je refusé de servir de second, quoique

avec l'idée probable de la prison? Ne me suis-je pas battu avec les lions nouvellement arrivés de Paris, qui ont donné des preuves de leur savoir-faire sur dix de trèfles chez Lepage et Devismes!! Hélas! Rien au monde n'est plus utile que les vertus sociales. Mais à quoi me serviront-elles aujourd'hui?... Les talents, l'étude, l'expérience achetée si cher dans ma bonne Varsovie gisent aujourd'hui comme des cadavres devant moi. Je suis à Tourza-Goura — ça suffit. Mais cette Tourza-Goura, tu ne la connais pas, et tu ne sais pas ce que c'est. Je dois enfin commencer par le commencement, car comme je vois, j'ai commencé par des plaintes, c'est-à-dire, par la fin. Ma calèche roulait sur un pavé peu uni et s'approchait du pont de Prague; et moi, enveloppé dans mon manteau, je faisais semblant de dormir, ne montrant qu'un seul œil et cela, en partie, de crainte d'être reconnu par Chmoul Malstein ou par Lora. Le premier par le collet et la seconde par le cœur, m'auraient bien vite fait rebrousser chemin. La ville était pleine de mouvement et de vivacité comme hier. Personne ne se doutait que je partais! Personne ne portait le deuil après moi! Frappé de cette ingratitude, je secouai la poussière de mes pieds et je proférai des malédictions contre la ville ingrate, qui durèrent jusqu'aux barrières. Là, quand nous dépassâmes les

limites de la ville, le postillon commença à sonner de la trompette plus fort; je m'endormis....

Je ne raconterai pas mes rêves, quoique m'en-nuyant mortellement; j'en aurais pu remplir des lettres qui me restaient comme unique divertissement. Mais j'ai pitié de toi; je suis bon enfant comme au temps jadis.

Quand je me réveillai, nous avions déjà dépassé Milosna; une profonde tristesse s'empara de moi au crépuscule. Je pensais à ce que vous faisiez là, et je vous enviais, en bâillant très fort. Ils s'amuse! et personne ne pense plus à moi; Lora est assise sur les genoux de M. le général, dont elle caresse les cheveux blancs et les moustaches noircies. Chmoul prête de l'argent à Stanislas, comme il me prêtait, à moi, et Mary (*) nourrit des estomacs provinciaux arrivés à Varsovie, qui ne savent pas de quoi s'étonner le plus, de ce qu'ils mangent si bien, ou de ce qu'ils paient si cher.

Passant d'une pensée à une autre et par des chemins inconnus, j'arrivai à former des remarques sur mon compte et sur l'avenir. J'avoue qu'en me trouvant dans cette situation, j'étais tout étonné.

Orphelin, ayant perdu tout ce que j'avais, endetté, sans amis, sans famille, sans désir ni espoir dans un cœur refroidi et desséché, ayant seulement cent

(*) Mary, restaurateur à Varsovie.

ducats, une calèche et Stanislas, dont les gages étaient arriérés de deux ans, je me lançais sur une mer inconnue, sans rames ni boussole. Je vais chez un grand-oncle, qui ne m'a jamais vu, qui peut-être sait à peine que j'existe, auquel je n'avais pas eu recours depuis que ma mère m'ordonnait de lui écrire des félicitations entre deux lignes. Comment me recevra-t-il? Qu'advient-il de ce voyage? Vit-il encore? Comment est-il? Ces demandes, et d'autres dans ce genre, me passaient par la tête, sans que je susse les résoudre. Essayons, me répétais-je.

Tout ce que je savais de mon fantasque grand-oncle, c'est qu'il est très riche, très vieux, qu'il demeure au fond de la Polésie(*), sur les bords de la Slutch, qu'il est rouillé comme un vieux sabre et qu'il me sera difficile de gagner son amitié et de lui plaire.

Vers le jour, je m'éveillai après toutes sortes de rêves et de songes; fatigué, cassé, je passai près de Biala, vieux château appartenant, je crois, aux Radziwill, dont les vieilles murailles brillent au loin

(*) La Polésie est une contrée située dans la partie ouest de l'Empire de Russie, au sud de la Lithuanie et au nord de la Volhynie; basse, sablonneuse et boisée, coupée d'un grand nombre de cours d'eau qui aboutissent tous à l'artère principale, le Pripet, qui se déverse à son tour dans le Dniéper. Il s'agit ici de la Polésie volhynienne.

comme le squelette colossal d'une baleine abandonnée par les pêcheurs au bord de la mer, sans viande ni graisse. Après m'y être reposé un instant je me remis en route, et seulement arrivé à Brzest, j'appris la géographie. Je vis que j'aurais dû aller par Lublin et Khelm ou Vlodava. J'ai pris en vrai Varsovien la Polésie pour la Lithuanie, et je voulais chercher la Sloutch près de Vilno ou de Grodno. Je réparai cette omission honteuse, quoique j'en ris beaucoup, en allant vers mon but dans une voiture louée par des chemins de traverse.

Mais, sautons d'un trait au lieu de ma destination, en passant la description du triste et ennuyeux pays, dont tu ne peux te faire une idée, car tu ne l'a pas vu, comme moi, de tes propres yeux. C'est un pays sauvage, affreux, triste et habité uniquement par des paysans, des juifs et des régisseurs (économistes): du moins il ne m'est pas arrivé de voir autre chose.

Moi qui suis depuis longtemps habitué à un confort de la vie à son semblant, qui dans les grandes villes couvre la pauvreté, j'étais stupéfait de voir par quel hasard extraordinaire un homme pouvait passer deux heures dans cette misère, cette pauvreté, cette saleté et cette puanteur. La première nuit passée, dans un trou abominable, qu'on nomme ici une bonne auberge, m'a paru tout un siècle

de tourments. Les villageois, si attrayants dans les vieilles légendes et les nouvelles chansons, me parurent affreux et noirs, comme les ont rendus leur misère et leur vie passée à l'état presque sauvage ; ils me parurent ainsi, comme je me les serais représentés 200 ans avant. Pour cômpler la mesure, la nature n'adoucissait en rien les désagréables impressions que me firent les hommes et tout ce qui les entourait. Comme tu sais, les paysages au mois de septembre ne se parent ni ne sourient, mais ici je doute même que le mois de mai ait beaucoup de charmes. Une immense étendue couverte de marais, émaillée de meules de foin, des forêts naines et chétives, des sables jaunes et parsemés de petits sapins rabougris ; et au dessus de tout cela, un ciel gris, sale, triste, quelquefois larmoyant et toujours répandant une certaine humidité, qui n'a rien d'agréable.

Enfin, je ne sais plus déjà quel jour de mon voyage, quand les cigares, le tabac, le vin français, le chocolat, les gâteaux et les bonbons achetés à Varsovie me manquèrent, j'appris que je n'étais qu'à trois lieues de Tourza-Goura, mais un chemin détestable doublait la distance (car ici il n'y en a pas d'autre).

J'avoue que l'espoir d'un bon repos fit plus d'effet sur moi, que celui de faire la connaissance du très

respectable vieillard : en ce moment j'avais besoin plus de repos que de mon grand-oncle. Habillé avec élégance, mais non en frac, car l'heure était très matinale, je montai dans ma voiture, attendant avec impatience voir poindre le but désiré de mon voyage.

Hélas! grâce à la boue et aux digues formées de grosses branches (je te l'expliquerai plus tard) pour faire trois milles j'employai six heures! et seulement vers midi le cocher me dit que le petit cabaret près duquel nos chevaux venaient de s'arrêter pour se reposer, appartenait aux vastes domaines de Tourza-Goura. Je voulais l'envisager de plus près, pour me faire une idée du possesseur, et je contemplai avec curiosité le cabaret.

Ah! pensai-je, si mon grand-oncle ressemble à ce cabaret, j'ai pris inutilement la peine de me rendre chez lui. Représente-toi une cabane, tout ce qu'il y a de plus misérable; quatre piliers avec des parois de poutres équarries, une petite fenêtre à moitié enfoncée dans la terre, un toit recouvert de mousse verte, une cheminée ébréchée, une porte boiteuse, en un mot la plus misérable hutte du monde. Pour qui voudrait argumenter, les arguments ne manqueraient pas. J'ai conclu, enfin, que le vieillard est un homme faible, se laissant gouverner par des individus qui le trompent.

Après quoi, les chevaux s'étant reposés, nous nous

remîmes en route. Enfin l'immense et monotone forêt finit; nous débouchâmes sur un champ vaste, au bout duquel s'apercevait une montagne couverte d'arbres. A travers les branches on voyait la blanche coupole de l'église catholique et les sombres tourelles de l'église russe: mais outre cela on n'apercevait rien de plus. Le chemin traversait des champs sablonneux, clôturés de haies de perches où on ne voyait que des voies de roues non ferrées. En nous approchant de Tourza-Goura, nous entrâmes de nouveau sur une digue affreuse, à côté de laquelle étaient des moulins penchés d'un côté, tout gris de poussière de farine; ayant passé plusieurs ponts vraiment polonais, j'entrai dans le bourg.

Tourza-Goura est nommé bourg! Mais afin que tu saches à quoi on donne ce nom ici, je te le décrirai. Je n'ai rien à faire, et le papier et l'encre ne me manqueront pas de sitôt. Ecoute donc, ou plutôt lis et apprends. *Ab uno disce omnes*, tu vois comme le vieux latin d'école me revient à la tête. Par une rue boueuse, j'entrai dans la fameuse bourgade; des deux côtés se trouvait une rangée de cabanes noires, parmi lesquelles on apercevait d'autres, badigeonnées à la chaux jusqu'aux fenêtres. Plusieurs dataient d'une époque reculée, à ce qu'on présumait d'après leurs physionomies. De vieux poiriers ensevelis sous du linge non blanchi couvraient

des toits de bardeaux noirs et à demi pourris. Au milieu se trouvait le marché; là, dans cinq cabarets qui étaient comme ivres, penchés de tous les côtés et se soutenant mutuellement et dans vingt maisons avec des perrons fantastiques, demeuraient des juifs. Ici, les juifs constituent un bourg.

C'est reçu généralement; où il y a un juif — c'est un village, mais s'il y en a plusieurs — c'est un bourg: et plus il y en a, plus la population et le commerce prospèrent. L'église comme ici petite, d'une blancheur douteuse et les boutiques n'en sont que les accessoires. Ces dernières occupent le centre de la place à Tourza-Goura; autrefois peut-être étaient-elles passables, mais aujourd'hui on en voit les poutres à nu enfoncées jusqu'aux fenêtres dans le sable. Vis-à-vis, avec un toit de travers, est un bâtiment où l'on mesure le blé. Une maison à étage, avec un perron et une tourelle sur laquelle se trouvait autrefois une cloche, portait le nom pompeux d'hôtel de ville. Par une avenue de saules affreusement amputés, le long de laquelle je ne m'embourbai que deux fois et pas très profondément, car on me retira à l'aide de grosses perches et non avec des bœufs, j'arrivai au château.

De hautes clôtures entouraient les jardins; partout des arbres, à travers lesquels j'aperçus enfin le palais si désiré; une haute porte cochère en maçonnerie

conduisait dans la cour. D'un côté était une maison vaste, sombre, avec de nombreuses cheminées ; plus loin se trouvaient les attenances. Un rempart entourait autrefois le vieux château, à la place duquel s'éleva par la suite la maison. Un fossé desséché, couvert de broussailles et d'arbres. Tout près de la maison coulait la Sloutch dans un lit profond.

L'habitation de mon grand-oncle me parut d'une grande antiquité, car jamais je n'ai rien vu dans ce genre. Ses murailles en bois étaient percées de fenêtres assez grandes, mais formées de vitres très petites, assujetties au moyen de cadres en plomb. Le perron soutenu par quatre piliers avec des bancs tout autour et un parquet en briques, mais qui, au milieu, était extrêmement usé grâce au temps.

Quand ma voiture s'arrêta près du perron, je vis plusieurs personnes sortant de la maison, des ailes et de la cuisine ; elles regardaient avec curiosité le nouveau venu. Je m'arrêtai : un homme grisonnant, avec de petits yeux gris à demi-couverts de sombres sourcils, dans une courte veste doublée de peau de renard, en pantalon aux parements de cuir et un fusil à la main, semblait attendre une question. Je le regardai à mon tour, voulant deviner qui il pouvait être. Un visage ridé, de belles moustaches, des lèvres vermeilles, un petit anneau passé à travers l'oreille et des favoris d'une dimension extraordinaire, peignés à

contrepoil, était la dernière particularité de sa physionomie; de dessous le caftan, sortait une grosse chaîne en similor avec des breloques appartenant, à ce que je croyais, à une énorme montre en argent.

— Monsieur l'Ecuyer est-il à la maison? demandai-je assez poliment (tu sais que je suis toujours poli, même quand je suis fatigué et ennuyé).

Le valet (car sans doute c'en était un) regarda ma personne et ma voiture du haut en bas, ôta lentement de sa bouche une chique, que je n'avais pas remarquée sous sa grosse moustache; puis, crachant, me répondit d'une voix passablement enrouée:

— Mais oui, il y est. — Ainsi je pourrai le voir? — Eh! pourquoi pas. J'avançai un pas. — Montrez-moi, je vous prie, le chemin?

— Tout droit dans la grande salle, et puis à droite, répondit-il.

— Sans être annoncé? repris-je. — Et pourquoi faire? s'écria-t-il stupéfait.

C'est alors seulement que je me rappelai que j'étais à la campagne et que les habitudes y doivent être autres. Après m'être débarrassé de mon manteau, je me mis à la recherche de mon grand-oncle.

Dans le vestibule, étaient suspendus, aux cornes d'élan, des cors, des fouets, des sacs, des colliers, des laisses, deux lièvres et une botte de gélinoites.

Il est impossible, pensai-je, qu'un vieillard de soi-

xante-dix ans soit un chasseur ; voilà comme on se permet chez lui ! Sans doute je le trouverai au fond d'un grand fauteuil, près d'un bon feu de cheminée.

Ce disant, j'ouvris la porte de la salle, et j'entrai dans une pièce sombre, avec des fenêtres donnant sur la rive boisée de la Slutch. La chambre était tapissée d'un vieux papier à ramages extraordinaires ; sur des tiges de fleurs gigantesques, se promenaient des messieurs et des dames, des bergers et des bergères. Le plafond était orné d'un lustre en porcelaine, taché avec de la cire. Le canapé et les sièges, autrefois blancs et dorés, étaient couverts de velours fané couleur citron. Deux tables, deux poêles à carreaux dans deux coins (où il y avait du feu en ce moment même) ; et puis rien de plus. Je me dirigeai, d'après l'indication que le valet me donna, du côté d'où partaient des voix ; et voici ce que j'entendis :

— Etait-il sur place ? — Oui, il y était, Votre Honneur.

— Et il sait probablement que les élans sont dans l'espace traqué ?

— Il dit qu'il a été sur leurs traces. — La chasse est-elle commandée ?

— Encore hier. — Eh ! mille régiments ! pourquoi n'est-elle pas commencée ? On devrait être sur place ! Envoyez sur-le-champ le garde champêtre, le fo-

restier, les surveillants pour presser les retardataires !

A ces mots, j'entrai dans la chambre à droite.

Près de la porte étaient deux individus avec des gibecières de blaireau, et un petit bonhomme gris, gros, gras, aux larges épaules, en caftan doublé de peaux de renard pareil à celui du valet, mais plus nouveau, de couleur verte, avec un fouet, dans de grosses bottes et un bonnet négligemment posé sur l'oreille, se promenait dans la chambre.

Il me toisa du haut en bas, regarda mon habit élégant d'un œil étonné et les paroles s'arrêtèrent sur ses lèvres.

— J'aurais désiré voir Monsieur l'Ecuyer, veuillez me dire où je peux le trouver ?

— Monsieur l'Ecuyer Soumine ? — Oui, Monsieur. — Et à quoi diable vous est-il nécessaire ? — J'arrive pour le voir. — Avec une affaire probablement ? — Pas le moins du monde, je veux seulement faire sa connaissance.

Le petit vieillard défiant me regarda droit dans les yeux ; moi, je soupirais en pensant à la tyrannie des serviteurs, qui ne laissait pas au pauvre vieillard la latitude de voir ceux qui viennent chez lui.

— Est-il donc si curieux, que vous vouliez le voir ? ajouta le vieillard.



— Permettez, Monsieur, que mes explications se bornent à ce que j'ai déjà dit, repris-je un peu vivement. — Puis-je le voir?

— Mais tu le vois devant toi, mon petit maître. Je suis l'Ecuyer Soumine.

Je reculai de quelques pas tout ébahi, ne pouvant comprendre que ce pût être mon oncle, que je me représentais faible, tremblant, perclus de rhumatismes. Le discours préparé pour le saluer s'envola en fumée, je ne pus trouver une parole.

— Je suis George Soumine, balbutiai-je en m'approchant avec déférence.

— Ah! George! Monsieur George! Que diable! Qui l'aurait cru? Ah! ah! ah! Et le vieux se jeta dans mes bras.

— George! attends! Ma foi! Il a les traits de famille! Oui, il les a, ou je suis une bête. Holà!.. Malcowski! Jean! Paul! Mathieu! décommandez la chasse! Mais laisse-moi te voir, vraiment un joli gars, seulement un peu fluet! Que je suis content! Mais qui donc t'a poussé dans ces marais de la Polésie.

— Je suis venu exprès de Varsovie, pour faire la connaissance de mon cher oncle.

— Oncle! grand-oncle! Fi donc, ne m'appelle pas ainsi! plutôt M. l'Ecuyer, ou comme tu voudras. Voyez-le donc! exprès de Varsovie! Sans doute,

comme chasseur, il vient jouir des plaisirs de la chasse !

— Oh ! que non !

— Comment, tu n'es pas chasseur ! et quoi donc ?

— Malheureusement non, mais je puis le devenir.

— Ah ! bah ! pas si facile ! Mais assieds-toi donc, sans cérémonie.

Quand nous parlions de la sorte, les domestiques s'étaient rassemblés près de la porte. Il y avait quelque chose de patriarcal dans leurs physionomies, souriantes et familières. Puis mon oncle donna des ordres pour qu'on transportât mes effets à l'étage supérieur ; et prenant un paquet de clefs attaché à un pied de biche, il ouvrit une armoire et en retira une bouteille d'eau-de-vie de Dantzic et un morceau de pain d'épices.

— Cette liqueur est salubre, pour des personnes fatiguées d'un long voyage, dit-il en clignant des yeux : n'est-ce pas ? A votre santé, Monsieur George !

Cher Edmond, je crains de ne pouvoir te bien décrire le reste, et surtout la stupéfaction et l'étonnement que je ressentais à chaque pas. Je savais que je devais m'ennuyer, mais jamais de cette manière : je croyais trouver un vieillard faible, entouré d'un grand confort, enfin un homme

toussant et malade, et je rencontre un Nemrod polésien, fort comme un élan, vif, remuant, portant des clefs dans sa poche, buvant de l'eau-de-vie, mangeant des saucissons fumés et des ragoûts, allant sept fois par semaine à la chasse sur un chariot qui à la première épreuve me fit gagner la colique, de sorte que je croyais mourir sur place. Si tu veux connaître Monsieur l'Ecuyer, aie donc encore un peu de patience et lis ma lettre jusqu'au bout.

Le premier jour (aussitôt arrivé, aussitôt pendu) je dus l'accompagner avec tous ses serviteurs à la chasse aux élans. On me donna un fusil rayé extraordinaire, qui devait peser quarante livres, car mon bras s'en engourdit; j'avais froid, je gagnai le rhume, je dus m'abreuver d'eau-de-vie commune (car celle de Dantzic n'allait pas à la chasse) je mangeai du saucisson froid et je revins le soir au milieu des chasseurs, qui chantaient en chœur.

Oh! mon Dieu! quel pays barbare! quelles mœurs! Pour souper, on m'a nourri, moi qui étais habitué à l'excellente cuisine de Mary, de mets impossibles, à la manière patriarcale, dont je n'avais même pas l'idée. Moi et mon palais nous fûmes pétrifiés d'étonnement. Imagine-toi une soupe au gruau avec une oie fumée, un gruau d'avant le déluge au lard, et un rôti (fait exprès pour moi).

Et le vin. Oh! oh! oh! pourquoi ne puis-je te

régaler de ce vin aigre-doux du régime habituel! C'était un vin de Hongrie acheté dans la petite ville voisine, par mesures contenant deux pintes qui ressemblait à du vinaigre sucré. Je ne m'étonnerais pas, si on le vendait dans une pharmacie en petites fioles avec des étiquettes, comme de la médecine. Monsieur l'Ecuyer m'en versait sans cesse, je buvais par politesse et comme conséquence je me couchai avec un mal de tête.

On me donna un appartement à l'étage supérieur. Représente-toi deux immenses chambres, froides comme la Sibérie, extrêmement hautes, sans fenêtres doubles, sans rideaux, sans volets et un plancher tremblant. Un lit pour quatre avec des rideaux à fleurs, que les mites n'ont pas mangés entièrement, une table à laquelle manquait un pied, six chaises boiteuses et trouées. Heureusement le feu pétillait dans la cheminée, mais un feu immense alimenté par un tronc d'arbre entier.

Stanislas enrageait de colère, ne sachant où déballer et se placer; moi, j'endurais tout, je puis te le dire sans flatterie, avec une patience angélique. Le vieil Ecuyer me reconduisit; il tâta le dur matelas et le trouva par trop mou pour un jeune homme; se chauffa quelques minutes au feu de la cheminée et me dit en se retirant que dans cet appartement superbe avait logé cinquante ans de

cela Monsieur le Palatin (Voyevode) Barkiwill, qui chassait pendant dix jours à Tourza-Goura. Pouvais-je être mécontent de ce qui a satisfait Monsieur le Palatin?

Cela signifiait qu'on me donna ce qu'il y avait de mieux. Les autres gostes sont logés à la ferme ou avec le scribe de la régie, qui joue du violon. Stanislas haussait les épaules et me faisait des scènes à chaque instant. Je ne pouvais rien faire avec lui. Il courait après des bougies, dont on ne connaissait pas la nécessité, après mille autres bagatelles dont on n'avait même pas l'idée ici.

A peine pouvais-je lui persuader de mettre des bornes à ses lamentations. Mais quand l'heure de se coucher vint, je l'entendis jurer de nouveau.

— Qu'as-tu donc? lui demandai-je.

On lui avait donné une pailleasse au lieu de matelas et le voilà qui maudissait de toutes ses forces la campagne et les voyages.

— Monsieur! dit-il, revenons à Varsovie; avant trois jours les hommes ne ramasseront que des os après nous. Je n'ai pas pris du thé! Je dois dormir sur une pailleasse!

— Nous nous y habituerons, dis-je avec un soupir!

Ainsi se passa la première soirée, et, hélas! les suivantes se ressemblaient. Je dus en réalité m'y

habituer. Mon grand-oncle paraît être un bon et excellent homme, mais jamais nous ne pourrons nous comprendre. La chasse, le ménage, les récits du temps passé, des disputes avec ses gens, pour une gerbe de paille, c'était toute sa vie! Depuis quelque dizaine d'années il n'allait plus dans le monde; d'après cela, tu peux te faire l'idée comme tout doit lui être étranger.

Il me contemplait comme une bête curieuse, et ce qui pis est, il me prend pour un grand seigneur ou peut-être feint-il de le croire; car il me demande sans cesse des détails sur mes biens en Grande-Pologne. Mais ces biens! tu sais comme ils sont loin de moi!

Jusqu'aujourd'hui je lui répondais vaguement, n'osant avouer ma position.

Pour ce qui concerne les richesses de mon oncle, je ne sais plus qu'en penser. Une terre immense, mais des plaintes, sur le manque de tout, plus grandes encore; il est difficile de se procurer un sou, l'économie la plus stricte, un florin y est considéré comme une grande somme. Le ducat que j'ai donné au favori de mon oncle, Malcowski, fut contemplé comme une curiosité, avec étonnement et respect. Je vois que je me suis mal pris. Je n'y comprends rien: ni leur compte, ni leur vie, ni leurs occupations, ni la situation de la fortune. Je de-

mandai s'ils s'amusaient quelquefois, s'il y a des voisins.

— Ah! nous nous amusons à merveille, nous chassons toute l'année. Le gibier ne nous manque pas, et, quant au voisinage, c'est parfait: d'abord, le plus proche, le curé de la paroisse, puis le curé unite avec sa femme, une excellente personne, ils ont huit enfants; puis le fils du veneur, Monsieur le Capitaine, M. le juge subalterne, etc., etc. — Et les dames?

On voit qu'on n'a pas l'idée de la société des dames; du moins mon cher grand-oncle me répondit en ouvrant démesurément une bouche qui peignait l'étonnement:

— Mais que diantre ai-je à faire avec des femmes, est-ce que nous ne nous suffisons pas? Si le monde en était privé, je ne m'en plaindrais pas! ajouta-t-il, en plaisantant. Mais à vous qui êtes jeune, la société des femmes ne déplaît pas! Eh bien! on peut en trouver chez nous, et de passablement jolies et très comme il faut!

Je n'ai pu rien apprendre de plus; pourtant, sois tranquille, mes lettres ne te manqueront pas, et tu liras plus loin mes pérégrinations et les aventures du nouveau Robinson. Mais adieu, je t'embrasse de tout mon cœur; salue de ma part Lora, Mary, et même Chmoul, mais ne dis pas à ce vaurien où je

suis, car il serait capable de me relancer jusqu'ici.
Adieu. — A la prochaine lettre.

II.

A Monsieur Edmond Soucha, à Varsovie, Nouveau-Monde, N^o 1605.

Tourza-Goura, 25 septembre.

Je commence enfin à me faire petit à petit au monde qui m'entoure. Je m'habitue en partie au logement, au manger, aux occupations, même aux ennuis mortels. Le malheureux Stanislas est dans un continuel désespoir, et au moins cinq fois par jour il me fait des scènes extraordinaires en s'arrachant les cheveux de la tête, et en maudissant ce qu'il appelle sans détour ma folie. Avant-hier, je me couchais dans le vaste lit que j'ai décrit à la hâte, dans ma première lettre, quand Stanislas m'attaqua de nouveau avec une violence inexprimable. Le bon, l'impayable Stanislas ! c'est le seul qui me divertisse ici.

— Monsieur ! dit-il avec la mine d'un acteur du grand-théâtre, dans le mélodrame de Skarbek, quels sont vos projets et vos pensées ?

— Je pense dormir, dis-je, en allumant un cigare.

— Monsieur ne veut pas me comprendre !

— En effet, je ne te comprends pas. Et je haussai les épaules.

— Qu'arrivera-t-il de tout cela? — Je n'en sais rien. — Et qui le sait?

Je haussai encore les épaules, pour toute réponse.

— Resterons-nous encore longtemps ici?

— Jusqu'à ce qu'on nous chasse.

— Si c'est ainsi, ajouta-t-il en me saluant, Votre Honneur n'a qu'à me congédier, je ne puis vivre ici! — Je souris. — Ah! ma foi, je n'en puis plus! ajouta-t-il. D'abord, c'est un vrai enfer, secondement les hommes sont rusés et mauvais comme cent diables, et paraissant doux comme des agneaux; troisièmement, ici on ne sait ni vivre ni parler. Ah! il faudra mourir de misère et d'ennui.

— Je vois que tu es plus délicat que moi.

— Je ne sais, mais je m'étonne de voir Monsieur souffrir tout cela!

— Je le dois. — Monsieur! revenons à Varsovie, je vous en conjure, nous périrons ici! Un peuple sauvage, une vie extraordinaire, aucun visage comme il faut, des habits, des mœurs et un manger asiatiques d'avant le déluge: c'est à ne plus tenir! Monsieur ne voit pas comme j'ai maigri?

— Pauvre Stanislas! tu t'échauffes et la tête te tourne; un peu de patience!

— Que Monsieur juge lui-même si je... si nous pouvons vivre ici? Nous, qui avons été tant de fois à Berlin, à Posen, à Varsovie! dans les meilleures sociétés, plongés dans les tourbillons de divertissements, menant une vie confortable! pouvons-nous nous rouiller et périr misérablement ici?

— Pourquoi devons-nous périr? dis-je tout bas. — Je ne vous comprends pas, Monsieur! et j'envie Monsieur, qui a pu s'y habituer si vite. Mais moi, simple serviteur, je me meurs, Monsieur, je me meurs; au bout du compte je n'ai même plus rien à lire! Je me meurs, Monsieur!

— Pauvre Stanislas! j'espère pourtant qu'on ne t'a pas donné du poison?

— On m'en donne tous les jours; je suis malade de leur eau-de-vie, de leur nourriture, de leur lit, de leur société, de leur air. Monsieur ne sent pas comme l'air ici est imprégné d'une fumée de goudron? Hier je me rendis au bourg, pour chercher un visage humain, oh! horreur!

— Qu'as-tu donc vu? — Des monstres, Monsieur; mais les femmes ici, Monsieur! bah! les fripières de Varsovie ressemblent plus à des femmes qu'elles! Il ne leur manque que de marcher à quatre pattes

— Ah! je comprends, il te manque ici de jolis minois, incorrigible mauvais sujet!

— Votre Honneur! dit-il, en se redressant, il ne s'agit pas en ce moment de femmes, mais d'une société comme il faut qui me manque!

Je partis d'un grand éclat de rire. Stanislas ajouta: — Que tous les diables les emportent! Et il se retira. Moi, je m'endormis égayé par ce discours dont je ne t'ai décrit que la partie la plus amusante.

Je voulais te faire part dans le pli présent (l'occasion du pays) le complément de mes observations sur mon grand-oncle et le pays dans lequel je me suis établi; mais malheureusement l'un et l'autre me sont encore inconnus. Mon plus grand désenchantement, c'est que je ne puis comprendre quel est l'état de la fortune de M. l'Ecuyer. Tout le monde dit ici qu'il est riche, je sais moi-même qu'il a de vastes domaines, qu'il n'a pas de dettes, ou, s'il en a, c'est de peu d'importance, et je remarque une économie incompréhensible, qui frise l'avarice, je n'entends que des plaintes contre la dureté des temps. Probablement il y a une clef à cette énigme, que je n'ai pu trouver encore.

Nulle part traces d'aisance, telle que je la comprends, partout des misères. Allant un jour à la chasse avec mon oncle, je voyais d'immenses bâtisses au milieu des champs. Je lui demandai ce que c'était. Il me répondit en souriant et se grat-

tant la tête: — Ah! eh! ma foi, as-tu la vue basse? ne vois-tu pas que ce sont des meules?

— Qu'est-ce donc que des meules? demandai-je.

— L'Ecuyer riait aux larmes et me répondit en s'étendant sur le chariot: — Voilà un bon agriculteur! C'est un tas de blé au milieu de champs.

— Et pourquoi tant de blé? — Des réserves, mon petit maître, des réserves en cas de nécessité! J'ai compté de ces meules quelques dizaines, et j'osai demander au vieillard pourquoi on se plaint continuellement contre les temps durs et difficiles d'avoir un gros, quand il pourrait vendre une partie de ses réserves.

— Suis-je en faillite, quoi! pour me priver de mes réserves? s'écria-t-il avec indignation.

Regardez! On ne voit pas un gros chez eux, ils soupirent, se plaignent, et ne parlent que des duretés du temps, et pourtant les acheteurs ne manquent pas, et les céréales pourrissent en grange, les souris les mangent! Il doit y avoir quelque mystère là-dessous.

Tu ne saurais te faire une idée de la maison de mon grand-oncle, d'après la description que je pourrais t'en faire, et je ne te serais pas d'un grand secours dans l'explication de cette énigme d'Edipe.

Représente-toi une vie tellement réglée, monotone, que le vrai élément, ce qu'on appelle chez

nous la vie, le mouvement, n'entre pour rien ici, même il en est rejeté très minutieusement.

Monsieur l'Ecuyer me dit un jour, par exemple, que l'année passée on lui avait proposé de faire passer une route de poste par Tourza-Goura, ce qui aurait ranimé et enrichi, non seulement la localité, mais aussi les environs. Qu'en penses-tu? il a refusé! — Eh, qu'ai-je besoin de cela? dit-il, un chemin de poste occasionnerait du bruit, du mouvement, il amènerait ici des étrangers, des hôtes non invités! Je n'en veux pas. La veille est le législateur du lendemain; les hommes, les objets, les paroles, les mœurs, les idées, tout est comme hier ou comme avant-hier. L'avant-hier se modèle sur les années précédentes.

En commençant par les chevaux qu'on couvre de harnais du XVII^e siècle, jusqu'aux belles bottes de cuir cuit avec des houppes, de mon oncle, tout cela ne date pas d'aujourd'hui. Ils ont horreur des jours présents, et détestent toute nouveauté. Ils voudraient retenir le temps par les pans, s'il en avait, et ils seraient ravis de revenir aux temps des Saxons.

Les riches nè jouissent pas!

La plus grande parcimonie règne dans la maison; l'oncle porte dans sa poche les principales clefs, et seulement les moins importantes sont confiées à Malcowski. Elles sont rapportées le soir au maître

de la maison, et suspendues au clou qui, à cet effet, est dans la chambre à coucher. Dans la demeure on n'a pas trouvé la nécessité de rien changer ou réparer, depuis une dizaine d'années; ils bouchent seulement les trous que le temps avec ses coudes aigus a pu faire. Ils se revêtent comme au temps passé; la nouveauté, cet élément de notre vie, est un péché, une apparition extraordinaire pour eux. Tu te fais une idée de ma position ici.

Je ne sais pas parler leur langue, me comporter selon leurs habitudes locales. Ou ils se moquent de moi, ou je m'étonne en les voyant, car pour rire, je ne puis, ou plutôt je ne veux. Mon excellent oncle commence petit à petit à me confesser. Surtout depuis un certain temps, il se donne tant de peine à me questionner, sur mes grands biens, que cela commence à me troubler.

S'il me met au pied du mur, je finirai par lui avouer tout. Il est très hospitalier, et voudrait sincèrement me divertir, et en inventant toujours quelque chose de nouveau, ça finit par une partie de chasse.

Quoique je sois prêt à tout, je ne puis prévoir si je séjournerai ici longtemps encore. Mais comme j'ai toujours le temps de me brûler la cervelle, il vaut mieux attendre, ne serait-ce que par curiosité, car leur manière de vivre est une énigme non résolue,

qui m'irrite. Sois heureux et bien portant. Adieu, jusqu'à la poste prochaine. Ton George. — P.-S. C'est avec des larmes aux yeux que je lis le vieux *Courrier de Varsovie* de l'année passée, dans lequel étaient enveloppées mes bottes vernies. Il a pour moi un charme inexprimable, il me parle du passé. Cela suffit..... Ah! l'inappréciable *Courrier!* Quel style! quelle diversité d'objets! combien d'esprit dans les énigmes, comme la vie y respandit! Combien de caractère dans les amours! Comme Varsovie y rayonne!

Imagine-toi, les cigares me manquent! Ici il n'y a même pas de tabac.

On a envoyé un messenger pour en chercher à six ou dix lieues de distance, et cela à pied. En attendant je fume, grâce à ma malheureuse habitude, quelque chose qu'on nomme ici du tabac de Laliboroka. Tu serais mort en le sentant. Du poison! A quoi conduit l'habitude!! Stanislas est devenu taciturne et sombre! il ne me cire plus les bottes, disant qu'en Polésie c'est tout-à-fait superflu.

III.

Cher Edmond!

Enfin, je commence à voir le voisinage. Hier, nous avons eu ici Monsieur le Capitaine. Félicite-moi d'avoir fait sa connaissance. Je me représentais un

militaire, d'une grande taille, un Napoléoniste ou quelque chose d'approchant. Mais je me suis trompé horriblement ! Figure-toi un petit homme vêtu comme les artisans de Posen, dans un habit gris râpé, pâle, fané et saluant jusqu'aux genoux Monsieur l'Ecuyer, avec une humilité apparente, jusqu'à la dérision flatteur et impertinent, et bavard comme un vieux moulin. Représente-toi un pareil hôte, auquel j'aurais donné deux florins d'aumône, si je l'avais rencontré autre part, reçu à bras ouverts par mon grand-oncle, placé à la première place, choyé de toutes les manières et amusé avec sollicitude pendant tout le temps de sa visite. Le Capitaine à l'Ecuyer et l'Ecuyer au Capitaine, ne regrettaient, ni des termes de déférence, ni des expressions de soumission : cela ne coûte rien ! Malgré cela ils paraissaient se moquer l'un de l'autre avec une grande politesse ; je crois ne pas me tromper.

Mais je dois te décrire catégoriquement cette première fleur que je trouvai dans ce désert, en la spécifiant, comme les botanistes classent les plantes rares. Sa taille est de deux aunes, pouces.... (dans ma prochaine lettre je placerai la mesure exacte) maigre, sec, de longues mains, des doigts immenses, des pieds énormes, le dos un peu voûté, la tête chauve, grisonnant, des yeux gris, moqueurs, faux, regardant en dessous d'une manière perçante ;

des moustaches hérissées sous le nez, comme l'herbe sous la haie, marquaient le grade du Capitaine. Ce n'est pas, mon cher, une moustache qui sert à embellir un visage! mais une moustache curieuse allant au fond des plats en s'appropriant les miettes du dîner. Un visage livide, des joues creuses.... Son âge paraît égaler l'âge de mon oncle. Un habit gris, un gilet fait à ce qu'il paraît d'une couverture, une tabatière dans la poche, une chaîne en grains de verroteries, une montre en similor, un sac à tabac pendu au bouton de l'habit, cousu d'échantillons d'étoffes triangulaires et de toutes couleurs. Tel est le Capitaine! que Brodowski ou Norvid te le dessinent; mais ce qu'aucun d'eux n'imitera sans le voir, c'est l'expression du visage, Quelle humilité féline, burlesque, en même temps quelque chose d'inénarrablement rusé! Mon oncle m'ébabit par sa soumission et son humilité pour son hôte. Le cher et très vénéré voisin demeura jusqu'au crépuscule; il partit dans un simple chariot attelé de trois misérables rosses. Un simple garçon de village, dans un habit grossier, avec une pipe courte, fumant sans façon sous le perron, représentait le cocher et le domestique. Quand il partit je dis à l'Ecuyer:

— Quelle piètre créature! Cela doit être un pauvre diable de petit noble?

Mon grand-oncle pouffa de rire: — De nouveau

la meule! dit-il; il avait l'habitude de donner ce nom à mes bévues. Lui pauvre? lui indigent! C'est donc ainsi que vous autres, Messieurs de Varsovie, vous connaissez les hommes?

J'ouvris de grands yeux. — Le Capitaine, dit mon oncle, avec toute son humilité est la plus dure noix à briser pour ses voisins; il est assis sur de l'or! C'est Crésus, Monsieur! un richard!

Un richard!!! j'étais stupéfait.

Il a sans doute une famille, pour laquelle il se sacrifie et ramasse de l'or?

— Il avait une femme, il a un fils qui est militaire, ne recevant rien de son père. Il vit seul, le vieux pingre!

Après ces paroles, le silence s'ensuivit, puis un soupir, et ses yeux brillaient d'un éclat, que je ne lui ai jamais vu auparavant. Je ne comprenais pas ce que cela voulait dire, quand soudain le vieux en se rassérénant ajouta:

— Oh! il ne me mangera pas avec un grain de sel!

— Qui? demandai-je naïvement.

— L'honnête Capitaine! Mais vous ne savez rien.

— Rien, absolument rien: et non seulement je ne m'attendais pas à voir M. l'Ecuyer et M. le Capitaine s'entre-dévorer, mais, d'après la manière dont ce dernier a été reçu, je jugeais que ces Messieurs s'aimaient tendrement.

Le vieux pouffa de rire, comme d'habitude, en arrangeant son toupet.

— Patience! s'écria-t-il, en s'adressant à soi-même; labor omnia vincet; tu vois que je peux me produire, avec mon mauvais latin. Non! Monsieur le Capitaine ne nous mangera pas!

— Mais pourquoi, et pour quelle raison aiguiserait-il ses dents?

— Vous ne savez rien, Monsieur! ajouta mon grand-oncle, tu ne sais pas que de grosses affaires sont sous jeu.

— En Polésie, cher oncle, de jour en jour je commence à me persuader que je ne puis rien démêler dans tout ce qui s'y passe; d'autres hommes une autre vie, d'autres relations.

Le vieux me regarda dans le blanc des yeux, me baisa au front, comme pour me remercier de mon extrême bêtise, et ajouta en riant:

— O! sancta simplicitas! Il avalera la couleuvre plutôt que moi.

— J'attends l'explication? l'enseignement? dis-je tout bas.

— Ah! il faut vous apprendre de quoi il retourne— il parlait et me regardait comme s'il voulait tirer mon portrait. Sache donc que le Capitaine est la plus vilaine bête que la terre ait portée et le

soleil réchauffée. Je puis te dire à l'oreille que c'est un homme qui mérite la corde.

— Jusqu'à un tel point?

— Certes, poursuivit mon oncle en s'échauffant visiblement, je ne connais pas d'homme plus mauvais! Imagine-toi quelle canaille! Il s'est fourré avec son hameau presque sur mes talons, et veut m'enlacer dans ses filets, dans le but d'ôter à Tourza-Goura ses prés et ses forêts, et de les réunir à son bat. Je n'ai pas non plus le timbre félé! Je voulais absolument acheter cette misère, mais l'indigne Drazgucwitch m'a trahi! il a dû sans doute lui graisser la patte, quoiqu'il ne soit pas très prodigue. Il retombera encore entre mes mains, ce Drazgucwitch; il y a temps pour tout! Dès qu'il fit cet achat, il commença à me chicaner concernant la frontière. Moi j'adore la tranquillité, je me tiens sur la défensive! mais quand le temps viendra, et que l'orage s'amassera, alors nous verrons!

Tandis qu'il parlait, ses yeux exprimaient une joie secrète. Je ne sais, mais il me semble que cctte affaire date de plus longtemps et est plus conséquente que l'Ecuyer ne le dit. Qui sait? Peut-être vraiment attend-il ce procès avec plaisir? Dans cette vie inactive, oiseuse, sans occupation, qui sait, si j'étais à sa place, peut-être, pour

varier les plaisirs cynégétiques commencerais-je de faire la chasse à mes voisins. C'est un grand divertissement !

L'Ecuyer continuait à parler avec une grande vivacité, en tâchant de me persuader qu'il disait la pure vérité.

— Comme tu vois, il s'humilie, me fait toute sorte de politesses ! Je lui rends la pareille ; nous nous envoyons réciproquement du gibier, nous allons nous féliciter mutuellement le jour de notre fête, et nous nous embrassons tendrement jusqu'à nous rompre la mâchoire. Malgré tout, je sais que le procès est suspendu sur nos têtes.

— Il faudrait aviser, tant qu'il est temps.

— A quoi bon ? Au contraire, nous devons nous mesurer une fois à notre temps. Ces paroles montraient qu'il y avait un mystère là-dessous : il s'en aperçut vite et changea assez maladroitement la conversation.

Voici un mystère de leur vie ! le procès. — Ha ! c'est un jeu de hasard et rien d'autre.

— Dans notre naïveté, ne connaissant pas le lansquenet, nous nous lançons dans les assignations. Une seconde, une troisième instance, ce sont des paroles, des sept mains, des quinze mains, le sénat quitte ou double !... Seulement, nous jouons par milliers, et eux par centaines.... je comprends

enfin. Pourtant un homme est un homme. En attendant je m'ennuie mortellement avec eux.

Malgré l'impossibilité de mon retour à Varsovie et ma position désespérée je commence à méditer ce que je ferais de ma personne. Encore quelques semaines ou quelques mois, tu ne me reconnaitras plus, cher Edmond; mes habits ne seront plus à la mode, moi-même je vieillirai, je me rouillerai!

Dans ta première lettre, n'oublie pas de me conseiller ce que j'ai à faire.

Ce maudit Stanislas commence à me persuader que l'héroïque guérison de Polésie est pire que la maladie même, que les créanciers, que les emprisonnements pour dettes. Ah! sauve ton pauvre Georges.

IV.

Du même au même.

C'est aujourd'hui que, selon le dire de Stanislas, finissent deux mois, depuis le jour de notre arrivée dans la maison hospitalière de M. l'Ecuyer, et un mois que tu n'as pas eu de lettre de moi. Tu peux t'en passer aisément, car en ville l'homme efface l'homme et on oublie facilement l'ami d'hier pour celui du lendemain.

Mais tu dois t'étonner très fort que je n'écrive rien, moi qui t'ai promis, vu l'ennui mortel qui me ronge, de te donner de mes lettres à satiété.

Depuis mon arrivée ici, bien des choses sont changées, sans en excepter ton Georges. Oui, oui, le dernier mois a eu une grande influence sur moi, et peut-être en aura-t-il sur mon avenir. Ecoute seulement, cher Edmond.

Puis-je commencer ma narration, en changeant le verset de Schakespeare que bien des choses existent au Ciel et sur la terre, que les philosophes ne soupçonnent même pas; et dire qu'en Polésie il y a bien des choses que nous autres, philosophes du pavé de Varsovie, n'avons même pas rêvées. *Terra incognita*, dont je deviendrai le Colomb!

Deux jours après la visite du Capitaine, dont je te fis mention dans ma dernière lettre, si je m'en rappelle bien, nous reçûmes une invitation, M. l'Écuyer et moi; oui, et moi aussi! de la part du Capitaine, à la chasse aux élans et aux chevreuils. Mon oncle, après avoir longtemps médité avant d'ouvrir la missive pour bien s'assurer que le Capitaine ne l'avait pas offensé en quoi que ce soit, déclara, de concert avec moi, qu'il était impossible de refuser. D'abord, il voulait m'envoyer seul, mais ayant eu pitié de moi, et voyant aussi que sa po-

sition délicate vis-à-vis du Capitaine exigeait une grande circonspection, pour ne pas le froisser il résolut de m'accompagner à Kouzilowka (attrape pour des poules).

N'est-ce pas, le village a un très joli nom? Oh! qu'aurais-je donné pour que tu puisses le voir! C'est la Polésie, au-dessus de la Polésie; un trou, un coin si profond, si laid, si désert, si affreux, que si je t'en faisais la daguerréotypie on aurait cru que c'est une invention stupide d'un voyageur hébété! On voit que Dante ne connaissait pas ce pays, car certes il l'aurait représenté comme l'image de son enfer, et y aurait placé ceux qui durant leur vie sont avides de nouveautés. Représente-toi des cabanes ensevelies à demi dans le sable, entourées de mares d'eau qui à leur tour touchent aux forêts tristes et d'un aspect uniforme, et ainsi de suite. Le long de ces marais et de ces forêts, passent des petits chemins étroits et tortueux, pavés de troncs d'arbres, au point que lorsqu'on les passe une fois on en tombe malade; ils ne sont fréquentés que par des paysans et des colons disséminés dans la forêt. Des digues d'une longueur démesurée, des ponts déchirés comme de vieux gants, des ornières, des gués, etc., etc. On doit traverser tout cela, pour se rendre chez le Capitaine; et cela s'appelle le grand chemin de com-

merce! Il arrive qu'on est une demi-journée en route, sans rencontrer un visage humain. Quant au paysan qui vous salue en passant, on peut bien le prendre pour un ours.... Quel désert! un vrai Sahara!!!

Le village est bordé d'un côté par des marais et de l'autre par des sables couverts de pins rabougris; il est sombre, noir, enfumé, triste; quant à la population, c'est l'idéal de la misère. Les femmes se coiffent de bonnets qui, posés sur une espèce de cercle, sont tout enfumés, et de dessous le mouchoir s'échappent des cheveux qu'elles ne peignent jamais. Elles ne se lavent qu'à l'occasion des grandes fêtes et ont l'air d'Indiennes sauvages. Tout ce qui vit se cache, n'osant regarder les voyageurs que de derrière les cabanes.

Derrière le village est la maison du propriétaire, entourée d'un verger et d'arbres, à quatre petites fenêtres, avec une haie élevée et une porte cochère, qui ne se ferme jamais. A côté d'elle des granges, des écuries, des étables; tout cela était presque dans la même cour, aggloméré dans un même tout. Quatre lévriers maigres et un vieux mâtin avec un flanc brûlé et des oreilles en lambeaux nous reçurent sous le perron avec le maître de la maison, qui nous saluait jusqu'à terre en nous remerciant avec une effusion imméritée pour l'hon-

neur que nous lui faisons et qui devait être, comme il s'exprimait; la consolation de ses vieux jours et un souvenir ineffaçable pour son humble demeure. Jamais je ne m'attendais à procurer par ma personne tant de bonheur!

Avec l'accompagnement de ces gracieusetés hyperboliques, qui frisaient bien le sarcasme (et pourtant M. l'Écuyer lui rendait la monnaie de sa pièce avec une grande facilité) nous entrâmes à droite, dans une chambre assez propre, parsemée de jeunes pousses de sapins hachées. Cette entrée ne s'est pas effectuée sans encombre pour moi, car je trébuchai sur le seuil et je me donnai un grand coup à la tête en passant la porte très basse.

Deux tables, deux caisses, quatre petites chaises défencées, une cheminée blanchie, avec un samovar pour embellissement; sur les poutres des signes symboliques, des croix; aux murailles pendaient des images de Jésus de Borémel, de Melatyn, de Léopol, (j'avais le temps de les bien contempler) des Notre-Dames de Khelm, de Sokal, de Potschaef, de Podkamien; dans un coin un jeu de dames, sur une petite table: c'était le salon de réception. A côté était la chambre à coucher du Capitaine, mais comme nous n'y sommes pas entrés, je ne puis te la décrire. Une servante extrêmement

grasse et un garçon pieds nus, nous servaient le déjeuner préparé tout près du salon, et venait tout bouillant sur la table. Après cela, nous allâmes à la chasse; ton Georges a eu le bonheur de tuer un énorme élan.

Je ne sais si c'est cette marque de mon adresse, ou bien autre chose, qui a inspiré au Capitaine une grande affection pour moi. Il était aux petits soins, plein de politesse et très aimable, m'amusant de sa conversation, jusqu'à la satiété. Entre autres, il me parla de mes biens dans le duché de Posen (je ne sais de qui il en a eu connaissance) en souriant d'une manière équivoque qui n'échappa point aux yeux de mon oncle.

Quand à plusieurs reprises il recommençait à en parler, dans le but, ou de m'humilier ou de me tirer les vers du nez, l'Ecuyer repartit avec un sourire très bien joué:

— N'en parlez pas! M. le Capitaine, car vous pourriez, sans le vouloir, froisser mon petit Georges. Vous savez, du reste, qu'à cause de procès et de tracas il a dû presque s'en démettre.

Cette repartie de mon grand-oncle m'étonna beaucoup. Le vieux savait donc tout! Mais d'où? mais comment? mais pourquoi n'est-ce qu'à présent qu'il l'a fait sentir?

Le Capitaine caressa sa moustache, versa du vin dans les verres en buvant à notre santé.

Nous devisâmes de la chasse. Vers le soir le maître de la maison nous invita humblement à prendre du thé, ce qui nous retarda au-delà de notre projet.

— En venant voir votre honorable cousin, vous voudrez certainement faire la connaissance du voisinage ?

— Oui! oui! exclama mon oncle vivement, sans doute! sans doute! Il était visiblement troublé et voulait détourner la conversation. C'était peut-être une raison pour laquelle le Capitaine voulait la soutenir à tout prix.

— Nous avons ici des maisons très honorables, ajouta-t-il en souriant.

— Et à la tête desquelles se trouve celle où nous nous trouvons présentement, ajouta l'Ecuyer, malicieusement.

— La pauvre cabane que vous daignez honorer de votre présence n'est pas digne de ce nom. Mais....

— Est-ce qu'il ne serait pas temps de nous retirer, Monsieur Georges?

— Au nom du ciel, je ne le permettrai pas, s'écria avec vivacité le Capitaine. Les chevaux ne

sont même pas encore reposés. Mais pour revenir à la conversation, je comptais parmi les premières....

— Jouez-vous aux dames, Monsieur le Capitaine ?
Jouez-vous aux dames ? demanda mon oncle, visiblement embarrassé.

Le maître de la maison se jeta dans un coin et apporta le jeu de dames, mais, sans détacher ses yeux de moi, il continua sans interruption :

— La maison de M. Graba.....

— Nous commençons, Capitaine, nous commençons....

— Une curieuse maison, en vérité.

— Vraiment, c'est votre tour d'aller.

— Je suis allé..... Il serait bon que vous y alliez : en premier lieu la maison de M. Graba, que nous nommons, en général, un original ; en second lieu....

Ici il se retourna vers l'Ecuyer avec cette demande :

— N'est-ce pas, que Mademoiselle Irène, votre pupille, demeure toujours à la campagne ?

En disant cela tous les deux se mesurèrent du regard, comme s'ils voulaient se dévorer. Et mon oncle ferma la bouche qu'il avait entr'ouverte, baissa les yeux, et s'adonna tout entier au jeu.

— Je compte donc, continua le Capitaine, la maison de M. Graba, de M^{lle} Irène, des Douditch.

— Ce n'est plus le voisinage, dit mon oncle.

— On les compte pourtant comme telles: il n'y a pas quatre lieues de Tourza-Goura; quant à la Roumiana, chez M^{lle} Irène, votre pupille, ajouta-t-il en y appuyant, c'est beaucoup moins.

L'Ecuyer se taisait, mais il rognait entre ses dents une des rondilles en os du jeu de dames; le Capitaine continuait toujours :

— De cette manière votre très honorable grand-oncle et mon cher voisin, qui veut certainement retenir le plus longtemps possible son petit-neveu chez lui, sera réjoui de lui voir faire la connaissance des voisins, et surtout celle de M^{lle} Irène, sa pupille. Quoique Tourza-Goura ait beaucoup d'agréments, cependant pour un homme du monde ce serait peut-être insuffisant: les jeunes gens ont besoin des distractions de leur âge.

Je t'avouerai que cette ténacité à revenir toujours à cette demoiselle Irène d'un côté, et un parti pris de silence, de l'autre, m'a beaucoup intrigué. Le Capitaine, après avoir fini, regarda mon oncle, qui continuait à grignoter silencieusement son os, et, enfin, répondit d'une manière significative :

— Comment donc! comment donc! nous ferons la connaissance de M. Graba, de M^{lle} Irène et des Douditch; tous y passeront.

— Si c'est ainsi, on ne devrait pas oublier sa famille, quoique pauvre.

— Cela va sans dire, respectable ami, ajouta mon oncle, devenant rouge et tirant sa chaise; la famille ne sera pas oubliée, nous ferons la connaissance de tous, sans exception.

Jusqu'à présent je n'ai jamais entendu parler de cette famille que nous avons ici, car l'Ecuyer ne m'en a pas dit un traître mot. Etonné, je lui en demandai des nouvelles.

— Tu l'oublies, cher Georges, répondit le vieux se retournant vers moi, grommelant avec une certaine insistance, nous en avons parlé hier encore.

— Ah! c'est d'eux que parle M. le Capitaine, dis-je; voyant que mon oncle me faisait jouer la comédie, j'entrai dans mon rôle avec obéissance: nous avons eu même le projet d'aller les voir.

Le Capitaine nous regarda l'un et l'autre, et se tut.

Bientôt après avoir, au moins cinq fois, pris congé de lui, près de la table, sur le seuil, dans le vestibule, sur le perron, au moment de monter en voiture, dans la brytchka même, il nous répéta ses remerciements, et nous partîmes.

L'Ecuyer respirait fortement, mais ne souffla mot jusqu'à moitié chemin, quand soudain, comme par mégarde, ces mots lui échappèrent:

— Tu mangeras de la vache enragée!

— Serait-ce moi? dis-je en riant.

— Ah! Ah! c'est vous; il semblait s'éveiller. — Ecoute, dit-il, ce chenapan de Capitaine nous a invités à cette méchante chasse, pour se moquer de nous à son gré.

— C'est bien possible.

— Comme sur ma main! — Mais il est temps de parler franchement.

— Je suis toujours franc.

— Bah! il arrive qu'en disant la vérité on ment. Mais entre nous, tu comprends, cœur à cœur. Est-ce vrai que tu as perdu ta fortune?

Cette question, à brûle-pourpoint, me troubla.

— D'où vient cette nouvelle? demandai-je.

— Peu importe d'où elle vient, mais est-elle vraie?

— Je n'ai pas besoin de me cacher; la pauvreté n'avilit pas!

— Oui, mon cher, cela est vrai, mais le désordre et la dissipation n'honorent pas l'homme: dis-moi donc la vérité?

— Si je l'ai perdue, répondis-je, avec un certain orgueil, offensé par le ton des paroles de l'Ecuyer, si je l'ai perdue, j'ai perdu ce qui m'appartenait, et je ne demande rien à personne.

— Ah! vous êtes un farceur, comme je vois!

Tu n'as pas perdu ce qui t'appartenait, mais tu as perdu ce que tes parents, en travaillant à la sueur de leur front, ont ramassé pour toi. C'est vrai, jusqu'à présent tu ne demandes rien, mais que feras-tu quand tu perdras le reste? Hum! Parle-moi donc franchement et sans détour ni bouderie. Tu es un freluquet bon à rien! Boire, manger, s'amuser, voilà tout; mais quand il faudra travailler?... Dis-moi, mon ami, que feras-tu de ta personne?

Surpris, abattu, je me taisais.

— Parle, cher Georges, parle? ajouta mon oncle. Tu ne resteras pas à Tourza-Goura pour attendre ma mort, car ce ne serait pas convenable; du reste tu t'ennuierais vite, car je ne mourrai pas encore de sitôt.

— Monsieur l'Ecuyer! m'écriai-je, vous abusez de votre position, ce n'est pas bien!

— Mais laisse-moi tranquille avec ces comédies; parle sans détour, que penses-tu? Hé bien! épouser une riche héritière!

— Et pourquoi pas? Mais bien certainement je ne demanderai rien, ni ne regarderai dans les mains de personne!

— Tu préfères donc te marier pour de l'argent Et il pouffa de rire, sans pitié.

— Allons! laissons ces plaisanteries, dit-il, parlons sincèrement. Vous avez appris que je suis riche;

vous êtes venu, espérant quelque chose de moi; mais voyant un chétif gentillâtre et un original, vous ne savez plus que faire, n'est-ce pas?

— Je me tairai, M. l'Ecuyer, car l'indignation m'étouffe; je ne sais que répondre.

— Tais-toi, mon garçon, je dirai le reste, si tu veux.

Recommençant de cette manière d'un ton qu'il n'a jamais employé en me parlant, il finit ainsi: Je veux savoir ce que tu possèdes encore, Monsieur Georges, pour te conseiller, s'il en est temps encore. — Je ne pense pas que tu puisses t'amuser parmi nous autres, habitants de la campagne. Nous verrons ce qu'on pourra faire pour toi.

— Cela signifie que M. l'Ecuyer veut, à quelque prix que ce soit, se débarrasser de ma personne? repartis-je. Rien de plus facile; je ne demande rien, je partirai demain.

En le disant, je ne savais trop où j'aurais pu aller; ayant les idées tout-à-fait troublées, un projet ne pouvait éclore dans ma tête: le Caucase, l'Algérie, l'Espagne et l'Amérique passaient devant mes yeux.

Mon oncle haussa les épaules imperturbablement et demanda: Me prenez-vous, M. Georges, pour un égoïste qui n'a pas un brin de tendresse dans le

cœur? Je ne te renvoie pas, je ne veux pas me débarrasser de toi; mais, ajouta-t-il, en jurant, c'est ce maraud de Capitaine, passe-moi le mot, qui est cause de tout. La bile me suffoque! Ecoute, que je finisse. Je ne te ferai pas de mystères, j'ai des parents, des cousins plus ou moins éloignés et d'autres personnes pour lesquelles j'ai pris des engagements durant ma vie. Ma fortune a déjà en partie sa destination.....

— Mais, mon Dieu! M. l'Ecuyer, qui vous parle de votre fortune! qui la convoite?

Il haussa de nouveau les épaules, se donna avec impatience un coup sur les genoux, et s'écria:

— Ecoute, mille diables! Georges: faites au moins la grâce à votre vieil oncle de le laisser parler.

Je me tus, et il continua:

— Pourtant je ne pense pas te déshériter, Georges; je te laisserai un souvenir, c'est sûr. Je sais que tu ne me croiras pas quand je te dirai que, tout en t'aimant, je désire que tu t'en ailles. Je désire fortement que tu fasses choix d'un autre séjour. Je ne puis ni ne veux te l'expliquer et je ne sais m'en débrouiller; tu dois me soupçonner de quelque chose. Allons, mille bombes! pense ce que tu veux, je t'aime, comme je souhaite mon salut éternel! mais je désire te voir quitter ces lieux le plus tôt possible.

J'étais stupéfait, mais je n'avais pas la force de me fâcher contre le vieux; quelque chose couvait en lui. une pensée, une passion dont je ne pouvais deviner la nature. Tous ses agissements étaient couverts d'un voile pour moi.

Sa sourde lutte avec le Capitaine, l'inquiétude, les craintes continuelles, beaucoup d'autres indications mystérieuses dans la maison, me démontraient qu'en dehors de la vie de chaque jour il y avait quelque anguille sous roche.

Je reçus cette déclaration avec un sourire, mais non sans être offensé pourtant, et je dis: — Je pars demain.

— Bah! je pars demain! Dieu sait où! la colère dans le cœur! je n'en veux pas. Mais, ma foi! bah! que faire; dis-moi sincèrement, s'écria-t-il en me serrant la main: combien t'est-il resté?...

Ce disant, nous passâmes près d'un cabaret, dont la lumière tomba tout à coup sur le visage du vieux; je le vis extrêmement changé, et décomposé, ce qui m'étonna beaucoup.

— A quoi cela vous servira-t-il de le savoir, M. l'Ecuyer? repartis-je. Soyez-sûr que je ne recevrai rien de vous; je préférerais plutôt mendier chez des étrangers que d'être accusé d'avidité, qui n'a jamais germé dans mon cœur. Vous voulez savoir pourquoi je suis venu ici? C'est que je ne savais

où me retirer pour fuir, non seulement les créanciers, mais le souvenir de ma propre vie, de ma jeunesse perdue et les reproches de ma conscience. Le monde est vaste!

L'Ecuyer grinça des dents. — Il a une âme! marmotta-t-il, mais quoi! point d'esprit, point de tenue, non! non! Ce disant, il se tourna de nouveau vers moi.

— Ecoutez, M. Georges, dit-il résolument, si vous voulez me faire là honte de me quitter en colère et amertume, je jure sur mon honneur que je vous suivrai comme une ombre, jusqu'à ce que nous nous réconciliions. Peut-être en Amérique seulement je pourrai t'expliquer pourquoi, en t'aimant, je t'ai renvoyé d'ici.

— Je partirai demain, répondis-je froidement.

— Et moi avec Monsieur.

— Je serai très content de votre société.

A peine revenu à Tourza-Goura, que je saluai, avec des sentiments tout différents de ceux que je ressentais le matin même (c'est ainsi que les heures se suivent et ne se ressemblent pas); je saluai le vieux et je lui demandai la permission de me retirer dans mon appartement. L'Ecuyer ne me dit rien d'abord, puis en me serrant la main il me chuchota à l'oreille:

— Devant les gens, pour l'amour de Dieu! tais-toi!

Le matin encore nous étions cérémonieux et pleins de cordialité, et le soir je me retirais froissé contre le vieux malgré ses instances.

Stanislas dormait dans un coin, car en Polésie le sommeil s'était emparé de lui, et, comme dit le poète, il peut ne pas avoir de fin; depuis le matin jusqu'au soir il ne faisait que dormir. Quand je lui en demandai la raison, il me répondait avec mélancolie:

— Ah! Monsieur, peut-être aurai-je des songes agréables, qui me feront oublier ce pays perdu. — Je l'éveillai, dans une détestable disposition d'esprit. En ressentant un mal de tête, je me mis au lit tranquillement, en lui disant:

— Stanislas, les chevaux pour sept heures du matin; nous partons demain.

D'abord, ne voulant pas croire à ce bonheur inattendu, il croyait que je plaisantais et était comme pétrifié, mais quand je le lui répétai il me tomba aux pieds.

— Monsieur! vraiment! exclama-t-il. Comment? Alors nous allons! nous allons!! à Varsovie?

— Les chevaux pour sept heures du matin, répondis-je.

— J'emballerai toute la nuit, de peur de tarder!

Je ne peux décrire ce qui se passa en lui; il devenait à moitié fou; il se démenait, faisait du bruit, donnait des ordres, et était très affairé; il ne me laissa pas dormir de toute la nuit. Bien avant le jour, la calèche emballée restait près de la porte flanquée de Stanislas dans un habit de voyage, seulement les chevaux manquaient.

Juste à sept heures à ma montre, qui allait aussi régulièrement que celle de Stanislas, je le vis sur le seuil de la porte, troublé, embarrassé, désappointé. Il n'avait pas encore ouvert la bouche, que je remarquai que tout n'allait pas d'après ses désirs.

— Les chevaux sont-ils prêts? demandai-je.

— Ah! Monsieur! c'est le diable qui s'en est mêlé, s'écria-t-il, en s'arrachant les cheveux. C'est un pays maudit, tout se fait ici de travers. — Il est facile, d'après les habitudes reçues en Europe, de dire à Monsieur: les chevaux pour sept heures; mais ici....

— Alors, ils peuvent être pour neuf heures.

— Eh! le diable le sait, répondit Stanislas avec désespoir.

Tu sais, mon cher, comme il est plaisant quand il est fâché: malgré le désagrément que m'occasionnait ce retard et ma triste position, je riais en le regardant.

— Représentez-vous, Monsieur, continua-t-il, hier soir encore, je courais à travers cette misérable bourgade, qui ne mérite pas ce nom, je demande la poste, on me rit au nez. Imbécile! j'avais oublié qu'il n'y a pas de poste ici. Il faut remonter à la tête pour chercher de l'esprit: — je louerai un cocher, me disais-je. —

J'entre dans un cabaret, je me heurte nez à nez avec Malcowski; le diable sait ce qu'il faisait là, si tard. — Bonsoir. — Bonsoir. — Eh! M. Stanislas, que faites-vous ici? — Je cherche des chevaux à louer. — Comment, des chevaux! dit-il, en m'offrant du tabac vert à priser, qu'il considère comme quelque chose d'excellent, et en offre à chacun. J'en pris franchement une bonne prise, car j'étais encore de bonne humeur. — Comment, des chevaux? demanda-t-il. — Mais oui, car nous partons demain. — Vous partez demain? et il hocha la tête. Eh! combien de chevaux voulez-vous avoir? — Quatre nous suffiraient. Quatre! je doute que vous en trouviez tant dans le bourg. Tous les cochers se sont loués pour porter de la farine à Brzest. Et il s'éloigna.

Je questionnai alors un cocher. Il se gratta la tête, soupira comme s'il lui coûtait de prononcer ces quelques mots: — Point de chevaux. Le second, le troisième, toujours la même réponse. Mécontent,

je commençai à chercher dans l'écurie; il y avait des chevaux, mais le diable sait pourquoi ils ne voulaient pas nous les louer.

— Que ferons-nous donc? Irons-nous à pied? demandai-je.

— Ils auraient très bien pu nous donner des chevaux du domaine.

A ces mots, mon oncle, qui se préparait déjà pour la chasse, entra dans la chambre. — Qu'est-ce donc? demanda-t-il, votre voiture est emballée?

— Je pars, M. l'Ecuyer, ou, plutôt, je vais à pied, car, quand même il y a dans le bourg des chevaux à louer, on ne peut pourtant pas en avoir.

— C'est impossible! dit le vieux, en souriant imperceptiblement. Monsieur Stanislas n'a pas bien cherché: il y a ici plus de dix cochers.

— Parole d'honneur, dit Stanislas avec dignité en mettant sa main sur le cœur, j'ai partout cherché, sans pouvoir en louer.

— Ah! probablement ils ont dû se louer pour aller à Brzest avec un transport de farine.

— Nommément, repartit Stanislas.

— Mais pourquoi vous dépêcher tellement? dit l'Ecuyer, en venant à moi.

— Il le faut, répondis-je sèchement, en coupant court.

Le vieux renvoya Stanislas, d'un geste poli,

s'assit tranquillement sur une chaise qui autrefois était dorée. L'orage de la veille s'était déjà apaisé.

— Allons, dit-il, ne te fâche plus, Georges, en mémoire de ton père et de ta mère, ne te fâche pas contre ton vieil oncle: je t'en prie! Je t'assure, parole d'honneur, que ce n'est ni l'indifférence, ni l'avarice qui parlaient hier par ma bouche, comme tu aurais pu le croire.

Je me taisais; l'Ecuyer me tendit la main; je la serrai, et je répondis, après un moment: Je vous crois, mon oncle; mais vous voulez vous-même que je parte, vous me l'avez dit hier. Je pars et, si je ne puis trouver de chevaux, j'irai à pied. Je m'en irai sûrement, mais avec regret et tristesse, car accusé d'avidité et de calcul, je ne puis rester ici plus longtemps.

— Tu ne m'as pas compris. C'est ce Capitaine, ce maudit Capitaine qui est fautif de tout cela. Il m'a excité la bile, je te le dis. J'ai dit des choses que je regrette à présent et pour lesquelles je te demande sincèrement pardon. Pardonne-moi, et ne pars pas. Plus tard, je ne te retiendrai plus, mais reste encore cinq jours chez moi, et sois sûr que tu me feras par là un bien grand plaisir: il y a des circonstances.....

Il fit un signe avec la main.

Je t'avoue que ces énigmes augmentaient de plus en plus ma curiosité.

— Aujourd'hui le voudrais-je, je ne le pourrais pas, dis-je, les chevaux manquent, mais demain, cher oncle, ou bien quand Stanislas en trouvera, je dois partir, et je partirai.

Ayant réfléchi un instant, le vieux tira de sa poche un grand rouleau, et, le mettant sur la table, dit: — Si tu pars ou non, tu dois recevoir ce petit présent de moi. — Je frissonnai et me rejetai en arrière tout effaré.

— Veux-tu accepter? fit-il. — Jamais!

— C'est 2,000 ducats, au moyen desquels je veux que tu commences à rétablir tes affaires. Je ne te les donne pas, je te les prête; je prendrai un reçu de toi.

— Merci; je mourrai plutôt, dis-je, que de recevoir un cadeau ou un prêt de M. l'Ecuyer.

— Ame fière! âme fière! marmotta le vieux en voyant mon indignation et me regardant, comme s'il voulait me sonder: il retira doucement le rouleau de la table et le remit dans sa poche.

— Ainsi, tu ne pars pas aujourd'hui? dit-il.

— Dès que j'aurai trouvé des chevaux.

Après avoir pensé un instant il dit: — Tu auras des chevaux si tu t'obstines, mais je désire que tu restes encore cinq jours.

Ici finit notre conversation ; mon oncle voulait me mener à la chasse, je refusai.

Il n'y alla pas non plus, mais envoya seulement ses serviteurs. Nous restâmes toute la journée près de la cheminée et au jardin, malgré l'automne avancée.

C'était un de ces rares jours d'automne, qui est comme un reflet de l'été. Le soleil répandait des rayons pâles ; de longues et soyeuses traînées de toiles d'araignée étaient suspendues aux branches des arbres et aux tiges des plantes fanées. — Par-ci par-là, s'épanouissait un bouton tardif : et quoique je ne sois pas très tendre, cette fleur épanouie avant les gelées produisait sur moi de tristes pensées. La tranquillité régnait dans la nature, les champs verdissaient de nouvelles semailles. La population était contente, parce qu'elle ne souffrait pas de disette. Les arbres, revêtus de leurs parures pourpres et dorées, présentaient des teintes nuancées avant d'être ensevelis du linceul d'hiver. Je ne sais, mais même le parfum de l'air automnal imbibé de brouillard faisait sur moi une impression agréable quoique triste.

Je ne me reconnaissais plus.

Notre causerie, indifférente de mon côté, simple et pleine d'effusion du sien, se traînait comme un chariot chargé sur les chemins de la Polésie,

tantôt s'enfonçant dans des fondrières ou bien avançant péniblement sur le sable.

Devant la maison se trouve le rempart d'un vieux château existant jadis, sur les voûtes et fondements duquel est bâtie la maison qu'on nomme nouvelle. Dans cet endroit croissent de vieux tilleuls et des chênes au milieu desquels se trouvait un banc de pierre. L'oncle aimait à regarder de cet endroit le bourg et les environs, quelquefois il y tirait à la cible. Nous y allâmes. L'Ecuyer commença un long récit, du temps de Stanislas, qui se prolongea jusqu'au coucher du soleil.

La fraîcheur d'une soirée d'automne se faisait bien sentir, un vent d'Ouest nous cinglait le visage; tout à coup, au milieu de cette tranquillité, nous entendîmes des trépignements de chevaux et un sifflement.

Mon oncle pâlit, tressaillit, quitta le banc d'un bond, me regarda indécis, ne sachant s'il fallait aller ou rester, puis, avec une visible inquiétude, me dit: — Je vais, je reviens; et il s'éloigna.

Il disparut immédiatement. Je ne pouvais comprendre ce que cela pouvait signifier, quand, en regardant avec curiosité dans la cour à travers les arbres, près du perron j'aperçus une femme à cheval élégamment vêtue, deux hommes, et une belle petite calèche avec une autre dame dedans. Je

vois mon oncle s'en approcher, les saluer et les emmener vite à la maison, et Malcowski renvoie encore plus vite les chevaux et la voiture à l'écurie. Mon oncle m'avait ordonné de l'attendre, mais pressentant qu'il y avait quelque mystère, ne pouvant rester sur place, je m'empressai de regagner le logis. Nous nous rencontrâmes au milieu de la cour : le vieux était troublé, et feignait l'indifférence d'une manière maladroite.

— Vous avez du monde ? demandai-je.

— Ah ! oui, quelqu'un du voisinage, une originale.... que je connais... c'est-à-dire dont j'étais le tuteur ; elle vient me voir quelquefois.... une figure assez commune !

— Mais viendras-tu ? demanda-t-il, en me regardant dans les yeux.

— Mais certainement, j'y vais !

— Car peut-être cela t'ennuiera ; ou bien cela t'embarrasse ? C'est une femme extrêmement bizarre. Si tu veux, tu peux rester chez toi. Fais comme cela te plaît, ne te formalise pas, si tu préfères rester seul.

— Mais, non, je vais et je vous aiderai à amuser votre monde.

— Mais je sais que cela te fatiguera et tu as besoin de repos avant le départ.

Visiblement repoussé, je résolu de voir ces dames absolument.

En riant, je pris mon oncle sous le bras, quoique cela le contrariât fort, et nous entrâmes ainsi dans le salon.

Permetts-moi de te décrire minutieusement les personnes qui s'y trouvaient. Je sens que ce moment sera important dans ma vie ! N'en ris pas ! Ce n'est pas un amour dont cent pareils passent sur le cœur sans l'effleurer, non, c'est un sentiment grand, saint, digne, c'est une passion violente, dont je n'avais pas encore idée. Moi, qui disais jusqu'à présent : on se lasse de tout, mon ange : eh bien, sa vue et mes souffrances ne m'ont pas fatigué ni rassasié. Ecoute donc. écoute, lis, si tu as la patience de déchiffrer cette lettre horriblement mal écrite.

L'Ecuyer, avec un visible mécontentement et non sans résistance, entra avec moi dans le salon : il rougissait, pâlisait, comme un malfaiteur pris sur le flagrant délit et quelquefois par un geste machinal tordait de temps en temps ses cheveux grisonnants, habitude qui lui était familière.

Au salon, pétillait un feu sur la cheminée. Devant ce feu était assise une jeune et belle femme, d'une physionomie fière quoique douce, le regard hardi, de grands yeux noirs, un visage pâle d'une blan-

cheur mate, en amazone de velours avec des garnitures en soie, des bottines en maroquin et une cravache à la main. Des cheveux courts, frisés, retombaient en boucles soyeuses autour de sa tête; un front élevé, sans la moindre ride, dominait son beau visage, des traits d'une exquise régularité, qu'on ne rencontre que dans le domaine de l'art. Sa beauté m'a tellement frappé, que je craignais à chaque instant qu'elle ne disparût comme une apparition idéale. Près d'elle, était assise une autre dame, bien plus âgée, mais presque aussi belle. Sans les connaître, on voyait que la première n'avait pas encore joui de la vie, tandis que la seconde a été abreuvée d'amertume et sevrée d'espérance. On pouvait lire, sur son visage fatigué, sillonné de rides précoces, mais encore jeune et beau, une tristesse apathique qui ne veut pas être guérie, et le mépris du monde. Dans les yeux de cette femme il y avait quelque chose de terne, son regard était froid et impassible. Ses lèvres fermées semblaient dire: il n'y a rien de commun entre nous.

Ces deux dames, placées comme exprès l'une à côté de l'autre, formaient le contraste le plus complet; la première voulait jouir de la vie, elle avait foi en tout ce qui lui était encore étranger; la seconde ne désirait que la tranquillité et la fin

de cette tragi-comédie qu'on appelle la vie. C'est du reste ce que je supposais de prime abord et rarement la première impression trompe!

Figure-toi mon étonnement à la vue de ces femmes, ici, où je ne m'attendais pas à voir rien de pareil; elles paraissaient ne pas être du tout à leur place, et ressemblaient à quelque apparition fantastique. Le port, la toilette, tout, jusqu'aux moindres détails, trahissaient en elles des êtres d'une autre sphère: représente-toi deux palmiers sur les marais de la Polésie; c'est ainsi que m'apparurent ces dames chez M. l'Ecuyer. J'entrai et je restai interdit sur le seuil, mais je me remis quand mon oncle me présenta.

— Mon petit-neveu, Georges Soumine: Madame Laska, M^{lle} Irène Z....

Ce disant à la hâte, à contre-cœur et presque avec colère, il me quitta sur le seuil, et alla chuchoter quelque chose à M^{lle} Irène.

Il est superflu de dire que la dame à l'amazone était M^{lle} Irène et l'autre M^{me} Laska. Je remarquai que l'Ecuyer était très familier avec M^{lle} Irène.

Nous eûmes le temps, elle et moi, de nous mesurer du regard, et de nous répéter mutuellement la bienvenue, qui souvent décide de la vie. Fâché, embarrassé de ma position et de mon prochain départ, je devins aigri, irrité, moqueur et faisant

peu de cas de tout, en commençant par le maître de la maison.

Chacune de mes expressions dénotait une souffrance intérieure et la douleur, comme je m'en suis convaincu plus tard.

Ayant à peine salué les dames, qui me répondirent, l'une avec indifférence, l'autre avec curiosité et fierté, je m'assis ou plutôt je me laissai choir sur un vieux fauteuil placé près d'une fenêtre donnant sur le jardin: et en m'accoudant je commençai à contempler les vieux sapins noirs et les grosses branches de tilleuls dénudés de feuilles. Les deux dames me regardaient d'abord comme une bête sauvage; visiblement elles ne pouvaient concevoir, juste comme moi, ce qu'une créature ayant une apparence civilisée pouvait venir faire dans cette profonde Polésie? L'oncle, embarrassé, je ne sais de quoi, allait d'une dame à l'autre, mais avec un regard paternel, si ce n'est maternel, avec une tendresse indescriptible, s'empressait auprès de M^{lle} Irène: lui tirait et retirait la chaise, lui offrait de l'eau, la contemplait comme une image miraculeuse, ainsi que disent les gens vulgaires.

La conversation s'interrompt pour quelques minutes et tandis que l'Ecuyer leur marmottait quelque chose avec familiarité, elles chuchotaient entre elles tout bas; moi, je me taisais, ne pensant même

pas bouger de ma place. J'avouerai cependant que l'étonnante beauté de M^{lle} Irène, son extérieur peu commun, tout cela agaçait très fort ma curiosité. Je voulais absolument la connaître de plus près, mais moitié par fierté, moitié par la timidité qui s'emparait de moi pour la première fois, j'hésitais à m'en approcher. ●

Enfin, M^{lle} Irène se leva de sa chaise et, prenant un petit bouquet de fleurs d'automne, jeté sur la table, dans lequel la couleur bleue prédominait, commença à jouer avec et à se promener par la chambre. Ses mouvements et sa démarche étaient vraiment superbes; je ne faisais que la suivre des yeux.

Madame Laska, la tête baissée et les mains croisées sur la poitrine, contemplait le feu, comme si elle se reposait après une grande fatigue. L'Ecuyer suivait Irène des yeux et m'honorait aussi quelquefois d'un regard inquiet.

De la manière la plus prosaïque et la plus simple, la conversation se maintenait entre nous. Irène avait l'air d'en chercher longtemps le prétexte; enfin, s'arrêtant devant ma chaise, elle me demanda indifféremment :

— Y a-t-il longtemps que vous avez quitté Varsovie, Monsieur?

— L'Ecuyer, comme s'il ne voulait pas me per-

mettre d'ouvrir la bouche, s'empessa de répondre pour moi; je fis un mouvement de tête affirmatif.

— Et vous comptez rester longtemps ici?

— Je pars demain, Mademoiselle, répondis-je bas.

— Notre Polésie vous a-t-elle déjà si vite ennuyé?

Je souris amèrement en regardant l'Ecuyer et je repartis: Je n'ai pas eu encore le temps de la connaître.

— Ni la curiosité?

— Peut-être ne m'aurait-elle pas manqué, mais certaines circonstances ne me permirent même pas d'y penser.

— Comment? demanda-t-elle le plus naturellement possible, vous mettez ces misérables intérêts de la vie matérielle au-dessus des grands devoirs et de la vocation de l'homme? Pourriez-vous, en poursuivant une affaire de peu d'importance, qu'on nomme généralement „ les affaires “ sacrifier la connaissance des hommes du pays, qui, d'après moi, nous instruit et nous intéresse?

Cette question, faite à brûle-pourpoint de la part d'une femme tout à fait inconnue, m'étonna fort. C'était comme un essai pour savoir ce que je répondrais, comme une attrape pour découvrir qui je suis. Tu comprends que beaucoup de lions de Varsovie, à ma place, n'auraient pas répondu ou

auraient répondu à demi-mots par quelque trivialité pour faire descendre la conversation de la hauteur où elle planait.

En ce moment j'étais tellement exalté et ses paroles m'élevèrent si haut, que je répondis avec une certaine surprise, en la mesurant du regard :

— Les hommes et le monde, Madame, tous et partout sont les mêmes; ces haillons qu'on nomme toilette, ces moines, ces passions, ce coloris local, qu'est-ce donc, si ce n'est une forme du néant, qui divise à la surface et couvre une nature partout uniforme? Si je n'ai pas connu quelque chose, j'essaierai de deviner.

Je regardai l'Ecuyer; il pâlit, tirailla fortement ses cheveux en faisant semblant de les arranger, fit un hum! et s'approcha en tournoyant d'Irène.

Elle restait toujours debout devant moi en jouant avec les fleurs.

Moi, j'étais assis avec un air indifférent, appuyé dans un fauteuil. Ces quelques mots étaient comme un accord de deux instruments de musique, qu'on essaie, pour voir s'ils sont à l'unisson.

Nous nous regardâmes. Seulement, en lui entendant dire ces quelques phrases, ma surprise augmenta, car je voyais devant moi, outre une rare beauté, un de ces types de notre siècle, une femme dont l'esprit était aussi beau que le visage (si l'on

peut donner à l'esprit cette qualité). Quelles pouvaient être les relations entre elle, si distinguée, et mon oncle, si arriéré? Il me parla en effet de sa tutelle; mais je ne pouvais concevoir comment sous une telle direction elle a pu parvenir à cette distinction.

— Deviner! deviner! M^{lle} Irène répéta mes dernières paroles, en recommençant à se promener. On peut deviner bien des choses, mais on doit en apprendre autant. Nous faisons la connaissance des hommes, et dans ceux-ci l'homme. Le monde et les hommes ne sont pas une si facile énigme pour qu'on ne doive les résoudre pendant toute une vie. Qui ne fait que deviner, se représente souvent l'humanité et le monde faussement et d'après son imagination; dans ses rapports avec les vivants il se chamaille avec des visions, sans pouvoir comprendre ses propres déceptions.

Ce sont ses propres expressions, il me paraît que je ne les ai pas oubliées. Tu peux te faire une idée comme ces paroles, prononcées avec nonchalance, naturellement, naïvement, sans recherche, m'avaient ravi et enchanté. A chaque instant j'étais saisi d'étonnement, la voyant si sûre d'elle-même, si familière et pas du tout troublée par mon extérieur de ville et mon arrivée de la capitale. Je ne te décrirai pas mes impressions, je ne le saurais pas,

et du reste il n'y a plus de place dans cette lettre, sans cela énorme. L'Écuyer me jetait des regards de plus en plus flamboyants. J'étais encore assis près de la fenêtre.

— Deviner ou apprendre à connaître le monde et les hommes ; cela en vaut-il la peine ? demandai-je. Tous les deux perdent à être connus de plus près.

— Est-ce toujours ?

— Le plus souvent, paraît-il.

— D'où provient ce désenchantement ? demanda-t-elle, en se plaçant devant moi. Je ne pense pas que cela soit le fard, dont se fardent avec coquetterie certaines personnes en montant sur la scène. Je vous crois sincère.

— Oh ! je vous en remercie ! Je suis sincère et je ne dis que ce que je pense.

— Bien ! Ainsi dites-moi sincèrement quelles impressions emporterez-vous de notre coin ?

— Jusqu'à présent je n'en sais rien, je ne m'en suis pas rendu compte.

— Cela ne comporte pas la réflexion, on le sent !

— Jusqu'ici la Polésie m'a paru parfaitement bonasse, mais très sauvage, dis-je en souriant. J'excepte la maison de mon oncle et tout ce que j'y connais à présent.

— Oh! seulement point de ces compliments : vain encens!

L'Ecuyer, ne pouvant tenir sur place, se mêla à la conversation, assez mal à propos.

— Je lui ai demandé et je lui réitère ma demande encore, de remettre son départ, fit-il visiblement embarrassé, en se tournant pour arranger quelque chose sur la cheminée : mais il s'obstine à partir.

Je souris imperceptiblement. Irène nous regarda et sembla se douter de quelque chose.

— M. l'Ecuyer n'a pas dû bien demander ? Si nous essayions de vous retenir, pour que vous puissiez mieux connaître la contrée ; nous réussirons peut-être ?

— Ah! Ah! grimaça un sourire mon oncle, visiblement troublé en soufflant le feu. Nous ne le retiendrons pas ! nous ne pouvons le retenir ! il a donné sa parole, je l'ai moi-même entendu.

— A qui ? demanda Irène, plutôt à mon oncle qu'à moi.

Mais mon oncle commença à donner des ordres pour le thé et fit semblant de ne pas comprendre. Moi, je me taisais.

Sa familiarité avec l'oncle devint plus visible

encore; elle lui prit le bras en le regardant dans le blanc des yeux et lui demanda avec insistance :

— A qui a-t-il donné sa parole ?

— A qui ? repartit le vieux, faisant semblant d'avoir oublié.

Elle laissa tomber sa main avec nonchalance et s'écria :

— Comme les vieillards sont malheureux d'avoir une si courte mémoire !

Ainsi finit ce premier épisode. La conversation roula ensuite sur mille sujets différents; elle semblait être avide de discours, de pensées, ne faisait qu'exciter les disputes, tout en les dégageant l'une de l'autre.

L'oncle s'efforçait de l'empêcher, mais en vain; il s'assit près de la cheminée et s'abîma dans ses pensées.

Madame Laska gardait un silence opiniâtre, qu'elle n'interrompit que par quelques paroles seulement, et regardait tantôt l'oncle, tantôt Irène et moi avec pitié.

On servit le thé. Irène me plaça entre elle et M^{me} Laska, et l'oncle vis-à-vis, puis commença à préparer le thé comme chez elle.

Tout à coup, ayant parcouru du regard la table et ayant goûté le pain, elle se tourna vers l'Ecuyer et dit :

— Je vois que M. l'Ecuyer ne s'attendait pas à recevoir des dames aujourd'hui, car il n'a pas fait cuire des petits pains pour moi.

— Oh ! on les cuit déjà.

J'avoue qu'on ne devrait pas accomplir tous ses désirs bizarres. Il est bien que l'homme se passe de douceurs, ne sachant pas ce que lui réserve l'avenir.

Elle ajouta ensuite : — Mais au lieu de me remercier de ce qu'au lieu de venir dans *cinq* jours seulement, j'ai hâté ma visite, M. l'Ecuyer est aussi sombre que s'il avait manqué un élan.

En entendant prononcer le nombre *cinq*, je me rappelai que l'oncle m'avait proposé de rester encore cinq jours ; je le regardai avec un sourire ironique ; lorsque nos regards se rencontrèrent il se troubla et pour couvrir son embarras il sortit, soi-disant pour chasser les chiens.

Mais Irène voyait tout, et devina beaucoup, car elle regarda mon oncle et haussa légèrement les épaules.

Après le thé, la conversation roula sur la capitale, la littérature, la campagne, la ville, etc., etc. Quelquefois M^m Laska se mêlait aussi à la conversation : sa voix avait un ton triste et doux, mais ses pensées n'avaient pas cette spontanéité prime-sautière d'Irène,

Après le souper, nous étions déjà comme si nous nous connaissions depuis des années. La bonne humeur, le courage me revinrent et si ce n'était la triste certitude de mon départ du lendemain, j'aurais pu dire que c'est la première fois de ma vie que je me sentais heureux.

J'étais surpris de voir que ces dames ne pensaient pas à nous quitter, et que Malcowski donnait des ordres pour leur préparer l'appartement toujours fermé: devaient-elles donc passer la nuit?

Irène devina ma pensée, car elle dit à l'Ecuyer :

— J'espère que mon tuteur ne nous chassera pas de chez lui: la nuit est sombre et je me sens fatiguée.

— M^{lle} Irène! M^{lle} Irène! s'écria-t-il avec vivacité en se tordant les bras; dites plutôt, si je vous laissais partir par ces mauvais chemins, la nuit, connaissant votre étourderie?

-- Voyez donc, au lieu de me remercier, on me gronde! dit-elle en s'approchant et lui serrant les mains. Il s'empara de ses doigts blancs et les baisa, mais après l'avoir fait il se tourna malgré lui de mon côté, fit un pas en arrière et se mit à rire.

— Eh quoi! me cria-t-il, vois-tu, le diable chauffe, dans un vieux poêle! Heureusement, cher

Monsieur, je porte déjà sept dizaines, autrement, mille bombes ! cette fauvette me conduirait loin !

Après l'avoir dit et s'être frotté les mains, il se jeta, visiblement exténué, sur un canapé.

Moi, qui étais avec ces dames, ou plutôt avec M^{lle} Irène, car M^{me} Laska était toujours silencieuse et triste comme une vieille connaissance, nous commençâmes à rire, à plaisanter en nous engageant dans une conversation de plus en plus animée. Soudain Irène, toujours digne, s'arrêta et, se tournant vers l'Ecuyer, lui dit :

— Tuteur, j'ai un grief contre vous !

— Contre moi ? qu'ai-je donc fait ?

— Vous avez commis un grand crime et prouvé que vous êtes un vieil égoïste. Comment, en Pologne, où un hôte des contrées plus chaudes est une vraie apparition (sans compter les cigognes que nous avons en profusion) vous n'avez pas voulu partager ce plaisir avec vos voisins, surtout avec moi ? C'est horrible !

— Il est venu pour si peu de temps, dit-il en rougissant.

— Cela ne vous justifie pas le moins du monde. Si ce n'était le Capitaine, qui me fit savoir qu'il y avait un étranger à Tourza-Goura, je ne l'aurais même pas su, et il serait parti comme si de rien n'était.

L'oncle, en entendant parler du Capitaine, se troubla, tira un mouchoir de sa poche et y fit un nœud secrètement : Ah! c'est le Capitaine! marmotta-t-il tout bas. Bien! — nouveau grief — nous ferons un jour nos comptes!

— J'ai dû, poursuivit Irène, pour satisfaire la curiosité naturelle des femmes, hâter ma visite à Tourza-Goura. A présent, je vais, pour ce délit, vous marquer une punition; vous devrez....

— Qu'ordonnez-vous? exclama-t-il vivement en sursautant sur sa chaise.

— La question est bonne! Ainsi M. l'Ecuyer, au nom de votre attachement pour moi, je vous ordonne de retenir votre petit-neveu et de ne pas le laisser partir demain. Qu'il reste avec nous en pénitence, je veux dire en Polésie.

L'oncle fit une horrible grimace, sourit amèrement, et s'approcha de moi.

Oh! il fallait voir comme il me priait de rester, et tout en le faisant il me soufflait mes réponses.

— Tu ne partiras pas, cher Georges, non! non! Cette affaire urgente peut être arrangée au moyen d'une lettre, n'est-ce pas? je le prends sur moi! mais tu ne partiras pas. La parole donnée doit être sacrée pour un homme d'honneur, elle sera accomplie quand même avec un petit retard.

En continuant à parler de la sorte, il mit à

bout ma patience ; mais M^{lle} Irène, qui savait mieux que moi à quoi s'en tenir, lui dit quelques mots à l'oreille ; l'oncle, comme par enchantement, changea ses batteries et commença à me retenir d'un tout autre ton. Je consentis à rester pour elle et non pour lui.

Nous nous retirâmes assez tard, quoiqu'à Tourza-Goura on se couche ordinairement à neuf heures. Malgré les regards significatifs que l'Ecuyer jetait sur sa montre, et les signes réitérés que faisait M^{me} Laska, Irène semblait ne pas s'en apercevoir.

Enfin, à onze heures, l'oncle commença à bâiller très fort et à se promener de long en large par la chambre, mais ne pouvant nous chasser de cette manière il déclara sans cérémonie qu'il était temps d'aller dormir.

En rentrant chez moi, je trouvai Stanislas de bonne humeur, car il se préparait pour le voyage du lendemain. Mais quelle fut sa déconfiture quand je lui dis que nous restions encore pour quelque temps. Il sortit désespéré et se jeta tout habillé sur son lit.

Je marchai très longtemps en rêvant délicieusement ! La belle, la superbe Irène, se présentait toujours à mon esprit. Mais qui était-elle ? quels rapports pouvait-elle avoir avec l'Ecuyer ? quelle était sa position sociale ? je n'en savais rien, et

je ne pouvais m'en informer! Je voulais envoyer Stanislas aux informations, mais il était tellement paralysé par la nouvelle de notre voyage remis, qu'il n'en était pas capable.

Quand je me réveillai le lendemain matin et que je l'envoyai pour apprendre des nouvelles des visiteuses de la veille, elles n'étaient déjà plus à Tourza-Goura.

Elles étaient parties de très bonne heure; l'une comme d'habitude à cheval, l'autre en voiture. Elles disparurent comme un rêve, et quand j'entrai dans la salle où je les avais vues la veille et où j'avais passé une soirée si agréable, si animée, je trouvai l'Ecuyer sombre, pensif, assis près de la cheminée, les coudes appuyés sur les genoux; il me parut plus vieux qu'hier et sur son visage se peignait l'inquiétude et un profond chagrin. Il me salua en gardant le silence et non avec sa brusquerie habituelle. Dans le regard qu'il me lança, perçaient la colère et le mécontentement, pourtant il était très poli. Après les questions et les réponses ordinaires et après nous être donné réciproquement le bonjour, je ne pus m'empêcher de lui demander ce qu'était devenue l'apparition de la veille. Il me répondit très sèchement:

— Ces dames? Elles sont retournées chez elles.

— Si vite! d'aussi bonne heure?

— Je ne voulais pas les retenir, répondit-il; il est assez incommode pour un célibataire de recevoir du monde.

Après une pause, je demandai qui était M^{lle} Irène?

— Blanc-bec, étourdi, dit mon oncle en haussant les épaules; chaque belle femme vous tourne la tête pour un quart d'heure. Point de tact! Point de tact! déjà M^{lle} Irène te passe par la tête! Fi donc! quitte ces idées.

— Mais, mon oncle, d'où vous viennent ces suppositions? C'est autre chose de rêver et autre chose d'être simplement curieux. Je ne l'ai vue qu'une seule fois et comme elle a attiré mon attention...

— Oui! déjà! déjà! elle a attiré son attention, s'écria-t-il, presque avec colère, déjà! elle a attiré son attention! Voyez donc! Nous y voilà! Elle a déjà attiré son attention! son attention!

— Elle m'a frappé par son originalité et je désirerais savoir...

— Savoir quoi? savoir à combien monte sa dot? Oui! quoi encore? Comme d'ordinaire la fille d'un propriétaire, une demoiselle assez étourdie, un peu volontaire et surtout gâtée, puis voilà tout? Que veux-tu savoir de plus? pourquoi? dans quel but?

Naturellement, je ne disais mot.

— Mais, mais, — ajouta-t-il avec amertume, après-midi nous partons pour Roumiana.

— Qu'est-ce que Roumiana?

— Roumiana? c'est le village de M^{lle} Irène.

— Ainsi, M^{lle} Irène a un village? m'écriai-je sans y faire attention.

— Nous y voilà! nous y voilà! tu es prêt à te marier, car elle a un village, s'écria l'oncle. — Il ne leur en faut pas davantage! Manger le village et abandonner la femme! Mais non, mon petit maître! non! le lard n'est pas à la portée du chat, dit-il plus bas.

— M. l'Ecuyer! il est impossible de vous parler aujourd'hui! d'où vient cette mauvaise humeur?

— Voyez, il trouve que je suis de mauvaise humeur! C'est une malédiction! Suis-je donc un muguet, un mauvais sujet comme vous, pour chanter et danser toute ma vie comme un chardonneret?

— Nous allons donc après-midi à Roumiana?

Pour toute réponse, il inclina la tête.

Je sortis pour parler de cette visite à Stanislas, mais je m'arrêtai à la porte et je revins pour demander si nous ne ferions pas mieux d'aller dans ma jolie calèche, voulant me présenter le plus décentement possible. Contre mon attente, l'Ecuyer consentit; son landau de Dangle était chez le maréchal-ferrant et sa brytchka venait de se casser. Je dus encore, par des prières et un présent, fléchir la mauvaise humeur de Stanislas, afin qu'il

voulût bien me préparer tout ce qu'il fallait pour cette visite.

Je savais que Mademoiselle Irène était propriétaire d'un village; mais avait-elle des parents, des cousins, des cousines, et à quel degré? qui était-elle? Personne ne voulait me le dire.

J'interrogeai Malcowski; en haussant les épaules, il me répondit d'une manière évasive: — Eh! Monsieur! la fille d'un propriétaire! Elle était la pupille de mon maître! Une très bonne demoiselle, oh! excellente personne!

Muni de ces informations insuffisantes, après avoir dîné silencieusement nous nous mîmes en route pour Roumiana, par un chemin passable quoique très sablonneux. L'Ecuyer se taisait; de temps en temps il faisait seulement des remarques concernant les travaux des champs:

— Il ne s'est pas conformé à mes ordres, le vaurien! il n'a pas ensemencé ici! Hum! la terre est mal cultivée, partout des racines, des chiendents se font voir! etc., etc.

Le ciel commençait à se couvrir, le coucher du soleil approchait; pourtant je pus encore contempler les environs de Roumiana. Quoique personne ne me l'avait dit, je reconnus que nous approchions du village, à la singulière inquiétude de mon oncle, qui regardait devant soi, ne pouvant tenir en place.

Nous débouchâmes bientôt dans une large allée bordée de tilleuls couverts de feuilles moites, au bout de laquelle des arbres en plus grande masse désignaient le jardin; à droite miroitait un étang, au bord duquel s'élevait une chapelle gothique; devant nous se dégagait un grand bâtiment blanc; c'était la résidence; non loin de là se trouvait la ferme. De l'allée nous entrâmes dans la cour, dont le gazon déjà jauni était bordé d'arbres et de dahlias en fleurs, épargnés par les gelées. Le corps de logis principal n'avait pas du tout l'aspect d'une maison de Polésie; elle était vaste, sans étage, élevée sur un terre-plein, flanqué d'une orangerie et d'un passage vitré avec un belvédère, d'où on jouissait d'une vue très étendue, ce qui, eu égard au triste paysage limité des forêts sombres de la Polésie, avait bien son prix. Plus loin le perron, de même vitré, était plein de fleurs de toute espèce arrangées avec goût.

Mon étonnement croissait à chaque instant.

Cette maison m'apparut comme une oasis dans le désert; elle ne serait pas déplacée, même à Paris: arrangée avec luxe et confort si soigneusement embellie qu'on était en droit de s'en étonner, surtout pour celui qui, comme moi, ne s'y attendait pas; mais pourtant, après avoir fait la connaissance de la maîtresse de la maison on aurait pu s'en douter.

L'Ecuyer, toujours de la plus exécrationnelle humeur du monde, sombre comme un jour d'automne, ôta son par-dessus de gros drap, se dirigea en avant, me faisant traverser de vastes salons, où à chaque instant on s'apercevait du goût délicat et du tact exquis d'une femme. L'arrangement des fleurs, la disposition des draperies et mille autres riens, placés de manière que l'un rehaussait la valeur de l'autre, montraient le soin avec lequel la maison était entretenue et surtout le savoir de la maîtresse de la maison.

Qui était-elle? où a-t-elle été élevée? elle ne pouvait vivre toujours ici? Je me faisais toutes ces questions en passant par des chambres dont les tableaux de prix, les statuettes, les bronzes, démontraient, non seulement le goût distingué, mais aussi l'aisance. Enfin nous entrâmes dans un petit salon où, grâce à l'encombrement des meubles et aux petites bagatelles, on était un peu à l'étroit: il fallait s'y habituer pour pouvoir se mouvoir avec facilité. Des canapés, des fauteuils, des tables, des tabourets, des consoles, des guéridons, tout ce qu'il faut pour peindre et broder; des bouquets de fleurs, des immenses pots avec des plantes exotiques remplissaient ce réduit parsemé de livres de toute part. Un magnifique piano d'Erard semblait plier sous le poids de cahiers de musique. Sur un canapé et

sur trois chaises était étendue une portière cousue de morceaux de tapisseries brodés.

Nous ne trouvâmes ici encore personne, mais bientôt la porte s'ouvrit, Irène et M^{me} Laska entrèrent. L'Ecuyer s'avança vers elles en s'efforçant de paraître gai.

Irène avait une robe de couleur violette, d'une belle et lourde étoffe en soie avec une cordelière de même couleur; ses mains étaient couvertes jusqu'aux coudes de gants en filet, ses cheveux peignés plat. M^{me} Laska avait une robe noire qui lui montait jusqu'au cou, et était sans bonnet.

Il est impossible de décrire combien elles étaient belles, surtout Irène! Je m'attendais à voir une mère, un père, une grand'mère, une tante: mais personne ne parut. Irène recevait elle-même son monde, comme maîtresse de maison; aussitôt elle reprit à l'Ecuyer son bonnet et ses gants, qu'il tenait cérémonieusement dans la main, lui offrit un fauteuil, m'en montra un second et s'assit elle-même; dans ses mouvements et ses gestes, on voyait un charme infini.

La soirée passa rapidement, laissant après elle une sensation délicieuse, ne pouvant se décrire par des mots prosaïques; j'y renonce, me bornant à dire qu'elle a marqué dans ma vie par un souvenir ineffaçable.

Mon oncle était taciturne, sans vouloir se distraire, feuilletait des livres, parcourait les journaux, se promenait par la chambre en nous couvant d'un œil curieux et inquiet. Notre conversation prit un libre cours; la belle Irène, qui semblait depuis longtemps privée du plaisir de partager avec quelqu'un ses pensées, était gaie et animée.

J'avoue que me trouvant pour la première fois devant cette femme si digne; considérant de haut la vie de l'homme et de la femme, si au-dessus du niveau commun, j'eus honte de ma jeunesse perdue, des jours précieux consacrés au désœuvrement. Il paraît que sur les ailes de sa pensée elle m'éleva en me montrant les devoirs de l'homme de même qu'un tout autre monde de celui que nous nous représentions.

Chacune de ses expressions était inattendue et frappée au coin de la vérité. Digne, presque sévère, ferme et vaillante, elle parlait d'elle-même, comme le reste des mortelles parle des autres, en dévoilant ses défauts, en se faisant connaître; elle était loin de cette timidité, propre aux autres femmes, qui a quelquefois du charme, mais montre souvent l'insuffisance.

Sous l'influence de ces idées, je me sentis armé de courage pour l'avenir; je devins plus fort. Encouragé, entraîné, je racontai une partie de ma vie.

L'oncle, qui (comme je le vois à présent) connaissait mon passé, mieux que je ne le croyais, m'aidait dans cette confession en parlant soi-disant par plaisanterie, mais avec un grand acharnement, en exagérant tous mes torts. Quelquefois il regardait Irène en semblant lui dire: „Vous le voyez, il se dépeint lui-même.“ Mais elle ne faisait pas voir que son opinion à mon égard eût changé; au contraire, elle se comportait avec moi de plus en plus amicalement. Un phénomène de sympathie rare dans le monde, qu'on n'a pas assez remarqué, se produisit dans nos relations avec Irène, qui nous liait déjà comme de vieilles connaissances. Par intuition, je devinais tout son passé, que je ne connaissais pas; et à mesure que l'enveloppe de cette divinité tombait, elle apparaissait devant moi, plus brillante, plus belle, plus parfaite: l'approche l'agrandissait sans la rapetisser.

Les actions de mon oncle restèrent pour moi une énigme. Quand Irène, sans le vouloir, ou plutôt ne voyant dans cela rien qui pût impressionner l'oncle, mentionna le Capitaine, l'Ecuyer dit de nouveau entre ses dents: Il tirera plutôt le diable par la queue! tordit sa moustache et rougit.

Enfin, je me doutais qu'entre ces Messieurs il y avait une affaire qui ne concernait pas exclusivement une contestation territoriale, mais qu'elle da-

tait d'une époque plus reculée et beaucoup plus importante que l'Ecuyer ne voulait l'avouer. Pourquoi ne m'avait-il rien dit que le Capitaine était un parent d'Irène ?

Retenu pour la nuit, nous nous rendîmes à la maisonnette située dans le jardin, où un appartement commode nous était préparé. De nos fenêtres on découvrait le grand étang, derrière lequel s'étendaient des forêts de pins. Il y avait sur une étagère près du lit des livres mis comme exprès : je les ouvris par curiosité et je vis qu'ils m'étaient inconnus et tout fraîchement publiés.

Je lus longtemps ; ou plutôt je rêvai le livre à la main.

Le lendemain on m'envoya demander si je voulais accompagner M^{lle} Irène dans sa promenade du matin. Je saisis cette occasion pour me rapprocher d'elle et, bientôt habillé, je me rendis à l'invitation. Les chevaux étaient déjà sous le perron. L'Ecuyer ne voulait probablement pas nous laisser seuls, car quoique n'aimant pas trop les promenades dont le but n'était pas la chasse, il monta le coursier alezan préparé pour lui. Madame Laska se montra seulement à la fenêtre, et dit à Irène de ne point faire de folies. Cette dernière était dans le même costume qu'à Tourza-Goura ; elle sauta légèrement sur un cheval vif, nous devança et entra

au galop dans l'allée. Je me tenais près d'elle, mais l'Écuyer avait beaucoup de peine avec son cheval, qui était paresseux et rétif comme la plupart des chevaux de ce tempérament. Irène nous mena par un chemin qui longeait le jardin et l'étang en se dirigeant vers la forêt. Avec quel courage quel charme et quelle hardiesse elle dirigeait son cheval ! Comme elle était adroite et courageuse ; je ne puis le dire ! mais j'aurais voulu avoir un crayon à la main pour faire son croquis.

La plupart des femmes qui montent à cheval sont exclusivement occupées de leur monture ; mais elle ne semblait même pas y faire attention ; elle menait une conversation animée avec nous.

Le paysage environnant, les teintes grises de l'automne, une position découverte, nous fournissaient des sujets pour développer notre pensée, qui de ce tissu se dégageait multicolore et s'envolait dans ce pays de rêves et d'oubli où, comme au fond des mers les coraux et les perles enfouis et cachés s'engouffrent sans retour. Notre compagnon, outre la mauvaise humeur qui le talonnait et qu'il ne voulait pas faire voir, gagna à cette promenade, par dessus le marché, l'agacement des nerfs et la colère en mitigeant son cheval.

Nous allions doucement, sur la lisière de la forêt qui aboutissait à l'étang. D'un côté des

branches sèches dépouillées de feuilles étaient penchées sur nos têtes; de l'autre côté le sable jaune était baigné par les vagues de l'étang, ridé par le vent; un sentier à peine visible serpentait sinueusement entre l'eau et la forêt. Le silence solennel, la tranquillité de la campagne nous entouraient de toute part; au loin seulement se faisait entendre le grincement des roues des chars, le gloussement des oies ou le son des voix des villageois. Irène devint pensive et elle s'écria en nous montrant le paysage:

— Mon Dieu! peut-on désirer la ville?

— Demandez - le, Mademoiselle, à ce vaurien de Georges, dit méchamment l'Écuyer, tout en clapotant dans l'étang pour se rapprocher d'Irène.

Elle me regarda curieusement, mais, sans doute, elle devina ma réponse par l'expression de mes yeux, qu'en ce moment je ne désirais pas la ville; elle ajouta :

— Ceux qui ne savent penser et qui ne sont pas unis à Dieu et à la Création, peuvent seuls désirer la ville et y vivre. Les hommes vains de sentiment tâchent de s'amuser et de se divertir d'une manière artificielle et font de la vie un joujou. Au milieu de ce vacarme, de cette rumeur, de cette avalanche d'impressions qui s'acharne au

côté moral de l'homme, peut-il avoir le temps de penser à soi, à Dieu ?

— Je vous assure, dis-je, que la ville m'est tout à fait indifférente, mais....

— Quel est donc ce mais ?

— La ville offre, à l'état social, l'élément du mouvement et du progrès.

— Pardon, la ville vit de ce que lui fournit la campagne, et comme elle a besoin quotidiennement de grains pour ses marchés, produits à la sueur du front des villageois de même pour la vie morale elle ne peut se passer du fruit des travaux de la campagne. De célèbres écrivains, et surtout de grands penseurs, vivaient et vivent à la campagne. Jean - Jacques, comme vous savez, n'a pu rester en ville, et chercha même la campagne dans la ville.

— Oh femme philosophe ! — s'écria mon oncle.

— Pour penser avec fruit, il faut rentrer en soi-même, tandis qu'en ville l'homme est toujours poussé à s'épancher en dehors et il s'use par les impressions ; puis, ajouta-t-elle, l'homme se gâte en ville, j'en suis persuadée : la vue de tout le mal qui s'y présente sans cesse à ses yeux ne peut pas être sans influence ; elle efface la fraîcheur de nos pensées !

— Vieille maxime ! interrompit l'Ecuyer. Vous ne

convertirez pas ce citadin enraciné, qui ne pourrait vivre avec nous même quelques semaines.

— Pourquoi? demandai-je.

— Parce qu'il n'y a ni théâtres, ni actrices ici, point de bals bruyants, de soirées, de jeux! la vie coule ici comme une montre, tic, tac, tic, tac, et toujours de même.

— C'est vrai, d'une manière si monotone, que cela fait peur! s'écria Irène. L'homme est créé pour quelque chose de mieux, de stable, d'immuable; en attendant il sent qu'il n'y a rien de stable ici bas. Dès qu'il jouit de quelque chose plus longtemps il s'effraye — l'égoïste!

— Cette effrayante uniformité est une preuve de bonheur, dis-je. Nous craignons de perdre ce que nous apprécions le plus

— Le bonheur! le bonheur! disait Irène à part soi; peut-être est-ce cette tranquillité champêtre, l'asile paisible! Il n'y en a pas d'autre.

— Oh! il y en a un autre! exclamai-je.

— Comment? vous y croyez encore, dit-elle en se tournant vers moi avec un triste sourire.

— Moi? j'y crois et je n'y crois pas; mais je l'espère toujours!

— L'heureux! l'espoir est déjà le bonheur.

Nous nous tûmes. Nous allâmes un instant sans mot dire. L'Ecuyer et son cheval étaient impatients

de revenir à la maison. Irène lança son coursier au galop et après cette course rapide nous nous arrê-
tâmes sous le perron. Les chevaux de l'oncle étaient déjà attelés.

— Qu'est-ce que c'est? demanda la maîtresse de la maison.

— Nous partons, dit mon grand-oncle.

— Cela se peut-il?

— Monsieur Georges a hâte de partir, ajouta mon oncle.

— Monsieur Georges! est-ce possible?

Je me taisais, ne voulant ni affirmer ni infirmer les paroles de l'Ecuyer. Elle lui dit quelques mots à l'oreille: l'oncle secouait la tête en rechangeant. Elle le mena dans la galerie, lui parla longtemps, vivement, mais avec tant de succès qu'il fit dételer les chevaux. Mais ayant obtempéré au désir d'Irène il tomba dans la plus détestable humeur, en comparaison de laquelle celle d'hier n'était qu'une bagatelle. Ne pouvant prendre en grippe personne, excepté moi, aussi me le fit-il sentir horriblement.

Mais je vois que ma lettre se prolonge outre mesure, de sorte qu'elle aurait pu, par sa longueur, occasionner les soupçons les plus extravagants des maîtres de poste: je la finis donc à la hâte ou plutôt je la tronque. La suivante t'apprendra le sort de ton fidèle ami — Georges.

V.

Tourza-Goura, 23 novembre.

Cher Edmond! Je ne sais vraiment où je me suis arrêté en t'écrivant, il y a quelques jours de cela. Je dois partager mes sentiments avec quelqu'un ; je m'assis donc de nouveau pour te narrer les faits et gestes de mon séjour en Polésie.

Je crois m'être arrêté là où l'Ecuyer céda aux prières ou aux ordres d'Irène (ce qui ne m'était pas démontré) de rester avec moi à Roumiana. A peine avions-nous quitté la table, quand l'Ecuyer vit par la fenêtre un messenger de Tourza-Goura. L'oncle sortit vivement et très'inquiet ; il y avait de quoi ! Le régisseur faisait dire que le Capitaine, profitant de son absence, chassait dans les forêts de Tourza-Goura, du côté de la frontière de Couzy-lowka ; quoique ne s'étant pas engagé très loin, cependant il ne respecta pas l'enceinte réservée, où étaient parqués les chevreuils.

Il fallait connaître la passion de l'Ecuyer pour la chasse, pour se représenter quelle colère, quelle rage, quelle fureur s'emparèrent de lui, lorsqu'il apprit cette nouvelle. Aussitôt, il fit atteler, et se prépara au départ, arpentant à grands pas la chambre et regardant à toutes les fenêtres pour voir si la voiture n'était pas prête ; il répétait sans cesse :

— Je lui brûlerai la cervelle, à ce coquin-là!

Irène le calmait en lui représentant que par un trop grand zèle on en a peut-être exagéré la portée; cependant il ne voulait pas entendre raison; il jeta sur moi plusieurs fois un regard scrutateur, comme s'il voulait deviner si je l'accompagnerais ou non; soudain il me demanda:

— J'espère que tu viens avec moi?

— Naturellement! répondis-je.

— Pourquoi naturellement? demanda Irène. Qu'ira faire là M. Georges? Je lui demanderai au contraire de rester avec nous, un cheval ou des chevaux ne lui manqueront pas pour le retour.

— Pourquoi ne m'accompagnerait-il pas? demanda l'oncle d'un ton bourru.

— Parce qu'il ne peut vous être d'aucune utilité, tandis qu'il me fera du plaisir en restant.

Je la remerciai par un salut. L'Ecuyer jeta sur elle un coup d'œil significatif et se mordit les lèvres.

— Un plaisir! répéta-t-il entre ses dents en haussant les épaules.

— Du reste, nous le laisserons partir le soir; aujourd'hui j'attends les deux messieurs Graba; et tu ne peux dire, cher tuteur, que cela ne vaut pas la peine de faire leur connaissance.

L'oncle s'en alla avec désespoir, s'empara du bon-

net et des gants et, voyant la voiture approcher, dit à Irène en appuyant sur les mots :

— Comme tuteur, je dois vous dire, chère Madame, qu'un jeune muscadin de ville, dont la tête est tournée par la légèreté des femmes, pourrait tirer des conclusions fausses de cette manière de le retenir. Il serait capable de s'amouracher, le pauvre niais, inutilement. — En vain! — exclamait-il encore une fois en appuyant sur les mots — et c'est en pure perte; j'en jure Dieu! Oh! en pure perte!

— Je vous remercie pour l'avertissement, cher tuteur, dit Irène en riant, — mais j'ai une trop bonne opinion de M. Georges pour l'accuser d'une vaine légèreté. Je l'invite, parce que sa société nous paraît agréable et à Monsieur de même, si je ne me trompe. Si, se fondant sur la politesse ou l'amitié, il voulait se créer des droits imaginaires, vous savez, cher Ecuyer, que sans l'aide de personne je saurais lui dire ma manière de voir. Vous me connaissez assez!

Ce disant, elle lui présenta sa main, après quoi il partit en ordonnant de ne pas ménager les chevaux, et se dirigea dans la direction indiquée.

Il me raconta ensuite sa rencontre avec le Capitaine. En effet le cher voisin avait pénétré dans la forêt qui ne lui appartenait pas, mais, comme il sou-

tenait, par manque de connaissances locales, sans tirer une seule fois et, étant averti par les gardes-forestiers, il rebroussa chemin aussitôt. Cependant l'acharné Ecuyer ayant appris de ses gens qu'il campait non loin de sa frontière, s'y rendit, ne voulant point se laisser persuader par la remarque qu'il n'y avait pas de quoi exiger une réparation.

Le Capitaine s'élança à sa rencontre; entraîné par une sincère amitié, il le couvrit de baisers, l'embrassa, le pressa dans ses bras avec tant de chaleur, qu'il ne lui donna pas le temps de souffler mot.

— Mais mille cors! s'écria l'Ecuyer, transporté de colère: — je viens vous chercher querelle ici. Et vous, Monsieur...

— Me chercher querelle? interrompit le Capitaine. Entre nous une dispute? entre nous? Ah! Monsieur! avec moi qui vous respecte, qui vous aime comme un père! avec moi, qui me laisserais hacher en morceaux pour vous! Non! non! je ne m'attendais pas à ce malheur!

— Mais diantre! pourquoi vous êtes-vous fourré dans mes forêts? Vous savez que je suis chasseur! Vous connaissez les frontières?

— Moi, moi, convoiter le bien d'autrui? Aurais-je pu commettre quelque chose de semblable? Ah! vous me brisez le cœur, cher voisin! Non, non, au

fond de votre cœur, vous ne m'en croyez pas capable?

— Pourquoi donc vous êtes-vous fourré dans ma forêt?

— Une erreur! une inadvertance! Demandez à vos gens si j'ai chassé, si j'ai tiré?

— Oui, mais vous avez lancé vos chiens, vous avez effrayé mes chevreuils!

— Les chiens se sont lancés d'eux-mêmes! Vous savez, cher Ecuyer, comme sont les chiens quand ils éventent; qu'est-ce donc quand ils chassent à vue! Pardonnez...

— Mais, je me fâche!

— Comment? vous vous fâchez contre moi? Auriez-vous le cœur d'en vouloir à celui qui a un si sincère attachement pour vous? Non, non, ce malheur ne m'arrivera pas! car j'en tomberais malade! Non, non, vous plaisantez? vous voulez m'effrayer?

— Pas le moins du monde: si c'était autre part, mais chasser à Zaiamié! Mon meilleur endroit! le plus giboyeux!

— Mais ai-je donc chassé?

— Cependant vous avez effarouché mon troupeau de chevreuils.

— Ecoutez, Monsieur, dit en s'élançant de son siège le Capitaine, voici ma main, je vous donne ma pa-

role que je n'avais pas l'intention de vous causer du désagrément. Chassez dans toutes mes forêts, je vous le permets; mon pied ne foulera pas dorénavant les vôtres. Allons! ne vous fâchez pas!

L'Ecuyer, bon gré mal gré, dut se dérider; mais il grognait toujours, ne pouvant se calmer.

— Pour être sûr qu'aucun de nous n'entrera plus dans les forêts qui ne lui appartiennent pas, dit le Capitaine en offrant à boire et à manger à l'Ecuyer, ne serait-il pas juste de couper des lignes de démarcation?

— Des lignes de démarcation? Sans doute.

— Je suis aussi de tout mon cœur pour cette idée: en mettant des bornes, nous aurons la démarcation juste. — Consentez-vous?

Le Capitaine a su si bien persuader de la nécessité de cette démarcation de frontière, que l'enragé Ecuyer, qui craignait pour son gibier, consentit à tout, ne se doutant pas, hélas! de la trahison qu'elle cachait.

Mais revenons à Roumiana. Tu riras, mon cher Edmond; tu me connaissais tout autre jadis; tu prendras pour une plaisanterie ce que je t'écris le plus sincèrement du monde. J'aime, et j'aime sans espoir! Nous connaissions dans le temps cet amour facile des salons de Varsovie, qui finit comme il commence, sans rime ni raison; nous connaissions

aussi un autre amour, dont la fin nous est connue et qui ne part pas du cœur, mais de la bourse.— Mais ce sentiment, grand et saint, qui, sans être profané, ne peut être mis à côté des autres, n'a même pas été pressenti par nous. Je me sens maintenant rajeuni, comme si je commençais à vivre. Je crois! j'espère! je vis! Ma pauvreté ne m'effraie plus. Le monde, qui avait perdu pour moi tout son charme, m'entoure maintenant de tous ses attraits. Moi-même, je désire du travail, presque de la souffrance, pour laver mon passé mesquin; et tout cela grâce à une femme! Non, non, je ne puis plus l'écrire. Au revoir. — Georges.

VI.

*A Georges Soumine, par Lublin, Khlem, Soutz,
Koretz à Tourza-Goura.*

Varsovie, 5 novembre.

Mon bon et très cher pèlerin. Comment te portes-tu? Tu n'es pas encore mort d'ennui, les loups et les ours ne t'ont pas encore dévoré? Stanislas, fou de désespoir, ne t'a pas encore assassiné? Les collatéraux de M. l'Ecuyer ne t'ont pas encore empoisonné? vis-tu encore? vis-tu? Nous avons chanté une messe de mort pour toi, chez Mary, où il y

avait deux discours assez courts il est vrai, mais bien tournés. Le premier disait „pauvre garçon!“ le second, „nigaud“ et voilà tout! Petit à petit nous commençons à nous faire à ton absence et l'oubli s'en mêle, le deuil rigoureux devient plus indulgent.

Le seul Chmoul Malstein est opiniâtre et inconsolable dans sa douleur; car Mary, à qui tu dois quelques bagatelles, croit à ta résurrection et soutient avec héroïsme que tu le rembourseras. Nous nous moquons de lui en vain, il soutient son dire. Quant à Lora, elle est à présent plus amoureuse de toi que jamais: elle ne fait que parler de toi, soupire après toi, en vraie femme, qui aime toujours ce qu'elle n'a pas.

Alfred, de qui tu as gagné la calèche indispensable pour ton voyage, a supporté en héros la décision que tu as prise de t'en aller sans lui donner sa revanche et d'emporter ta proie dans le pays infranchissable, noyé de larmes d'Ovide (je ne sais où j'ai lu cela, mais peu importe) en souvenir de ces larmes du poète romain, qui pour toujours se sont changées en marais.

Supporte de même bravement ce que je vais te dire, c'est-à-dire que la ville bout, se démène quoique tu ne sois pas ici, comme si de rien n'était et comme si tu ne lui manquais pas; au contraire, il

paraît que l'hiver qui s'approche lui donne plus d'entrain. Ainsi est notre vie factice ; quand toute la nature languit et agonise, un fluide électrique se glisse dans les membres glacés de l'humanité.

— En ce qui me concerne, cher Georges, je vois, d'après tes lettres, que tu te transformes en moraliste, en homme aux principes rigoureux et aux nerfs sensibles ; au point que je ne serais pas étonné de te voir prendre un froc et nous prêcher de la chaire, à nous pauvres gens corrompus jusqu'aux os, à l'église des Capucins, pendant la messe à la mode, le néant des plaisirs de ce monde. Cependant je t'avouerai franchement que je n'ai pas la moindre envie d'abandonner d'après ton exemple mes vieilles habitudes et mes accoutumances, pour la soi-disant réforme de la vie. Hélas ! je suis un pécheur endurci ; je ne pourrais pas exister dans une atmosphère de campagne insupportable, triste et ensevelie ; il est au dessus de mon intelligence de comprendre de quoi et comment tu vis là-bas ? Quant à moi, je ne dépouillerai le vieil homme qu'au moment où je me marierai et aurai la goutte, ce qui ne m'arrivera qu'après avoir perdu toutes mes dents et les avoir remplacées par un râtelier postiche. Ce n'est qu'alors que je tâcherai de trouver la fille d'un marchand ou d'un boucher de Praga et que je filerai des jours de repentir et de quiétude à deux

Fais-moi savoir régulièrement ce qui advient de toi, car malgré que nous nous consolions après toi, tu sais que je t'aime sincèrement, puis dans tes pensées, dans tes impressions, sinon dans les événements, vu que ceux-ci te sont propres et personnels, je tâche de découvrir, de sonder et de présumer ce que je pourrais devenir si, à l'instar d'Ovide et de toi et par le concours des circonstances, j'étais réduit à suivre ton exemple. C'est une étude qui m'intrigue beaucoup.

Chez nous, rien de nouveau. Dans ces avalanches d'impressions, rien ne frappe particulièrement; voilà pourquoi je m'exprime qu'il n'y a rien de saillant qui soit survenu. Nous avons besoin de nouvelles à sensation comme, par exemple, l'arrivée de Lola Montès et son départ tragique, pour nous émouvoir.

Chmoul feint l'indifférence; il ne s'informe même pas de toi; Lora, échue en partage à un des jeunes princes, — tu les connais, à celui qui ne parle jamais; les uns soutiennent qu'il ne daigne, les autres qu'il ne sait. Elle en est très satisfaite, parce qu'il n'est pas jaloux: la jalousie est canaille, également envers la femme qu'envers... comment cela se nomme maintenant chez vous; envers.... Voyez, pour la situation légale de Lora, on ne trouve pas une expression équivalente.

L'heure du théâtre sonne. On représente mainte-

nant, aux Variétés, une petite pièce de Kozeniowsky; la mode m'ordonne d'y aller, quoique, je t'avoue, le ballet seul m'intéresse. Jusqu'à présent, je comprends le mieux la poésie des petits pieds et du buste. — Eh bien! au revoir, ton invariable ami, Edmond Soucha.

P.-S. Si par hasard tu nous revenais, n'oublie pas que de la Polésie à Varsovie, on apporte toujours : 1) un chevreuil, ou un sanglier, 2) une tinette de champignons marinés et 3) des truffes. Les truffes sont de rigueur. Tu sais comme nous en avons besoin et comme cet article est cher chez Mary. Ne l'oublie pas.

VII.

A Monsieur Edmond Soucha.

Tourza-Goura, 24 novembre.

Je ne sais trop pourquoi je te décris avec tant de détails ce qui me concerne; tandis que d'après toutes les probabilités tu ne feras que t'en moquer; j'ai besoin de partager avec quelqu'un mes sentiments, mes pensées, et j'écris.

Ah! vous ne m'auriez pas reconnu, vous ne m'auriez pas reconnu!

Ecoute! Après le départ de l'Ecuyer, je suis resté à Roumiana: avec quel plaisir! tu peux t'en douter; mais n'allez pas croire que j'aie voulu profiter du temps, comme on dit chez vous. Amoureux depuis le premier moment, j'ai été et je suis dans une position étrange, grâce aux quelques paroles insidieuses de mon oncle, ou plutôt comme conséquence de l'impression qu'exerce sur moi la ravissante Irène! Il m'est impossible de lui faire sentir ce qui se passe dans mon cœur, ni même de lui en donner une idée quelconque! Je t'ai répété, je crois, ses paroles, quand l'Ecuyer partait. L'oncle me soupçonnait tout crûment d'avidité. en voulant épouser une riche héritière, sachant que je suis pauvre et elle millionnaire: qui sait si le reste des mortels ne serait pas du même avis? j'aime et je dois me taire. J'ai pris le masque de l'indifférence, ce qui m'a beaucoup coûté. Tu seras étonné quand je te dirai que je supporte ces souffrances plein d'orgueil et de bonheur.

Souffrir pour elle me paraît doux; j'excite même ce sentiment pour le sentir avec plus de force, et m'en vanter devant moi-même. C'est avec son aide que je chasse mon égoïsme de ses derniers retranchements et je dépouille le vieil homme.

La matinée passa comme la journée d'hier, rapide, insaisissable. Les deux dames travaillaient à

leur tapisserie, moi, je lisais. Comme elles étaient belles, mon Dieu ! Celle-ci, dans la plénitude de la vie, de la force, du sentiment, rayonnante de beauté ; l'autre, sur les derniers degrés de la jeunesse, sévère, triste, cassée par la souffrance, taciturne et indifférente à tout ce qui l'entoure : je ne te dis pas grand'chose de Madame Laska, quoiqu'elle m'intrigue considérablement par son maintien mystérieux, si Irène ne m'absorbait entièrement, car près du soleil pâlit cette triste étoile. Cependant je me faisais souvent cette demande : qu'a-t-elle souffert ? qu'est-ce qu'elle souffre ? d'où vient cette précoce et cette grande indifférence pour tout, qui paraît être presque du mépris ?

Je sondai Mademoiselle Irène sur sa compagne ; elle me répondit par des lieux communs : en outre M^{me} Laska ne parle presque pas, et jamais de sa personne ; ainsi, je ne sais point ce qu'elle est, ni quel est son passé.

Pour l'après-dîner on nous a annoncé la visite des Messieurs Graba, dont nous a déjà parlé le Capitaine, en nous disant qu'il était connu sous le nom d'original. Effectivement, vers les quatre heures le piétinement des chevaux se fit entendre, et Irène se leva si vivement, que la jalousie se glissa dans mon esprit.

— C'est M. Graba.

— Monsieur Hector Graba, ajouta M^{me} Laska avec intention. — Il ne faut rien omettre de son nom, Irène!

— Ce nom me paraît assez étrange!

— Vous verrez, Monsieur, dit en souriant Irène, que l'homme est plus étrange que le nom. Je vous préviens d'être sur vos gardes.

Je souris.

— Oh! ne souriez pas; sans doute, je ne me suis pas bien fait comprendre. C'est un homme extraordinaire par sa vertu et sa sévérité.

En ce moment la porte s'ouvrit et le voisin annoncé entra. Mais pardonne-moi si je m'arrête et ne t'envoie pour cette fois qu'une lettre incomplète. Je ne sais, ni ne peux écrire à présent. Je veux donner un libre cours à mes pensées. Porte-toi bien; le reste à la prochaine poste. Georges.

Les lettres de Georges, où nous avons puisé la commencement de notre récit, finissent sur ce point et, interrompues, ne seront reprises que bien plus tard. Force nous est de suppléer par nous-même à ce manque, de ce que nous savons des événements survenus ultérieurement.

VIII.

Les deux nouveaux venus, M. Hector Graba et son fils Jean, entrèrent au salon. Ils ne firent pourtant pas une grande impression sur Georges, qui était préparé à voir quelque chose d'extraordinaire.

Hector Graba, qu'on nommait le vieux, sans doute pour le distinguer de son fils, car rien ne justifiait cette dénomination, était un homme d'un âge moyen. La dignité, alliée à une douce bonté, se peignait sur son visage frais et non fané. Il pouvait avoir près de cinquante ans, était robuste et fort; seulement près des tempes les cheveux, coupés ras, commençaient à grisonner. D'un port mâle, d'un beau visage, bâti proportionnellement, il aurait pu servir de modèle à un sculpteur, pour représenter la force en repos, et réunissait à une grande douceur un esprit élevé.

En l'observant, vous remarquiez d'un trait que cette force émanait de l'âme, et non du corps; que la Providence ne l'en a pas douée en vain, et que c'est un long et opiniâtre travail sur soi-même qui l'a rendu tel.

Un front élevé et ouvert, à moitié hâlé, dominait des yeux bleus dont l'expression était franche et saisissante. Les sourcils arqués en voilaient le

feu doux et tranquille. Un nez de Sarmate, des moustaches abondantes, des lèvres vermeilles au sourire grave et triste, accomplissait sa physionomie, qu'un peintre aurait mieux rendu qu'un écrivain, car les traits pris séparément étaient ordinaires, mais formaient un ensemble peu commun et frappant. Il se tenait droit, un peu à la militaire, non sans un charme mâle. Une poitrine large, développée, un port élégant, une main et un pied bien formés, répondaient à la beauté du visage, qui portait l'empreinte de la race slave par excellence et était purement nationale. On voyait qu'au sang qui coulait dans ses veines aucun élément étranger ne s'est mêlé.

Il était vêtu modestement, comme il est seulement permis à la campagne de se présenter : son costume consistait en une jaquette de drap fin (qu'on nomme venguerka) ainsi que le reste de son habillement, une cravate de soie noire au cou. Il tenait en main une casquette ressemblant, par sa coupe carrée, à celle que portent les paysans polésiens, en usage principalement en été.

Le fils, qui le suivait, vêtu de la même manière, différait un peu de son père par la physionomie. Ici le type slave est mêlé à un principe étranger sans définition précise. Des cheveux plus foncés, presque noirs, des yeux pleins de feu, un teint

basané, s'alliaient aux formes, ayant une grande ressemblance avec celles qui ont été décrites. L'extérieur, les traits du visage, et principalement le maintien et le sourire des lèvres plein de dignité, rappelaient le père et indiquaient à l'étranger le lien qui unissait tous les deux. L'aîné, dès son entrée dans le salon, après avoir jeté un regard sur ceux qui s'y trouvaient, se dirigea droit vers la maîtresse de la maison, la salua d'un sourire aimable et amical.

Irène se leva vivement du sofa, lui présenta la main avec une bienveillante sympathie, qu'elle ne cacha pas en lui souhaitant la bienvenue cordialement.

— Ah! comme j'étais désireuse de vous voir.

— Merci, fit-il en jetant son salut à l'entour. Me connaissant, vous savez que je n'aime pas à débiter beaucoup de compliments creux, et ce que je dis provient du fond du cœur. Merci! encore une fois merci!

Georges, prévenu, se leva avec une certaine appréhension et déférence pour le saluer, quand la maîtresse de la maison les présenta mutuellement.

Le vieux Graba le salua avec politesse, l'enveloppa d'un regard perçant et s'assit devant la table ronde. En attendant le fils s'approcha de M^{me} Laska, qui, avec un visible mécontentement et une fière in-

différence, les salua tous les deux et voulait à peine répondre par demi-mots à des demandes réitérées, qui manifestaient le désir d'entrer en conversation avec elle.

Irène remercia encore une fois Graba pour sa venue.

— C'est étonnant que vous m'en remerciez, reprit en souriant le nouveau venu, vous qui me comprenez et me connaissez si bien. Je n'ai mérité aucun remerciement, car toutes mes visites proviennent ou par amour-propre, ou par obligation. L'amour-propre ne doit pas être adulé, tandis que pour l'accomplissement du devoir on ne doit pas être remercié.

— Comment donc? cher voisin, devriez-vous frayer avec les hommes pour votre propre satisfaction ou par contrainte?

— Tâchons de nous mieux comprendre, dit l'interpellé en souriant et s'appuyant au dossier de la chaise. — Pour la plupart, les hommes se rendent visite pour tuer le temps, pour ce qu'on appelle les convenances, pour des raisons, enfin, dont ils ne se rendent pas compte eux-mêmes, comme, par exemple, par curiosité.

— Et vous, cher voisin? demanda ironiquement Irène.

— Ah! vous riez, Madame; vous me faites com-

prendre qu'on ne doit pas faire l'important, ce qui est loin de ma pensée : je dis ce qui est, je ne me fais pas meilleur que je ne le suis ; combien de fautes pèsent sur ma conscience ! Mais revenons à cette visite.

— Oui, faisons-en la physiologie.

— Or donc, je ne vais chez personne, pour tuer le temps, car je l'apprécie par dessus tout : mon temps c'est mon avenir, ma perfection, le premier et indispensable levier de l'action : les convenances du monde n'ont de prise sur moi que lorsque je les trouve raisonnables. Je fréquente les personnes que j'aime et que je désire voir, ou bien, sans les aimer, je crois leur être utile.

— Oh ! répondit en riant Irène, vous me rappelez comment la dernière fois le Capitaine vous a reçu.

— Ceci importe peu.

— Vous ne savez pas, reprit-elle en se tournant vers Georges ; si ce n'était la présence du héros de la scène, je vous l'aurais racontée, car elle en vaut la peine.

Monsieur Graba baissa les yeux et devint pensif. — Racontez-la, Madame, si tel est votre bon plaisir, fit-il, après un moment de silence, ce sera le moyen de dépeindre à l'hôte étranger votre

voisin, que tout le monde appelle, non sans raison, l'original.

— Je profiterai donc de la permission, poursuivait vivement Irène, en se tournant du côté de Graba et de Georges.

Monsieur Graba fixa sur elle un regard long et plein d'expression.

Avant tout, vous devez savoir que notre honorable voisin a réglé sa vie d'une manière tout à fait différente de ce qui est le partage de nous autres mortels.

— Différente non, mais peut-être plus franchement dirigée vers le but.

— Quel est donc le but de la vie? demanda Irène. N'est-ce pas à présent, et ne sera-ce pas pour toujours une énigme?

— Une énigme, pas le moins du monde, répondit Graba; la vérité irréfragable est, que le but de la vie, c'est d'être utile à son prochain; par l'esprit et l'action s'élever le plus haut et le plus près de la divinité, dont nous sommes l'image.

— Ainsi donc?

— Ainsi donc, nous devons tendre avec toute la force de notre intelligence au perfectionnement de nous-mêmes, à l'utilisation de toutes nos facultés, en y consacrant tous les instants de notre vie. Voilà le but.

— Le principal moyen ? demanda Irène en devenant sérieuse.

— Ce que nous disons a l'air d'un prône, mais puisque nous avons commencé, finissons. Le but principal, c'est le travail et le sacrifice. Sans la puissance sur ses actions et l'amour du prochain, nous ne pourrions être utiles, ni à l'humanité ni à nous-mêmes.

— Vous voyez, Monsieur, comme est le cher voisin, et ce ne sont pas des phrases vides de sens, mais la définition de ses convictions personnelles, de ce qu'il a fait et ce qu'il fait.

— Je ne sais si vous vous doutez comment souvent des événements étranges sont des résultats de l'application littérale de cet axiome à la vie.

Georges sourit.

— Tous, fit-il, nous voyons à travers le brouillard ce but devant nous ; mais y parvenir en droite ligne et hardiment, ne nous le permet pas toujours la société qui nous entoure, ou plutôt notre déférence pour elle.

— La vie deviendrait une lutte sanguinaire.

— Et elle doit l'être pour chacun qui la porte comme un fardeau, comme une obligation, comme une grande mission, objecta M. Graba.

— Mais nous nous sommes écartés trop loin du récit, s'écria Irène ; revenons-y. — M. Graba, toutes

les fois qu'il pense pouvoir être utile à quelqu'un par ses conseils, ses paroles, son action, sa médiation, fût-il inconnu, arrive sans être demandé, comme.... comment l'exprimez - vous, Messieurs, en latin ?

— Probablement „Deus ex machina“ chuchota le fils, en regardant son père avec une expression d'attachement et d'admiration.

— C'est cela. Mais il ne lui réussit pas toujours d'être utile et, plus souvent, quand il se mêle des querelles d'autrui, les deux partis le repoussent. Avant quelques semaines, le Capitaine, mon cousin, avait une contestation de frontières avec M. le Chambellan, ce qui du reste lui arrive souvent; pauvre homme! Tous les deux sont vifs, au-delà de toute idée, avec cette différence que le Capitaine refoule à l'intérieur ses sentiments et les combat avec une indifférence mensongère, tandis que le Chambellan ne se soucie guère du monde et se montre tel qu'il est, fût-ce même à son préjudice. M. Graba, en apprenant qu'ils devaient se trouver ensemble pour cette affaire, et prévoyant jusqu'à quelle extrémité ils pouvaient se porter, en se re-voyant après une longue suite de désagréments mutuels, connaissant que l'extérieur froid du Capitaine devait froisser la disposition irritable du Chambellan, dont la colère, comme il est facile de

présumer, au lieu d'amener la paix, l'éloignerait au contraire considérablement, ou la rendrait tout à fait impossible, mon digne voisin, entendant parler de cette conférence, quoique connaissant à peine tous les deux, décida d'arriver en qualité de médiateur le jour marqué.

— Et ajoutez, Madame, dit M. Graba, si vous voulez relever le sacrifice insignifiant d'un moment, à la hauteur d'une action peu commune, ajoutez que comme presque tout le voisinage, le Capitaine et le Chambellan, sans doute par ma faute, ne m'aiment pas du tout.

— Donc, ils devaient se réunir chez le Chambellan, en outre deux hommes d'affaires et un voisin, M. Douditch, je crois, devaient s'y trouver. M. Graba se présente inopinément.

— Mais cela ne vaut pas la peine d'être raconté, dit-il; l'affaire a été terminée à l'amiable.

— Aboutissant à ceci, ajouta en riant Irène, qu'on vous a poliment mis à la porte.

— Par quoi l'avez-vous mérité? demanda Georges.

— Oh! je l'ai bien mérité, par ma manière de dire à tout le monde la vérité en face. Interpellé je ne mâche pas ce que je pense, je crois que c'est un devoir pour l'homme qui se respecte, de même que pour ceux avec qui il a affaire. Aux enfants seule-

ment, et cela l'espace de temps le plus court, nous ne disons pas la vérité, uniquement parce qu'ils ne la comprennent pas.

— Mais qui aime la vérité? demanda Irène.

— La vérité ne plaît pas à tout le monde; c'est un plat assez amer, que nous préférons donner au lieu de recevoir et auquel il faut s'habituer.

— A la fin des fins le voisin a donné une si forte dose de vérité aux deux parties belligérantes, en une fois et sans préambule, que presque grondé...

— Dites, Mademoiselle, comme cela était, ne dissimulez pas: pire que grondé.

— Ah! hélas! presque mis à la porte! il a dû s'enfuir de la maison du Chambellan! Cela vous apprendra une autre fois à vous mêler des affaires d'autrui.

— Pardon, par malheur cela ne m'apprendra rien du tout, dit Graba. Si, sur dix entreprises de cette nature, la onzième me réussit, ce sera une récompense suffisante pour moi. Enfin, si je devais travailler sans résultat jusqu'à la fin, l'obligation du travail sera toujours inébranlable pour moi.

— Mais avouez du moins, voisin, dit Irène, que vous avez débité une vérité par trop crue à ces deux antagonistes.

— Non, mais entière seulement. J'ai pour devoir

d'être juge sévère en face, de loin conciliant, et de ne jamais souffler mot de mes ennemis personnels, me défiant de moi-même et des sentiments qui ne doivent pas influencer sur les jugements.

— C'est un sophisme! exclama M^{me} Laska. Comment! les sentiments ne doivent pas influencer sur les jugements? mais est-ce que la raison est toujours juste? le sentiment ne vaut-il pas mieux qu'elle?

— Cela est possible, riposta Graba, mais le jugement de la raison est toujours plus sûr. Au demeurant j'accepte aussi le jugement du sentiment amical, mais toute question personnelle doit être une barrière contre le jugement.

Les paroles de M. Graba, le récit d'Irène, et tous ces avant-propos de la conversation, ont fait une profonde impression sur Georges, qui n'a jamais entendu rien de pareil. Ces expressions, pleines de dignité et d'un sentiment profond, ont résonné à ses oreilles comme la voix d'un monde nouveau et inconnu; en présence de cette sphère de pensées d'où elles l'atteignaient, son ancien égoïsme se rapetissait et devenait manifestement insignifiant.

Elles ne s'envolèrent pas, comme une morale de la chaire après avoir frappé l'ouïe, vu que Georges trouvait dans les dispositions de son esprit à

vouloir étudier le monde en soi-même comme les belles lèvres d'Irène propageaient cette nouvelle science pour lui, et il voyait l'incarnation de Graba dans sa personne.

Il y a des hommes dont la puissance morale ne peut être ni définie ni appréciée, qui exercent une influence incompréhensible sur leurs prochains. Tel était nommément cet original, qui attirait vers lui, les uns par la crainte, les autres par l'amour et l'admiration presque à la première vue. Personne ne pouvait se rendre compte de ce sentiment, chacun s'en étonnait et cependant se laissait envahir par lui.

Un mauvais homme se troublait en sa présence, tremblait et sentait cette inquiétude qui nous pousse vers la fuite, ne pouvant subir son regard. Celui au contraire qui possède encore une étincelle de bon, et un peu de sentiments nobles et non taris au fond du cœur, s'anime dans la présence de cet homme; en l'écoutant, son esprit devient meilleur, plus fort, plus hardi et délicieusement tranquille; une pareille impression, Graba l'exerça sur Georges. Avant, ses propres réflexions lui montraient la fausse route qu'il a suivie jusqu'à présent et qui a sillonné son passé: en ce moment, ces quelques paroles lui en montrèrent la bonne. Ces pensées pleines de grandeur et d'idées, le per-

fectionnement, le travail, l'amour du prochain, le courage, brillèrent comme des colonnes lumineuses sur ce nouveau chemin. Son jeune cœur, qui était étouffé et non corrompu, palpita ; son âme se ranima ; il se dit : grâce à toi !

De la vie égoïste, de la satiété, de l'ironie, de la vie que le monde considère comme un hochet brillant ; le saut sur le chemin du devoir et du travail est difficile pour les uns et impossible pour les autres, mais l'élu heureux qui a la force de se tourner vers la vérité, accomplit cette action, comme Georges, d'une manière spontanée, poussé par la main invisible de l'ange gardien qui veillait encore sur lui.

Georges baissa la tête, l'appuya sur la main, s'engouffra dans ses pensées, et quand, revenant à lui, il souleva son regard, après une certaine durée, la conversation roulait sur d'autres objets changeant complètement sa direction première ; on parlait du district de la noblesse, des élections prochaines, de la capitale et de la province.

Monsieur Graba, en répondant à la demande d'Irène, prenait en ce moment la parole d'une voix solennelle.

— J'irai, disait-il ; je ne sais trop pourquoi dans une occurrence si importante pour nos intérêts généraux je devrais m'en abstenir ? Il y a de ces

hommes qui couvrent leur indolence et leur petitesse par un voile troué d'un certain sentiment soi-disant élevé et évitent ces sortes de réunions, disant qu'elles n'aboutissent à rien et sont totalement inutiles. Cela n'est pas ! Toujours et partout l'homme peut être utile quand il veut.

— Certainement, riposta Irène, mais la latitude est si bornée.

— Pour ceux qui n'en connaissent pas les bornes — Oh ! je ne voudrais pas blâmer mes concitoyens, mais, hélas ! la plus grande partie devra rendre un sévère compte devant Dieu et l'avenir de leur fainéantise. Nous parlons trop, nous faisons peu, ou plutôt nous ne faisons rien du tout ; si jamais, c'est à présent que les lamentations, les bras croisés, ne mènent à rien.

— Cependant qu'y a-t-il de plus naturel ? dit à voix basse Irène.

— Oui, pour un moment. Oui, mais avec une mâle énergie on doit essayer les larmes, comme déshonorantes et, avec cette même main qui les a essuyées, s'emparer du travail.

— Quand le cœur souffre ?

— Le travail diminue la douleur.

— Quand les forces manquent ?

— Le travail les donne et les augmente.

— Quand nous n'en voyons pas le but ?

— Alors, encore une fois, essuyez les larmes, car elles ne permettent pas de l'apercevoir. Le but, c'est nous-même ; non chacun en particulier, mais l'ensemble tout entier. Chaque événement couvre de poussière et de boue, même accidentel et innocent ; mais il n'y en a pas qui, considéré de haut, puisse être taxé d'immérité. Dans chaque douleur, notre propre faute en est la semence. Ainsi, dans notre chute, notre premier soin doit être de nous relever par l'esprit, nous laver de la boue et nous préparer un chemin à la perfection et à l'élévation morale.

— Oui, oui, s'écria avec feu Georges. L'individu et le peuple, s'ils veulent vivre, ne doivent pas pleurer sur le champ de bataille, mais enterrer ce qui est mort et sauver ce qui vit.

— Vous m'avez arraché ces paroles des lèvres, ajouta avec étonnement Graba ; les sentiments nobles ne sont pas si vite taris chez l'homme ; il ne faut que les travailler pour les faire revivre.

— Le travail, le travail, le travail, l'immortel refrain de vos chansons, s'écria Irène. En vérité, vous en abusez déjà trop.

— Je conseillerai, interrompit M^{me} Laska, de relire ce que Byron, avec toute son âme, dit dans le *Cain*.

— Vous le placez sans cesse comme un spectre

devant nous, disait Irène. La fin en sera qu'il s'éloignera de frayer.

— Nous vous épouvantons ? mais c'est vous-même plutôt qui en avez peur. — On n'a pas bien compris jusqu'à présent la signification du travail ; c'est pour cela qu'il paraît terrible à quelques-uns ; le fait est que la chose ne l'est aucunement. Qu'est-ce que le travail, si ce n'est la création ? — Y a-t-il une jouissance plus grande que de créer ce qui n'a pas existé avant ? — Si nous gagnons par le travail un sentiment, une pensée, ou une graine, c'est toujours ce même travail qui crée. Toute formation porte en soi la douleur et la jouissance : le travail possède l'une et l'autre. Cependant la douleur est passagère et matérielle, tandis que la jouissance est stable et inusable.

— Réellement, il faut admirer, s'écria M^{me} Laska, avec quelle facilité notre voisin forme les théories et les proclame. Par malheur, il n'y a personne ici pour les démolir avec la même facilité, quoi qu'il me semble qu'on y parviendrait aisément.

— J'attends et j'écoute, dit Graba.

— Que suis-je, faible femme, devant un tel lutteur ? continuait M^{me} Laska, toujours avec une certaine amertume ironique. — Cependant, oserai-je demander : est-ce que tout travail peut être placé dans la même catégorie, selon l'idée de l'honorable préo-

pinant? Il me semble qu'il y en a deux sortes et deux grandes catégories tout à fait différentes: le travail mû par la pensée et le travail purement mécanique; le premier se récompense et le second ne fait que fatiguer. Diviser le pavot gris du blanc, est toujours un travail. Cependant, je doute que M. Graba veuille s'en charger avec bonheur.

— Sans contredit, répondit en riant l'interpellé; mais aussi il y a deux grandes catégories d'hommes: ceux qui pensent et ceux qui ne pensent pas, ou si peu que la classification du pavot serait pour leur esprit un thème suffisant. Chaque individu possède une aptitude pour le travail qui lui est propre et alors seulement il devient utile. Vous me pardonnerez, Madame, j'espère, quand je vous dirai que même la division du pavot peut être moralement meilleure que la paresse, et sous ce rapport plus utile. Maintes femmes, si on les habituait dès l'enfance à la patience et au travail, en leur recommandant de démêler la soie et de diviser le pavot, comme cela se faisait du temps de nos pères, se sentiraient moins malheureuses et porteraient plus facilement le fardeau de la vie, étant plus aptes à le supporter.

Ces dernières paroles, peut-être dirigées à l'intention de M^{me} Laska, couvrirent ses joues de rou-

geur; serrant ses dents, pleines de colère, elle baissa la tête sur sa tapisserie et ne dit mot.

Quand M. Graba finissait ces paroles distinctement et lentement, son fils, qui continuait à causer avec M^{me} Laska, toujours boudeuse et froide, se leva et regarda machinalement par la fenêtre, s'y arrêta quelques secondes; après quoi il s'approcha de son père avec une inquiétude mal déguisée; mais voyant qu'il ne lui prêtait pas attention, il retourna à la fenêtre encore une fois, fixa son regard avec attention, tourna sur ses talons, voulant montrer l'indifférence, se promena par la chambre et, ne disant rien à personne, s'esquiva doucement.

Les deux femmes, cependant, et surtout Irène, le suivirent du regard en remarquant sa sortie mystérieuse. Graba, qui n'a rien aperçu, se tourna, comme par un mouvement magnétique, vers la fenêtre, regarda, tressaillit, et, d'un mouvement brusque, s'approcha plus près encore. Après lui, tous quittèrent leurs places, sans en connaître la raison, mais supposant, d'après son allure, qu'il y avait quelque chose de sérieux.

— Qu'est-ce? demanda Irène avec une grande vivacité, en s'approchant aussi de la fenêtre.

Graba, pâle, regardait en silence, paraissant compter quelque chose mentalement. Une colonne de fumée épaisse, ayant les teintes d'un rouge vif

en bas, s'élevait sur la partie nord du firmament, au dessus des forêts qui entouraient le rayon visuel.

— C'est un incendie! s'écrièrent les femmes.

— Oui, l'incendie, répéta Graba, et il me semble que c'est chez moi; mais même si cela n'était pas, il est du devoir de chacun qui a des bras forts, de voler au secours de son prochain. Il prit sa casquette et sortit brusquement; Georges le retint.

— Permettez-moi, Monsieur, de vous accompagner, j'ai des bras forts, quoique jusqu'à présent non habitués au travail; ne les méprisez pas. On me donnera un cheval, j'irai avec vous: seul, peut-être, ne pourrais-je pas m'orienter, ne connaissant point le pays; allons, dépêchons-nous.

A la porte, Irène salua Georges du regard, qui lui donna du courage.

Sur le seuil, en prenant congé de ces Messieurs, la femme courageuse hésita.

— Et moi, dois-je rester? Sommes-nous donc si bonnes à rien, nous autres pauvres femmes? — Son visage s'empourpra et saisissant violemment la sonnette. — Je vais avec vous; un cheval, cria-t-elle au domestique qui entra, pour M. Soumine et pour moi! — Je vais souvent me promener pour mon plaisir, je puis aller aussi là où le malheur m'appelle, si ce n'est pour sauver, c'est pour consoler.

Madame Laska, interdite et presque colère, s'ef-

forçait en vain de la détourner de ce projet. Irène restait inébranlable.

— Je reviendrai bientôt, dit-elle précipitamment, rien ne m'arrivera. — On voit d'ici que ce n'est pas loin. — Je n'y serais pas peut-être inutile: je dirigerai le sauvetage, si je ne puis rien faire par moi-même. Oh! non, non, la femme n'est pas tellement faible comme il vous semble. — N'est-il pas vrai, M. Graba? Ne dois-je pas y aller? Ne pourrais-je pas être bonne à quelque chose?

Graba demeura silencieux et ému. — Restez plutôt, Mademoiselle, fit-il, la nuit s'approche, le chemin est mauvais. Restez, il fait sombre.

— La lumineuse clarté de l'incendie nous conduira; laissez-moi, je dois, je dois, un cheval. un cheval!

Et s'emparant précipitamment du chapeau. jetant sur ses bras un burnous de laine et un mouchoir, elle courut sur le perron; n'écoutant plus M^{me} Laska, elle dirigeait son regard tantôt vers l'incendie, qui augmentait sans cesse, tantôt vers l'écurie.

Enfin retentit le tintement des chevaux, qu'on amenait au trot de l'écurie: les deux Graba avaient les leurs; pour Georges on en amena un; Irène avait son favori habituel le Balzan, et tous les gens de la maison, selon l'usage reçu, montant

chacun le premier cheval venu, se trouvaient prêts à accompagner leur maîtresse.

On voyait aussi du village plusieurs cavaliers, qui se dirigeaient en pleine carrière vers l'incendie; car Irène a su faire une si grande métamorphose parmi les paysans, par ses remontrances et ses bontés, qu'on n'était déjà plus obligé de les forcer à porter secours à leur prochain. Chacun abandonnait son travail, enfourchait son bidet et courait là où le besoin était.

Au milieu des gens de la maison, Irène, les deux Graba et Georges partirent au grand galop, par l'allée principale.

C'était un spectacle intéressant de voir cette jeune femme conduisant quelques dizaines d'hommes, parmi lesquels le visage pâle, plein de courage et tranquille de Graba père, celui de son fils, plus triste encore, et de Georges, sombre et passionné, se reflétaient au premier plan. On se taisait, les chevaux allaient grand train en soufflant avec effort. Leur cortège grossissait à chaque instant de paysans du village, qui s'empressaient aussi d'accourir pour prêter leur aide. Les yeux de tous étaient rivés sur cette sinistre clarté. Le feu, affolé par le vent, qui comme toujours s'augmente vers le soir, devenait tout à coup furieux. Dieu sait pourquoi, et faisait des ravages affreux! Une co-

lonne de fumée noire, du milieu de laquelle des étincelles brillantes s'élançaient comme des étoiles en s'élevant paresseusement à droite et à gauche, quelquefois s'abattaient uniquement pour s'élever avec plus d'intensité un moment d'après, pour couvrir tout le firmament.

Le village de M. Graba était situé au-delà de la forêt et le chemin qui y menait était tortueux et difficile pour des chevaux lancés avec vigueur, et même dangereux pour quelqu'un qui avait les jarrets moins forts: aussi plusieurs durent-ils ralentir leur allure. Les deux Graba, Georges et Irène, seuls, allaient toujours du même train, pleins de courage et d'intrépidité, à travers les empêchements de tout genre. Quelquefois une mare d'eau scintillait un instant dans les ténèbres, et, heurtée violemment par les sabots des chevaux, faisait rejaillir l'eau, qui mouillait le bas de leurs habits; quelquefois une branche se cassait, un oiseau effarouché s'envolait à tire d'ailes, des feuilles craquaient, mais ils ne ralentissaient pas leur course. Quand la forêt commença à devenir plus clair-semée et le crépuscule s'épaississait, à travers les branches d'arbres, la réverbération de l'incendie apparut couleur de sang. Le village se trouvait encore à une demi-lieue derrière les prés et la digue, mais malgré cette distance le pays environnant était

complètement éclairé, de même que le chemin que devaient parcourir ceux qui allaient au secours. Après avoir passé la lisière de la forêt le vieux Graba se convainquit que ce qu'il craignait se réalisait: le village brûlait et le vent furieux poussait les flammes de granges en granges et toute la rangée, remplie de la récolte de l'année, était exposée à être la proie des flammes.

Oh! j'aurais bien mieux désiré que mes magasins et mes granges brûlassent, s'écria avec chaleur Graba. Pauvres gens! pauvres gens! Et dépassant les autres, il cingla de la cravache son cheval, qui, par un suprême effort, s'élança en avant, en laissant derrière lui Irène, qui jusqu'à présent les avait devancés, et se dirigea le long de la digue par le chemin qui lui était connu.

La vue de l'incendie était majestueuse mais terrible à voir. Le ciel déjà noir s'éclairait parfois de bouffées de fumée à reflets ardents. Les forêts voisines, la tourelle de l'église russe, le fronton blanc de la chapelle, brillaient baignés d'une clarté éclatante. Les granges flamboyaient aux couleurs de l'arc-en-ciel comme des tas de bois entassés. Ces masses de fumée floconneuses et rougeâtres par la réverbération étaient suspendues au dessus du village, comme un grand voile, déchiré par le vent et poussé de tous les côtés. Le fracas des bâtiments

qui s'écroulaient, après lesquels les flammes s'acharnaient avec plus de violence; les cris de la population, le son lugubre des cloches, et le bruit sourd du vent d'automne, augmentaient l'épouvante. Plus on approchait, plus on était enveloppé de cette lueur sinistre et plus distinctement on entendait les cris déchirants qui remuaient le cœur. Ces gémissements lointains, dont on connaissait la cause, exagéraient peut-être l'état réel, saisissant de crainte et de douleur. Irène, pâle, avec des yeux brillants, fixait le village incendié, poussait son cheval machinalement. Georges, malgré le sentiment qui le dominait, ne pouvait la regarder sans se dire „comme l'enthousiasme grandit sa beauté et l'élève aux dernières limites.“ En ce moment Irène était pour lui une créature idéale, qu'un célèbre maître pourrait seul représenter avec succès à l'aide de son pinceau.

Ils se trouvaient déjà tout près du village; les chaudes bouffées du feu les entouraient de toute part; la fumée étouffante emplissait leur poitrine, toutes les voix de cette grande scène se sont unies et fondues dans un accompagnement lububre, dont les notes sinistres ne peuvent pas être oubliées, une fois entendues. — Pour arriver le plus vite, le père et le fils, par un dernier effort de leurs pauvres chevaux surmenés, franchirent les obstacles, en se dirigeant le long des potagers Georges et Irène

suivirent leur exemple. Le vent imprégné de fumée et mêlé aux étincelles leur fouettait le visage. La terre était couverte de tisons brûlants, de gerbes enflammées et de charbons ardents. Ils atteignirent bientôt les granges, et comme dans cet endroit l'incendie n'était pas tout-puissant, le sauvetage commença donc de ce côté.

Le cheval de M. Graba, laissé en liberté, car son cavalier avait atteint son but, courait bride abattue vers la maison et l'écurie.

— Le maître! le maître! firent entendre des voix presque joyeuses.

— Enfants, sur les toits, s'écria Graba, démolissons la grange de Basile: nous arrêterons ainsi le feu.

Et en un clin d'œil toute la population locale et ceux qui étaient venus, commencèrent à grimper sur les toits; mais en ce moment un cri lamentable se fit entendre: Les cabanes brûlent! les cabanes brûlent!—Graba passa par une petite ruelle, entre deux granges qui brûlaient, et déboucha dans la rue principale, où étaient situées les cabanes. Effectivement leur rangée, qui était bâtie, selon l'usage local, vis-à-vis des granges, commençait à brûler: ici se trouvaient les groupes les plus considérables, car les uns sauvaient ce qu'ils pouvaient et les autres se tordaient les bras et se lamentaient

pour ce qu'ils perdaient ou tremblaient pour ce qui leur restait. Une des cabanes, entourée de flammes, brûlait avec une grande intensité; les hommes entassaient dans la cour les objets retirés de l'intérieur. Dans ce moment un cri terrible perça l'air, une femme volait vers sa maison en élevant les mains croisées au-dessus de sa tête.

— Mon enfant! mon enfant! où est mon enfant ?

Le mari, la tête baissée, restait muet et se tortait de douleur. La flamme léchait déjà la porte de l'intérieur, pleine de fumée.

Entendre ces cris. revenir sur ses pas, s'en informer, sauter vers la porte de la cabane, n'a pas demandé un moment de réflexion au vieux Graba. Son fils, qui le suivait et qui voyait ce qui se passait, devint comme abasourdi pour un moment, s'arrêta cloué sur place; mais, ne voyant pas revenir son père, se jeta comme un trait vers la porte de la maison, qui commençait à s'enflammer davantage, et disparut dans le tourbillon de fumée.

Les paysans, qui aimaient leur maître comme un père, commençaient à entourer la cabane avec des cris d'horreur en abandonnant les autres bâtisses.

Tout d'un coup, le fils et le père reparurent dans la porte avec l'enfant sur les bras, et en sortirent noirs de fumée, mais bien portants. Un cri

de bonheur, comme s'il sortait d'une seule poitrine, se répandit.

Et la mère ? La mère tomba à genoux devant le sauveur de son enfant, tendit ses bras vers son petit, l'étreignit avec frénésie et perdit connaissance.

Graba était déjà loin, il courait vers une autre place en rangeant les hommes depuis le puits jusqu'au feu, présentant lui-même le seau, encourageant, criant et vociférant.

Comme partout en Polésie, il fallait l'autorité d'un maître aimé pour contraindre les paysans à porter secours dans les incendies, grâce peut-être aux anciens usages du paganisme pour la vénération du feu dans ce pays. Le peuple n'éteint pas volontiers l'incendie, et a l'habitude d'apporter auprès des cabanes qui ne sont pas encore entamées par le feu, des tables couvertes de nappes, en saluant le feu de Dieu, avec du pain et du sel, comme un hôte. (*)

L'exemple de Graba ranima le courage des hommes et détruisit la superstition d'après laquelle le feu se venge de ceux qui l'étouffent. Les jeunes

(*) J'étais témoin moi-même, en 1837, de cet usage païen, en Polésie volhynienne, dans le village d'Omelna, non loin de Kolki; outre cela on envoya une vieille femme à demi nue pour faire la ronde trois fois autour de l'incendie, afin d'en diminuer l'intensité.

et les vieux se jetèrent avec acharnement pour couper le chemin à l'incendie, en démolissant les bâtisses qui se trouvaient dans cette direction. Les deux Graba, de même que Georges (pour lequel les dangers qu'il courait sous les yeux d'Irène, étaient du bonheur, se trouvaient toujours en avant. Irène, en attendant, caressait les enfants, conseillait les mères et en silence envoyait des prières à Dieu. Toute calamité qui par sa violence dépasse la puissance de l'homme, élève notre esprit vers la Providence!

L'incendie, grâce à la volonté et à l'énergie de quelques chefs, qui ont su mettre des bornes à son développement, commença à diminuer visiblement.

Sur les toits, d'où dégouttait l'eau qu'on y avait versée, se trouvaient les garçons de ferme et les serviteurs de Roumiana. Les chaînes des hommes, qui se passaient les seaux pleins d'eau dans deux directions, étaient dirigées par Georges et le jeune Graba. L'éclat lumineux, couleur de sang, devenait moins dense, la fumée moins opaque et les bâtisses seulement, entamées avant, continuaient à être consumées par les flammes. Après avoir placé des sentinelles près du feu, donné les ordres nécessaires, Graba, reconduit par la bénédiction de la population, souillé de suie, noir de fumée, mais sans avoir rien perdu de sa vigueur, voyant le danger disparu,

s'empessa de rejoindre ses hôtes et de les inviter à se restaurer et prendre du repos chez lui.

Irène, surtout, en avait grand besoin; ses forces l'abandonnaient: l'émotion, la course effrénée à cheval, l'occupation pendant l'incendie, le froid enfin, lui rappelèrent qu'elle était femme.

Les chevaux se retrouvèrent comme par enchantement; les ayant montés on se dirigea vers la maison, doucement cette fois, en se retournant et en causant.

Au loin, se faisaient voir à l'ombre des arbres, sur une éminence, les contours blancs d'une maison basse; un chemin large, avec des fossés profonds des deux côtés, y conduisait. Dans plusieurs endroits, sous de vieux chênes et des tilleuls, se trouvaient des bancs simples et larges; construits visiblement en vue de pouvoir contenir, non deux ou trois personnes, mais au moins une dizaine. Il était facile de voir qu'ils servaient de reposoir aux paysans revenant de leurs travaux, et non pour des désœuvrés. De temps en temps se montrait une croix, qui cachait ses bras sous des rameaux touffus; au-delà de la colline brillait maintenant de reflets sanglants l'étang, large et uni comme la glace. Nulle part cette élégance recherchée qui a comme un parfum de l'étranger, qu'on rencontre si souvent chez nous, même à côté des ruines et de

l'abandon, n'a été aperçue par les nouveaux venus; mais l'ordre et des bâtiments pleins de simplicité et de goût se montraient partout. Georges, connaissant l'état de fortune de M. Graba, s'étonnait qu'une maisonnette si modeste, entourée d'atténuances non moins simples, pouvait satisfaire un millionnaire comme Graba.

— Vous demeurez probablement dans une autre terre? demanda Georges, entre autres choses.

— Non, répondit en souriant le maître du lieu; je comprends ce qui amène sur vos lèvres cette question: vous vous étonnez sans doute que ma demeure soit si modeste, sachant que je suis riche? Mais la richesse ne doit pas servir de marche-pied à la corruption; souvent les excès qui la suivent nous rendent indolents, esclaves du corps et corrompus, car ils nous ôtent la force d'âme; j'évite l'excès et la mollesse, non pas tant pour moi que pour mon fils; pourquoi s'habituer à ce qui n'est pas une obligation pour nous, mais le devient par habitude, engendre des souffrances, sans apporter beaucoup de jouissances?

En finissant ces mots, ils se trouvèrent tous devant la porte de la maison, qui était petite, basse, propre, et tout ce qui s'y trouvait, simple et modeste. Cependant, un millionnaire l'occupait!

La lumière aux fenêtres prouvait qu'on attendait

le maître et peut-être du monde. Quelques domestiques et plusieurs garçons, vêtus uniformément, s'empressaient sur le perron, entouré de bancs, et sans servilité, mais avec empressement, reçurent leurs maîtres et leurs hôtes; dans leur maintien on voyait plutôt un sentiment d'amour et d'attachement, que l'humilité étudiée et la fausseté. Georges s'étonnait à chaque moment. Les chambres où ils entrèrent étaient basses, assez grandes, quoique la maison parût petite extérieurement. On n'y voyait ni parquets ni plafonds. non plus que de ces petits ornements de luxe qui les parent ordinairement; en un mot rien d'inutile. Des sofas et des chaises très simples, des petites tables en bois de frêne, des glaces dans des cadres noirs, voilà presque tout l'ameublement.

Irène se sentait tellement fatiguée, que M. Graba fit venir en toute hâte une parente qui résidait chez lui, M^{me} Kvasowska, et la confia à ses soins, jusqu'à ce que les chevaux qui devaient la ramener à Roumiana fussent prêts.

Lui-même n'ayant pas besoin de repos, parce qu'il était habitué à la fatigue, après s'être lavé et changé d'habits, puis fait panser quelques brûlures, retourna vers Georges.

— Je lis dans vos yeux la curiosité, dit-il, et je voudrais la satisfaire en vous montrant moi-

même tout ce qui m'entoure, avec l'empressement du maître de la maison, mais il y aurait beaucoup d'explications à faire, et ce n'est pas le moment, vous en conviendrez ? Passez la nuit chez moi, et j'espère que vous voudrez bien me consacrer la journée de demain.

Un serrement de main était la seule réponse de Georges, qui cependant ne voulait pas se reposer avant qu'Irène ne fût partie : celle-ci, après s'être un peu restaurée et avoir regagné des forces, se mit en route ; en faisant ses adieux à Georges elle lui rappela avec un sourire que, si ce n'est pas demain, c'est après-demain, sans faute, qu'elle l'attendrait chez elle et ferait, en attendant, savoir à M. l'Ecuyer la raison de son absence prolongée.

Après le départ d'Irène, le jeune Graba reconduisit Georges à l'appartement qui lui était destiné, de l'autre côté de la maison, où il y en avait plusieurs. C'est avec un grand étonnement qu'il les trouva pourvus, avec luxe, de tout ce qui est considéré chez nous, par des hommes soi-disant de bonne société, comme nécessaire et indispensable à la vie.

Le nouveau venu, par un regard demanda ce que cela voulait dire ; et le jeune Graba répondit en souriant :

— Mon père et moi, nous sommes habitués à la

vie la plus simple, mais l'hospitalité slave ne permet pas de priver de ces douceurs ceux qui y sont habitués et qui s'en passeraient difficilement.

— Je pourrais m'en passer facilement, dit Georges en rougissant.

— Aussi, nous aurions logé dans une de nos chambres habituelles, reprit Jean, si elle n'était présentement occupée. Mon père a pour habitude de se comporter avec des jeunes gens, comme vous et moi, d'une manière un peu dictatoriale, sans exclure pour cela la bonhomie franche et amicale. Jamais il ne voudrait pousser à la mollesse ceux qui peuvent encore s'en passer, à l'exception des vieillards, pour qui cela est devenu une nécessité. — Bonne nuit, à demain.

Jean sortit et Georges se jeta sur son lit et s'endormit d'un sommeil profond, dans lequel se reflétaient l'incendie, Irène, la cavalcade et mille autres scènes de ce genre. Au premier réveil la curiosité, surexcitée par tout ce qu'il a vu hier, ne lui permit plus de fermer l'œil et de s'endormir davantage; il s'habilla donc à la hâte, sortit en tapinois et franchit la porte qui menait au jardin.

Maintenant, au grand jour, il pouvait mieux voir ce qu'il n'a fait qu'entrevoir hier à la lueur sinistre de l'incendie. L'air était imprégné encore des émanations produites par le feu, couvant sous la

endre, ce qui a lieu d'habitude bien après l'incendie, le saturant de son âcre odeur : mais la matinée était superbe, chaude, ressemblant à celle du printemps, parée de flocons blancs de brouillard transparent, qui commençait à disparaître, dorés par le soleil levant. Devant lui se déroulait le jardin, qui s'étendait sur une éminence vers l'étang et le ruisseau; vaste, bien entretenu, plein de fleurs et de paysages sympathiques. Des masses d'arbres, artistement groupés; des sapins et des pins sur le premier plan, des tilleuls qui avaient déjà perdu leurs feuilles argentées, au loin des allées sinueuses, au milieu du gazon jauni en ce moment, des échappées de vues bien ménagées : tout cela lui donnait un cachet particulier en Polésie. 9

— Cependant c'est une chose dispendieuse, se dit Georges, j'ai attrapé le Spartiate sur le délit.

Des voix se faisaient entendre de loin, et il dirigea ses pas vers l'endroit d'où elles arrivaient. On distinguait de loin la voix grave de Graba, qui, prévenant le soleil, s'est empressé de haranguer ses paysans, en leur offrant son aide et ses conseils.

Les quelques paroles qu'il a pu saisir lui montraient qu'ici on se comportait tout à fait autrement avec les paysans. Les relations du noble et de l'homme du peuple, placés aux deux bouts de

la chaîne sociale qui les lie matériellement, se changeaient ici en une liaison patriarcale, raffermie par la reconnaissance réciproque. Il n'y avait donc ni récriminations d'une part, ni réponses arrogantes de l'autre.

On se consultait tranquillement, et quand le maître élevait la voix, le silence, la déférence ou des exclamations affirmatives prouvaient comme on se comprenait bien. La voix de Graba père était fraternelle et paternelle en même temps; paternelle par l'autorité, fraternelle par le sentiment. Quand Georges s'approcha. Graba finissait son discours aux paysans en ces termes :

— Maintenant, mes enfants, il ne faut pas pleurer et se lamenter, mais redoubler de travail. De mon côté, je ferai tout ce qui sera en mon pouvoir, mais vous aussi, ne soyez pas inactifs. Dieu envoie des calamités aux peuples, pour se convaincre s'ils sont dignes de sa grâce. Je vous donnerai du bois, l'aide ne vous manquera pas non plus, de même que le pain quotidien; quant aux cabanes, il n'y a pas à tergiverser, parce que l'hiver est proche. Les pauvres paysans s'en allèrent presque joyeux, quand Georges arriva et salua avec déférence le maître de la maison.

— Sitôt? vous êtes déjà debout? dit-il en se

levant du banc sur lequel il était assis: quelque chose a-t-il dérangé votre sommeil?

— Le désir de vous voir et de vous entendre; je ne dissimulerai pas que je suis habitué au lourd sommeil qui se prolonge dans la journée; j'ai honte maintenant de cette mauvaise habitude.

Graba le regarda en face. — Je vous félicite, dit-il. En vérité cette civilisation factice doit se présenter sous l'aspect du luxe et toute sorte de confort qui remue la vie de fond en comble; et il y a des gens osant avouer que c'est le résultat naturel de la véritable civilisation; cependant n'imitons pas sous ce rapport le peuple de l'Ouest, où habituellement dans les capitales, après chaque bal, les feuilles démocratiques s'écrient: „Combien de pauvres pourraient être nourris de ces dépenses inutiles!“ A ces réclamations les écrivains des journaux d'un autre camp ripostent: „Comptez combien d'ouvriers vivent du luxe et des dépenses des riches.“ — C'est vrai, mais c'est mal; si dans le corps humain une partie vit aux dépens de l'autre, nous nommons cela „une maladie“; autant dans le corps social. Le luxe nourrit, il est vrai, mais les moins nécessaires, les parasites de l'excès; tandis que les autres classes en souffrent; mettons cela de côté, pourtant; l'excès n'est pas le plus nuisible à ceux auxquels il ôte la nourriture et

qu'il aurait pu soutenir à ses frais, mais à ceux, nommément qui en vivent et qui y vivent. C'est le sommeil qui nous a conduits à ce débat; vous me taxerez d'illogique; cependant je me rappelle d'où je suis parti, et je sais encore mieux où je veux aboutir. Le sommeil long et énervant, qui n'est pas à son heure, est une partie des habitudes luxueuses, c'est l'éloignement des prescriptions de la nature, résultant de mœurs corrompues, faisant du tort à l'esprit, nuisible à la santé, et assommant pour le temps, sans apporter aucun avantage utile. Malheureusement nous sommes tributaires du luxe.

— Je vois que le luxe vous paraît surtout nuisible à la société?

— Et surtout à la nôtre. Nous avons des devoirs grands et impérieux, qui pèsent sur nous; nous devons nous relever de la chute morale, reconforter notre corps et notre esprit. Enfin, le luxe, s'il doit exister quelque part, ne doit être que la folie des heureux de ce monde. Ennemi de tout luxe, je ne vous montrerai ici rien d'inutile, dit Graba en se levant. J'ai remarqué encore, hier, que tout ce que vous avez observé en moi et chez moi qui dépassait les bornes de l'originalité permise, a excité votre curiosité: selon moi, un sentiment noble, mais mal placé, peut devenir nuisible; c'est

un degré vers l'enfer, comme disaient les jésuites : souvent, au contraire, il devient un degré vers l'amélioration. La curiosité est la disette de l'âme. Mon devoir est de la satisfaire, afin que ce que j'ai médité et accompli d'utile selon moi, pût, si elle le mérite, entrer dans les convictions des masses.

Ainsi donc, ajouta-t-il gaiement, je suis à vos ordres. D'après ma maison, vous me connaîtrez le mieux ; allons !

Ils rentrèrent. Le maître de la maison, sans faire de façons ridicules à la porte, introduisit Georges dans la première pièce, entrevue déjà hier, meublée de sofas couverts en crin et une cheminée en bois de frêne, qu'on passa sans s'arrêter ; après la première se trouvait une seconde qui lui ressemblait beaucoup, à l'exception d'une grande fenêtre qui donnait dans le jardin, par laquelle Georges entrevit un bout du parc, sourit, s'arrêta, et demanda à M. Graba :

— Est-ce que je ne vous attraperai pas en contradiction de vos principes ? Vous détestez le luxe, et ce jardin qui occupe tant d'espace, qui coûte tant d'argent et de travaux n'est-il pas une fantaisie luxueuse ?

— Je vous suis reconnaissant pour cette remarque, parce qu'elle me permettra de m'expliquer

plus catégoriquement sur mes principes. A la première vue vous paraissez avoir raison, mais en réalité c'est une tout autre question. L'homme ne vit pas seulement de pain, et ses besoins ne se bornent pas à ces fonctions animales, dont la satisfaction est une nécessité de la vie corporelle et ne touchent peut-être pas indirectement la plus belle partie de la vie (la vie de l'âme) : l'âme a besoin du beau ; le beau ne doit pas se borner à l'étroite définition qu'en font les esthétiques communes. Dans la compréhension supérieure d'un sentiment du beau, se groupent tous les élans de l'âme, vers tout ce qui est noble, grand ; vers le bien commun, vers l'idéal.

Oh ! cette expression et la plus grande tâche de l'âme !... On a donné ce nom, de l'idéal, à tout ce qu'on a craint d'exécuter, qu'on avait la paresse d'atteindre, ou qu'on n'a pas voulu faire descendre du ciel sur la terre.

Mais l'aliment de l'âme est donc le beau dans toutes ses phases. L'âme pense, l'âme désire la société des grands hommes, l'accomplissement de nobles actions, la contemplation de Dieu, et de soi-même, enfin la belle nature ! Je me nourris de livres, de la conversation, d'œuvres d'art, des images de la nature que je trouve dans le jardin, en rêvant que dans l'avenir toute la terre sera un jardin, et des

siècles plus heureux que les nôtres l'élèveront vers l'idéal. Pour mon âme, cette image paraissant superflue, est une nécessité; en elle je vois l'avenir du genre humain, vers lequel je m'achemine avec peine, et lentement. C'est le paradis de ma pensée! Voilà l'explication, pourquoi j'ai un jardin. Je me justifie, en disant que je pouvais l'avoir ayant eu des terres en friche, que les paysans en ont plus qu'il ne leur en faut, et que pour son entretien je ne dépense que ce qui me reste en dehors de mes obligations: jamais mes fantaisies n'ont été payées par la sueur de mes paysans. Je tâche que ce paradis ne coûte ni une larme, ni un soupir à personne!

Georges, qui écoutait avec attention les explications un peu exaltées de M. Graba, ne voulait ou n'avait rien à y répondre. En ce moment le maître de la maison ouvrit une porte, et fit voir à l'hôte, très étonné, une assez longue galerie où se trouvaient, d'un côté des tableaux et de l'autre des armoires remplies de livres.

— Voilà encore mes fantaisies, s'écria Graba; je me confesse en bloc de tous mes péchés; c'est une double nourriture pour l'âme. Je n'ai pas de beaux attelages, des chevaux de luxe, des carrosses, des livrées, des châteaux, ni des cuisiniers français, ni de ces mille riens, dont la mode nous inonde; mais je me plonge dans les livres, je me délecte des œuvres

d'art. Regardez, Monsieur, voici des tableaux de choix, que des maîtres étrangers et nationaux ont créés, constatant comment la pensée humaine, dans sa lutte avec des moyens restreints, peut cependant sortir triomphante; c'est une véritable victoire de l'homme sur la matière, c'est sa gloire éternelle, c'est une preuve de l'étincelle immortelle en lui.

Créer pour le bonheur de créer, rendre la pensée palpable, la lancer dans le monde à l'état d'embryon, pour qu'il en fasse un géant, peut seulement l'homme.

Mais, n'en soyons pas fier: chaque feuille, chaque trait qui prouve le génie de l'homme, montre en même temps les bornes de sa puissance.

Georges s'approcha des livres, qui n'étaient ni richement reliés, ni dans des armoires élégantes, n'ayant rien de brillant; lui, qui jusqu'à ce temps s'occupait très peu de la littérature, surtout nationale, vit avec étonnement combien de place elle occupait ici.

Nos précieux souvenirs du passé, ces trésors raidés et glacés, qui apporteront à la postérité les témoignages de notre ancienne existence, se groupent ici, dans une riche collection. Un seul compartiment était consacré aux œuvres choisies de l'esprit humain; le reste était polonais par la langue ou par les tendances.

Vis-à-vis, étaient pendus des tableaux choisis avec le même soin; on y lisait des pages de l'histoire, des portraits des grands hommes éteints; la pensée du maître se voyait dans l'inspiration religieuse, et les vues prises sur nature, de nos contrées, étaient exactement représentées.

— Ce recueil, dit Graba, est le plus coûteux, mais, pour ainsi dire, c'était une obligation pour moi, de la rassembler. Je préférais laisser à mon fils ce trésor, qu'un peu plus de fortune, qui du reste ne lui manquera pas; s'il en avait même un peu moins, je serais encore tranquille, parce qu'il saura travailler.

Des porte-cahier, que vous voyez ici, complètent par des recueils de gravures la galerie de mes tableaux. Il y a ici des œuvres de maîtres dont vous n'avez peut-être jamais entendu parler. Voici, par exemple, une vieille petite image de Jean Wielka; voilà la toile inspirée de Jean de Nisse; cette sculpture représentant la Sainte Vierge de Wit (Guy) Stos, plus loin les œuvres des deux Lubimecky, des Kunts, des Lesicky, des Tchechowitch, des Plonski et des Smoglewitch.

Plus tard vous pourrez mieux apprécier ce recueil; c'est mon luxe, c'est mon péché peut-être; la conscience pourtant n'a rien à me reprocher, parce que je n'ai jamais méconnu le devoir sacré; je ne

me suis pas plongé dans le désœuvrement artistique, en me passant des fantaisies d'amateurs; je suis dilettante par dessus tout. — Quoique j'envisage l'art dans la vie comme une nécessité indispensable aussi bien que le pain quotidien et l'air pour respirer; et je reconnais ceux qui ne le comprennent pas et n'en ont pas besoin, comme des esprits incomplets; cependant, je comprends que le devoir envers le prochain peut le primer.

— Oh! de grâce, Monsieur, fit Georges, vous êtes par trop sévère?

— Nous devons être sévères surtout pour nous-même; autrement nous ne saurions être justes. Pardonner tout à d'autres, rien à soi-même; voilà mon principe; mais allons plus loin.

Ils entrèrent dans une petite salle d'armes, arrangée avec goût. Georges, qui était plus familiarisé avec les armes qu'avec les livres et les tableaux, n'a pas pu assez s'étonner de son choix, de son goût et de sa richesse.

— C'est encore la suite d'une de mes fantaisies, ajouta Graba modestement, je dois aussi m'en justifier.

— Cela a-t-il besoin de justification?

— Ecoutez seulement, j'aime les explications, c'est mon faible. La pensée emprisonnée en moi me fatigue, l'exprimer, m'allège. — Je tâchais de

recueillir les armes anciennes; j'en ai aussi de nouvelles, et par deux raisons. Nous étions un peuple guerrier; l'arme est donc pour nous, je crois, un souvenir le plus caractéristique et peut-être le plus expressif. Sur elle, en elle, dans ces ornements et ces contours, il y a peut-être plus de l'histoire que ne s'en doutent ceux-là mêmes qui en raisonnent et en écrivent le plus. Des sabres turcs, des masses d'armes à carnes, des massues, des haches, des arcs, des flèches, des arbalètes, des haches à deux tranchants, des sabres sans barbes, des fusils-canons, des poignards damasquinés, des boucliers, des dards, des piques, des javelines, étaient pendant de longues années les seules armes de nos aïeux, qui ont passé une grande partie de leur vie dans leur compagnie. Ce sont donc de chers souvenirs arrosés de sang; chaque petite tache noire, rouillée, peut être une larme d'un agonisant sur le champ de bataille, ou la dernière goutte de sang d'un héros.

Quant à des armes modernes, je voulais les posséder pour mon fils. Nous sommes devenus par trop efféminés: et tout ce qui donne du ton au corps, qui reconforte, qui exerce le courage, qui donne de l'adresse, nous est très nécessaire aujourd'hui. La civilisation des autres pays a pris une fausse route: là fleurit le luxe, qui se couvre de

feuilles, mais n'a pas de fruits, nous étiole, nous enferme dans des chaînes et transforme l'homme en un joli joujou, qui a besoin d'un étui et de la ouate. Moi, je comprends tout à fait autrement la civilisation, c'est pourquoi j'ai expressément élevé mon fils pour devenir un homme plein de force et d'énergie. Une tête ouverte ne nuit pas à la force du corps, le sophisme qui soutient que l'un doit se soutenir aux dépens de l'autre n'est pas admissible. Les forces vives de l'âme, non seulement ne détruisent pas la vigueur du corps, mais elles forment ensemble un tout indivisible.

Avant, j'ai appris moi-même, maintenant, je l'apprends à mon fils, c'est-à-dire de ne rien craindre de ce qui est presque mortel aux enfants efféminés de ce siècle. Nous sommes en état de supporter la faim, la soif, le froid, les privations: en un mot, la souffrance. Comme moyen d'exercer les forces du corps, nous considérons la chasse, qui nous expose aux intempéries, à l'incommodité et à la fatigue physique. Tous les deux, nous savons aussi bêcher, labourer, et comme divertissement nous nous occupons du jardinage.

— Comment, bêcher, labourer? demanda Georges.

— Sans doute, répartit tranquillement Graba, et vous ne trouverez pas dans tout le village un

homme qui sache mieux conduire une charrue que moi.

— Vous avez donc essayé de labourer, vous même ?

— Plus d'une fois. Et ce n'était pas de ma part une vaine ostentation, ni une originalité; pas même un divertissement ou un passe-temps; j'avais là un but respectable.

— Et lequel, s'il vous plaît ? Est-ce que chaque paysan ne le ferait pas aussi bien que vous ?

— Certainement; mais nommément à ce même paysan j'ai appris les travaux des champs; généralement, l'occupation de tous les travaux manuels et du labourage est considérée dans une certaine mesure avec mépris; le peuple des campagnes est habitué à être traité sans égards; il faut donc lui montrer par mes actions que la vocation d'agriculteur, qui à la sueur du front donne du pain au monde, non seulement n'est pas inférieure, mais au contraire supérieure et plus honorable que bien d'autres.

Je répétais cent fois à mes paysans que je respecte leur condition et leurs travaux. Les relever moralement est notre devoir, mais montrer que leur abnégation et leur travail sont dignes de mépris, est une indignité. Cependant, agit de cette manière celui qui, voulant améliorer l'état matériel et moral du paysan, ne le familiarise pas avec cette

pensée : que l'occupation des travaux champêtres ne défend pas la culture de l'esprit, que la main qui conduit la charrue est plus noble que bien d'autres couvertes de gants.

Gorges ne pouvait sortir de son étonnement.

— Mais s'il vous arrive de labourer avec eux, une fois, à quoi cela mènera-t-il ? Ils le considéreront comme une fantaisie, comme un passe-temps.

— Cela arriverait sans faute, si toutes mes autres actions ne confirmaient pas le respect que je ressens pour le laboureur. On croit, pour la plupart, que de faire prendre du service à un paysan, chez son maître, est une récompense, et le domestique à gages se considère comme quelque chose de plus respectable ; chez moi, c'est tout le contraire ; moi-même, je respecte les cheveux blancs de mes vieux paysans, et tous, chez moi, font de même. Aussi, aucun d'eux n'est désireux de changer d'état, et tend seulement à améliorer autant que possible le bien-être de l'âme et du corps. En satisfaisant les besoins du corps, je ne manquais jamais de diriger leurs sentiments sur le droit chemin, vers l'amour du bien, et leurs esprits vers le besoin de l'âme. Une fois qu'ils l'ont compris je ne m'inquiète plus de leur avenir. Des réformes grandes et efficaces ne peuvent pas s'accomplir à la hâte. *Vite fait, mal fait*, dit le proverbe. Dans

la nature, ce qui doit durer, croît et se forme lentement ; la destruction seulement est rapide : c'est pourquoi je ne puis espérer d'accomplir tout ce que j'ai rêvé et je rêve pour les paysans ! Mais Dieu est bon ! Quelqu'un le fera à ma place. Notre devoir est de commencer et la Providence préparera l'accomplissement d'une pensée honnête.

Ensemençons, et espérons que la graine ne tombera pas dans une terre stérile.

En finissant cette conversation, ils entrèrent dans une vaste chambre, qui devait être la salle à manger, en supposant d'après les tables. Aussi Georges ne se trompa pas ; on commençait à faire les préparatifs du déjeuner.

— Nous mangeons ici, dit Graba.

— La salle à manger fait supposer que vous recevez beaucoup de monde ?

— Vous vous trompez, répondit-il. Mes plus nombreux convives sont mes serviteurs. Moi et mon fils, nous avons l'habitude, selon l'ancien usage polonais, de manger avec toute notre maison. Il y a dans cet usage quelque chose de patriarcal, comme dans tous les rapports du maître avec son serviteur, dans les temps passés, qu'on ridiculise à présent ; jadis le maître et le paysan constituaient une même famille, et comme il y a de mauvais pères, il y avait de mauvais maîtres ; cependant ce sont des

exceptions. Ne pouvant me passer entièrement de serviteurs, quoique j'évite d'en avoir un grand nombre, je tâche de relever la domesticité de sa position dégradante. Je prends et j'élève des orphelins, dans ma petite école, qui en même temps me servent. Cependant toute cette valetaille qui présente les plats est admise à ma table, et mange la même chose que moi

Georges ouvrit de grands yeux. Graba sourit.

— Cher Monsieur, fit-il, la plus grande partie de notre noblesse associe les domestiques à ses vices et à ses passions, les fait participer à ses faiblesses honteuses; pourquoi ne puis-je pas admettre les domestiques à ma table? le service se fait, chez moi, gaïement, cordialement, et est plutôt d'un inférieur à son supérieur une démarche de politesse amenée par la déférence, qu'un devoir obligatoire et rigoureux. Mes serviteurs me parlent sans gêne; s'ils ont quelque chose à me communiquer, ils le disent franchement; ils peuvent sourire et s'attrister s'ils le désirent, et je ne le considère pas comme un manque de respect de leur part. N'oublions pas que chacun d'eux en devenant domestique, n'est pas privé du droit de l'homme: ne le transformons donc pas en joujou de bois!

— Vous voudriez donc fraterniser avec tout le monde? vous ne reconnaissez pas le sentiment de

la déférence, le besoin de l'obéissance et de la vénération, comme des preuves d'un état de choses naturel et obligatoire? pourtant la société se divise forcément en inférieure et en supérieure et ces sentiments ne peuvent pas être biffés de la vie.

— C'est vrai, mais la fraternité chrétienne n'observe pas cette démarcation; mes paysans me respectent et m'aiment en même temps; leur déférence s'exprime plutôt comme un attachement pour le frère aîné ou pour le père que la crainte servile. Dans l'homme je vois avant tout l'homme, et comme tel mon frère. S'il me surpasse, par l'esprit, par les vertus de l'âme, ce qui montre des sentiments sans tache, je le considère comme mon supérieur avec la déférence qui lui est due comme à un frère aîné; s'il est mon inférieur je ne le méprise pas; au contraire cela augmente mon amour pour lui et le devoir auquel je dois obéir.

— Et le coupable, le méchant endurci? demanda Georges.

— Auriez-vous la patience d'écouter toute ma théorie? demanda à son tour Graba père.

— Pourquoi pas? ceci excite au plus haut degré mon attention.

— Eh bien! je vous demande un peu de patience, parce que je ne puis la produire en deux mots:

le rapport de l'homme avec ses égaux, qui selon moi aboutit à un seul et suprême, c'est-à-dire, l'amour: cet amour devient, envers ceux qui sont au-dessus de nous, de l'adoration et de l'admiration, envers nos égaux de la fraternité, envers nos inférieurs de la miséricorde sans bornes.

Mais pour que vous me compreniez mieux, je dois m'expliquer plus catégoriquement. Tout ce qui est grand ne relève-t-il pas l'homme? et ne m'ennoblit-il pas, moi aussi, en me montrant que je suis capable d'y parvenir de même?

L'âme s'ouvre vers la grandeur et la perfection, comme la fleur vers le soleil. L'adoration pour nos supérieurs, c'est l'adoration de l'idéal vers lequel il s'achemine; il n'y a que les aveugles et les sots qui ne voient pas, pénétrés qu'ils sont de l'envie coupable et de la jalousie. Des grands hommes sont des parties de l'idéal, qui se brisa contre la terre! Comprendre la grandeur, s'en approcher, l'adorer en tâchant de l'égaliser: voilà où mène mon savoir!

— Je suis le frère de mes égaux. Dans un inconnu, je respecte d'abord l'homme; dans celui que je connais, je cherche de la vertu. Et quoiqu'il arrive que les défauts me sautent aux yeux, je sais cependant qu'aucun homme n'a exclusivement de

vices, mais qu'il possède toujours quelques vertus ou la possibilité d'en acquérir.

Quel est le devoir de la fraternité? c'est l'Evangile qui nous l'apprend, rempli sous ce rapport de vérités éternelles, de prescriptions vraiment divines. L'amour doit se produire par l'abnégation de soi-même, le dévouement, la compassion, la fraternisation qui est l'union. -- Qui dit aimer l'humanité, et se prélassé paresseusement dans son lit, sans se soucier du lendemain, celui-là ment effrontément.

Qui aime travaille!

Pour nos frères tombés, nos inférieurs par l'esprit, par l'âme et le cœur, nous devons porter le même amour, qui constitue la même expression des rapports des hommes aux hommes. Si l'homme est tombé de son propre gré, je le plains, parce qu'il est aveugle; si c'est par le concours de circonstances contraires, il est encore plus digne de pitié; s'il a été poussé par le mauvais sort, sauvons-le, parce qu'il est malheureux, en l'aimant plus que les heureux, sacrifions-nous pour l'arracher à la perdition.

Qu'est-ce qui reste, me demanderez-vous sans doute, pour ceux qui sont méchants, pervers et endurcis?

L'homme a ici un double devoir; ayant en horreur la fausseté et le mal, il doit hardiment nommer

par leur nom, partout où il le trouverait, la fausseté et le crime; le liseré d'or ne le métamorphoserait pas; aucun égard, aucune position ne nous justifie; le cœur doit se taire, parce qu'il s'agit ici de la chose la plus sainte sur la terre — de la vérité! „*Qui ne l'adore pas, courbe la tête devant le mal*“!..

Cependant, en montrant du doigt le crime et la fausseté, nous devons avoir certaines obligations envers l'homme méchant; jusqu'au dernier moment nous ne devons pas perdre espoir qu'il peut se relever de sa chute; en abhorrant le crime, il faut aimer l'homme, et le servir comme un frère. Plus sa chute est profonde, plus nous devons tâcher de lui porter secours, parce que ses propres forces sont impuissantes. Voilà ma modeste et simple théorie de la vie sociale, que je fonde sur l'amour. Le plus grand crime, selon moi, parce que c'est le germe de tout le mal, est la vanité; la plus grande action de l'amour, son expression, est le dévouement et le sacrifice. *N'aime pas celui qui ne se sacrifie.*

Quoique le monde matériel, selon d'aucuns, est la contre-partie du monde spirituel, selon d'autres, son incomplète expression: tout cela, même dans le monde de la matière, qui peut porter le nom de l'amour, finit par l'abnégation. *Là est la mort, où est la vanité!*

— Alors, pour le crime, aucune punition ?

— Oh ! il y aurait beaucoup à en parler ! — La société a toujours sa part dans chaque crime de ses membres ; chaque faute de l'homme retombe sur l'humanité qui a permis son éclosion ! Est-ce qu'il est permis de punir pour un crime accompli grâce aux insinuations, ou à la participation du juge ? Oh ! non ! Au lieu de la punition, l'humanité a un autre devoir : éloigner le membre dangereux pour qu'il ne gangrène pas le reste du corps, et le guérir, c'est-à-dire l'améliorer. Le code criminel devrait se nommer : correctionnel.

— Alors la peine de mort ?

— La peine de mort est une suite traînante des siècles passés. Il est plus expéditif, sans doute, d'écarter pour toujours celui qui nous nuit ; mais ce serait plus juste encore, et selon les préceptes chrétiens, de le remettre sur le droit chemin.

— Il y a pourtant de tels sujets qui ne se réformeront jamais.

— Dans un temps donné, c'est vrai. Mais celui qui ne serait pas changé dans un an, pourrait l'être dans l'avenir. La vie est un don de Dieu ! Dieu seul peut en disposer ! Personne n'a le droit de l'ôter violemment.

La discussion s'arrêta là, car Jean venait d'entrer et les garçons apportaient le déjeuner. Ils entrèrent avec entrain et gaiement dans la salle à manger en apportant des nappes, des assiettes, des plats et tout ce qu'il fallait pour dresser la table. Agés de dix à quatorze ans, uniformément habillés dans des vestes et des pantalons gris et les cheveux coupés en brosse, leur physionomie animée et leurs yeux brillants prouvaient qu'ils se trouvaient dans une bonne situation. Les joues vermeilles, le regard clair, la causerie gaie, démontraient que le service leur était léger. Après avoir couvert les tables de nappes simples, propres, mais d'une qualité inférieure, ils placèrent des assiettes communes non ébréchées, du pain gros, noir mais tendre et odorant, et s'en allèrent en se dépassant vers la cuisine. Pour le seul Georges le couvert a été mis à part, composé de fourchettes d'un travail ancien, de linge fin et de verre de Bohême, comme cela se pratique souvent dans les couvents, où l'on reçoit du monde séparément du commun des moines, en leur offrant des meilleurs plats, présentés avec plus d'élégance. On devait déjà servir, quand, au son de la sonnette, la plus grande partie des hommes de la domesticité, à l'exception de ceux qui se trouvaient près de l'incendie ou surveillaient les travaux des champs, déboucha dans la chambre. A leur tête s'avancait

l'individu qui remplissait plusieurs fonctions ; il avait sous sa direction l'écurie, le chenil, les chevaux et la chasse ; le maître d'école, le scribe du magasin, quelques domestiques et des garçons apportant des plats fumants le suivaient. Le déjeuner se composait pour les uns de lait, pour d'autres de boulettes, de pommes de terre, et de soupe au gruau d'orge. Monsieur Graba et son fils, habitués aux occupations, au grand air, selon l'habitude de la gent travailleuse, mangeaient avec plaisir et gaiement. Les serviteurs s'asseyaient à côté de leurs maîtres et même les petits garçons, après avoir placé tout selon l'ordre voulu, s'emparaient, à l'autre bout de la table, de la jatte avec la soupe. — La conversation entre le maître et les domestiques roulait libre et sans contrainte, comme s'il s'agissait d'un père causant avec ses enfants ; les garçons mêmes y prenaient part, avec beaucoup de présence d'esprit, ne cachant point le sentiment qui les animait. — Le maître d'école, interrogé sur leurs progrès, montrait les plus appliqués ; les autres restaient confondus de honte ; c'était la seule mesure coercitive, vu que les punitions corporelles y étaient défendues.

L'incendie d'hier était le sujet principal de la conversation, à laquelle tous se mêlaient ; on disait que la manière imprudente qu'ont les paysans de sécher le lin en était la cause principale, des

premiers secours, et des pertes subies. Le seul Georges mangeait et parlait peu, mais écoutait avec étonnement. Il y avait en effet quelque chose d'étrange dans cette société composée d'éléments si divers et pourtant si unis. D'après les paroles du maître de céans, on voyait que sans déroger il savait se mettre au niveau de l'intelligence des jouvenceaux et de l'esprit des serviteurs. Jean causait aussi avec beaucoup d'aisance et de gaieté avec les garçons, les interrogeant, les consolant. On s'aimait dans cette grande famille et aucun sentiment discordant n'en troublait l'harmonie générale. Tous les visages étaient sereins, on n'apercevait nulle part des sourires sardoniques, nulle part des signes étouffés de la jalousie et de la colère. Le service allait vite et bien, malgré les garçons qui regardaient d'un œil leurs jattes et de l'autre ceux qu'ils servaient. Georges, à qui on avait servi, pour le déjeuner, du thé, du café et, selon l'habitude anglaise, des œufs, du jambon, du rôti, etc., etc., se leva confus, à cause de son isolement du reste de la société.

— Maintenant, dit le maître de la maison, si tel est votre bon plaisir, allons un peu voir mon ménage; cela ne prendra pas beaucoup de temps. Je vous montrerai seulement ce qui, chez moi, n'est pas comme chez tout le monde; le reste n'aurait point

d'attrait pour vous. Mais êtes-vous habitué à la promenade à pied?

— A beaucoup de choses près, je ne le suis pas, reprit Georges en prenant ses gants: cependant je voudrais m'y faire: il faut toujours finir par commencer. En outre, en chassant avec l'Ecuyer, je fis le premier pas.

— Alors, à la bonne heure, commençons par la chapelle.

Georges ne répondit rien, et l'on sortit. Elle se trouvait au milieu du jardin, dans un endroit écarté, entourée d'arbres. On se croisa avec le capucin, chapelain de M. Grabø, qui s'y rendait pour faire ses prières. La messe a été dite bien avant. A travers la porte ils contemplèrent cette maisonnette de Dieu, ornée à l'intérieur avec beaucoup d'élégance et de luxe, surchargée d'embellissements, qu'on évitait avec tant de soin dans la maison.

— C'est une contradiction frappante — dit cet homme original — mais il m'a paru que je devais agir ainsi. La maison de Dieu, la maison de la prière, doit être plus splendide que la nôtre. Nous y voyons l'âme de Dieu, qui est partout du reste, mais nous choisissons cette place pour Lui rendre un culte public, conséquemment nous sommes obligés de l'embellir le mieux que nous le pouvons. Certes

Dieu n'en a pas besoin, mais il en est autrement pour les hommes.

Les philosophes modernes peuvent soutenir ce qu'ils veulent, la foi est non seulement nécessaire à la société, mais elle est une condition *sine qua non* de la vie ici bas. Elle répond aux inquiétudes et aux troubles de l'homme, après Dieu et l'avenir. La société, sans la foi, se matérialise dans un bref espace de temps, malgré l'instruction; la civilisation la plus avancée ne la garantira pas de l'abjection et de la chute. La philosophie ne remplace pas la foi, comme il en est de l'or, qui quoique analysé n'a pas d'équivalent. L'homme est pauvre et perdu, sans la foi; la partie spirituelle y est paralysée, il vit par le corps seulement; tâchons donc, par notre exemple, de propager la foi. Le peuple nous regarde et nous imite; quelquefois, une insignifiante dénégation des principes de la religion se donne comme excuse pour des délits plus graves, auxquels ils se livrent. Plus d'un, qui mangeait de la viande le vendredi, fut la cause innocente que son domestique devint un voleur ou un assassin. A la première vue, cela paraît un sophisme, mais, au fond, c'est la plus grande vérité. Si, au fond de notre cœur, nous ne possédions plus la foi, nous devrions la vénérer chez les autres. En attendant, tout le contraire a lieu; quand nous l'avons, nous en avons honte, et

par là nous commettons la plus grande lâcheté qu'un homme puisse accomplir.

— En ville, on rencontre souvent de ces personnalités — dit Georges — mais à la campagne elles sont plus rares, je crois.

— Pas aussi rares que vous le croyez. En ville tout, même la foi, doit courber la tête devant la mode; à la campagne cette même impardonnable singerie amène des gens, du reste très sensés, au voltairianisme extérieur, qui ne se trouve seulement que sur les lèvres.

— Il me semble que ce n'est pas tellement le voltairianisme — dit Georges, en interrompant de nouveau — que plutôt l'indifférence de notre siècle, qui en est la faute. Au dix-huitième siècle, on se moquait de la religion, au dix-neuvième, on la laisse de côté.

— Il y a beaucoup de vérité dans ce que vous dites; mais la campagne reste toujours en arrière et se traîne comme un bateau tiré par la corde. Nous avons parlé de la foi; elle est vive au fond de mon cœur, mais je ne veux pas en raisonner excepté quand la conscience me l'ordonne, pour sa défense. Je n'ai pourtant pas l'habitude de m'en glorifier, ni de m'élever contre ceux qui sont privés de ce don de Dieu. Mon fils, grâce à ce principe, n'a pas effacé de son âme le sentiment sublime de

la religion. Oh! sans cela, la vie humaine serait lourde et terne. Eh! quel immense horizon se découvre, à nous qui croyons, tranquilles, abrités par la Providence. Dans le bonheur, comme dans le malheur. je dirais, en tout cas, que tout ce qui est, est bien.

— Alors, vous êtes optimiste.

— Le chrétien doit l'être. Je vois Dieu au-dessus de moi, qui dirige par sa suprême volonté toutes les affaires humaines; je crois que tout ce qui se fait est un effet de sa volonté dirigée vers le bien, soit le bien, et par conséquent doit constituer le bien.

Il y a des événements dans la vie, qui nous paraissent désagréables, fastidieux et douloureux, mais qui peut dire quelle graine d'avenir ils renferment? Rien n'est mauvais, ni inutile ni vide.

— Ainsi donc tout.....?

Georges n'a pas fini, mais Graba, devinant sa pensée, ajouta, quoique avec un soupir:

— Oui, tout. Mais pour qu'on puisse l'apercevoir avec moi, il faut passer d'une individualité unique, à la famille humaine tout entière, à la généralité: les unités souffrent, mais aucune douleur ne se perd, aucune douleur n'est gratuite.

En disant ces mots, ils s'éloignèrent de la chapelle. et après avoir traversé une partie du jardin, qui formait en même temps la cour, ils aboutirent

à un bâtiment bien construit d'où se faisaient entendre des voix claires de la jeunesse : c'était l'école pour les enfants de la maison et du village. Dans une assez grande chambre entourée de bancs le maître d'école se tenait devant son pupitre, parlant aux enfants, qui l'écoutaient avec une vive curiosité, entremêlée de demandes : l'enseignement se faisait ici d'une manière inusitée, car généralement la lecture, l'écriture, l'arithmétique, sont les seuls objets enseignés dans les écoles primaires. Ici, M. Graba fit un programme tout autre ; lire, écrire et compter devaient se faire comme une espèce de complément définitif. L'instituteur avait pour consigne d'instruire ces jeunes esprits par la conversation, qui avait pour objet principal des notions premières sur le monde physique, sur l'histoire de l'humanité, etc.

Cette instruction se faisait d'une manière patriarcale, comme le pratiquaient les vieillards, dans les temps anciens. Les enfants écoutaient, demandaient et torturaient leurs esprits, pour retenir dans la mémoire les connaissances acquises, en assimilant et développant par là, petit à petit, leurs facultés. Lire, écrire et compter, constituait une partie additionnelle, presque mécanique.

Les heures de leurs occupations passaient inaperçues et pleines de charme ; l'enseignement réduit à

ces derniers résultats, dépourvu des échafaudages qui en défendent l'accès, orné d'expressions simples possédant tant de poésie, les occupait comme un récit ou comme un conte de nourrice.

— Je considère la lecture, l'écriture et l'arithmétique comme la partie la moins importante de l'enseignement, dit Graba à Georges. Je vous demande, que liront-ils quand je leur apprendrais à lire? Non seulement à nous, mais même aux peuples qui sont beaucoup plus avancés sur le chemin de la civilisation des classes inférieures, des livres, qui pourraient servir comme aliment pour les commençants, manquent totalement. Nous autres, plus forts et majeurs, tout ne peut nuire, mais aux peuples simples, une petite dose de poison, présentée à jeun, peut devenir mortelle. C'est grâce à cela, comme on l'a remarqué, qu'on rencontre des paysans, dépassant leurs semblables qui après avoir appris à connaître les lettres, commencent à dévorer tout ce qui leur tombait sous la main, renient leurs égaux et deviennent les plus mauvais sujets. Et c'est très naturel: dans les antichambres ils trouvaient au commencement des Rinaldini ou quelques sottises pareilles, ce qui leur tourne la tête d'un trait: les livres pour le peuple sont d'une importance telle, que dans toute la littérature européenne je n'en vois de passable que quelques-

uns; et pourtant quel sujet peut-il être plus grand et plus beau? Que faire! quand aucun écrivain ne voudrait échanger contre ce mérite modeste sa position brillante d'écrivain en renom.

— Mes gars, disait-il plus loin en sortant de l'école, possèdent des bases solides de la religion et du devoir dont elle vous charge, ils savent que la foi ne se fonde pas sur de vaines paroles, mais qu'elle forme la loi primordiale de la vie; ils apprennent la grandeur de Dieu, ayant connaissance de la création du monde, de ses miracles, de la terre, enfin de l'homme et de son passé; on leur enseigne, en outre, un peu de la médecine populaire, de la physiologie de l'homme et de l'animal réunis dans les expressions les plus à la portée de leur esprit; finalement les notions traitant de l'exploitation rurale, comme les plus nécessaires à un paysan et tout ce qui se rapporte à ce sujet.

En disant cela, ils sortirent de l'école, et Georges vit avec joie comme ces jeunes garçons entourèrent avec des marques d'attachement M. Graba.

Non loin de l'école, se trouvait l'hospice, arrangé d'après les notions calquées sur l'étranger; ici, se trouvaient quelques femmes d'un âge avancé, qui veillaient sur un groupe d'enfants et de nouveaux-nés; cependant ce n'étaient pas des étrangères,

mais des mères ou des femmes choisies dans la même commune.

Après cela, ils firent l'inspection des ateliers, où travaillaient des jeunes gens ayant des dispositions pour les métiers, sous la surveillance de maîtres, qui étaient pour la plupart du pays. Des ateliers de tourneurs, de cordonniers, de tailleurs, de selliers, de forgerons et de menuisiers, avaient par plusieurs aides et élèves chacun. Ils rencontrèrent partout de la gaieté, des visages sereins au regard clair et l'expression de la santé empreinte sur leurs physionomies. Nulle part de ces ivrognes pâles, qui dans nos villages sont tellement communs. Georges en exprima son étonnement à Graba.

— En effet, je puis m'en glorifier, dit-il, j'ai complètement déraciné l'ivrognerie chez moi, mais cela ne s'est point produit sans difficulté. N'en accusons pas le peuple, parce que c'est nous-même probablement qui primitivement en fûmes la cause. Nos anciens cabarets étaient des réceptacles de tous les vices et les juifs qui les occupaient de véritables suppôts de Satan. Le peuple, éreinté, fatigué, et souvent contraint de se réfugier contre le désespoir dans l'ivrognerie, buvait parce qu'on lui représentait ce remède comme l'unique moyen d'adoucir sa souffrance. Le paysan qui est dans une meilleure position et compte sur l'avenir ne boit pas.

En second lieu, en améliorant leur état, je leur démontrai sans cesse les suites déplorables de l'ivrognerie; dans mes débits d'eau-de-vie, je sacrifiai volontiers le misérable gain au besoin beaucoup plus considérable de régénérer ce peuple. J'ai défendu le plus sévèrement, dans mes cabarets, de vendre l'eau-de-vie dans de grandes proportions, de même que de s'y griser; chacun emporte son eau-de-vie chez soi, et là, mille raisons l'empêcheront de s'adonner à l'ivrognerie, manque d'encouragement. Outre cela il y a un garde spécial, qui veille sans cesse, en faisant des tournées afin qu'un verre d'eau-de-vie nécessaire à la santé, au maintien des forces, ne dégénère en abus.

En chassant le juif qui est la sangsue du paysan, j'ai dû le remplacer, en quelque sorte. Le juif était le banquier, le capitaliste, le conseiller de chaque cabane, son prêt usuraire ruinait le paysan en le secourant momentanément. Cette petite bâtisse que vous voyez là, c'est une banque de village: ici chacun trouve un secours dans le besoin et la faillite et ils amortissent le capital au moyen de paiements hebdomadaires. Le fonds en est la propriété de la commune, il provient des revenus que les terres lui ont donnés, étant cultivées pendant plusieurs années par la totalité des paysans. A côté de la banque on voyait la police de la commune,

dont les membres étaient choisis annuellement par les anciens du village, qui jugent souverainement toutes les contestations et toutes les disputes, non seulement entre eux, mais même entre ceux-ci et le domaine. Je l'accepte volontairement, car jamais, je vous assure, il n'a été injuste et n'a attiré sur lui l'ombre d'un doute.

— Et maintenant, dit Graba, en prenant par le bras Georges, revenons à la maison parce que je n'ai rien à vous montrer et assurément vous êtes désappointé, voyant que le résultat n'a pas répondu à votre attente. Il n'y a ici rien, au-delà de ce qu'un homme consciencieux et honnête ne devrait introduire chez lui; cela va sans dire que je ne vous montrerai ni ma sucrerie, ni mes machines d'exploitation, ni d'autres améliorations de ce genre, parce que vous pouvez les voir partout. Je ne vous mènerai pas non plus, mon cher hôte, à l'hôpital, car cela vous ferait une triste impression, quoique le mien est mieux entretenu que les autres; on en trouve d'ailleurs dans tous les villages déjà. Le mien diffère des autres seulement par ceci, que je le visite chaque jour, et qu'une bonne pharmacie et un chirurgien y sont attachés; qu'uniquement les personnes qui ne peuvent pas être bien soignées à la maison y sont reçues, par cette considération que généralement ils préfèrent d'être traités chez

eux, dans leurs cabanes, durant les moments de douleur et de souffrance, que dans les meilleurs hôpitaux. Si ce n'était l'incendie d'hier je pourrais vous conduire au village et vous montrer les cabanes et les bâtiments d'exploitation, qui diffèrent complètement des autres dans ce pays, mais il ne nous convient pas de satisfaire notre curiosité le jour où la tristesse y règne dans les esprits. Respectons en eux des hommes nos frères

Ce n'était pas sans peine que j'ai pu les amener à un changement de vie et d'habitations. Cet excellent peuple respecte plus que nous tout ce qui est ancien, craint le changement, ne sachant s'il tournera à son avantage, et ne le livrerait pas au hasard; il s'accroche au passé, même dans les futilités, et comme depuis des siècles il occupait une cabane enfumée, presque en compagnie de ses bestiaux, sur une terre humide, au milieu d'émanations d'une fumée épaisse, il désire continuer ainsi dans le présent et dans l'avenir: or changer la distribution de la cabane qui remonte à l'époque antichrétienne et effacer les légendes qui se lisent sur la porte, à l'angle, au poêle, au banc, n'était pas chose facile. Je ne me suis pas jeté à la légère dans cette entreprise, je n'ai pas bâti des maisonsnettes suisses, dans lesquelles ils seraient dépaysés; j'ai augmenté et idéalisé seulement, si j'ose m'ex-

primer ainsi, des matériaux que je trouvais sous la main. La cabane dans mon village est plus propre, plus confortable, plus grande : mais elle n'a pas changé, ni sa vieille distribution, ni sa physionomie ; seulement, la fumée, nuisible à la santé, sort par la cheminée, le poêle est fait en briques avec soin, la fenêtre plus grande, qui donne plus de lumière, de clarté et un air plus pur. Enfin les bestiaux sont séparés des hommes et quoiqu'à côté, ce qui est indispensable à cause des soins qu'ils exigent, mais cependant séparés. Je n'ai pas regretté la terre nécessaire pour augmenter leurs enclos et je fis greffer les arbres de leurs vergers par mon jardinier : à l'heure qu'il est ils sont en rapport, et leur procurent du profit et de l'agrément.

Ils s'arrêtèrent sur une éminence et Georges put remarquer la partie du village qui n'était pas détruite et qui paraissait une bourgade bien bâtie. Quantité d'arbres entouraient de tous côtés des maisons blanches, spacieuses, beaucoup plus hautes que les cabanes ordinaires. Non loin de l'église s'élevait l'hôpital, à côté un petit cabaret très exigu et au milieu de la place des boutiques, où les paysans pouvaient se procurer les objets de première nécessité.

— Il y a donc des boutiques aussi ? demanda Georges.

— Ce sont seulement des dépôts, que j'entretiens à mes frais. Les bourgs où presque chaque dimanche les paysans se rendent pour se procurer les choses indispensables à la vie, remplis de la race juive, pauvre et affamée, sont pour eux aussi pernicieux que les cabarets. Quoique je ne puisse leur défendre d'aller à la ville et de vendre ce qu'ils veulent, je tâche cependant de les éloigner de l'achat du sel, du tabac, de socs, du fer et des choses semblables; ils les trouveront toujours chez moi à un prix plus bas qu'au bourg, et dont la qualité est de beaucoup supérieure. En échange je prends des grains au prix le plus élevé, sans faire attention si j'en ai besoin ou non. Outre cela, près de mon magasin se trouve le comptoir des grains, où l'on accepte et paie au comptant le grain apporté.

Je suis aussi l'acquéreur des chevaux, du bétail, des brebis, des cochons, de la laine et du lin. Non pour mon profit, mais pour leur faciliter le moyen d'acquérir des produits que le juif achète à leur détriment à un prix minime et les trompe. J'ajouterai encore, pour vous tranquilliser, que comme marchand je ne porte préjudice à personne. Forcer les paysans à la vente et à l'achat, même le plus avantageux, ce serait tout gâter; pour leur inspirer de la foi, il est nécessaire de les convaincre par l'expérience. La défiance au commencement était

assez prononcée, de même que les tergiversations et les soupçons, et mes boutiques desservaient pendant longtemps plutôt des villages voisins que le mien. Mais petit à petit la conviction sur mon désintéressement a pris le dessus et aujourd'hui, non seulement je n'y perds pas, mais même, j'ai honte de le dire, j'y ai mon profit.

Georges, émerveillé et plongé dans ses pensées, revenait avec Graba vers la maison. Pendant leur trajet ils causaient encore de ce qu'ils avaient vu.

— Les voisins doivent vous imiter sûrement? demanda le jeune homme.

Graba sourit douloureusement.

— S'il en était ainsi! répondit-il, mais c'est tout le contraire, car ils me haïssent, s'acharnant sur mon originalité, comme ils l'appellent. Personne ne veut travailler comme moi, pour introduire du nouveau, du meilleur: et tout ce qui est neuf ne s'introduit pas sans labeur et même sans lutte. Ils traduisent à rebours mes améliorations, ils les représentent comme des énormités en faisant de moi une espèce d'épouvantail. Je suis devenu la bête noire de mes voisins! ce qui me console seulement, c'est que quand les uns ne peuvent me souffrir, d'autres, plus justes, me respectent malgré eux.

— Ils devraient apprendre à vous imiter.

— Nous n'imitons jamais, dès que notre amour-

propre est humilié: pour la plupart nous suivons l'exemple des autres, sans nous en douter. Une imitation sensée est un sacrifice que nous faisons de notre vanité; tout le monde n'en est point capable.

— C'est indubitable, mais l'homme sacrifie souvent son amour-propre en vue du gain, et il y en a tant ici!

— Personne ne veut croire que j'en retire mon profit: ils soutiennent, au contraire, avec obstination que je me ruine. Personne ne taxe les joueurs, ni les dissipateurs d'une banqueroute imminente suspendue chaque jour au-dessus de leur tête, car notre société est très indulgente sous ce rapport; mais que quelqu'un se permette de faire un sacrifice pour l'amour de l'art, des livres, des tableaux, etc., le lendemain dans l'opinion publique on le fera passer comme ruiné!

— Permettez-moi de vous faire observer que cela a peut-être sa raison d'être, dit Georges: nous avons vu des millions d'exemples, parmi les gens d'une fortune considérable, qui, grâce au manque d'ordre et à la manie de se jeter dans des dépenses qui ne pouvaient correspondre à leur état de fortune, se sont ruinés en peu de temps.

— C'est une vérité, dit Graba; nous avons vu beaucoup de seigneurs, qui faisaient venir des

bibliothèques et des tableaux d'Italie. de France et d'Allemagne, uniquement pour les exposer à la revente dans le pays. Mais l'apathie de ces malheureux, qui considèrent comme une espèce de point d'honneur de ne jamais compter leurs dépenses et de ne point se soucier de l'état de leurs revenus, n'autorise pas à juger ainsi tout le monde. Eh! combien y a-t-il de ceux qui sont placés au nombre des banqueroutiers et ne jouissent point de crédit, uniquement parce qu'ils achètent des tableaux et des livres?

Ils s'approchaient déjà de la maison, quand une *brytchka* attelée de trois chevaux fringants s'élança au grand trot dans la cour. Un homme d'un certain âge, haut en couleur, bâti fortement, dans un manteau vert à l'espagnole, fumant une énorme pipe d'écume dont le tuyau était orné de grains de verroterie, y était assis avec un air d'importance, les yeux souriant d'une manière ironique. On voyait que ce Monsieur avait une haute idée de sa personne. Le cocher, habillé à la cracovienne, conduisait les chevaux en inclinant sur l'oreille sa berette ornée d'une plume de paon. En apercevant nos piétons il donna une tape sur le dos du cocher et ordonna d'arrêter, descendit de sa voiture en inclinant nonchalamment son bonnet, et s'approcha de Graba.

— Je suis bien aise de vous voir en bonne santé, dit-il, en tendant sa main musculeuse et en souriant d'un air presque protecteur.

— Je vous salue, répondit assez froidement l'interpellé.

— Je suis venu, s'écria le nouveau venu, pour m'informer des suites de l'incendie, que nous avons vu hier. Votre maison et vos bâtiments sont intacts, grâce à Dieu; ce n'est qu'un bout du village qui a été détruit, comme je vois.

— J'aurais plutôt préféré que mes granges brûlassent.

— Vous plaisantez! Le paysan se tirera d'affaire, mais par la cherté qui court, c'est toujours quelques milliers de roubles, si ce n'est plus, en poche.

— J'aurais supporté plus facilement cette perte, que le pauvre paysan.

— Ah! déjà, avec votre philanthropie! — Vous gâtez complètement ces rustres!

— Des rustres, répéta Graba avec étonnement.

— Je veux dire ces paysans.

Ils se turent. Le nouveau venu avançait vers la maison en soufflant fortement. Graba, avec une expression de répulsion, serrait les lèvres et ne disait mot.

— Mais nous avons à traiter ici des choses plus

importantes, dit M. Samourski. Les élections s'approchent: y allez-vous?

— J'y vais, comme toujours, parce que je le considère comme un devoir pour le propriétaire foncier.

— Vous y allez donc? répéta avec un peu de mécontentement M. Samourski, et vous avez peut-être déjà le candidat en vue?

— Cela va sans dire: nous choisirons le plus digne.

— Parce que, grâce à Dieu, notre noblesse n'est composée que d'hommes dignes et honorables, dit en se rengorgeant le voisin et en jetant un regard de travers sur Georges.

— Dieu le veuille! dit Graba.

Samourski se mordit les lèvres.

— Eh bien! qui croyez-vous digne pour le poste de maréchal?

— Le maréchal, reprit lentement Graba, devrait être le plus respectable de tous; il représente la partie la plus éclairée de la population: la noblesse. Nous choisirons ou du moins nous devons choisir tout ce que nous avons de meilleur, de plus honorable et dont nous pouvons nous glorifier. Le représentant de la noblesse doit avoir parmi ses devoirs un bien sacré, celui d'observer les relations respectives des propriétaires avec leurs paysans: non-

seulement il doit être digne de cette mission, mais prêt à la remplir consciencieusement.

— Et de ne pas permettre à la police de nous tracasser.

— Et encore plus, de pressurer le peuple.

— Et surtout les propriétaires fonciers, s'empessa d'interrompre Samourski.

— Surtout les paysans, dit Graba: les propriétaires ne se laissent pas tracasser si facilement et ils ont des moyens pour se défendre: le paysan, au contraire, n'en a aucun, si ce n'est le désespoir, auquel le pousser serait s'attirer la responsabilité la plus grave, et qui menacerait l'ordre social.

— Oui, oui, oui, grommela en grimaçant Samourski, mais vous avouerez qu'il ne s'agit pas ici du peuple, mais de nous autres. Il faut que le maréchal soit riche, pour représenter dignement le district.

— Comment le comprenez-vous?

— Ehl naturellement, en recevant du monde comme et quand il faut.

— Avec des bouteilles et des plats, — dit en riant Graba.

— Mais oui, ceci est aussi nécessaire.

-- Pas le moins du monde, cher Monsieur.

— Peu importe, il n'y a pas de quoi se disputer.

Mais qui choisirons-nous? Je ne vous cacherai pas que je désire savoir votre pensée là-dessus, afin de connaître qui pourra avoir la majorité: en agissant ainsi j'ai mes raisons.

— Franchement, jusqu'à présent je n'en sais rien, je ne suis pas fixé sur le choix, je n'y ai pas pensé, et cela demande réflexion!

— Qu'est-ce qu'il y a à penser, interrompit Samourski, le candidat le plus propre est tout près: c'est M. Palivoda de Konopiata.

— Monsieur Palivoda! ha! ha! ha!

— Qu'avez-vous contre lui?

— Rien pour lui, cher voisin.

— Comment, riche, *honestus!* il saura maintenir l'honneur du district, et, en cas d'une affaire, il donnera bien du fil à retordre à la police, vu qu'il connaît bien le gouverneur, il fréquente ses réceptions, et même dans la capitale il a des relations.

— Ce sont donc ces raisons qui militent en faveur de M. Palivoda?

— En outre, que voulez-vous, c'est un honnête homme.

— Comment l'entendez-vous? — demanda spontanément Graba.

Samourski rougit.

— Et qui peut dire le contraire?

— Attendons, voisin: avant tout définissons, avec

votre permission, comment comprenez-vous l'honnête homme?

— Cependant, dit le monsieur aux grandes moustaches en se redressant, tout le monde le sait.

— Et il me semble que non.

— Un homme honnête, un homme d'honneur, un homme respectable, tout cela revient au même: il n'a commis rien de malhonnête?

— Est-ce assez pour se prévaloir du nom d'honnête?

— Mais, que le diable m'emporte, je ne vous comprends plus.

— Écoutez-moi, Monsieur: l'homme honnête n'est pas absolument celui qui n'a rien fait de déshonorant; mais celui qui fait du bien, sans y être obligé.

— Bon, mais qu'avez-vous contre Palivoda? car, vous savez, nous sommes parents.

— Je sais que vous êtes son parent, répondit tranquillement Graba — et je n'ai personnellement rien contre M. Palivoda: mais je trouve qu'il n'a pas la qualité pour être maréchal; voilà tout.

— Mais vous m'en direz au moins le pourquoi? s'écria d'une manière hautaine et pressante Samourski, s'arrêtant subitement et mettant sa main dans le gousset de son gilet.

— Si vous voulez de moi toute la vérité, soyez persuadé que je vous la dirai.

— Certainement, il faut s'expliquer!

— Volontiers. — Palivoda peut être un honnête homme, mais jusqu'à présent il n'a rien fait pour mériter ce nom. Il est mal avec sa bonne vieille mère, qu'il devrait vénérer, et par là donne un mauvais exemple. Secondement, il s'adonne à la débauche, aux cartes, aux orgies; troisièmement je sais pertinemment qu'il remplirait sa mission par l'entremise d'un secrétaire, manière la plus indigne de remplir son devoir.

On pouvait craindre que M. Samourski ne fût frappé d'un coup de sang, tellement il est devenu cramoisi, furieux et menaçant après ces paroles. Au commencement il n'a pu articuler une parole, mais enfin, après avoir refoulé des bouffées de colère, en se frappant la poitrine, il reprit si vite, qu'il perdait presque haleine:

— Monsieur, Monsieur! en vérité, cela passe toutes les bornes! Comment, vous osez me le dire, à moi son parent...

— Je dis la vérité, que vous m'avez demandée.

— Mais d'abord, qui est-ce que cela peut intéresser, qu'il est mal avec sa mère?

— Dès que sa conduite est connue de tous, elle appartient par conséquent à tout le monde.

— C'est une affaire de famille.

— Comme vous voudrez.

— Et quant à sa manière de vivre, est-ce que la jeunesse ne doit pas se passer? Est-ce que cela entache son caractère?

— Sans aucun doute, mon bon Monsieur.

— Comment, les amusements, les cartes, etc? En vérité! ce sont de grands crimes! Dites-moi donc, à quoi servirait-il d'être jeune alors?

— Ce n'est pas pour les cartes et les orgies; c'est sûr.

— Est ce grâce à cela qu'il ne peut remplir honorablement sa mission?

— Non-seulement il ne peut remplir d'une manière convenable la mission en question, mais avec ces faiblesses et ces passions il ne pourrait être nulle part à sa place.

— Par ma foi! s'écria hors de lui Samourski: c'est une personnalité ou peut-être de la haine!

— Mais, c'est le contraire; M. Palivoda m'intéresse beaucoup, et nommément parce qu'il a, malgré ses défauts; beaucoup de qualités grâce auxquelles il aurait pu être ramené sur le droit chemin; je vous le dis, comme à son parent qui devrait l'amener à résipiscence et non à la première place du district.

Samourski se retourna:

— Holà! Pierre! s'écria-t-il au cocher, approche! Je n'ai plus rien à faire ici, au revoir; et se

tournant brusquement, sans faire attention à la politesse, sauta dans sa *neidytkanka*, jeta sur Graba un regard plein de colère, et partit.

Graba ne perdit point son sang-froid; toujours digne et maître de lui-même, il salua avec aisance son excentrique visiteur.

— N'est-ce pas, dit-il à Georges, cela vaudrait la peine d'aller à notre ville de district, où la noblesse réunie doit dresser les listes des électeurs et proposer des candidats futurs. Si ce n'était pas que vous êtes sur votre départ, comme j'ai ouï dire, et sûrement vous êtes impatient de revoir votre Varsovie, je vous aurais engagé à venir avec moi. Vous connaissiez mieux les villages et les bourgs de la province, ce qui n'est pas sans profit pour la connaissance générale du monde.

— Avec vous, dit Georges, je serais allé très volontiers.

— Eh bien, votre départ n'est peut-être pas irrévocablement décidé?

Georges resta pensif et indécis.

— Allons! dit Graba — partons. Je désire me mettre en route demain.

— Mais je ne suis pas préparé: j'ai quitté mon oncle pour un seul jour seulement.

— Nous enverrons chercher votre domestique et vos effets.

Georges désirait rester plus longtemps dans ces contrées; il lui manquait pour cela une raison plausible: il accepta donc la proposition de Graba avec joie. Et on expédia sur-le-champ un messenger à cheval à Tourza-Goura, avec un billet pour Stanislas.

— À côté de l'enseignement, nous trouverons peut-être aussi un peu d'amusement, dit Graba. Jeune, habitué à vivre dans une grande ville, vous ne pouvez ne pas être désireux de vous distraire. Je suis sûr qu'il y aura quelques soirées dansantes; et qui sait, Mademoiselle Irène se décidera peut-être aussi à y venir.

Georges ne répondit rien, mais son cœur battit fortement.

IX.

Les petites villes de ce pays, à peu de différences près, se ressemblent toutes; pavées en pierre, ou avec des poutres posées transversalement; ou simplement sablonneuses ou marécageuses. Généralement construites en bois, ornées de quelques maisons en pierre avec une église paroissiale, quelquefois avec un ou deux couvents, une église russe fraîche et pimpante, une prison, une caisse, un corps de garde où s'amuse des enfants pour la

plupart juifs, avec une barrière près de laquelle, dans une hutte en bois couverte de chaume, deux juifs sont préposés, armés de tringles en fer, pour sonder les voitures, afin de se convaincre si on n'apporte pas clandestinement de l'eau de vie. Située le plus souvent au bord d'une rivière ou d'un étang, chaque petite ville est riche en race d'Israël; en outre elle possède un restaurant avec un billard, une confiserie, une station de poste et un maître de musique. Dans chacune se trouve une juridiction du district et une police, le maréchal de la noblesse, le caissier, quelques ecclésiastiques et quelquefois des professeurs de l'école moyenne; enfin le commandant de la garnison, l'ispravnik, le maître de police avec des sergents de ville et leurs chancelleries, et d'autres fonctionnaires subalternes, constituent la totalité de sa société.

Le fond de la population se compose de juifs et de bourgeois qui portent, les jours de fête, de longues huppelandes, des bonnets en peau de mouton et des bottes en cuir corroyé: et les jours ouvrables, des fourrures en peau de mouton non recouvertes de drap ou des espèces de cabans. Une, deux, ou même dix maisons, qui sont des sortes d'hôtelleries, au nombre desquelles la première est la plus à la mode. Des petites boutiques plus ou moins riches

en marchandises du pays ou de l'étranger: voilà les ressources de la localité.

Mais, nous avons oublié que dans plusieurs d'entre elles se trouve encore une librairie. C'est une petite boutique, située au milieu d'autres, dans lesquelles on vend des semelles, de la cotonnade, etc. L'homme à la tête de ce commerce, qui dans la langue usuelle ne se nomme pas une librairie, mais une bibliothèque, vend non seulement des livres fabriqués à Varsovie, mais aussi les productions de l'industrie varsovienné, comme des objets en peau, en paille, en argent plaqué, etc., etc. Il s'occupe aussi du commerce des céréales; enfin il s'aide comme il peut; car les livres, pour ceux qui les écrivent et qui les vendent, ne peuvent pas procurer le pain quotidien.

Dans cette bibliothèque se trouvent au premier rang les traductions des Sue, des Dumas, des Kock, des Thiers; ces dernières ne se vendent pas dans la ville, dont les habitants n'aiment pas trop le sérieux; enfin les romans et les nouvelles des auteurs polonais les plus populaires. Un juif plus ou moins éveillé, sans attendre les chalands à la boutique, repasse quotidiennement toutes les hôtelleries et présente sa marchandise à toutes les portes et toutes les fenêtres.

Mais laissons en paix le commerce des livres et

revenons à nos petites villes, qui, malgré la ressemblance des traits généraux de la physionomie, ne sont pas si uniformes, comme on pourrait le penser; c'est comme les figures humaines, longues ou larges, aux joues creuses ou bouffies. La forme des nez, des lèvres et des yeux change l'expression du visage. Il n'y a pas deux petites villes qui se ressemblent complètement; chacune possède une particularité qui lui est propre; par exemple, tantôt c'est un joli petit jardin le long de la route, tantôt les ruines d'un château ou une hôtellerie confortable. Dans la petite ville du district dont il est question ici, située le plus près de Tourza-Goura et de Roumiana (on la chercherait en vain sur une carte) se trouvait tout ce que nous avons mentionné plus haut, comme ses parties d'ensemble, mais il y avait encore d'autres particularités: d'abord elle était située sur l'emplacement d'une ville des siècles passés, pavée en pierre et au bord d'une rivière presque navigable et des étangs qui seraient beaux s'ils n'étaient entourés de maisons sales des juifs. Pour les méditations et les recherches des antiquaires, elle avait des remparts d'un château dont l'origine se perdait dans la nuit des temps; une synagogue en brique d'un style sévère, datant du XVI^e siècle, et un vieil hôtel de ville avec une tour ébréchée; une église gréco-russe, fraîche et neuve, quelques vieilles

églises sombres et grises; deux rues assez présentables, sur lesquelles les voitures pouvaient se croiser facilement, un marché spacieux, beaucoup de maisons en bois, dont quelques dizaines en pierres. Une rangée de boutiques, un corps de garde vide, orné de grands peupliers, dont les petits enfants faisaient un théâtre de leurs jeux, et la femme du garde-barrière un séchoir commode pour son linge. Vis-à-vis de lui et de ce soi-disant hôtel de ville où siégeaient seulement des moineaux et des hiboux, se trouvait l'hôtellerie la plus confortable de toute la ville; entretenue naturellement par un juif: spacieuse, commode, ne manquant même pas d'élégance parce qu'elle avait des volets peints en vert et en blanc et une balustrade pareille. Sa position possédait beaucoup d'attraction, vu que les boutiques et le restaurant étaient proches, la confiserie, de même que la poste aux chevaux, à une vingtaine de pas; les juridictions vis-à-vis, dans un bâtiment en pierre. Le nouveau venu jouissait donc d'un spectacle varié et excessivement agréable; on pouvait contempler à loisir ceux qui sortaient du restaurant et y entraient, des voitures qui s'arrêtaient devant la poste, des scribes qui regagnaient leurs pupitres, des vagabonds qu'on conduisait de la prison chez le juge, et des ivrognes en liesse tutubant devant la taverne la plus célèbre de l'endroit.

L'hôtelier, l'honnête Abraham, avec une longue barbe et un surtout noir qui atteignait les chevilles, passait dans le voisinage pour l'homme le plus honnête parmi les hôteliers, parce qu'il était de notoriété publique que des effets oubliés dans sa maison, comme de vieilles enveloppes déchirées, des cuvettes trouées et des formes de bottes cassées étaient restitués à tout propriétaire respectif. La réputation de sa maison, aux volets peints, l'autorisait suffisamment à prendre le double de ce qu'on exigeait ailleurs. Sans crainte d'être volé, on pouvait lui confier cinquante roubles pour les changer contre de la petite monnaie, et pour sa peine il ne demandait qu'un gros sur chaque rouble. Ce n'est pas en vain que la maison d'Abraham avait le nom d'hôtel, tandis que toutes les autres portaient simplement le nom d'auberges ou de cabarets. Deux lanternes sur des bornes, tout à fait semblables à celles qui se trouvaient devant la maison de poste, lui donnaient de l'élégance, quoique les chandelles n'y brûlassent jamais, de même que devant la poste. Il est vrai que ces sortes d'éclairages ne sont jamais effectifs. Abraham, par conséquent, ne se sentait pas en devoir d'en donner l'exemple; il attendait, étant prêt à le suivre. Abraham, non sans orgueil, avait l'habitude de répéter, à chaque nouveau venu, que trois généraux de division et un duc allemand

(il ajoutait: de l'étranger) logeaient chez lui, sans compter deux comtes du district, qui ne se décidaient jamais à aller autre part que chez lui: leurs cochers ne voudraient jamais subir cette humiliation, et les laquais donc! Jamais un pauvre véhicule, éclaboussé de boue, garni de paille, traîné par de pauvres rosses avec un cocher en habit de paysan sur le siège, n'osait franchir le seuil de la dite auberge. C'était le privilège exclusif des calèches, des carrosses et des neidytkanka sur ressorts. Un pauvre diable quelconque ne se permettrait jamais de demander une petite place pour la nuit, dans cet hôtel aristocratique, dont les garçons (meichoures) en calotte de velours, ne dérogeraient jamais au point de le laisser parvenir au sein d'Abraham, destiné aux élus. Ces meichoures, en parenthèse, payent à l'hôtelier, pour le droit de servir dans son auberge, environ une cinquantaine de roubles; ce qui prouve l'importance de l'établissement.

D'un côté de l'entrée se trouvaient des appartements plus élégants; de l'autre, en plus petit nombre, de moins chers; plus loin encore, une espèce de confiserie avec un billard, que les connaisseurs de l'endroit préféraient à celle qui avait la patente, et dont le propriétaire était un Suisse, nommé Caricato. Elle se trouvait non loin, à l'angle de la rue, ornée d'une grande enseigne, sur laquelle était

peints des boîtes à glace, des tourtes, des craquelins et des chocolatières. L'intérieur en était embelli par des gravures de Guillaume-Tell et d'Athalie, pourtant, malgré cela, inférieure, sous le point de vue du rhum et des combinaisons qui en découlaient.

Abraham logeait avec sa famille près du billard et de la confiserie. C'était un juif extrêmement hautain, quelquefois même impoli envers ceux qui venaient des neidytkanka. un peu suffisant avec les seigneurs et excessivement bouffi avec la petite noblesse, mais comment le possesseur d'une telle hôtellerie pouvait-il ne pas être vaniteux?

Riche, employé, agent du plus grand nombre des propriétaires, leur prêtant souvent de l'argent ou facilitant les moyens d'en avoir, il était le plus initié à l'histoire de tout le district, et connaissait les affaires de tous ses clients avec la précision d'un livre d'hypothèques. Ce qui ne pouvait entrer dans aucun livre et qui influe beaucoup sur les affaires c'est-à-dire les caractères, les habitudes, les actions inconnues et les penchants, lui était parfaitement familier.

Les mémoires d'Abraham seraient sans contredit la meilleure chronologie du district, mais, hélas ! il ne comptait pas l'écrire et le livre de comptes était son unique ouvrage dans ce genre.

• Nous arrivons dans la petite ville, par une sombre

et brumeuse soirée d'automne avancée : le ciel est couvert de nuages gris ; le vent balaye les rues vides, et les cloches du soir tintent à l'église ; toutes sortes de véhicules, par leur roulement continu sur le pavé, faisaient supposer qu'un événement extraordinaire dans la vie de la petite ville allait se produire.

La confiserie était brillamment illuminée, à l'aide de quatre chandelles. Le restaurant hissa une lanterne rouge, dont une vitre était remplacée par du papier à sucre : près des portes cochères des auberges se tenaient sur le qui-vive les meichoures, qui invitaient les nouveaux venus en criant. Sur le marché on entendait les cris et les jurons, entre les juifs des différentes auberges ; les cochers claquaient de leurs fouets avec beaucoup d'entrain. Chez Abraham, toutes les fenêtres étaient éclairées ; même la grande porte, qui était encore ouverte, jetait au loin une gerbe de lumière, ce qui démontrait que l'écurie était occupée. Dans d'autres cabarets de la petite ville, le même mouvement se produisait : ceux qui arrivaient ou étaient déjà installés saluaient les nouveaux venus ; d'autres pensaient où se caser ; les juifs criaient, les cochers se bouscullaient ; le bruit des grelots, des chevaux, les portes fermées avec fracas faisaient un tintamarre infernal : au milieu de ce brouhaha, le son faux de l'orgue de

Barbarie se faisait entendre chaque cinq minutes, en répétant la première partie de la valse, attribuée tantôt à Beethoven, tantôt à Schubert, dont, pour sûr, ni l'un ni l'autre ne connaissait la première note. Sur le pavé, clapotaient des pantoufles et résonnaient les talons des bottes, aussi bien que le grincement des verrous des boutiques ouvertes avec un empressement extraordinaire, malgré l'heure avancée.

Personne ne pourrait mieux nous informer de ce qui se passe dans la petite ville, qu'Abraham.

Dans la salle de billard, au lieu de la société habituelle, composée des scribes des différentes juridictions, qui ordinairement se racontaient des espiègleries du jour, faites au détriment des propriétaires arrivés pour affaires, sont réunis les nouveaux venus à peine arrivés en foule de leurs villages.

Au premier rang, si ce n'est par la tête et la position, du moins par la capacité de l'estomac, brille l'ex-proprétaire de trois villages, aujourd'hui jouissant d'un petit coin criblé d'hypothèque, M. Jérémie Pétryllo, aux moustaches de tambour-major, le crâne dénudé et luisant, fumant une pipe sur un grand tuyau en humectant sa gorge avec du thé mêlé de rhum, et grommelant quelque chose d'incompréhensible, tambourinant sur son ventre ou

frisant sa moustache de temps en temps. Au demeurant, un brave bonhomme, mais, comme à tous ceux qui le sont, la vie est quelquefois dure, c'est ce qui lui arriva. Trois villages se sont évanouis dans la fumée de sa vie insouciant, et même quand il ne lui en resta plus qu'une partie insignifiante, Pétryllo ne perdit pas sa gaieté, et, comme on dit chez nous „son esprit et sa bonne mine.“ On n'a plus rien! Que faire? Il jouit de l'amour de ses concitoyens; le souci fait quelquefois plisser son front pour un moment, quand il pense aux deux enfants qu'il laisse, presque sans pain, mais est-ce qu'il y a peu d'hommes qui se trouvent dans la même position? Il faut se consoler comme on peut; au fond d'un verre on noie toutes les amertumes de la vie!

Pétryllo pendant sa jeunesse était militaire; le mauvais et le bon ne s'apprennent nulle part mieux que là. Les hommes les plus rangés et les plus pratiques, aussi bien que les fieffés paresseux, sont les produits de cette école; il arriva que Pétryllo en sortit avec des passions surexcitées et, après la mort de son père, quand il se vit propriétaire d'une fortune assez ronde, il la laissa échapper de ses mains, lestement et gaiement.

La timidité de sa pauvre femme ne lui permit jamais de contredire son excellent mari, qui du

reste à ses yeux n'avait qu'un seul défaut, celui d'être un grand adorateur du beau sexe et de ne pas aimer la maison, si ce n'est quand il y avait du monde: elle lui pardonnait tout, parce qu'elle l'aimait! Pourtant toute la fortune ne fut pas engloutie par le désordre et l'insouciance: une partie en était employée pour de véritables bonnes œuvres et des offrandes. Dieu seul pouvait décider de quel côté penchait la balance, dans la vie de Pétryllo: du bon ou du mauvais!

Derrière lui est assis M. Tiburs Calétynski, roide, sec, brun, au visage hâlé, orné d'une petite moustache: un homme qui de 50.000 florins a augmenté sa fortune, jusqu'à la compter aujourd'hui par centaines de mille. Après avoir épousé une demoiselle riche dont l'âge et la physionomie le rendaient tranquille pour sa vocation matrimoniale, il travailla, amassa gros à gros; vivant très modestement, ne faisant rien pour personne, il devint petit à petit quasi riche. C'est vrai qu'il vaudrait mieux être cheval ou chien que son serf, parce qu'on se soucie des premiers et on les nourrit, tandis qu'on ne ménage pas le dernier. Mais, pour cela, combien d'argent comptant, combien de meules, que de choses en réserve ne possédait-il pas? Tout le monde dit que c'est la perle des agronomes, qu'il n'y en a pas

de pareil ! C'est vrai, pas beaucoup de conscience ! mais en revanche beaucoup d'argent !

Calétynski parle peu, a un sourire sardonique, sachant qu'on l'approuvera toujours ; et dans chaque circonstance, sans honte, avec acharnement, il tâche de tirer profit de tout. Quant aux pauvres, il les considère, en général, comme des richards qui mendient seulement par avarice, avidité, paresse et fausseté, et placent en cachette leur magot à de bons pour-cent. Chaque fois qu'un pauvre mendiant s'approche de sa fenêtre il ne manque jamais de raconter l'histoire d'une pauvre femme qui portait dans son bâton 1000 ducats ; en souvenir de quoi il ne donnait jamais l'aumône. Heureusement, il ne connaissait pas l'axiome qu'il ne faut pas s'opposer à la volonté de Dieu, en le faisant, parce qu'il l'aurait sûrement mis en pratique, en s'en prévalant.

Par ordre le troisième, M. Ogolewitch, • connu seulement par sa passion du jeu, auquel il a sacrifié sa vie. Sot, ignorant, suffisant, sûr de lui-même, on ne sait à cause de quoi. Bâti en hercule, élevant toujours la voix, prêt à se battre, à monter à cheval, à vider un verre : c'est un type trop connu pour qu'il vaille la peine d'être décrit. Chaque district a son Ogolewitch : *mutatis, mutandis*.

Plus loin, dans un surtout marron, la tête grise, le visage pâle, les cheveux coupés en brosse, était assis

un petit vieillard d'un âge assez avancé, savourant à petites gorgées du thé placé devant lui, et, quand l'occasion s'en présentait, élevant la voix avec importance et pérorant sans fin, avec des phrases ronflantes, mais peu de logique.

C'était un propriétaire assez bien renté, qui durant toute sa vie faisait son possible pour se marier; il consacra des années à cette recherche laborieuse et, grâce à mille déceptions, il devint bizarre, fantasque et aigre; mais si la fortune lui souriait, c'est-à-dire s'il nourrissait quelque espoir, il devenait gai jusqu'à l'enfantillage et excellent causeur. On l'appelait dans le district le prétendant *par excellence*; il portait le nom de Rzezycki; avec lui se trouvait son neveu, revenu récemment de Berlin, Paul Chrisostôme Rzezycki. Il finissait de fumer en ce moment, avec une grâce qui ne s'acquiert seulement qu'à l'étranger, un pur havane, en montrant aux spectateurs ébahis un gilet d'une longueur démesurée, recouvert d'une petite jaquette excessivement écourtée. Il a dilapidé, de toutes les manières, le temps consacré aux études, en menant une joyeuse vie; malgré cela, de ces leçons incomplètes, des conversations entendues, et des livres qu'il lui est arrivé de parcourir dans ses moments perdus, quelques bribes incomplètes lui sont restées.

Il débite donc des choses incroyables, surtout si

parmi ses auditeurs il s'en trouve d'ignorants, qui le considèrent comme un savant. Ce qui prouve cependant qu'il n'est pas tout-à-fait bête, c'est que dans une autre société il ne se lance pas si facilement dans les discussions et reste modestement dans son coin. La paresse est sa passion dominante.

M. Cyncyrankiewitch, l'homme dont l'origine était inconnue de tout le monde, le plus humble serviteur du district, se disant ami et parent de toutes les familles où il pouvait seulement satisfaire son estomac. Quand il était soûl, il s'asseyait volontiers à un whist à trois gros et à une pharaon à deux florins, et surtout avec le plus grand empressement à la table dans la salle à manger. En face, il ne marchandait pas les flatteries, mais il calomnie adroitement les absents avec des soupirs et des hochements de tête. Quand on lui demande son avis, il approuve tout sans exception, et possédant plusieurs talents de société, il était prêt à faire de la musique durant toute la nuit, à accorder le piano et à faire même la cour aux vieilles demoiselles. Si on voulait manéger les chevaux, surveiller la coupe de la laine, dessiner des modèles aux demoiselles, copier des recettes de cuisine, on n'avait qu'à s'adresser à lui. On ne s'est pas convaincu encore s'il sait cirer les bottes, mais, en supposant d'après sa propre chaussure, on croirait que

ce talent ne lui est pas étranger et qu'il possède le secret approfondi de son emploi. D'après toutes les probabilités, il ne serait pas contraire à se marier, pourvu que la future fût riche; mais il attend toujours un événement où il pourrait se sacrifier en couvrant de son nom les préjugés de la société.

Il possède une partie endettée d'un village, qui lui est échu en partage, par suite d'un petit capital non remboursé, dont cette terre était la garantie, qui se trouvait depuis une dizaine d'années sous tutelle; il est propriétaire aussi de trois chevaux, dont l'un est visiblement aveugle, le second a une taie et le dernier est poussif en été. Il a un cocher qui remplit en même temps les fonctions de laquais, une pipe d'écume cousue dans un gant ravaudé, un fusil à deux coups et une cassette pleine de mystères. Il ne mange ni ne boit jamais à ses frais, mais toujours au compte d'autrui; il est en revanche plein d'amabilité et demandé en témoignage il ne se fait jamais tirer l'oreille. Tous le traitaient sans aucune espèce de façons; lui, au contraire, est obséquieux pour tous et, chassé par la porte, revient, comme si de rien n'était, par la fenêtre, sans se formaliser ni se fâcher le moins du monde: telle était l'excellence de sa nature!

Sur une chaise placée près du poêle, le maréchal du district, les jambes croisées, est assis à la ma-

nière orientale: „ Qui ne sait pas que nous provenons de l'Orient? “ ce qui pourrait servir de preuve généalogique.

Non loin de lui, se tient l'inséparable Chérépetka, le secrétaire; à la barbe noire, d'une taille colossale, touillaud, avec une grande bague au doigt, en vice-uniforme, avec une marque honorifique à la boutonnière pour un service sans tache de quinze ans. Outre les personnes mentionnées plus haut, se trouvait encore: le Capitaine, que nous connaissons déjà, habillé toujours avec négligence, empestant la chambre de l'odeur de sa pipe et n'épargnant ni salutations ni embrassements à toutes ses connaissances; Monsieur Samourski, qui pérorait à haute voix et qui avait plutôt l'air d'un soldat que d'un diplomate; le jeune Pălivoda, qui vise à l'honneur d'asseoir sa personne sur le siège tant envié de maréchal, en alléchant messieurs les électeurs par la promesse de tenir table ouverte et par l'espoir de l'abondance culinaire pendant la durée de trois ans. C'est un type très caractéristique et assez commun chez nous; nous devons donc en donner la description avec toute la sollicitude possible. Grand de taille, les cheveux d'un blond clair, d'une santé robuste et bien bâti. Sa physionomie serait assez belle, s'il ne l'enlaidissait par des grimaces assez bouffonnes, qui avaient pour but de montrer de l'importance. Tan-

tôt il clignait des yeux en enflant la lèvre inférieure, ou bien il les ouvrait démesurément en élevant la supérieure. Quelquefois, il clignotait d'un œil, quand l'autre restait tranquille, fronçait et soulevait les sourcils, comme si on les tirait avec une ficelle. Les mains, les pieds, les bras, toutes les parties du corps enfin, se trouvent, chez lui, dans un mouvement violent et continuel sans la moindre raison: jamais il ne s'arrêtait naturellement, ne prenait place tranquillement et ne marchait comme les autres. En se tenant debout, il se dandine tellement qu'on craint qu'il ne tombe; en voulant s'asseoir, il se laisse choir en se renversant sur la chaise; en marchant il sautille, fait des soubresauts et se roidit convulsivement. Ainsi donc, sans rien faire, il mène une vie remuante.

Des grandes moustaches claires retombent sur son visage rasé, la tête étant un peu dégarnie de cheveux, ce qui en reste est rejeté en arrière. Il porte ordinairement une petite casaque doublée en peau de renard mais en hiver le plus communément en peau de mouton. Des pantalons, d'une largeur disproportionnée, couverts en partie de cuir; une ceinture du Caucase. lamée d'argent et, au cou, une cravate d'une couleur rouge ou bleue, nouée négligemment. Au cinquième doigt de la main, brille une petite bague. Un joli chien couchant est assis

à ses pieds en fretillant avec sa queue, secouant la tête, ornée d'un collier. Les jeunes gens l'entourent; il leur parle de ses grisons, dont les hauts faits sont racontés avec cette suffisance que donnent la force du poing, l'inexpérience et l'argent. Il serait du dernier ridicule et donnerait prise à la moquerie, de ses rodomontades, ou aux contestations de la valeur de ses chevaux, de son chien et de son fusil à deux coups s'il n'était pas à craindre. Mais on n'ose pas, appréhendant les poings, le sabre, les pistolets et toutes les conséquences que peut entraîner après elle la dispute avec Palivoda.

Malgré les défauts de son caractère, ou plutôt de son éducation, il avait des idées élevées, un bon cœur, de l'honnêteté même, que personne ne pouvait nier; avec cela cependant il commettait chaque jour des sottises grossières, qui souvent jetaient une teinte défavorable sur sa conduite. Il s'est brouillé avec sa mère, la meilleure femme du monde, grâce aux insinuations de ses compagnons de débauches, et il se disait, quand elle lui reprochait sa vie frivole: — Ah! est-ce que les femmes comprennent quelque chose là-dessus!

Depuis ce temps, quoiqu'il ne voie plus sa mère, il a pourtant pour elle les égards qui lui sont dus et n'oublie pas de pourvoir à tous ses besoins.

Nonobstant la droiture de son caractère, il lui

arrive de ne pas tenir la parole à un juif, par manque de réflexion. — Qu'est-ce qu'un juif, une sangsue! est-ce qu'ils ne nous écorchent pas? disait-il en se justifiant devant sa conscience, sans se rendre compte que la malhonnêteté du juif ne donne pas droit à une conduite blâmable.

La légèreté et l'amour de la paresse sont la source de tout ces défauts: depuis sa jeunesse, n'étant pas habitué à placer le devoir au dessus de tout, s'étant adonné par là suite au plaisir, il ne s'en souciait guère: la première et la plus importante chose, pour lui, est de jouir.

Combien il y a de pareils hommes dans toutes les classes et dans tous les pays, qui, paraît-il, niant tout l'avenir, tâchent de tirer du jour présent tout ce qu'il peut donner. Palivoda n'a aucune occupation sérieuse: il chasse, et joue aux cartes, il boit pour un pari, cherche des amours faciles, évite les sociétés où il faut mettre un frac et des gants blancs, tire à la cible, monte à cheval, aime la conversation libre, etc., etc.; quand il se trouve seul, il s'ennuie. S'il y a quelque chose de probant, qui fait connaître la valeur de l'homme, c'est sans contredit celui qui, abandonné à ses propres ressources, s'ennuie, n'a pas de bases solides dans son caractère et tôt ou tard, n'ayant pu éviter la vie solitaire, se laissera dominer par de mauvaises pas-

sions et, plutôt que de vouloir se suffire à soi-même, il s'abandonnera à l'ivrognerie ou à la mauvaise conduite. En attendant, tant que l'or résonne dans sa poche, des amis ne lui manquent pas, et la vie lui coule doucement, semée de fils d'or.

Il ne se passe pas un jour qu'il n'ait un ami prêt à lui tenir compagnie. Aujourd'hui, par exemple, le groupe de ces soi-disant amis se concerte avec beaucoup d'aplomb et de bruit, sur son élévation future. Quelquefois, dans le tumulte, se faisait remarquer une voix puissante, qui voulait convaincre les amis, avec la dernière évidence, de la nécessité d'une action; ou bien ce monologue est remplacé par un brouhaha terrible. Samourski, l'âme de la compagnie, donne à voix basse des conseils au candidat et lui raconte sa visite chez Graba: les jeunes gens s'approchent et écoutent avidement.

— Nous verrons, disent quelques-uns des plus entreprenants, il n'a qu'à se montrer, nous lui donnerons une bonne leçon.

— Laissez-le tranquille, ne l'accrochez pas plutôt, répondit Palivoda pensif.

— Qu'est-ce, ne l'accrochez pas! comment? s'écria un freluquet aux moustaches noires, il vaut mieux se laisser marcher sur le pied? un vieux maniaque quelconque vous débitera des réprimandes et de la

morale, et tu le supporteras avec humilité ? Il court après un châtement et il l'aura !

— Doucement, doucement, M. Joseph, ne vous emportez pas tellement, parce que vous vous ferez du mal. Je t'assure que tu deviendras plus raisonnable quand tu le verras. Je ne me fâche pas contre lui, pour ce qu'il a dit sur mon compte, vu qu'il en avait peut-être raison ; il n'est pas prudent de s'y frotter !

— Nous verrons !

— Nous verrons ! Et la conversation, qui était devenue plus animée, se changea de rechef en chuchotements, exclamations et murmures étouffés.

L'Ecuyer Soumine, qui est arrivé comme les autres à la petite ville, plutôt pour s'informer du commerce des céréales que pour prendre part au mouvement électoral, s'est logé dans un appartement petit et incommode, mais à bon marché, dans la maison d'un juif, d'un parent de son fermier d'eau-de-vie, et ne se trouvait pas dans la réunion préparatoire, chez Abraham. Les Graba et Georges n'y étaient pas non plus, parce qu'à peine descendus de voiture ils voulaient prendre un peu de repos et ranger leurs effets avant de sortir.

Entre-temps, dans la salle de billard, la conversation était animée, ayant toujours pour objet principal l'élection du maréchal. Celui qui l'était à pré-

sent désirait très fort se maintenir en place. Palivoda et d'autres tâchaient de le supplanter, sans cesser toutefois de l'assurer qu'ils agiraient en sa faveur. Les plus avancés même proposaient comme candidat Caletynski, lequel entrevoyait dans cette position plus de facilité pour ses entreprises commerciales, et après avoir pesé les deux alternatives, quoiqu'il tergiversât encore, il aurait accepté peut-être, eu égard aux instances de ses amis, cette tâche lourde, avec ses profits et ses titres.

Il y en avait beaucoup, comme le Capitaine, qui, grâce au caractère sournois qui lui était propre, et Cyncyrankiewitch, mû par l'adulation à laquelle il a été habitué, ne laissaient pas deviner qui était leur préféré. Cyncyrankiewitch tâchait de démêler chez qui le dîner pouvait être le plus succulent et le plus copieux quand il deviendrait le chef du district, avec cette restriction pourtant de ne s'aliéner personne, sachant par expérience que le plus mauvais dîner est encore préférable au jeûne complet; il ne voulait par conséquent courir aucun risque, en se faisant des ennemis.

La présence du maréchal, qui était assis près du poêle, ne permettait ni au parti de Palivoda ni aux autres, de se concerter à haute voix; mais dès qu'il s'est éloigné avec son secrétaire, les conversations ont pris des nuances plus accentuées.

Le Capitaine, après avoir longtemps réfléchi, nettoya enfin sa pipe avec beaucoup d'attention, en regarda le fond à l'aide de la lumière, souffla dedans et gratta avec les mouchettes qui se trouvaient près de la chandelle (il n'était pas difficile dans le choix des moyens) noua précieusement le sac à tabac en l'accrochant au bouton de son habit, puis se dirigea vers le groupe qui, sans se mêler aux amis de Palivoda, conférait dans un coin à voix basse. Après en avoir compté le nombre et un peu préoccupé, l'humble Capitaine, avec beaucoup de douceur et de modestie, choisissant le moment propice, commença en ce sens :

— Avec la permission des très honorables messieurs.

— Ah! M. le Capitaine est avec nous? s'écria Cyncyrankiewitch, qui voulait être compté pour quelque chose. — Il s'agit du maréchal futur.

— Oui, répondit quelqu'un.

— Vous me permettez, Messieurs, de vous présenter une idée?

— Même deux, si vous le voulez! dit en riant franchement l'excellent M. Pétryllo (ce qui faisait trémousser son ventre), enchanté de son trait d'esprit.

— Mais entre nous s'il vous plaît, — ajouta le Capitaine encore plus inquiet et se retournant de

tous les côtés, se dissimulant au milieu des autres,— qu'on ne sache seulement pas que cela vient de moi.

— Eh! bien, Capitaine, lâchez la détente!

— Sans préambule donc et en deux mots, pourquoi ne choisirions-nous pas pour notre candidat l'Ecuyer Soumine?

— Qu'est-ce qui vous vient à la tête?

— Qu'est-ce qui me vient à la tête? repartit le Capitaine offensé en se redressant.

— Nous vous écoutons...

— Riche, libre, d'un âge respectable, pourquoi ne pourrait-il pas, comme tant d'autres, offrir ses services à ses concitoyens? C'est un homme minutieux, honnête, qui ne laissera pas dilapider les deniers publics.

— En vérité ce n'est pas une mauvaise idée — dit M. Pétryllo.

— Il aurait pu par exemple, dans le jour où l'expédition des papiers n'a pas lieu, arranger une chasse pour tout le district, assaisonnée comme de raison d'un bon déjeuner arrosé de champagne.

Tous éclatèrent de rire; le Capitaine ne sourcilla pas.

— Riez, riez, tant que vous voulez! la gaieté n'est pas blâmable, mais je ne vois pas de raison

sérieuse qui pourrait se mettre à l'encontre de ce projet.

— C'est un ermite — dit quelqu'un.

— C'est un vieillard — dit un autre.

— Un fantasque et un grognon — dit un troisième.

— Et du gibier! *nec plus ultra* — grommela à part lui Cyncyrankiewitch — des chevreuils, comme du pain quotidien!

— Et du vin vieux... appuya lentement Pétryllo. C'est vrai qu'il le regrette, mais si les concitoyens l'élevaient *unanimitate* à la première dignité du district, qui sait si, avec la clef du cœur, nous ne parviendrons pas à ouvrir sa cave.

— Ce que je sais — repartit avec chaleur le Capitaine, c'est qu'il ne regretterait rien: mais *motus* là-dessus. Si ce projet transpirait il ne tarderait pas à protester, donc pas un mot: nous aviserons dans la capitale de la province. Je m'engage à le porter comme candidat. La chose principale, c'est de pouvoir convaincre tout le monde, sans que cela transpire, que ce serait le meilleur choix. Notre honorable maréchal actuel, que je respecte et que j'aime...

— Que j'honore et que je vénère, ajouta Cyncyrankiewitch, voulant intercaler sa profession de foi.

— Que je recommande et que je prépare, parodia à voix basse Pétryllo.

— Que je respecte, — continua le Capitaine; — vous avouerez, Messieurs, vous-mêmes qu'il a déjà fait son temps. — Je ne méconnais pas l'honnêteté de Palivoda.. (Il se tenait tout prêt aux écoutes.)

— Le plus honnête des hommes!

— Un sujet plein d'espoir — dit gravement Cyncyrankiewitch, — et *honestus*; il tient table ouverte pour ses amis, fût-ce à minuit.

— Oui, mais Palivoda peut attendre — dit le Capitaine; — l'Ecuyer est un brave homme.

— Le plus brave de tous! approuvait toujours le parasite.

— L'Ecuyer, grave et digne, représentera le district convenablement; sans contredit il pourra gêner peut-être, mais...

— Comment, jeûner, — exclama Cyncyrankiewitch inquiet, n'ayant pas bien entendu.

Et là-dessus tous, sans excepter le Capitaine, en éclatant de rire, commencèrent à se disperser de tous les côtés. Cyncyrankiewitch lui-même, en riant, se dirigea vers l'endroit où l'on prenait le thé, dans l'idée de s'emparer du verre entrevu de loin, qui jusqu'à présent n'avait pas de maître.

La nouvelle pensée jetée par le Capitaine se ré-

pandit à l'instant partout, et son auteur s'esquiva de l'auberge d'Abraham en riant dans sa barbe.

A côté de l'auberge d'Abraham, dans la maison en pierre d'Icko, l'une des meilleures, le lendemain matin, après les événements décrits plus haut, plusieurs domestiques, habillés dans des fracs bleus galonnés, allaient et venaient très affairés. Un joli carrosse de Vienne, chargé encore de malles et de sacs de voyage, démontrant que c'étaient des femmes qui l'ont occupé, restait devant la porte; des caméristes alertes et vives échangeant des paroles avec les laquais, accouraient à chaque instant pour emporter quelque chose de la voiture.

— Jean — s'écria l'une d'elles — de l'eau pour Madame.

— Paul, — s'écria une autre en sortant — le gruau de Madame est-il prêt?

— Du thé vert pour Madame! disait la troisième.

— Jean! il y a un courant d'air à travers cette fenêtre; il faut la boucher avec un tapis — ajouta la première en sortant un instant après avec précipitation de la chambre.

Les chambres donnant sur la rue étaient arrangées avec soin, tapissées, parfumées et ornées de différents riens, peu nécessaires, mais indispensables pour une femme qui a la prétention d'être bien

élevée. Les meubles, adroitement couverts et placés avec bon goût, paraissaient être confortables. On voyait, d'après tout cela „qu'une grande dame“, selon la définition juive, était arrivée dans la petite ville du district, probablement dans l'espoir des bals qu'on a préparés en vue de la réunion de la noblesse. Les serviteurs de cette dame occupaient, moyennant un prix exorbitant, la seconde moitié de la maison, qui n'était plus habitée par personne, car l'hôtelier avec sa famille s'est réfugié dans les coins les plus reculés.

A neuf heures du matin, les volets étaient ouverts et les soubrettes se montraient, tantôt pour apporter du thé, de l'eau ou du gruau pour Madame; ou bien pour appeler Jean et Paul chez leur maîtresse, qui était assise dans la chambre principale, sur un canapé garni de tous les côtés de coussins; la table placée devant elle était couverte d'une serviette à rames et remplie de différents petits riens, destinés à satisfaire les besoins d'une femme capricieuse. Chaque flacon était posé pour un cas prévu; chaque boîte, qui n'était ouverte souvent qu'une fois dans l'espace d'une année, attendait une indisposition exceptionnelle, à la guérison de laquelle elle était destinée. Il y avait des fioles pour différents degrés de refroidissements, des es-

sences pour toutes les souffrances, des réconfortants pour tous les malaises, etc., etc.

Madame, dans un peignoir en véritable cachemire, serré à la taille par un cordon de soie, dans un petit bonnet coquet, ses petites mains emprisonnées dans des gants gris cendré, tenait un livre qu'elle ne lisait pas; appuyée nonchalamment sur le dossier du canapé, elle paraissait ensevelie dans ses pensées. C'était une femme qui semblait avoir trente ans, mais en réalité avait beaucoup plus; qui, par suite de soins et de ménagements continus, a su conserver sa beauté sans trop d'altération et qui se serait déjà évanouie sans retour chez une simple mortelle.

Fort heureusement, cette beauté se maintenait, par extraordinaire, dans tout son éclat et toute sa fraîcheur. Les années ne l'ont pas entamée et les soucis n'ont pas laissé de traces: un observateur minutieux aurait pu seul découvrir sur son visage, plein de charmes et de jeunesse, des rides imperceptibles, masquées avec un art supérieur. Elle avait trente et quelques années, mais le visage, les yeux faisaient mentir le certificat de naissance. Blanche comme l'ivoire, avec un léger incarnat qui n'était pas factice; des dents comme des perles brillaient dans sa bouche; une grande tresse de cheveux, noirs comme jais, lui donnait l'apparence d'une toute jeune femme. Pourtant il y avait déjà

vingt et quelques années, depuis son mariage. De magnifiques yeux noirs, voilés de long cils, qu'un poète a comparés à l'œil d'une hirondelle, étaient pleins de vivacité, quoique leur expression, comme celle du visage, trahissait une disposition malade à la mélancolie, à une tristesse sans raison. La fraîcheur de la santé, le sentiment du bien-être et du bonheur, ne suffisaient pas à la garantir de la satiété, qui se manifestait dans le besoin continuel de se plaindre sur son sort. Elle avait l'art de rechercher des prétextes de geindre et de se lamenter sur des infortunes imaginaires, résultant d'idées trop exaltées. Cette prédisposition malade, non seulement ne lui ôtait pas ses charmes, mais la rendait peut-être plus attrayante, en la dotant d'un prestige nouveau. Cela lui allait, comme à un enfant gâté par sa mère, faible et charmant en même temps.

Au demeurant, pour une femme d'une telle beauté, tout seyait à ravir; rien ne pouvait l'enlaidir! Le visage, avec tous ses traits, la taille, les pieds, les mains étaient d'une perfection rare; en vain on s'ingénierait à lui trouver quelque défaut qui ne répondrait pas à l'ensemble: le galbe était d'une régularité étonnante. Enfin, la critique la plus prévenue n'était pas à craindre: la beauté en était convaincue et ne s'épargnait aucune douceur pour en prolon-

ger la conservation, ce qui lui donnait un cachet tout particulier.

Près de cette dame si belle, sur un petit tabouret, droite et roide, mais pas aussi belle, était assise une fille de quinze ans, courbée sur son travail, ressemblant à sa mère, mais d'une beauté inférieure : quoique l'ensemble des traits était les mêmes, mais la nature a changé tout par un peu : la taille n'avait pas cette flexibilité, l'expression du regard n'était pas si langoureusement voilée, la main ne représentait pas cette perfection de la statuaire, les pieds ne se distinguaient pas par cette petitesse fabuleuse ; les cheveux n'avaient pas les nuances de l'aile du corbeau, ni la tresse cette luxurieuse richesse. Mais, en revanche, l'expression modeste d'un être qui savait aimer la rendait sympathique et agréable. Elle tricotait, en regardant sa mère, avec beaucoup de sollicitude et d'inquiétude, comme si elle voulait, en devinant ses pensées, prévenir ses moindres désirs ; à chaque instant son regard inquiet et fugitif l'envisageait avec une certaine appréhension, ou bien il était tourné vers son ouvrage, qui paraissait la préoccuper beaucoup.

Madame était toujours pensive, les yeux fixés sur un livre, qu'elle ne lisait pas. En ce moment, la porte de l'antichambre s'ouvrit et le frôlement d'une robe en soie annonça la visite d'une dame. Notre

précieuse se mordit les lèvres et fit un mouvement non équivoque de mécontentement. Sa fille s'élançait déjà, pour renvoyer la personne importune, quand, sur le seuil, se montra M^{me} Laska. En l'apercevant la belle dame se leva vivement, jeta le livre par terre et avec une grande joie s'écria :

— Lasia, Lasia, ma chère Lasia!

Après quoi ces deux dames s'embrassèrent si cordialement, comme si au moins la moitié de cette cordialité (ce dont je ne les soupçonne pas) ne partait pas du cœur. La jeune fille, après avoir fait sa révérence, tapée amicalement par la nouvelle venue sur la joue, se retira dans la seconde pièce. Elle était considérée encore comme une enfant, en robe courte et en pantalons, malgré ses quinze ans passés!

Fatiguée par l'effort, l'étonnement et la joie, (tout nous fatigue) la belle dame se laissa choir sur le canapé en flairant un flacon d'essence.

— Ah! que je respire! — Tant de bonheur! une telle émotion, je te rencontre d'une manière si inespérée — s'écria-t-elle d'une voix faible et entrecoupée. — Quelle joie! quelle surprise! D'où viens-tu? que fais-tu ici?

Et avant que M^{me} Laska, avec sa froide indifférence, pleine d'ironie, avait le temps de prononcer un mot, déjà la première, sans attendre, continuait

elle-même à parler, d'une voix harmonieuse et lente, où l'on sentait beaucoup d'affectation.

— Je ne suis arrivée que d'hier par des chemins abominables, assommants; l'air dans ce logement est étouffant, détestable, ne le sens-tu pas? il fait si chaud, les plafonds sont si bas, le vent souffle partout, ce qui empire encore ma santé, qui est sans cela mauvaise.

— Qu'est-ce donc? — demanda la nouvelle venue — il me semble pourtant, chère Thérèse, que tu as beaucoup meilleure mine à présent.

— Oh! c'est la fatigue, qui fait ordinairement cet effet sur moi. un peu de fièvre; par suite du voyage je gagne des couleurs; il me semble même que mon visage est un peu bouffi et les yeux rouges. Je souffre toujours de la poitrine, dit-elle en la pressant de sa main, puis elle l'appuya sur son front comme pour montrer que la tête lui faisait mal. Toutes les deux se turent pour un moment.

— Ma chère, dit-elle après cette pause, c'est l'inséparable chaîne, le boulet du forçat, il est loin de moi, mais je le traîne toujours! (et là-dessus un gros soupir.) — Mais, ma bonne Lasia, parle-moi de toi. que fais-tu? Où demeures-tu? comment traînes-tu ta pauvre vie?

— Moi, — répondit M^{me} Laska, avec son ironie habituelle, moi, chère Thérèse, que veux-tu, tant bien

que mal. Tu me connais, je ne crois à rien, je n'espère rien, je ne crains personne, je n'aime personne

— Comment, Lasia, même moi?...

— J'aime, interrompit M^{me} Laska, très-lentement mais avec un soupir ; tu sais la signification de cette phrase pleine de mystères : le j'aime d'une femme signifie tout-à-fait autre chose.

— Toujours la même, chuchota la belle dame.

— Toujours, répéta M^{me} Laska : la demande est donc superflue. Et toi ?

— Moi, moi, je souffre toujours. •

— Tu puises au moins la consolation dans ton enfant ?

— La consolation ou la douleur. L'enfant aimé m'a été refusé : et celle qu'il me donna, pour laquelle mon cœur ne bat pas, parce que je plains d'avance le sort qui l'attend, comme femme : quelle consolation ?

— Tu n'es pas si seule, si terriblement seule, comme moi ! repartit M^{me} Laska.

— Ah ! ma chère Lasia, il y a quelque chose de plus terrible que la vie solitaire ! c'est d'être deux, et pourtant toujours seule, incomprise, méconnue : quand personne ne peut, ou ne veut et ne sait nous comprendre et nous apprécier. Toujours incomprise ! seule ! toujours, ajouta-t-elle en sentant des sels. — Toute ma vie s'est écoulée de la sorte ! Mais toi,

ma Lasia, dit-elle, avec un soupir très bien puisé du fond de la poitrine: tu as la compagne de ta vie qui t'aime, te respecte, te comprend, car enfin, on dit beaucoup de bien de Mademoiselle Irène!

Madame Laska exprima un sourire ironique, traître, et en même temps douloureux.

— Mais si vous voulez — dit-elle, en baissant la tête, — c'est une femme modèle, c'est un ange, une héroïne! il n'y a qu'un malheur à cela, c'est que je suis impuissante à l'apprécier selon ses mérites et qu'elle ne peut me comprendre. Il y a incompatibilité d'humeur entre nous.

— Quelle déception! et moi qui étais si contente de te savoir là!

— Oh! de loin tout est beau.

— Mais on en dit des choses merveilleuses.

— Probablement on cite ses originalités, parce que c'est une vraie originale, entre nous soit dit.

— Comment l'entendez-vous? racontez-moi tout? — tout sans exception; je suis terriblement curieuse. Eh bien! — poursuivait, en oubliant son affaiblissement, la belle Thérèse, et se penchant vers M^{me} Laska.

— Pour te la peindre en un mot, je te dirai que la société qui lui est la plus agréable est celle de M. Hector Graba.

La belle Thérèse poussa un cri, se rejeta en

arrière comme piquée par une vipère: un tremblement nerveux parcourut son corps et la plus grande émotion s'empara d'elle, ses yeux se fermèrent.

— Vous comprenez maintenant comment est cette femme? ajouta M^{me} Laska.

— Oh! quelle horreur!

— Excentrique comme une Anglaise, ennuyeuse comme un livre de morale, enthousiaste comme un Allemand quand il veut le paraître.

— Et ce Monsieur y est reçu souvent?

— Très souvent.

— L'as-tu vu?

— Presque d'un jour l'autre; c'est notre plus proche voisin.

M^{me} Thérèse paraissait accablée par cette nouvelle.

— Alors tu es au nombre de mes détracteurs? — ajouta-t-elle à demi-voix.

— Moi! et pourquoi?

— Ne fais pas de mystères, dis-moi la vérité; il sait avec tant d'adresse justifier sa conduite!

— Mais je le déteste — s'écria Lasia. C'est un original des plus ennuyeux et le doctrinaire le plus insupportable que je connaisse.

— Parles-tu franchement? — s'écria joyeusement, en se levant vivement du canapé, Madame Thérèse.

— En doutes-tu?

— Ta confession me réjouit beaucoup, cela m'excuse à mes propres yeux, car je t'avouerai, plus d'une fois je me suis reproché ma conduite, plus d'une fois un doute s'éleva dans mon esprit sur la valeur de mes griefs.

Madame Laska haussa les épaules.

— Mais il faut connaître ma pauvre vie, il faut se mettre dans la position de la personne qui souffre, pour savoir à quoi s'en tenir là-dessus: cet homme mérite le mépris, c'est l'être le plus dur, le plus inhumain, le plus cruel. Je ne me rappelle pas si je t'en ai déjà parlé?...

M^{me} Laska, sachant comme Thérèse aimait à rappeler son passé, ne l'interrompt point. Elle commença donc, en minaudant et en se mirant dans la glace, de la manière suivante:

— Imagine-toi, une enfant gâtée et jeune comme j'étais, fille unique et bien-aimée, qui d'un trait se trouverait entre les griffes d'un tel homme! Le besoin impérieux de ma vie était le monde qui me souriait et m'entraînait, avec ses amusements, ses plaisirs, ses parures, ses théâtres, ses bals. Les voyages avaient un charme infini pour moi; la première place occupait le divin Paris! puis l'Italie enchanteresse: vous vous figurez facilement qu'avec ces dispositions d'esprit il était dur, très dur, de devenir

la femme de ce Spartiate sauvage, qui condamnait tout ce que j'aimais : qui me refusait tout, jusqu'aux dentelles, cette première nécessité de la vie. — Pensez donc, il voulait me faire accroire que la jouissance la plus vraie, c'est le spectacle de la nature, le chant des oiseaux, la méditation, les conversations intimes, les promenades. Dieu ! il voulait m'enfermer comme un anachorète au désert. Il me privait, petit à petit, de tout, de la voiture, des chevaux, de la parure, de tous ces petits riens, enfin, qui sont indispensables pour une femme de ma condition ; surtout avec ma santé, cette santé si chancelante, qui se soutient seulement à l'aide de soins et d'attentions les plus soutenus ! Il voulait m'arracher toutes les commodités de la vie : il tâchait à toute force de me rendre la santé, moyennant l'air, le mouvement et le travail ! — Ah ! le souvenir de ce tyran me glace de terreur ! Si c'était au moins un tyran de mélodrame, qui ne se masque pas ! qui a le courage de se montrer tel qu'il est en réalité ! Mais non ! avec un sourire sur les lèvres, la morale douceuse à chaque mot, jouant parfaitement le sentiment, poussé jusqu'à l'exaltation. Et tout cela était faux ! oh ! complètement faux ! Sous le prétexte de mon propre bonheur, il me tourmentait lentement, en étiolant ma vie ! l'indigne ! — Et quand en pleurs, pâmée, je tombais sans forces,

il se mettait à genoux devant moi, en jurant ses grands dieux qu'il m'aimait! qu'il m'adorait! il embrassait mes pieds... oh! je n'en veux plus parler; il mentait, il mentait! S'il m'avait aimée, il aurait fait tout pour moi; cependant il ne voulait rien me sacrifier, pas une parcelle de ses convictions. Toutes les considérations du monde, dont j'appréciais l'importance, étaient moins que rien pour lui. Imagine-toi comme je devais agoniser! Maintes fois j'étais obligée de ne pas me montrer dans le monde selon mon nom et mon rang! Affreux! — En alléguant que le devoir nous commande de donner un bon exemple; combien ne me tourmenta-t-il pas, en me contrariant sans cesse. Je ne veux plus m'étendre plus loin. Enfin...

— Enfin, vous vous séparâtes — interrompit M^{me} Laska, en précipitant la fin de la narration.

— Et je bénis le moment où, prenant tout ce qui me restait de courage, je me suis délivré de ses chaînes; il me paraissait que je recommençais la vie! — Mais cela ne s'est point passé sans de grands ennuis pour moi; je dus tenir tête aux prières, aux supplications, aux instances, même aux larmes feintes; m'enfermer devant lui, m'enfuir! Voyant qu'il ne pouvait plus me faire changer d'avis, il a trouvé moyen de se venger et de me blesser au vif. — Tu sais que j'étais la dernière

héritière de l'ancienne maison d'Hector: par conséquent mes parents exigèrent qu'il consentit à unir les deux noms. — Dans ce temps-là, encore, réellement ou non, il m'aimait profondément, il acquiesça donc à leur demande et porta le double nom. Ce nom que je chérissais est devenu la propriété de mon bien-aimé Jean; c'est lui qui doit le sauver de l'oubli; est-ce à cause de cela ou non, je n'en sais rien, le fait est que je l'aimais doublement depuis sa naissance: cela n'empêche pas que j'aie de l'attachement pour Joséphine; or, lui, pour me faire de la peine, ne me l'a pas donné, sous prétexte que je l'efféminerais et le gâterais. Je dus me contenter de cette froide Joséphine, qui est son portrait frappant!

En finissant ce récit, M^{me} Thèrèse couvrit ses yeux et trembla si fort, que M^{me} Laska, habituée pourtant à ces sortes de symptômes, craignant une attaque nerveuse, s'empressa de lui présenter des sels et un peu d'eau de fleurs d'oranger.

L'inquiétude passa après un moment et la conversation se renoua entre les deux amies.

— Comme j'étais étonnée, interrompit M^{me} Laska, en apprenant que vous êtes arrivée. Avec votre faible santé, venir pour passer le temps, ne me paraissait pas admissible; c'est peut-être pour Joséphine?

— Joséphine ne va pas encore dans le monde— c'est une enfant! Mais tu sais que ma douleur a besoin de distraction et d'oubli, qui sont mon seul remède. Elle ne me procure pas du plaisir, mais me grise et m'arrache à l'étreinte du désespoir, qui m'envahirait complètement si je le laissais faire.

— Alors, nous nous reverrons à la soirée d'aujourd'hui?

— J'y serai, je le dois, je m'y traînerais le poison au cœur, avec une triste empreinte au front, car n'était ce remède héroïque, depuis longtemps je serais tombée sous le poids de la douleur. — Je me grise, te dis-je, Lasia, je me grise! pour assourdir ma douleur.

Madame Laska sourit imperceptiblement, et demanda à voix basse:

— Ne crains-tu pas de le rencontrer?

— Lui? — Il ne fréquente jamais les réunions publiques, et au bout du compte cela m'est égal. Est-il ici?

— Je crois qu'il devait venir.

— Penses-tu? — demanda M^{me} Thérèse, un peu inquiète. Oh! cela empoisonnerait tout mon plaisir! et elle baissa la tête. — Jean est avec lui, sans doute? ils sont toujours ensemble du reste; je pourrais le voir. Mais, non, non, n'en parlons plus; je sens que cela agit très fort sur mes nerfs. Chan-

geons de sujet de conversation: tu as parlé de ton amie Irène?

— Amie? s'écria à voix basse M^{me} Laska, avec ironie, ha, ha, ha, ha.

— C'est aussi une espèce d'originale?

— C'est l'être le plus original qui existe sous la calotte du ciel: et si ton mari eût été plus jeune, ils se conviendraient admirablement: ce serait juste une femme pour lui.

M^{me} Thérèse haussa les épaules.

— C'est donc un monstre?

— Un très gentil monstre. Imagine-toi, comtesse, une femme qui monte à cheval, qui sauve les hommes de l'incendie, panse les blessures et traite les malades, consacre des heures entières à enseigner les paysans et leurs enfants. Elle lit des philosophes allemands en s'en moquant, ne trouve pas que Balzac soit un connaisseur des cœurs des femmes, touche du piano comme une élève de Liszt, dessine des paysages comme Calame, se moque des bals, des amusements, de la manie d'imiter l'étranger, et qui sait si elle n'écrit même pas en cachette; parce que je vois souvent ses doigts tachés d'encre; avec tout cela, combinez, si vous pouvez, une exaltation religieuse....

— Poursuivez, chère amie, j'en suis très cu-

rieuse! — Elle m'intéresse par son originalité. C'est un être excentrique!

— Bon, avec tout cela; mais grâce à sa suffisance elle ne comprend pas le monde comme il est. Une tête exaltée, traitant les convenances les plus essentielles comme des coquilles de noix.

— Où était-elle donc élevée?

— Demande plutôt où elle ne l'a pas été?

— Elle avait pour tuteur cet original de vieil Écuyer Soumine. Il l'aime comme son enfant; il faisait des folies pour en faire quelque chose d'extraordinaire, ce qui lui a réussi pleinement: il a fait d'elle une femme vraiment bizarre. Le pire de tout cela, c'est qu'elle est tombée dès le commencement entre les mains d'instituteurs et d'institutrices du pays, qui lui ont tourné la tête complètement, au point que ni des voyages ni des Françaises et des Anglaises, qui ont été plus tard près d'elle, n'ont pu changer ses principes. Elle est perdue! Elle avait, vers la fin, une Anglaise, miss Wilby, qui lui donna le coup de grâce, étant elle-même une originale personnifiée. — N'en as-tu pas entendu parler? Elle voulait aller prêcher l'Évangile dans l'Inde, en alléguant que les femmes, à l'égal des hommes, peuvent et doivent faire des prosélytes... Un tas de balivernes de cette force-là. Et la copie ne diffère pas de l'original. Celui qui l'épousera (elle est ex-

cessivement riche et ne vise pas haut) n'a qu'à se tenir bien. Sais-tu, chère? je crains fort qu'on ne mette Jean au rang des prétendants à sa main.

Contre toute attente M^{me} Graba ne s'en effraya pas, et demanda avec curiosité:

— Mon Jean?

— Et pourquoi donc M. Hector Graba et son fils y viendraient-ils si souvent?

— Mais ce n'est qu'un enfant encore et elle est plus âgée que lui, sans aucun doute? On voit qu'elle plaît à cet original, par son originalité.

— Elle lui plaît! Mais il l'adore, la vénère! Qui se ressemble, s'assemble, Thérèse! Avise tant qu'il est temps encore, afin qu'on ne perde pas ton fils.

— Oh! Jean ne fera rien sans moi, répondit la mère tranquillement; mais dis-moi, ma chère, est-ce qu'elle est vraiment belle?

— Elle n'est pas laide.

— Un beau nom...

— Un nom? enfantillage. — Pardonnez-moi, je ne pense pas comme vous: un nom, c'est une chose de la dernière importance.

— Et tu dis qu'elle est riche?

— Oh! quant à ceci, énormément. Mais si elle continue à s'occuper elle-même de ses affaires, cela n'ira pas loin: le district sera de moitié dans tout ce qu'elle a.

— Quel dommage qu'elle soit si singulière — répondit M^{me} Graba; — vraiment, Jean a besoin d'une grande fortune, d'un beau nom et d'une belle femme, comme elle.

— Comment! parce qu'elle est riche — répondit M^{me} Laska. en montrant une grande désapprobation.

— Oh! comme tu me soupçonnes sans raison! est-ce juste? Est-ce que je prise tellement cet or, qui ne peut satisfaire le besoin du cœur! Comme je vois, tu ne me comprends pas non plus.

Les protestations, les expressions sentimentales et les reproches mutuels pleins d'amertume et d'amitié, qui s'ensuivirent, détournèrent la conversation du but primitif. Dans les condoléances sur son sort M^{me} Graba était intarissable et, si elle pouvait trouver seulement un auditeur bienveillant, elle en aurait certainement parlé des heures entières. — Est-ce que son sort, en réalité, était si digne de pitié? Les avis étaient divisés. Mais la plus grande partie de ce que nous sommes habitués à appeler „le monde“ était du côté de la femme, contre le mari.

Graba n'avait pas d'amis. parce qu'il y a peu d'individus qui ne craignent pas la vérité, et qui regardent les choses autrement qu'à la surface. La belle, la sympathique Thérèse, qui ne faisait que pleurer, presque aux yeux de tous, était une vic-

time malheureuse. Comment pouvait-elle ne pas l'être? On entendait continuellement parler de ses plaintes, tantôt par elle-même, tantôt par d'autres, et Graba se taisait fièrement et ne se justifiait pas, donc il était coupable. Froid et sévère à l'extérieur seulement, Graba l'aima, dans sa jeunesse, avec toute la puissance de son âme, dont n'est pas capable qui veut, parce que tout le monde n'est pas, comme lui, entier. et tout d'une pièce dans ses sentiments. Ses parents étaient assez contraires à ce mariage, il a su les fléchir et les convaincre. Il y a eu des empêchements de la part de la demoiselle; il a su les vaincre et briser tous les obstacles avec des sacrifices qui lui étaient légers, et finalement, à la sueur de son front, il a pu obtenir la compagne de sa vie qui était si chère à son cœur. Tout paraissait fini, mais, hélas! ce n'était que le commencement d'une lutte pénible et ingrate.

Thérèse, belle comme un ange, efféminée et volontaire, comme une enfant gâtée qu'elle était, ne le rendit pas complètement heureux: mais il avait foi dans l'avenir. Il a passé quelques années à contempler ce chef-d'œuvre avec toute l'exaltation que lui donnait sa passion; mais enfin, s'étant convaincu avec tristesse que cette image de madone couvrait une femme pleine de vanité et de frivolité, il se décida à s'en occuper avec toute la sollicitude

dont il était capable, désirant recommencer son éducation presque entièrement et la rendre telle qu'il se la représentait dans son imagination.

Quoiqu'il s'y préparât progressivement et avec précaution, toujours passionnément épris, et malgré sa soumission et son indulgence, le premier pas qui devait conduire Thérèse à son perfectionnement devint le signal de la guerre domestique. Elle ne pouvait concevoir la moindre contradiction, d'autant plus qu'on n'osa ne pas accomplir aveuglément ses moindres désirs. Dès qu'elle remarqua le premier signe d'opposition de la part de son mari, elle le proclama son tyran. Il est difficile de s'imaginer ce que Graba a souffert; mais il supportait tout cela héroïquement, parce qu'il savait que le bonheur de sa femme dépendait de lui; il croyait de son devoir d'agir comme il le faisait. Le sentiment de ses obligations étouffait sa folle passion, contre laquelle il luttait sourdement en héros, dans son for intérieur, incompris et méconnu de tout le monde. Son ange gardien, qui se tenait au chevet de son lit et qui regardait au fond de ses pensées et de ses sentiments, pouvait seul s'émouvoir, s'émerveiller et pleurer. Le monde ne le comprenait pas et le condamnait.

La belle Thérèse était blasée sur tout, sans en excepter sa personne, son mari et le monde. Elle

avait besoin de divertissements, de parures, de livres d'un contenu léger, qui agace l'imagination, sans reposer et satisfaire l'esprit, en produisant des sensations fausses et malsaines. Graba s'y opposa avec ménagement, mais avec fermeté. Il tâchait de rétablir la santé de sa femme, à l'aide du travail, de l'occupation utile; en berçant doucement cette imagination troublée, il voulait la familiariser avec la vie réelle.

Vains efforts! Thérèse commença par pleurer, par s'impatienter, mais voyant que les prières et les larmes n'avaient pas de prise sur lui, elle finit par menacer. La conscience tranquille de Graba lui disait: „persévère jusqu'à la fin!“ Il procédait avec sa femme comme avec une malade, sans pouvoir la guérir: peut-être à cause de son grand amour pour elle. A chaque instant il doutait de lui-même, et s'arrêtait au milieu de son chemin, ne se sentant pas assez fort pour supporter ses larmes et son désespoir.

Quelques années se passèrent, dans ces luttes; le mari souffrait, comme sur le bûcher de Guatimozin, et la femme se transforma en héroïne de roman.

Ennemi du luxe inutile, quoiqu'il passait beaucoup à sa femme, dont le besoin est le désir du beau: sans pouvoir cependant rompre avec ses prin-

cipes, il s'opposa énergiquement, mais avec beaucoup de tendresse, à l'idée de faire un voyage à l'étranger, en lui représentant que les dépenses telles qu'elle le voulait seraient au-dessus de l'état réel de leur fortune. Au lieu de bals, qu'elle voulait donner continuellement, il lui rappela des devoirs plus sacrés et plus utiles, qui pourraient apporter des consolations et une jouissance plus efficaces qu'un moment de folie et d'oubli.

Mais la belle Thérèse, enfant amollie et efféminée, ne voulait pas en entendre parler: elle pleurait, devenait malade, tombait en pamoison: quand, enfin, les brillants attelages, la superbe livrée et le cuisinier français durent faire place à un aménagement plus modeste, elle prononça le mot terrible de „divorce“.

Graba, qui l'adorait malgré ses défauts, à la première mention du divorce, plein de désespoir, aurait été capable de consentir à tout: une seule pensée l'arrêta, l'avenir des enfants.

Encore une fois, il dompta son cœur; mais par suite de cette menace, il s'alita. Inébranlable dans le projet de l'éducation des enfants, selon les prescriptions de sa conscience, il suppliait à genoux Thérèse de vouloir se conformer à ses désirs du moins pendant une année, en l'assurant que ce changement ne lui serait pas aussi désagréable

qu'elle le croyait. — Mais elle le repoussa avec mépris, en ne lui épargnant pas les épithètes, telles que: tyran, hypocrite, utopiste, etc. — Graba, à peine rétabli d'une grave maladie, eut une rechute, et tomba dangereusement malade. Laisse seul, il fut déclaré à la dernière extrémité; pendant ces moments suprêmes sa femme le quitta définitivement.

Elle le fit, sans aucun remords; moribond, elle l'abandonna, ne croyant plus à son rétablissement et ne lui laissant même pas ses enfants, qui auraient pu lui adoucir ses moments d'amertume. Sa forte constitution triompha de la maladie; il se rétablit et tâcha par tous les moyens de se rapprocher de sa femme: tout fut inutile: les pourparlers commencèrent et, sans prendre de divorce, ils se contentèrent de la séparation de corps et s'arrangèrent de manière que la fille resta près de la mère et le fils près du père.

Depuis ce temps, ils ne se virent plus: chacun d'eux accomplissait sa destinée. Madame allait à l'étranger, lisait des romans français, jusqu'à la satiété. fréquentait des bals et faisait la malade comme avant. Graba, en élevant son fils, menait une vie rude et travailleuse. Cet homme, dont la force de caractère, malgré les années passées, n'a pu dominer complètement sa volonté, ressentait toujours pour sa femme un attachement profond. Les cheveux,

sur ses tempes, commençaient à grisonner; mais son amour ravivé par la séparation ne tarissait point. Il vivait dans des tortures continuelles, comme Salamandre dans les flammes, ce symbole de la passion.

La belle Thérèse, qui n'avait pas de cœur, le lui payait par le mépris, presque par la haine. Elle n'a jamais pu lui pardonner d'avoir osé s'avancer si loin dans sa conduite vis-à-vis d'elle, en la traitant comme une enfant aimée, mais incapable de décider de son sort. Habitée à faire ses volontés, elle ne concevait pas la moindre suggestion: la seule pensée de descendre de ce piédestal la rendait folle.

M^{me} Laska, dont nous connaissons l'avenir et le passé plus tard, était l'amie de sa jeunesse; elles ne se sont pas vues depuis bien des années; leurs émotions, leurs doléances, leurs pleurs, leurs confidences, se prolongèrent donc très longtemps et remplirent presque toute la journée. Thérèse, émue, fatiguée par des impressions inattendues, n'avait plus la force de s'habiller pour sortir comme elle se l'était proposé avant. Les amies restèrent par conséquent ensemble jusqu'au soir. En attendant, la pauvre Joséphine, assise sur un petit tabouret dans une autre pièce, restait seule, la tête baissée,

occupée de son travail, croyant à chaque instant être appelée par sa mère.

Entre-temps, dans la petite ville tout était en mouvement : les projets sur le choix des fonctionnaires, et principalement du maréchal, remplissaient tous les esprits.

L'infatigable capitaine se remuait, s'embrouillait, parlait, intrigait, voulant à toute force faire de Soumine un maréchal, qui, ne présument pas le complot, dormait sur les deux oreilles. — L'idée du Capitaine, grâce à ses démarches, gagnait à chaque instant du terrain et comme d'autres candidats sérieux manquaient, le vieux chasseur pouvait compter sur une élection assurée. Ce qui concerne le parti de Palivoda, ses admirateurs, c'est-à-dire tous les jeunes gens, qui menaient la vie large et sans façons, ne trouvaient plus de point d'appui, même dans l'individu de leur choix, qui ne faisait pas grand cas de sa candidature.

Samourski considérait la non réussite de son projet comme le résultat de la conduite de Graba, aussi depuis le matin s'efforçait-il de convaincre ses amis de la nécessité de provoquer cet aristocrate, comme il l'appelait, qui prêchait la morale d'un ton d'autorité insupportable.

— Alors provoque-le toi-même, — s'écria-t-on de toute part.

— Je le ferais très volontiers, messieurs, — disait l'enragé Samourski en agitant terriblement ses bras et heurtant à chaque instant quelqu'un avec son tuyau de pipe — je serais capable de me battre pour tous; mais quoique la bravoure ne me manque pas, je suis un médiocre duelliste et je crains de vous faire honte.

Le blanc-bec, qui hier était plein de menaces, se bornait aujourd'hui à exciter Palivoda sans vouloir trop se mettre en avant. Au moment où les amis de Palivoda, s'étant réunis dans son logement, s'amusaient bruyamment, faisant sauter en l'air des bouchons de champagne, Graba parut d'une manière tout à fait inespérée au milieu de la compagnie. La stupéfaction s'empara de tous, leurs yeux s'injectèrent de sang, ils se regardèrent en se poussant mutuellement du coude; le seul Palivoda, avec un sourire poli sur les lèvres, s'avança vers lui. Samourski, saisissant le pan de son habit, en avalant avec effort le pain dont sa bouche était pleine, lui souffla à voix basse:

— Vois-tu, vois-tu, cela a transpiré! C'est un poltron, il s'excusera, il te demandera pardon, tiens-toi ferme et en cas de nécessité provoque-le, malpeste! provoque-le, nous sommes avec toi.

L'a-t-il entendu, ou non, le fait est que Palivoda lui tendit la main et l'invita à prendre part au

déjeuner. Mais le grave Graba, après l'avoir remercié, le prit à part.

— J'ai deux mots à vous dire en secret, — et lui prenant la bras, il l'entraîna dans la chambre voisine.

Samourski s'empressa de le suivre sur la pointe des pieds en grommelant :

— Au moins, qu'il nous demande pardon publiquement, à toi et à moi !

Mais avant qu'il eût fini, la porte se referma sans pitié, au nez de ce conseiller importun.

— Cher M. Constantin, s'écria Graba en lui prenant les deux mains et fixant les yeux du jeune homme, si je ne respectais vos parents, si je ne ressentais pour vous une sympathie véritable et si je ne désirais votre bien, vous ne me verriez pas chez vous ; n'attribuez pourtant pas ma visite à une intrigue électorale, c'est une démarche purement amicale et personnelle.

Palivoda salua en silence.

— Voulez-vous recevoir un avis du vieil ami de votre maison ? et le bienveillant avertissement d'un homme qui voudrait vous voir placé dans la situation qui vous est due ? Est-ce que mon procédé ne vous offense pas ?

Malgré lui, Palivoda sentait l'influence d'un homme qui avait de la supériorité sur lui ; il sentait

en lui quelque chose d'anormal, qui ne lui permettait point de se comporter avec Graba comme il avait l'habitude de le faire avec d'autres. Il répondit donc, lentement, avec une certaine émotion :

— Pourquoi ne pourrais-je pas suivre un bon conseil ?

— Je suis bien aise de vous trouver dans de telles dispositions. Samourski a dû vous relater ce que je lui ai dit, quand il est venu me voir pour parler de votre candidature au poste de maréchal. Je lui ai dit ce que je veux vous répéter ici en face et à cœur ouvert : M Constantin doit avant tout réformer sa vie, se réconcilier avec sa mère, éloigner de sa personne des parasites, qui l'entraînent à une vie déréglée, à une perte de temps et le ruinent. Quand, avec l'aide de Dieu ! il deviendra un homme, dans toute l'acception du mot, oh ! alors, avec joie nous le conduirons, même au poste de maréchal de la province.

Palivoda se troubla, se refroigna, le sang lui monta au visage.

— Vous trouvez donc, Monsieur, dit-il visiblement désorienté — que ma conduite n'est pas telle qu'elle devrait être ?

-- Je le trouve et je vous le dis en face. Devant des étrangers peut-être je saurais vous défendre ;

à quatre yeux je vous blâme. Jeune, fort, capable, riche, n'avez-vous rien de mieux à faire que de passer votre vie dans des orgies, boire, jouer aux cartes et engraisser ces fainéants dont vous encouragez la paresse! Et votre procédé avec votre mère?

— Quant à ceci, je crois que je ne dois rendre de compte à personne?

— Vous êtes dans l'erreur; l'homme doit rendre compte, à Dieu et aux hommes de chacune de ses actions. Dieu juge la conduite de l'homme, d'après sa conscience: ses actions visibles sont du ressort des hommes: de ces actions différentes, se fait un tout de la vie sociale: vous donnez un mauvais exemple.

— Mais qui êtes-vous donc? — s'écria Palivoda avec vivacité — pour venir me prêcher la morale ici?

— Je suis votre sincère ami. plus expérimenté et poussé par la conscience pour vous dire la vérité.

— Mais je ne vous la demande pas.

— Je vous la donne de mon initiative, vous en ferez ce que vous voudrez. Vous avez un cœur droit, vos compagnons vous troublent la tête; rentrez un peu en vous même... recueillez-vous, je vous regrette sincèrement. Ne croyez pas que je sois venu ici

avec une autre pensée que celle de la plus sincère amitié pour vous, et seulement pour vous?

— Merci, merci, dit en frisant sa moustache Palivoda — mais....

— Je comprends — interrompit Graba — je comprends que la fausse honte vous retient de suivre la voie qui au fond ne diffère pas de la vôtre. Faites cela sans éclat, avec ménagement; le plus urgent est de changer de vie. Réconciliez-vous avec votre mère, en faisant le premier pas. Eh bien! franchement, êtes-vous content de cette vie que vous menez? — ajouta-t-il. Est-ce que dans ces moments d'oubli, la sensation, le découragement, la tristesse, le désespoir presque, ne vous saisissent-ils pas quelquefois? Est-ce que ces causeries creuses et ces veilles prolongées ne vous lassent pas? Ne prenez-vous pas l'étourdissement pour du bonheur? Dites?

Palivoda baissa la tête et se tut. Après quoi il la releva brusquement et, avec une larme à l'œil, il demanda doucement à Graba, évitant la réponse :

— Mais qu'avez-vous contre mon projet de me porter candidat au poste de maréchal du district! Il est vrai que je ne me soucie pas de ce titre.

— Parce que le titre n'est pas en cause ici; c'est une belle et lourde tâche que cet emploi. Vous sentez-vous assez de force pour le remplir?

— Pour vous dire la vérité, je sens que je ne serais pas inférieur au maréchal actuel.

— On ne doit pas l'imiter. Avez-vous pris en considération comment on doit accomplir cette charge? Avez-vous assez d'énergie pour vous opposer aux relations, aux liens d'amitié, de parenté; aux prières, aux menaces même quelquefois? Saurez-vous veiller sur l'affaire de l'orphelin et de la veuve; du paysan dans ses rapports avec le noble? Avez-vous assez de ténacité, de réflexion et de sang-froid pour représenter partout le district dignement, prendre son parti, y maintenir l'ordre et la justice confiés à votre sollicitude et à votre conscience? Se surveiller soi-même, aussi bien que les autres: se plaindre quand la vérité l'ordonne, se brouiller quand la conscience l'exige, persécuter les malfaiteurs et les larrons, que vous devez chasser de tous les recoins: en avez-vous la force? dites-le sans ambiguïté?

Palivoda se tenait assez perplexe, visiblement indécis; comment tourner ce dilemme? Mais on voyait que la vérité a pénétré jusqu'au fond de son cœur, la honte seule en retenait l'aveu.

— Enfin, cher M. Constantin, je dois vous dire l'essentiel: d'après tout ce que je vois vous ne serez pas élu, malgré les plus actives démarches de vos amis. Pourquoi vous exposer à un fiasco certain?

— Vous croyez qu'il est certain ?

— Sans aucun doute ! Il vaut mieux se démettre de sa candidature quand il en est temps encore.

Il finissait ces paroles. quand, après un conciliabule bruyant, qui se tenait dans la première chambre, Samourski, en compagnie de Prouski, jeune homme qui dans sa vie a eu quatre duels et mangeait huit déjeuners, qui en sont le complément obligé, entrèrent sans invitation, en ouvrant la porte avec fracas ; les visages enflammés présageaient l'orage. Prouski s'avança hardiment en reproussant Palivoda, qui voulait le calmer, droit à Graba. et à voix haute s'écria :

— Ces réconciliations et ces replâtrages ne mèneront à rien, vous avez offensé M. Constantin, en en parlant à Samourski d'une manière inconvenante, et en le faisant vous avez en même temps offensé ses amis ; je viens donc, en leur nom, vous demander satisfaction.

Graba, avec un sourire de pitié, regardait Prouski, puis Palivoda, qui, confus, démonté, restait interdit en tordant sa moustache.

— Quelle espèce de satisfaction demandez-vous ? — dit Graba lentement.

— Ou vous demanderez pardon publiquement, ou nous nous battons.

— Pourquoi dois-je demander pardon ?

— D'avoir parlé, comme vous l'avez fait, à Samourski de Palivoda; vous devez le rétracter.

— Et si je ne le fais pas?

— Alors, nous nous battons.

— Et après? — demanda Graba.

— Monsieur se permet de plaisanter — dit Prouski.

— Que Dieu m'en garde! c'est une affaire très sérieuse: de quoi plaisanterais-je du reste, si ce n'est peut-être de votre fanfaronnade et du désir que vous manifestez d'être blessé par moi?

— C'est ce que nous verrons!

— Le doute n'est pas possible — dit Graba — j'ai le premier coup comme provoqué.

— Cela se peut.

— Je ne veux point vous priver de votre bras droit, indispensable à friser votre moustache victorieuse; je me bornerai donc à traverser avec ma balle votre bras gauche, ne voulant pas vous tuer: vous avez encore tant de choses à apprendre dans votre vie, qu'il serait impardonnable de ma part de la briser avant le temps.

Prouski et Samourski, malgré leur animation ridicule, sont rentrés un peu en eux-mêmes, grâce à l'ironie et au sang-froid de Graba.

Palivoda partit d'un grand éclat de rire. Leur adversaire restait tranquille. — Alors — dit-il — vous me provoquez?

Il n'était plus possible de se rétracter.

— Oui, je vous provoque, — s'écria Prouski.

— Nous verrons ce qu'il en sera de cette fanterie! — Graba s'approcha avec un soupir du jeune homme, qui puisait en vain le courage qui l'abandonnait déjà, dans les yeux de Samourski et de Palivoda.

— Cher M. Prouski, à quoi bon cette farce entre nous? Palivoda n'a rien contre moi, il ne m'en veut pas parce que j'ai parlé de lui, nous nous sommes franchement expliqués: seriez-vous personnellement offensé par moi?

— Je le suis personnellement; si ce n'est par autre chose, c'est par vos plaisanteries déplacées.

— Si vous voulez, je vous demande pardon pour ces plaisanteries: vous en étiez cause vous-même, et elles me sont échappées par manque d'attention, voyant cette fougue de jeunesse, si mal employée! Croyez-moi, le duel n'est pas une chose si belle et si grande pour qu'on puisse s'en glorifier. Faire usage du courage que Dieu nous a donné, pour se placer devant la balle fraternelle et viser le cœur d'un frère, c'est ce qu'on peut faire de pire.

— A quoi cela tend-il? — demanda, en se rengeant, Prouski, qui recommençait à caresser sa moustache.

— A éviter le duel, — répondit Graba. Le duel

sans une cause majeure ne doit pas être admis; il ne vous procurera pas de nouveaux lauriers, et pour moi ce serait une bien pénible extrémité.

— Il est déjà impossible de l'éviter: nous devons nous battre — s'écria Prouski, se posant en mata-more.

— De mon côté, il n'y a qu'une clause — repartit froidement Graba.

— Ah! il y a des clauses, grâce à Dieu! — s'écria méchamment Prouski.

Oh! mon Dieu, oui, il y a une clause. Monsieur Constantin, n'avez-vous pas des pistolets?

— J'en ai, et de très bons, de Lazzaro Coménazzo.

— Et sûrement chargés?

— Il n'y a qu'un moment.

Prouski jeta un regard autour de lui, non sans une certaine appréhension.

— M'y voici, j'ai une prière à vous faire, c'est de vouloir bien être les juges de mon adresse, eu égard qu'en voulant se mesurer avec moi on s'expose inutilement à un péril certain.

— C'est une outrecuidance insupportable — s'écria le jeune bravache troublé.

— Nommez cela comme il vous plaira; en attendant, que le cher hôte veuille nous prêter ses pistolets et nous accompagner au jardin.

Tous suivirent Graba, qui de son bras fort fit sauter la porte, calfeutrée pour l'hiver, donnant dans la cour, et sortit le premier. S'étant convaincu que la place était entourée de tous côtés par une cloison en planches, il plaça une cible, y fit enfoncer des clous, et après avoir observé avec attention l'arme, dit à Prouski :

— Si je manque une fois, je vous autorise à vous moquer de moi tant que vous voudrez. — Ce disant, au milieu d'un profond silence, que ne troublait aucun des assistants, Graba lâcha ses dix coups et encloua avec ses dix balles les pointes aiguës des clous.

Après quoi, se tournant vers l'hôte : — Ces pistolets sont excellents, dit-il — et prenant par le bras Prouski il ajouta : — Dites-moi, Monsieur, puis-je en conscience accepter votre provocation et me battre avec vous ?

Prouski, pâle, bredouilla.

— Ce n'est pas la même chose — s'écria Samourski — de viser la cible ou un homme.

— Assurément — dit Graba, — ainsi si M. Prouski l'exige, je suis à ses ordres.

Mais Palivoda s'interposa et les adversaires se réconcilièrent à la grande satisfaction de tous les deux : Graba prit congé de la compagnie, reconduit par les regards curieux des jeunes gens.

— Chers messieurs! — s'écria Palivoda, se laissant choir sur une chaise, quand la porte se ferma, — c'est un homme que j'honore, non pas absolument parce qu'il tire si bien, ce qui a sa valeur, mais pour son caractère et sa bravoure; car il vous aborde hardiment sans mâcher la vérité la plus amère. Je vous dirais, que c'est même à mon corps défendant que je le fais, mais il m'est impossible d'en agir autrement! Il m'a ouvert les yeux, cette charge n'est pas pour moi, je n'en veux plus!

— Comment! vous reculez? — s'écrièrent tumultueusement ces messieurs, en entourant Palivoda.

— Serez-vous faible à ce point — s'écria Samourski, en élevant la voix et son tuyau de pipe par un geste tragique.

— Nommez cela de la faiblesse, si bon vous semble, peu m'importe: mais ce qui est certain, c'est que je retire ma candidature.

— C'est comme cela! — dit en tordant sa moustache Samourski, qui fondait de grands projets sur l'élection de M. Constantin, comptant d'avance, comme s'il l'avait dans sa poche, sur l'administration du village contigu à sa ferme.

— Oui, reprit Palivoda, vos intentions étaient les meilleures, mais, grâce à Dieu! je me suis ravisé

à temps, en prévoyant le ridicule qui retomberait sur moi.

— Tu aurais été élu! foi d'honnête homme, tu aurais été élu! — s'écria Samourski.

— Non, reprit froidement Palivoda.

— Comment, non? Nous aurions eu beaucoup de déboires, et en vain!

— Crachons là-dessus, s'écria Palivoda, en riant. — C'est de l'embarras, des soucis, des ennuis inutiles; au lieu de cela, sais-tu, faisons un troc de nos chevaux, troc de gentilhomme s'entend; nous ferons bombance ensuite et nous passerons notre temps gaiement.

— N'a qu'à l'être qui veut; quant à moi, je retire mon épingle du jeu.

Samourski cracha, s'assit sur une chaise avec tant de désespoir qu'elle craqua sous lui, et, faisant un mouvement désespéré avec sa main, il recommença à fumer sa pipe furieusement; à la fin il la jeta, enfonça son bonnet sur sa tête, sortit furieux sans mot dire, en grommelant sous son nez :

— Travaillez donc pour des ingrats; la reconnaissance n'existe plus! je m'en lave les mains!

Les jeunes gens, sans excepter Prouski, qui pour effacer sa provocation malencontreuse commençait à faire le récit de ses quatre duels et des huit déjeuners, dont on a parlé plus haut, recommencè-

rent unanimement à boire. On plaisantait sur les événements du matin, sur l'esprit guerrier de M. Graba, dont l'adversaire soutenait en l'assurant de sa parole d'honneur, et jurant ses grands dieux, que pour être vainqueur en duel, l'adresse et le savoir ne sont pas indispensables, mais que le courage et le bonheur font tout. Ainsi, le temps passa joyeusement jusqu'au soir, au milieu de la causerie générale égayée par les cartes et les bouteilles vidées. L'hôte s'absenta pour un moment et ne revint qu'après une heure, ému, pensif, ne voulant plus prendre part, ni au jeu, ni à l'entrain général.

Le bal public devait avoir lieu le soir qui s'approchait; toute la petite ville et les environs devaient s'y réunir; les femmes et les filles de plusieurs propriétaires ont obtenu la permission de venir à la ville. Les femmes des fonctionnaires et des habitants de la ville se préparaient à y occuper les premières places, aux endroits privilégiés à la danse et au souper. Je dois ajouter que quoiqu'on ait l'habitude de se moquer des réunions provinciales — il est vrai qu'elles prêtent souvent à rire — cependant aucun bal dans la capitale, avec ces formes officielles, ces toilettes de Paris et le fini le plus recherché, ne peut être comparé, sous le rapport du pittoresque, avec les petits bals des villes de district, où la diversité est plus grande, le con-

traste plus frappant, la gaieté sans contrainte et le laisser-aller illimité.

Entrons donc, pour un moment, dans cette salle éclairée et observons avec attention la société qui s'y est réunie : tout le monde y était, vu que dans une petite ville il n'en peut être autrement, personne n'en est exclu, si ce n'est quelque malheureux scribe de la chancellerie, auquel le tailleur n'a pas fini à temps son gilet à sensation, ou bien le chef du bureau, retenu par le cordonnier, qui ne lui a pas apporté ses bottes à l'heure dite. Le reste, par curiosité ou par désœuvrement, se presse dans la salle, ou s'en va dans le buffet, pour se griser en cachette, sous le prétexte du bal, ou, finalement, faute de mieux, regarde par les portes entrebâillées. Ceux qui ne veulent pas se presser aux portes, mouchent les chandelles. Les juifs mêmes, ne voulant pas être privés complètement de ce spectacle si intéressant, qui n'était pas accessible pour eux, le faisaient au moyen d'un procédé fort ingénieux, en regardant par les fentes et les interstices des fenêtres et des portes. Ils connaissaient donc les toilettes de toutes les dames les plus marquantes, les faits et gestes de tous les messieurs, afin de pouvoir en jaser le lendemain. Si tout le monde n'a pas le droit d'y prendre part, il n'est cependant défendu à personne de s'en occuper ; tous s'en

intéressent plus ou moins, d'une certaine manière. Et on a toujours à en dire quelque chose de bon ou de mauvais, selon l'impression reçue.

Cependant le bal actuel ne ressemblait point à ses pareils: il était plus somptueux, avait plus d'éclat et, grâce aux riches individus qui en faisaient partie, promettait de singer autant que possible les réunions des grandes villes.

En général, la société des petites villes, sans lui refuser sa participation, le regarde de travers, en soutenant qu'il est entaché d'aristocratie. Dans le cas présent, les jeunes gens se préparaient déjà à se mettre au premier rang avec les demoiselles N. dans le but d'humilier les sommités aristocratiques, qu'on soupçonnait d'avance d'usurpatrices. Un officier de hussards en congé, d'une grande taille, fort comme un lion, s'élançait à perte de vue dans les discussions, en assurant à tout le monde qu'il dirigerait la musique, pour faire noise aux aristocrates. En un mot, comme toujours chez nous, quoique personne encore n'a été ni humilié, ni offensé, chacun dressait ses batteries en conséquence. Heureusement on ne s'empressait pas dans la société choisie d'ouvrir le bal, de se mettre au premier rang, de diriger l'orchestre et d'occuper les places réputées privilégiées. La velléité de faire du

scandale se réduisit donc aux chuchotements et aux plaisanteries à demi-voix.

La réunion, malgré l'épithète d'aristocratique, que voulaient lui donner ceux qui la soupçonnaient partout là où elle ne se trouve point, promettait d'être nombreuse. Ceux qui ne pensaient pas danser allaient pour voir ; d'autres (hélas ! nous sommes de vrais singes) voulaient s'y trouver, croyant qu'il y aura foule : les hommes avaient déjà des tables à jeux assurées, un cabinet à fumer à part, et le punch romain préparé, dans la confection duquel excellait Caricato. Même l'Ecuyer Soumine, qui ne fréquentait jamais les réunions nombreuses, était indécis un moment sur ce qu'il devait faire : lorsqu'on lui annonça qu'Irène se trouvera à ce bal, et surtout quand il apprit que son petit-neveu Georges avec Graba étaient arrivés dans la petite ville. Il se tordait les cheveux, gourmandait Malcowski, ce qu'il n'avait l'habitude de faire que dans des circonstances difficiles ; crachait, frappait du pied et retombait dans une profonde rêverie alternativement. Après quoi, donnant contre-ordre pour le souper, qui devait se composer de soupe à l'oie marinée, il fit brosser son frac bleu aux boutons dorés, qu'il n'endossait qu'aux jours de grandes solennités, préparer ses pantalons gris cendré et

cirer ses bottes de Varsovie, avec des houppes en soie.

Tout cela faisait présager que l'Ecuyer allait se rendre au bal, ce qui ne lui est pas arrivé depuis sa naissance. Juste au moment où il faisait ces préparatifs, entra Georges dans la chambre qu'occupait son grand-oncle. Le petit vieillard le reçut assez bien, mais une grande impatience perçait visiblement, sous un dehors mal dissimulé d'indifférence et de politesse.

— Ah! c'est vous, Georges — s'écria-t-il, l'apercevant sur le seuil de la porte.

— Je suis venu avec M. Graba, dont l'aimable invitation m'a décidé à faire la connaissance de la petite ville.

— Oh! c'est ridicule! faire la connaissance de la petite ville! Tu écoutes cet original! ce cerveau malade! qui te tournera complètement la tête; c'est du temps perdu, sans nécessité. De qui feras-tu la connaissance ici? hein! d'Abraham, de Jos? Tu voudrais aussi connaître peut-être mon hôtelier Mordko? Il est intéressant à voir: la barbe longue d'une demi-aune et le nez de même. En outre il y a une réunion publique aujourd'hui, tête folle! Une réunion! idée baroque en vérité pour un Varsovien! avoue-le, de vouloir jouir des plaisirs de notre recoin!

Georges baissa la tête et s'assit pensif. L'Ecuyer commença en mordant ses lèvres à tambouriner avec ses doigts sur la table; soudain, sous l'influence d'une idée heureuse, il sursauta sur sa chaise et s'élança vers son petit-neveu et, après l'avoir embrassé chaleureusement avec des yeux brillants d'une pensée heureuse, s'écria :

— Georges, mon cher cœur! mille millions de bombes! écoute, voici un projet superbe! Tu verras!

— Qu'est-ce que c'est. M. l'Ecuyer?

— Qu'est-ce que c'est? un singulier et très excellent projet. Cher garçon, tu devrais au moins me baiser la main pour cela: une vraie inspiration! J'ai pour toi un parti, un parti superbe!

— Comment, un parti?

— Un mariage incomparable.

— Mais je ne pense pas me marier.

— Balivernes que tout cela! qui donc de vous autres, petits maîtres sans fortune, ne voudrait pas se marier richement, s'il l'aurait pu? Vos cœurs sont vides. Vous ne pensez qu'à bien emplir vos poches.

— Monsieur l'Ecuyer! — dit Georges avec indignation

— Tu ferais mieux d'écouter! — dit l'Ecuyer, en tirillant son bouton, tu ferais mieux d'écouter avec attention. Tu es venu, je crois, avec M. Graba.

— Oui, je vous l'ai déjà dit.

— Eh bien! tu ne sais rien? Premièrement que Graba a une femme, belle comme un ange, avec laquelle il ne vit pas, parce qu'elle l'a quitté. C'est un homme insupportable, l'esprit à l'envers; secondement, il a une très jolie fille, jeune, modeste bonne, en un mot, une créature excellente, un vrai bijou, et elle sera riche, à peu près comme M^{lle} Irène. Même si, comme j'ai ouï dire, cet original de Graba veut partager sa fortune en deux parts égales entre ses enfants, elle aurait plus qu'Irène. Est-ce que tu comprends cela? jolie, agréable, douce! Irène est une maîtresse femme, elle ne se laisserait pas conduire, oh! oh! tandis que c'est une enfant, obéissante, bonne, craintive. Comprends-tu aujourd'hui au bal, ajouta-t-il avec insistance -- je te présenterais à M^{me} Graba; je suis sur un bon pied avec elle. Après cela je m'occupe de ton mariage; je leur ferai pressentir que tu es mon héritier; et Tourza-Goura vaut quelque chose! Tu es reçu, marié, riche, heureux, et c'est tout; que le diable m'emporte! Eh bien? — demanda-t-il enfin, en le serrant fortement dans ses bras.

Mais Georges restait impassible et se taisait, presque fâché!

— Cher M. l'Ecuyer, dit-il avec un triste sou-

rire, je vous remercie de tout mon cœur, mais je ne pense pas me marier.

— Comment, mon cher, sérieusement?

— Le plus sérieusement du monde — répondit Georges, avec assurance.

L'Écuyer le regarda en face, tourna sur ses talons et s'écria:

— Oh! tu mens, mon mignon, nous irons ensemble au bal: je te présenterai. Le feras-tu pour moi?

— Mais pourquoi pas? je ferais volontiers cette connaissance.

— Il est tout naturel que tu ailles avec moi, surtout que Graba n'y sera pas, ce n'est pas dans ses habitudes.

— Mais j'ai entendu dire que M. l'Écuyer ne les fréquentait pas de même?

— Au contraire, j'y vais quelquefois.

— Tu peux t'en convaincre, en voyant Malcowski brosser mon frac bleu: ce n'est pas sans raison. Donc va, habille-toi, reviens et nous partons.

Le vieux Nemrod polésien frota ses mains, frappa du pied de contentement, en se disant à lui-même:

— Voilà une heureuse idée. — Après quoi, il marcha par la chambre de long en large.

— Entre nous soit dit — ajouta-t-il, moitié à

soi-même, moitié à Georges, — Irène est une créature volontaire et passablement gâtée; je l'aime, mais c'est pitié de la voir. — Est-ce que c'était nécessaire, par exemple, d'aller à cet incendie? Cette tête s'enflamme si facilement!

Georges se taisait.

— Hein? — demanda son oncle.

— Elle a du cœur.

— Oh! quant à cela. c'est vrai; elle en a un, c'est de l'or pur! — s'écria l'Ecuyer en s'oubliant. Un cœur d'ange. — Mais s'apercevant bientôt de sa compromettante prolixité, il ajouta plus froidement: — c'est l'impressionnabilité de la tête plutôt, et du cœur peut être! Du reste, Dieu seul le sait. Fais donc avant la connaissance de la fille de Graba. Je te dis que c'est un morceau de choix. Une poulette toute jeunette.

Georges haussa les épaules. — Il était temps d'aller s'habiller. Il sortit donc, après avoir salué silencieusement son oncle.

A peine dehors, il se rencontra nez à nez avec le Capitaine, qui se promenait devant la porte d'une misérable maison, où il occupait par avarice un logement; il avait son inséparable sac à tabac attaché au bouton de son habit, une tabatière dans la poche et un brûle-gueule entre les dents. Le Capitaine, qui restait comme en sentinelle, apercevant

Georges, se confondit en salutations, et en saisissant sa main, qu'il serra très fort en signe d'amitié, s'empara de lui et ne le lâcha plus jusqu'à ce qu'il n'ait consenti bien malgré lui à entrer pour un moment dans sa chambre.

Le Capitaine logeait, non seulement chez un juif, mais, comme les logements étaient chers, il partageait sa chambre avec lui. Quand ils entrèrent dans ce petit réduit on a dû ôter d'un bahut des livres pieux, des robes, des jupes, des pots et des jattes, afin de faire de la place pour le nouveau venu.

— Savez-vous, Monsieur — dit le Capitaine, en se courbant outre mesure et se penchant vers l'oreille de Georges — savez-vous de quoi il retourne? Donnez-moi votre parole d'honneur que vous ne répéterez pas ce que je vais vous dire.

— Volontiers.

— Il y a une clique, qui agit en dessous, pour contraindre l'Ecuyer à devenir maréchal.

— En vérité! — demanda Georges froidement — ah! c'est bien.

— Certainement que c'est bien! Vous avez la première nouvelle des élections.

— Je m'en réjouis bien; mais pourquoi en faire un mystère?

— Chut! nommément pour vous l'expliquer, et

encore pour une autre raison, j'ai voulu avoir un moment d'entretien avec vous. Pour le district, l'élection de l'Ecuyer est d'une importance capitale. — Ce projet aurait pu vous parvenir indirectement, et vous auriez pu le répéter à votre oncle, sans y attacher d'importance, quand, pour la réussite de cette idée, il faut absolument qu'il ne sache rien de ce qui se trame.

— Pourquoi? — demanda Georges.

— Hum! Parce qu'il aurait pu ne pas l'accepter. Et il sera trop tard, une fois élu.

— Mais pourquoi doit-il l'être absolument?

— Il y aurait beaucoup à en dire! Vous comprenez, c'est une affaire d'un intérêt général. — Autre chose maintenant: puis-je vous parler à cœur ouvert?

— Vous le pouvez.

— Voici de quoi il s'agit: si vous vouliez suivre les conseils de vos sincères amis, vous pourriez faire un brillant mariage ici. Ne perdez pas des yeux Mademoiselle Irène!..

— Permettez, Capitaine, votre projet me blesse! Je connais à peine M^{lle} Irène. Je ne forge donc pas des projets prématurés, n'ayant pas l'intention de me marier encore. Si jamais l'idée m'en venait, c'est uniquement l'attachement qui me guiderait.

Le Capitaine se recueillit, souffla la cendre de

sa pipe, juste aux yeux d'une juive qui passait alors à côté de lui.

— Ainsi, vous revenez demain à Varsovie ? — demanda-t-il.

— Probablement ces jours-ci.

— A quoi bon ? ne serait-il pas plus sensé de se fixer près de l'oncle ?

— Ici, rien ne m'attire.

— Vous avez dit vous-même, je crois, ou, peut-être, c'est votre estimable oncle, je ne m'en rappelle pas bien, que vos biens de la grande Pologne ne vous appartiennent presque plus.

— C'est vrai.

— Serait-ce donc déplacé de recommencer ici, à l'aide du travail, votre fortune ? La Polésie, Monsieur, est un pays unique pour cela. Il est vrai que ce n'est que du sable ; mais n'avons-nous pas des bœufs, de l'eau-de-vie, du goudron, des brebis pour rehausser la valeur de la terre, sans compter que les dépenses sont nulles : un gros empoché ne voit plus le jour (*). Savez-vous, Monsieur, que pour vous retenir dans nos contrées...

— Je vous en suis bien reconnaissant, mais quelle peut être la cause de vos bonnes dispositions pour moi ?

(*) N. T. C'était peut-être jadis, pour des pingres comme lui.

— Mon cher Monsieur — dit-il en saluant et en s'épanchant avec un abandon parfaitement joué, — depuis le moment où je fis votre connaissance, j'ai ressenti pour vous l'amitié et la considération la plus sincère; du reste, croyez-en ce que vous voudrez, je veux vous proposer une excellente affaire. Prenez en ferme une terre d'un très bon rapport et à bon marché; quant au paiement, je le prends sur moi, vous ne m'en payerez seulement que l'intérêt.

Georges, ébahi, se leva et répondit assez froidement:

— Je n'ai pas le droit de recevoir une telle offre de vous.

Le Capitaine fit rasseoir de force Georges.

— Ecoutez, mon respectable Monsieur, vous ne voulez pas croire qu'un homme puisse faire du bien à un autre, surtout quand cela ne lui coûte rien, hein? vous nourrissez des soupçons contre moi?

— Pardonnez-moi, mais l'étrange intérêt que vous prenez à mon sort...

— Eh bien! peu importe! J'ai peut-être mon intérêt là-dessus.

— Je vous dirai donc franchement que ne comprenant rien à la chose, je ne puis entrer dans aucune affaire, avant de la mieux connaître.

Le Capitaine se gratta l'oreille et resta indécis.

— Je vous demande une grâce — dit-il — c'est de ne pas partir avant de me voir.

— J'y consens.

— Irez-vous au bal?

— J'y vais avec mon oncle.

— Comment? M. l'Ecuyer se propose d'y assister aussi? Oh! alors, moi aussi j'y serai — s'écria le Capitaine.

— Holà! Grégoire, mon frac et les bottes de Zitomire.

Georges prit congé de l'impénétrable Capitaine et se rendit chez lui. Il logeait ensemble avec les Graba. Il les trouva occupés à débattre une question, lorsqu'il franchit le seuil pensif et triste, et tellement transformé, que si ses anciens compagnons de folies l'avaient vu, ils se seraient persuadés qu'il avait perdu énormément au jeu ou encore quelque chose de pis, car de leur temps il ne se trouvait jamais dans une disposition d'esprit aussi noire.

Le front de Graba père était serein, de cette sérénité d'honnête homme que rien n'abat, cependant, un peu plus ému, le visage animé; dans le regard, comme une espèce de reflet à peine sensible d'une passion non domptée, comme une larme tremblante à l'œil se faisait voir contre l'habitude. Il parlait avec tristesse à son fils, qui paraissait l'écouter avec soumission et déférence. Georges passa sur la

pointe des pieds, ne voulant pas déranger leur entretien, et se dirigea vers sa petite chambrette pour s'habiller au plus vite.

— Serez-vous à cette soirée? lui demanda Graba.

— J'y serai avec mon oncle.

— Et mon fils aussi.

— Et vous? demanda Soumine.

— Eh! moi, moi, — répondit avec un certain mystère et confusion Graba — moi peut-être, pour un moment, ou pas du tout.

— Blâmeriez-vous une pareille réunion?

— La blâmer? Non, elle est nécessaire, aux jeunes et aux vieux comme diversion à la pensée; le frottement avec le monde considéré dans son entier est tout à fait autre chose qu'individuellement. Moi, j'ai mes raisons particulières, grâce auxquelles peut-être je n'y serai pas. Amusez-vous bien, pour vous et pour moi — ajouta-t-il tristement, et en souriant il sortit brusquement.

X.

Georges à Edmond.

L'homme qui change doit nécessairement influencer sur sa manière d'écrire, parce que la parole et l'écriture doivent peindre celui de qui elles émanent. Pardonne-moi, mais mes lettres gaies et frivoles ne

se répèteront plus; moi aussi je suis tout autre : tu me renierais peut-être et ne me reconnaîtrais plus. Je sens le besoin d'épancher le trop plein de mes pensées à quelqu'un. Voilà pourquoi, après un laps de temps assez long, je me permets de te fatiguer de nouveau de mes lettres. Tu as un cœur, l'indifférence n'est pas ton défaut. Voilà pourquoi, en t'écrivant, cher Edmond, je ne pense pas m'exposer aux railleries, qui m'assailliraient sans faute, si je m'adressais à d'autres.

Je ne me rappelle pas de quoi je t'ai parlé dans ma dernière lettre; mais peu importe. Tu sais pourtant que depuis quelques jours je suis dans la ville du district: j'aurais dû t'écrire depuis quelques mois, car ces courtes journées sont si différentes de ma vie passée, qu'elles paraissent en être séparées par des années entières.

— Tu sais et connais, par mes dernières lettres, le mystérieux Ecuyer Soumine et le rusé Capitaine et le respectable Graba, dans la société duquel je me trouve presque toujours, enfin toute la société locale, dont je t'ai envoyé des esquisses dans mes précédentes lettres. Dernièrement nous avons eu un bal ici, qui a réuni une société assez nombreuse des environs Irène en était reine comme toujours et partout, non par l'originalité du caractère, malgré que les dames lui donnaient l'épithète d'excen-

trique, mais bien par sa beauté, son esprit et ses charmes, qu'il est impossible de nier. Mon oncle avait l'air, près d'elle, d'une couveuse qui étend ses ailes sur son unique poussin. Il était si zélé, si plein de sollicitude, surtout il la défendait si bien de moi, au moyen d'une si excellente manœuvre de la stratégie de tuteur, que j'en étais émerveillé : il faisait son possible pour détourner ma passion, qu'il soupçonnait, sur un autre objet. Il insistait donc de me mettre en bonnes relations avec M^{me} Graba, excessivement douillette et d'une grande beauté et qui a une très riche fille à marier. Cette dame n'ayant pas probablement sous la main d'adulateur, m'a reçu très gracieusement, peut-être grâce à mon français passable et à mes manières supportables; elle acceptait mes hommages pour elle-même, sans vouloir me présenter à sa fille. Quant à moi, malgré l'extrême régularité de ses traits, je ne la trouvais pas à mon goût. C'est quelque chose qui n'est pas de notre siècle, une créature exceptionnelle, et si délicate, si malheureuse, si fragile, qu'on devait craindre qu'en touchant sa main on ne la tue! qu'un soupir ne l'impressionne comme un coup de tonnerre.

Oh! je préfère Irène!

Il fallait la voir, entourée de jeunes gens, qui ne lui laissaient pas de repos, l'accablant d'hom-

mages, de flatteries, d'encens; comme elle était tranquille, sûre d'elle-même, gaie, sereine, et comme elle ne leur épargnait pas la vérité. Chacun de ces muguets, après avoir lié avec elle la conversation, s'en allait l'oreille basse, battu sur tous les points. J'étais exclu de ce cercle magique, grâce à mon oncle, qui a si adroitement mêlé les cartes. M^{me} Graba s'occupait de moi pendant toute la soirée; en vain je voulais m'échapper, je dus tenir ses flacons, courir après ses domestiques, la faire danser (car malgré sa faiblesse elle aime la danse à la passion), en un mot faire une cour assidue, bien malgré moi, sans pouvoir briser mes chaînes. Grâce à ma nature et à mes habitudes, je suis poli, c'est cette sottise politesse qui m'a joué ce tour, je n'ai pu la quitter, même pour un moment: mes yeux et mon cœur étaient près d'Irène, mais mon corps se trouvait rivé, par politesse et convenance, près de cette dame nerveuse, qui récompensait mes assiduités par le récit de son état maladif et de tous ses malheurs.

A la fin des fins, j'ai pu m'arracher de ses mains, quand, affaiblie et fatiguée, elle quitta le bal. Je la reconduisis à sa voiture, je la fis asseoir, je fermai la portière et, au pas de course, je revins près d'Irène, qui me regarda presque avec mépris.

Je conclus de son regard que mon oncle a dû me jouer un tour à sa façon.

— Vous avez dû passer agréablement la soirée? — me demanda-t-elle avec ironie.

— Agréablement, ou non, il est certain que ce qui m'est arrivé n'est pas le résultat de ma volonté — répondis-je.

— Impossible, car vous avez vous-même demandé à votre oncle de vous présenter à cette dame.

— Moi? — m'écriai-je, au comble de la surprise — moi, j'ai demandé?

Elle me regarda et dit à voix basse :

— Vous jouez parfaitement la comédie, vous ou votre oncle!

Je n'ai plus soufflé mot, ne voulant point accabler mon grand-oncle, quoique le vieux filou m'a joué un terrible tour. Irène était déjà avec moi tout à fait autre: après un court entretien, elle se leva en se plaignant de l'ennui et de la fatigue, et me laissa désespéré. Je l'ai reconduite de mon regard et je voulais suivre au plus vite son exemple en quittant cette soirée, quand sur le seuil de la porte je rencontrai le Capitaine, qui avait retenu Irène et causait vivement avec elle.

— Quel homme précieux que cet Ecuyer avec ses farces — disait-il à Irène en me retenant par

la main. — Tu ne sais pas, ma cousine, quel plat de sa façon il a servi à M. Georges ?

— A Monsieur Georges ?

— Mais oui, il l'a jeté en pâture à M^{me} Graba, le vieux farceur, et encore il a fait accroire à tout le monde que c'est à sa propre demande qu'il l'a fait, et tout cela n'est autre chose que le désir de sa part de rendre à M. Georges le séjour d'ici insupportable, et de le renvoyer à ses affaires, en grande Pologne... Bon, excellent Ecuyer! quel cœur, quelle sollicitude! Il voudrait tant le renvoyer, craignant qu'il ne reste trop longtemps dans le pays, au détriment de ses intérêts: car au fond, tout a son prix, mais les affaires avant tout. — Après avoir dit ces mots, il salua Irène, qui s'éloignait et me retenant: — Tenez, me souffla-t-il à l'oreille, la petite cousine paraît ne pas être de la meilleure humeur! hein? Je ne la vis jamais dans cette disposition d'esprit, depuis que je la connais. Il y a du louche là-dedans. Il y a quelque chose, c'est sûr! Si j'étais jeune comme vous, je pourrais le deviner: ne partez pas, ne partez pas, qui sait ce qui peut advenir! — Et me laissant, il se perdit dans la foule. Mais je n'eus pas le temps de franchir la porte, quand l'Ecuyer s'empara de moi d'une manière cordiale.

— Eh quoi? mille millions de bombes, tu veux

t'en aller à jeun, avant le souper ? tu ne feras que rêver des bohémiens toute la nuit. Tu n'es pas digne du nom polonais, si tu peux dormir l'estomac vide. Fi ! fi ! mille lièvres ! Viens avec moi, je ne te permettrai pas de déchoir ! Je m'aperçois que tu es triste et pensif ? Hein ! déjà la belle dame ? C'est vrai, qu'elle est belle. Oh ! mauvais sujet !

— Grâce à l'estimable Ecuyer, la belle dame, m'a bien ennuyé.

— Ta, ta, ta, qui ne travaille pas, n'a pas. Souviens-toi de la fille : si tu en veux ? fais la cour à la mère.

— De grâce, M. l'Ecuyer, laissez-moi tranquille avec vos projets

— Oh ! voyez donc cet orgueilleux-là, ce Spartiate, qui ne veut pas qu'on lui fasse du bien. Nous vous connaissons, fin merle ! — Allons manger, viens.

Nous entrâmes par le buffet dans une petite chambre mystérieuse où l'on ne nous laissa pas entrer sans une certaine hésitation. C'était un temple de jeu, inaccessible aux profanes.

Dans un petit bouge enfumé, long, en forme de tiroir, les uns mangeaient à la hâte, les autres entouraient le tapis vert, s'escrimant au pharaon. Il y avait peut-être un millier de ducats en jeu. Tu sais comme j'aime à jouer ; je ne dirai donc pas que

cette vue n'ait pas eu quelque attrait, pour moi : en voyant ces joueurs, je ressentis comme une espèce d'émotion. d'irritation, qui a remué ma passion assoupie, surtout après ce jeûne forcé, qui outre le *mariage* *) de mon oncle, m'a sevré de cette sensation agaçante.

En attendant on apporta à manger et mon oncle, prenant mon bras, s'approcha de la table, comme s'il voulait me tenter, me fit faire connaissance avec les joueurs, en m'interpellant de temps en temps nonchalamment.

— Eh bien ? n'essayeras-tu pas ?

Il faisait cette question comme s'il voulait me provoquer ; dans l'expression de ses yeux il y avait quelque chose d'indécis et d'indéfinissable : la répulsion et l'impatience, mêlées à une sorte d'entraînement violent, quoique voilé, incompréhensible pour moi.

A souper, il ne me regretta pas du vin vieux, d'une excellente qualité : en outre il fit apporter du champagne, ce qui mettait le comble à sa prodigalité, pour me griser, comme je l'appris plus tard. Tu sais que je ne bois pas mal, mais il absorba une telle quantité de liquide, que je ne comprends pas comment cela ne lui a pas porté à la tête. Il n'est

*) Sorte de jeu aux cartes.

devenu ni plus rouge, ni plus pâle, parlait comme à l'ordinaire, sans accélérer ni retarder ses phrases ; cependant, tout en m'excitant à boire, il a vidé à lui seul et consciencieusement six bouteilles de vin, sans compter une grande quantité d'eau-de-vie et de porter. A la fin, voyant que mon imagination était lucide, et qu'il n'a pu me vaincre, il fit apporter du punch et me força, déjà un peu pris de vin, à prendre part au jeu. Je m'opposai, en vain, il est vrai, assez faiblement : les vieilles habitudes parlent plus haut que la raison à peine réveillée : bientôt toutes les personnes présentes tournoyaient confusément à mes yeux, au milieu des bouffées de tabac. Ivre, je pris place à cette table, avec quelques dizaines de ducats dans ma poche et mon oncle, comme un démon tentateur se tenant derrière ma chaise, me glissa dans la main un rouleau de ducats en soufflant à mon oreille :

— Je suis votre associé.

Tu sais, Edmond, que je suis heureux au jeu, ayant beaucoup de routine : quoiqu'un peu soulé, mon oncle me versait toujours à boire, disant :

— Encore un coup, comme tu m'aimes !

Je commençai donc à jouer sérieusement et avec acharnement. Contre toutes les règles, l'Ecuyer m'entraînait à faire de grandes couches, mais malgré tout cela le bonheur, ou le malheur, voulait que

la folle chance ne me quittât pas ; à chaque tournée je passais par cinq, six fois, et à la fin du jeu je me trouvais possesseur de deux mille ducats environ. J'étais déjà complètement ivre, pouvant à peine me tenir sur mes jambes. L'Ecuyer, comme s'ils s'apitoyait sur mon sort, me proposa de prendre l'air frais et m'amena dans sa voiture.

Pouvais-je m'attendre à ce trait du traître ?

Ivre mort, privé de mon bon sens, il me mena, devine où ? — chez Irène !

Je voulais m'enfuir de la chambre, mais je me trouvais déjà devant elle comme un coupable sous le pilori. L'Ecuyer paraissait rayonnant ; il frottait ses mains, demandait pardon, riait, parlait, se remuait beaucoup. Moi je restais sur le seuil, subitement, comme par miracle, dégrisé, ayant recouvré mon bon sens, quoique j'avais beaucoup de difficulté à me tenir droit ; je saisis donc le dossier de la chaise, pour ne pas tomber ; grâce au désespoir et à la douleur sans nom qui oppressait ma poitrine, deux larmes brûlantes coulèrent sur mes joues en feu.

— Mais assieds-toi, Georges, car qui ne voit que tu as de la peine à te tenir sur les jambes ? — disait l'Ecuyer. — Faites-le donc asseoir, Madame ! — Tenez, c'est un brave, il boit comme une éponge, et avec quelle adresse il joue aux cartes ! Oh ! oh ! oh !

il a gagné près de deux mille ducats. Un vaillant, s'il en fut, Madame !

Après m'avoir recommandé de cette manière, il regarda Irène, dont le visage était au delà de toute expression empreint de mépris et de tristesse, recueillie et sévère en même temps.

Je me taisais, appelant la mort à mon aide.

En ce moment, le Capitaine avec Graba entrèrent subitement. A la vue du Capitaine, l'Ecuyer, comme après une douche froide, redevint sérieux, très poli, réservé, et paraissait avoir honte de quelque chose. Graba était sévère, comme un juge devant prononcer une condamnation. Dans les petits yeux gris du Capitaine errait un sourire malin de la victoire remportée. Un moment après, comme venant de m'apercevoir il s'écria :

— Et vous ici ? vous ici ? — et il partit d'un grand éclat de rire — quel inappréciable grand-papa ! — dit-il en embrassant l'Ecuyer, comme s'il voulait l'étouffer — voilà un modèle de parent, un tuteur exemplaire ! Il ne m'est jamais arrivé encore de voir traiter avec tant d'attachement un de ses parents. Savez-vous, Madame, que sa tendresse pour son neveu est si grande, que ne sachant comment le distraire au bal, de guerre lasse, il commença à l'enivrer, mais à l'enivrer !

L'oncle voulait en vain détourner la conversation.

— Mais M. l'Ecuyer aussi, en le faisant, a vidé au moins dix bouteilles, mais il n'a pas perdu la tête, il faut l'en féliciter. — Mais après cela, aviez-vous pitié de le placer par force au jeu ! ajouta le Capitaine en se tournant vers l'oncle, qui mordit ses lèvres, écarquilla ses yeux et ferma le poing comme s'il se préparait à la boxe. — Eh ! eh ! eh ! c'est une grâce spéciale de Dieu, que votre neveu n'a pas perdu son dernier gros !

J'ai remarqué qu'Irène jeta sur moi un regard de pitié et sur l'oncle un regard de reproche. Graba, en s'approchant, commença à me parler de quelque chose à l'oreille, mais je ne saurais dire quel en était le sujet, n'ayant pas eu en ce moment ma présence d'esprit. Avec la sollicitude d'un frère et d'un ami, il me fit doucement quitter la chambre. Pendant le trajet il ne me souffla mot. En me ramenant il me coucha et s'en alla, me confiant aux soins de Stanislas, qui savait parfaitement comment il fallait s'y prendre dans un tel cas. Le lendemain, quand, furieux contre moi-même et réduit au désespoir, je me démenais dans la chambre, mon nouvel ami entra et, après avoir fermé la porte avec soin, prenant une chaise, il me dit :

— Je vois, d'après votre visage, à quoi du reste je m'attendais, que l'événement d'hier, je puis dire le malheur (parce que c'en est un, que de se mon-

trer dans un tel état, à une personne qu'on estime) a produit sur vous une impression très fâcheuse.

— Ne m'en parlez pas ! — m'écriai-je.

— Au contraire, parlons-en — dit-il avec gravité — vous avez joué de malheur en venant ici, et vous pouvez être victime innocente d'un concours de circonstances étranges. Il aurait fallu parler longuement, pour me faire comprendre catégoriquement. — Connaissez-vous — me demanda-t-il, après un moment — le passé de votre oncle ?

— Je ne veux plus le connaître, de même que son passé ; je pars aujourd'hui !

— Doucement, doucement, et le cœur sur la main. A quoi bon biaiser ? le Capitaine m'a dit que vous n'avez plus de but précis en vous en allant d'ici ; bref, vous n'avez pas où vous rendre : avouez-le, même si cela devait vous coûter.

— Oh ! on a toujours de la place pour périr !

— Mais pourquoi périr ? — demanda Graba.

— Parce que la vie m'est à charge.

— Il y a remède à tout.

— Oui, à tout si vous voulez, mais avec une exception — répondis-je avec amertume. Vous permettez et vous voulez que je parle ouvertement : depuis le moment que je vis M^{lle} Irène, mon cœur n'était plus libre : je sais et je savais d'avance que c'est une folie, mais je ne pouvais pas refouler ce sen-

timent. Je me suis présenté hier devant elle, dans un tel état, que désormais ma condamnation est irrévocable à ses yeux. Qu'est-ce qui me reste ?

— Lui prouver, par une conduite postérieure, que ce n'était qu'un accident.

— Le sentiment ne se raisonne pas et l'impression ne s'efface point ; ce qui est arrivé hier ne peut plus se réparer et me condamne pour jamais.

— Et si M^{lle} Irène sait que vous ne vous êtes pas abaissé volontairement à cette action, ni pris part au jeu de votre gré ?

— Malgré cela l'impression reste.

— Peut-être la pitié ?

— Oh ! la pitié est effrayante ! celui qui est l'objet de la pitié ne peut être aimé ? Nous ressentons ce sentiment seulement pour les inférieurs.

— Vous le prenez sur un ton trop exalté, M. Georges — dit Graba, mais je vous dirai une seule vérité, moi qui vous justifie autant que je le puis ; tout cela ne vous serait pas arrivé, si votre vie était réglée par des principes sûrs et immuables. Ne vous fâchez pas. mais j'ai toujours l'habitude de dire la vérité en face. à vous que je connais à peine et à d'autres. Il ne faut jamais boire outre mesure, même pour le bon plaisir ou l'amitié d'autrui, et préférer leur colère à notre abaissement. Ensuite, est-il permis de jouer aux cartes ?

— Comment ?

— Le jeu est un passe-temps des peuples barbares ou tombés dans l'enfance. Il tue le temps, apprend l'avidité, abêtit, engendre les passions les plus pernicieuses en habituant à la fainéantise la plus nuisible. Je ne puis comprendre cet engouement; libre aux Indiens, aux cannibales, même aux lazaroni des quais de Naples, de se faire passer ce passe-temps: mais à nous!

— Vous condamnez donc le jeu, sans aucune exception ?

— Comme un legs de la barbarie ou le signe de la décadence.

— Mais c'est une lutte avec le sort, c'est...

— C'est ainsi que s'excusent les joueurs enragés: mais, au fond, c'est le vide, c'est le néant. C'est la plus impardonnable folie, cher Monsieur. Le but principal, pour eux, est de gagner de l'argent ou d'exalter le sentiment de l'émotion; mais est-il juste d'en demander au jeu? Et si, en voulant chercher de l'émotion, poussé au diapason de la passion, il avait fallu aller jusqu'au meurtre et devenir un assassin? seriez-vous capable de l'y aller chercher? Le jeu démoralise, au point que plus d'un qui s'y est assis honnête homme, s'est levé escroc, après quelques heures. Sachant comme il avilit, peut-on se jeter volontairement dans

ce brasier? Non, non, jamais jouer! au grand jamais!

— Vous avez raison — m'écriai-je. — Je vous donne ma parole que je ne jouerai plus.

— Et vous ferez bien. Mon Dieu! l'homme dont la vie n'est qu'un grain, dans le désert, un atome imperceptible, qui lui a été octroyé pour l'élever jusqu'à Lui, doit-il la prodiguer d'une telle manière? et pourquoi? juste Dieu! pour le jeu! Donc, au lieu de se désespérer, de s'en aller, et de périr, ce qui démontre la faiblesse, il faut changer de vie et se dire irrévocablement ce qu'on doit faire.

Je repris un peu courage; lui continuait.

— Renoncer à la paresse dans toute ses phases, au jeu; consacrer, diriger votre vie vers un seul but, l'utiliser pour ses frères, pour soi-même, au profit de son propre perfectionnement.

— Oui, pourrai-je, avec le désespoir au cœur, quand tout m'est insupportable, trouver assez de forces pour cela?

— Il le faut; des âmes faibles se désespèrent, sans compter des imbéciles.

— La passion ne peut-elle pas engendrer l'idiotisme?

— Ah! dit Graba avec tristesse et plus bas, — l'homme est toujours un homme; il peut tomber. Mais se réhabiliter, voilà le mérite, la victoire!

— Donnez-moi donc des conseils, du courage, que dois-je entreprendre ?

— Travaillez, en un mot — répondit Graba.

— Il faut donc commencer par quelque chose : que dois-je faire ?

— L'exploitation rurale est l'occupation la plus adaptée à notre tempérament instinctif et la plus conforme à nos tendances. Mais n'allez pas croire, Monsieur, que j'aie vous conseiller de vous enrichir aux dépens des pauvres *ilotes* ; ce serait un crime et pas autre chose. J'envisage ce genre de vie d'une tout autre manière. On peut gérer son domaine, sans pressurer les inférieurs ; en répandant autour de nous le bien-être, l'instruction et, par l'entendement de nos devoirs on peut influencer d'une manière salubre sur la population qui nous entoure, menant soi-même la vie sobre et active, en s'écartant un peu de ce monde qu'on appelle partout *excellentium* ; s'approcher de Dieu par la pensée, de nous-même par la réflexion, et des hommes par le sentiment. Dans votre jeunesse, vous avez abusé des plaisirs de la vie ; il faut vous guérir de ce penchant et cesser de l'envisager par son côté plaisant.

Il parlait, je l'écoutais, remarquez quel changement ; je me laissais dire tout cela et, qui plus est, j'ai décidé de suivre ses conseils. Lui et le Capi-

taine m'ont proposé de prendre en ferme un grand domaine délabré non loin de Tourza-Goura et de Roumiana, auxquelles il touche ; je me suis décidé à suivre leur conseil ; comprends-tu cela ?

Ce malheureux argent que j'ai gagné, dont la moitié revenait à mon oncle, qui n'en voulait pas, cet argent, dis-je, qui me brûle la main, qui m'a peut-être perdu aux yeux de la sévère Irène, est devenu comme par punition la pierre angulaire de mon avenir. Nous signons aujourd'hui le contrat de fermage, je paye l'argent au mois de mars et j'entre en possession de la ferme.

Je ne veux plus voir Irène et mon oncle. Je ne puis la voir parce que j'en ai honte, je la crains, parce que je l'aime ; mon oncle, dont je n'ai pu jusqu'à présent définir la conduite, m'a trahi, m'a repoussé ! pourquoi dois-je m'exposer à être mal reçu ? Il est vrai que depuis la dernière soirée il ressent comme une espèce de remords de conscience : il m'a rendu visite, a envoyé prendre de mes nouvelles, et en apprenant que le Capitaine et Graba prennent une part active à mes affaires et que je reste dans le pays il est inquiet et déclare être prêt à me venir en aide. Je ne lui ai rien répondu, respectant ses cheveux blancs, mais je lui fis sentir que dorénavant il n'y a rien de commun entre nous. Moque-toi tant que tu veux, en atten-

dant je m'empresse d'aller mettre la dernière main à mon affaire.

Ma nouvelle résidence se nomme Lapadliska, la bien nommée à ce qu'on dit, distante de deux lieues de Tourza-Goura et d'une lieue et demie de Roumiana, qu'elle touche. L'Ecuyer est venu me voir pour me prévenir que ce n'est que du sable, de la boue et un sol improductif; que cela n'a aucune valeur et que je perds en vain mon argent et mon temps. Il est clair qu'il voudrait m'éloigner plus loin, mais je tiens bon, avec courage. Je ne sais trop pourquoi il ne me laisse pas approcher d'Irène; moi-même je n'espère plus la revoir. Graba, après avoir appris ce qui se passe dans mon cœur (tu sais que je lui ai dit la vérité) me console. Je suis sûr que lui et le Capitaine (ce dernier pour faire noise à l'oncle) m'aideront sincèrement.

En attendant je tâcherai de découvrir le passé de mon grand-oncle et de dénouer des énigmes multiples qui m'entourent.

XI.

Edmond à Georges.

Dieu m'est témoin que par tes lettres je ne puis te comprendre, ni le gâchis dans lequel tu t'es embourbé ! Je me creuse inutilement la tête, pour me

rendre un compte exact du rôle que tu y joues, sans pouvoir démêler pourquoi ton protecteur *natus* est devenu ton ennemi, comme il paraît. Je conçois parfaitement que tu as pu te faire accroire que tu es amoureux: cela arrive quelquefois; moi-même, je me suis trouvé, à plusieurs reprises, dans une semblable position; mais tu considères ton amour, mon très-cher (souffre que je te le dise en ami), d'une manière trop grave et, selon moi, il n'y a pas de milieu grave et raisonnable en amour; l'amour réfléchi et froid est un non-sens.

Pauvre Georges! On voit que tu avais toujours la doublure allemande et sentimentale, quoique tu t'en cachais, comme un dandy ruiné fait avec celle de son habit râpé.

Comme tu es maintenant triste (expression polie), sans cesse la morale sur tes lèvres, engoué de ton insupportable Graba, cet éternel prêcheur, que je ne puis souffrir. Je te dirais sans ambages, que de toute cette histoire et cette odysée polésienne, le seul épisode de l'Ecuyer et du Capitaine, se querellant et s'embrassant continuellement, m'intéresse tant soit peu.

Je ne fais que te plaindre, mon Georges, et de tout mon cœur! Quel moyen trouves-tu pour y vivre, et quel dénoûment tout cela pourra avoir? Je souhaiterais de toute mon âme, pour que tu puisses

atteindre ce bonheur rêvé, de posséder en amitié viagère la reine Irène; mais la conscience me le défend. C'est une maîtresse-femme et toi, entre nous soit dit, tu es mou de caractère: elle te mènera par le nez, d'autant plus qu'elle est imbue de la sentimentalité de Graba. Je ne m'étonnerais pas si, après votre mariage, vous ne seriez pas capables de bêcher dans votre jardin pour donner un bon exemple! Veux-tu écouter un conseil d'ami? A quoi bon t'es-tu affublé de cette maudite ferme? Tu étais en possession de deux mille ducats environ; donc la chose la plus simple était de les apporter à Varsovie: avec cette ressource tu aurais pu parfaitement renouveler ton genre de vie passé, gai, volage, heureux, et en jouir au moins une année. Et si la chance te revenait au jeu, cela pourrait durer plus longtemps encore. Tu fais ta fin, trop jeune; tu devrais attendre, selon moi, jusqu'à ces signes terribles qui la précèdent ordinairement, c'est-à-dire la perte des cheveux et des dents, la calvitie, les rhumatismes, etc., etc. Alors, mais alors seulement, il faudrait aviser et au bout du compte se marier, même avec une riche veuve ou la fille d'un marchand à son aise. Mais bah! tu es loin de suivre un bon conseil: tu as pris les plis d'un homme grave, contrit comme un moine. Tu te noies! mais bah! tu peux t'en tirer comme tu

veux! Cependant malgré ta sottise je te regrette sincèrement! Que deviendra Stanislas? Tu ferais peut-être mieux de me le renvoyer ici. Hors de la ville, il n'est bon à rien, ici c'est un bijou sans prix! Je lui donnerai les mêmes émoluments que toi (c'est-à-dire je les lui promettrai); en outre il pourrait avoir un revenu honorable et honnête des cartes. Mon Paul a pris congé, sous le prétexte de ne pas être payé exactement. Le nigaud, à qui la faute? il ne l'a jamais demandé deux fois de suite, et en réalité me volait effrontément, sans pitié aucune, en endossant mes habits, pour se rendre aux bals à l'île de Saxe.

Mais est-ce que cela peut t'intéresser à présent? Mon bagage de nouvelles n'est pas grand.

Lora a déjà quitté le général, ou c'est peut-être lui, je n'en sais rien, l'un des deux assurément. Elle est échue en partage au banquier N., qui est également heureux d'enivrer le général et de se mettre en possession de ses restes. Le banquier, après avoir fait ce splendide héritage, porte maintenant le chapeau sur l'oreille et a meublé pour elle avec luxe un charmant petit appartement, où nous nous réunissons souvent, pour passer la soirée. Lora commence à jouer au lansquenet, ce qui m'attriste beaucoup pour elle, car c'est un signe de vieillesse qui approche. Elle se mariera, c'est indubi-

table! Chmoul te salue. Je lui ai dit que tu as pris l'habit, que tu es devenu capucin; il s'en réjouit beaucoup, soutenant que grâce à la pression de ta conscience, tu seras contraint de payer tes dettes, et loue beaucoup le côté moral qui influe sur la réforme de la vie. Marry est revenu de Paris; il a fixé ses pénates au faubourg de Cracovie, sans aucune espèce d'enseigne. Son successeur à l'hôtel d'Angleterre paraît ne pas en être content du tout et a la figure très allongée. — Adieu. — Ton Edmond.

XII.

Georges à Edmond.

Mon Dieu! comme je te plains.

Tu pâmeras de rire à ces mots orgueilleux; mais en comparant ma vie passée à la présente, je n'ai pu retenir cette exclamation qui m'a échappé, ce que du reste, toi, de ton côté, tu ne cesses de me répéter. Nous voilà donc quittes!

Je te plains sérieusement et je ne t'envie rien; le souffle froid de votre vie de ville fait sur moi l'impression du vide et du néant.

Il est vrai que je demeure dans un endroit écarté, que je suis entouré d'une petite société d'amis, en compagnie de livres; et non seulement que notre

vieil ennemi le temps ne me pèse pas, mais j'en ai maintenant trop peu. Il passe si vite!

Depuis ma dernière lettre, je n'ai plus revu Irène. Mon oncle, avant de quitter la petite ville, a été plusieurs fois chez moi, dans le but de m'emmener à Tourza-Goura, mais je déclinai poliment son offre. Qu'irais-je y faire?

Graba m'a offert une petite maison, dans une de ses fermes, où il demeurerait lui-même un certain temps, et il m'a amicalement procuré tout ce qu'il fallait pour égayer la vie solitaire que je mène. J'ai des livres en abondance, mais ne pense pas que ce soient des romans seulement, comme c'est l'habitude à Varsovie, afin de pouvoir se vanter de les avoir lus. Je commence à connaître le monde, d'un point de vue diamétralement opposé à celui que je connaissais avant: moins poétique, mais sans comparaison plus réel et plus instructif. J'ai la société des deux Graba et quelquefois du Capitaine, que je n'aime pas, mais je lui dois de la reconnaissance, parce qu'il m'a beaucoup aidé. J'ai mon fusil, mon cheval, mon chien, des forêts, la solitude et la paix. Stanislas se prépare toujours, petit à petit, à partir pour Varsovie; il ressent des douleurs au côté et il soutient que sa santé exige qu'il me quitte, quoiqu'il lui répugne de me laisser dans ce désert: en attendant il s'habitue au fusil.

Ma maisonnette était, comme je l'ai déjà dit, située non loin de Roumiana et de Tourza-Goura, et tout près de ma nouvelle tenure, au milieu de la forêt, sur une petite colline; quelques cabanes d'usufruitier l'entouraient d'immenses forêts sombres, ce qui dans ma situation présente avait beaucoup de charme pour moi. Pour vous autres, qui aimez la vie frivole, cela paraîtrait triste et effrayant comme un exil. Trois chambres, un cabinet de débarras et un vestibule, constituent toute ma demeure; à l'intérieur tout est de la plus grande simplicité: les meubles en bois ordinaire et le reste sans la moindre recherche. Stanislas a toujours les nerfs agacés; il crache, il jette les chaises, comme s'il voulait les mettre en morceaux, pousse les tables avec mépris; pendant des quarts d'heure il fixe le plafond aux solives en dehors, un rire d'Othello désespéré et sardonique s'empare de lui, à la vue du plancher en sapin; il salue la cheminée et les poêles, sans prétention, de monologues prolongés; cependant il reste toujours. Il est vrai que des fauteuils bien rembourrés et couverts en velours cramoisi, aux chaises en simples housses de percale, il y a bien loin! Graba m'a donné en outre un cuisinier, un garçon d'écurie et un véhicule, assez commode, nommé brytchka (car j'ai vendu ma calèche à Palivoda); en retour j'ai acheté chez lui

quatre bons bidets gris pommelé. Ici les chevaux sont pour rien: si je les menais à Varsovie, j'en prendrais le double.

Je passe mes journées très agréablement, égayées qu'elles sont par la chasse, la méditation et la lecture: je fréquente souvent les Graba, et je jette de temps en temps un regard sur Roumiana, où je ne veux plus et n'ose plus me montrer: une fois seulement il m'est arrivé d'apercevoir Irène de loin à cheval, allant au pas le long de l'étang: elle ne m'a pas reconnu; oh! moi, je l'ai devinée presque instinctivement.

J'ai appris du Capitaine que l'Ecuyer fait son possible pour décider Irène à faire un voyage, mais cela ne lui a pas réussi, jusqu'à présent; elle ne veut pas quitter la campagne. Je comprends tout maintenant: il veut l'éloigner de moi et je dois avouer avec tristesse qu'il a raison. L'Ecuyer a du cœur!

Ecoute, comme si tu lisais une vieille légende!

Il y a longtemps. bien longtemps de cela, vivait dans ces contrées une dame du nom de Caroline, belle comme Irène et, comme on dit, lui ressemblant beaucoup. C'était la fille de très riches parents unis par des liens d'une ancienne amitié avec la maison des Soumine et demeurant dans le voisinage de Tourza-Goura. Caroline, qui, d'après l'opi-

nion générale, passée aujourd'hui à l'état légendaire, devait être aussi belle et ravissante qu'Irène, a perdu sa mère de bonne heure, et seul le vieil Echanson, son père, restait comme tuteur de cette charmante et douce créature. Un proche parent de l'Echanson, notre Capitaine, à cette époque jeune garçon, et mon grand-oncle, presque du même âge, page de Sa Majesté le Roi, étaient également épris et faisaient la cour à M^{lle} Caroline. Je ne sais au juste comment, mais de cette rivalité a surgi entre eux l'animosité, la répulsion, presque la haine, qui dure jusqu'à présent. Ce qui est certain, c'est que mon oncle devrait être plus magnanime, parce qu'il était plus heureux, ayant conquis le cœur de M^{lle} Caroline. Trois fois ces messieurs, sous différents prétextes (car la véritable raison n'était jamais avouée) se battirent en duel au sabre avec un grand acharnement. Et chaque fois que l'affaire était finie, ils s'embrassaient très cordialement en se jurant une amitié éternelle.

Enfin, le Capitaine, voyant que, n'étant pas riche et privé de tous les dons de plaire, il ne pourrait tenir tête à l'Ecuyer, qui dans son temps était un jeune homme vif, aimable et beau (ce qui n'est plus visible à présent), tâchait par tous les moyens en son pouvoir d'éliminer et de repousser son rival.

Le vieil Echanson, d'après les anciens usages,

ne s'occupait pas trop de sa fille, quoiqu'il l'aimât beaucoup; il fréquentait les réunions de ses concitoyens, les élections préparatoires, buvait et s'adonnait aux procès continuellement. Sa maison était sans cesse comble de ses amis et connaissances; le bruit et la cohue la remplissaient presque toujours, tantôt sous le prétexte de conférences, tantôt à cause de soi-disant anniversaires et jours de naissance et de nom, des arrangements, des décisions judiciaires; d'autres encore, par suite de solennités nationales et religieuses, faisaient de toute l'année comme une réunion non interrompue. L'Echanson, qui salue avec un bocal à la main l'arrivée de ses hôtes sur le perron, et leur départ sur le marchepied de la voiture, n'avait ni le temps, ni le moyen,* au milieu de ces conciliabules, ses embrassements, ses vérifications de documents et ses protections de candidatures électorales, de veiller constamment sur sa fille.

Pendant que tout cela se passait, l'Ecuyer chevauchait en cachette, sans cesse sur son poney, le long du chemin qui menait de Tourza - Goura à Roumiana, s'arrêtait dans l'allée des tilleuls et passait des journées entières avec M^{lle} Caroline, en société de M^{me} Tcherkaska, cousine et dame de compagnie de cette dernière, qui avait beaucoup de bienveillance pour lui. Cette personne, bonne et ex-

cellente du reste, avait un faible : elle aimait beaucoup quand on lui baisait les mains, et le fin Écuyer ne faisait qu'embrasser les bouts de ses doigts en l'appelant continuellement la Lovtchanka (*), ce qui lui plaisait aussi beaucoup. De cette manière, il gagna l'entrée libre chez la demoiselle à toute heure. Le Capitaine connaissait tout cela, était aux aguets, veillait, et, quand il crut le moment propice, alors que l'Écuyer comptait sur le consentement du père et le mariage prochain, il souffla à l'oreille de l'Echanson tout ce qui se passait, sachant de quelle manière s'y prendre pour le rendre furieux.

Une révolution terrible s'ensuivit ; on renvoya à l'instant même M^{me} Tcherkaska de la maison, la demoiselle fut enfermée dans un couvent et on déclara à l'Écuyer que s'il osait se présenter, il recevrait des étrivières sans aucune autre forme de procès. Le vieil Echanson, qui aurait volontiers marié sa fille à l'Écuyer, furieux de ce qu'il appelait la tache de sa maison, offensé par sa conduite clandestine, jura, en mettant les doigts en croix en présence de quelques personnes affidées, qu'il ne donnerait jamais Caroline à celui qui s'était permis de faire la cour à sa fille et de gagner son

(*) La fille d'un veneur.

cœur faussement, traîtreusement et sans lui en faire part. Pas n'est besoin de dire que toutes les démarches et toutes les instances en faveur de Soumine furent repoussées par le vieillard sans pitié : il ne se laissait point fléchir, ni par les larmes de sa fille bien-aimée, ni par son aveu de l'attachement pour l'Ecuyer, qu'elle lui avoua en se jetant à ses pieds : il répondit avec les sourcils froncés et le front plissé : — *Quod dixi — dixi!*

Peut-être regrettait-il son serment précipité et irréfléchi ; il aurait voulu le révoquer, mais il ne pouvait point le fausser, même pour le bonheur de sa fille. Le serment, alors, était encore un serment ; aujourd'hui, on trouverait beaucoup de raisons pour l'écarter !

Bientôt après le mariage de Caroline eut lieu avec le Staroste de... qui n'était plus de la première jeunesse. Mon oncle, au désespoir, a eu trois fois la velléité d'enlever la demoiselle, la première fois du couvent, après de la maison de son père : il avait la main traversée par une balle ; une autre fois il a dû se battre avec ceux qui le poursuivaient vivement ; une troisième fois, en sautant du mur, il s'est cassé la jambe. Le Capitaine veillait toujours sur M^{lle} Caroline.

Les noces, tristes, mais bruyantes, inondées de flots d'éloquence, de vin de Hongrie et de larmes,

passèrent enfin : le Capitaine et l'Ecuyer se trouvèrent en face, avec une rage réciproque au cœur et la haine augmentée par les années. Tous les deux ne voulaient pas la montrer ouvertement : ils s'embrassaient donc comme aujourd'hui en faisant toute leur vie ce qu'ils pouvaient pour se nuire mutuellement.

Le Capitaine embrassa l'état militaire ; l'Ecuyer s'ensevelit à la campagne en voulant étouffer sa douleur, son désespoir, sa passion ; il exterminait le gibier pour faire passer sa colère sur quelque chose. En attendant l'Echanson mourut ; le Staroste eut bientôt une fille et sa femme, belle et triste, en la pressant sur sa poitrine, avec un sourire douloureux, rendit l'âme à Dieu. L'Ecuyer, après la mort de cet être adoré, qu'il ne pouvait oublier, se consacra tout entier à gagner l'amitié de son voisin le Staroste, afin de s'approcher de l'enfant de Caroline, sur lequel il a su s'octroyer la tutelle. Le Capitaine était alors absent, ce qui lui a facilité le moyen de gagner les bonnes grâces du Staroste, en l'écoutant raconter les événements des confédérations et le rôle qu'il y a joué. En outre il a gagné ses bonnes grâces par un prêt et la tutelle d'Irène s'ensuivit. Après sa mort, l'orpheline a été confiée par testament à mon oncle.

L'attachement qu'il lui porte dépasse celui d'un

père : passionné, violent, il approche de la folie, il vit pour elle et par elle seulement.

Tu comprends maintenant que l'arrivée d'un jeune homme léger, qui était censé n'avoir pas de principes, pouvait occasionner une espèce d'effroi à l'oncle, dont l'attachement était si profond pour Irène; il voit en elle l'unique rayon lumineux de son passé, il s'en repaît et s'en occupe comme du seul souvenir qui lui reste.

Il devait travailler à mon éloignement, craignant que le concours de circonstances ne me rapproche d'Irène, et qu'elle ne tombe entre les griffes d'un homme sans caractère et sans avenir, pour lequel il me prenait, non sans raison.

Voilà l'explication de toute sa conduite envers moi, le désir manifeste de me renvoyer de la maison, ses colères et ses brusqueries. La conduite du Capitaine, en me faisant du bien, était dirigée uniquement en vue de nuire à son vieil ennemi.

L'envie de m'enivrer et de me pousser à jouer aux cartes était peut-être, de la part de l'Ecuyer, une épreuve, et qui sait si je ne me laissais pas entraîner, si l'opinion qu'il avait conçue de moi ne se serait pas modifiée et ne me laisserait pas au moins l'espérance? il fallait donc me suicider, par pure légèreté! Edmond, ne pousse jamais la

politesse trop loin! cette sotte politesse m'a perdu en m'avalissant, actuellement j'en porte la peine.

Le Capitaine, qui cherche avec soin des prétextes pour être désagréable à l'oncle, me donne de l'espoir, en soutenant que, quand il deviendra maréchal du district, ce qui l'éloignera de Roumiana, j'aurai plus de chances. A ce que je vois, le Capitaine aurait marié sa chère cousine au premier venu, pourvu d'être convaincu que par là il pourrait faire du désagrément à l'Écuyer! Son unique moyen de me protéger est de l'affubler de cette charge.

Comme j'ai ouï dire, l'Écuyer, soucieux et taciturne, ne sort pas de chez lui; à Roumiana, on le reçoit assez froidement et avec tristesse. Il s'en tourmente, parce qu'il l'aime. Irène, abattue, ennuyée, ne quitte pas la maison. L'oncle est toujours inquiet de mon séjour dans son voisinage; et craignant que son trésor ne tombe dans des mains indignes, il voudrait par tous les moyens possibles se débarrasser de moi. Je ne puis attribuer à personne d'autre qu'à lui les mille désagréments qui m'arrivent ici.

Sais-tu, j'ai couru le risque d'être renvoyé d'ici par étapes, c'est-à-dire d'une station à une autre, et ainsi de suite, je ne sais où, peut-être même jusqu'en grande Pologne; accusé d'avoir élu domi-

cile, sans être muni de passeport, j'avais maille à partir avec la police et il a fallu la caution de Graba et du Capitaine, pour qu'on me permît de rester dans le pays.

Je réclamai la protection de l'Ecuyer, comme de mon parent; mais il ne se trouvait jamais à la maison, au moment voulu.

Et cependant, je ne puis me défendre d'une espèce de considération pour ce vieillard, quoiqu'il m'ait tant tourmenté: un sentiment aussi vrai que profond doit l'inspirer! Il m'est impossible de m'attacher au Capitaine, quoiqu'il m'aide beaucoup; on sent en lui le fiel caché; chacune de ses phrases mielleuses en porte l'empreinte; chaque salut le couvre. chaque regard s'en ressent.

D'un autre côté, il y a peu d'hommes. comme Graba père, qui, par la puissance de l'esprit et du cœur, puissent exercer une telle attraction; on peut dire du fond du cœur avec admiration: Voilà un homme! Et cependant, comme dans chaque existence humaine, le ver rongeur n'épargne pas non plus ce beau fruit!

Sa séparation d'avec sa femme est pour lui un double malheur: ce n'est pas le souci de l'opinion publique qui le tourmente; ayant la conscience pure, il ne s'en préoccupe pas; mais il la considère comme un mauvais exemple et il est encore coiffé de cette

femme, comme au temps de sa jeunesse. C'est sa marotte!

Cet homme aux cheveux gris avant le temps, amoureux fou, comme un adolescent de vingt ans, pousse ce sentiment jusqu'aux larmes, jusqu'à la folie. Je ne le savais pas avant, parce qu'il s'en cache et en a honte devant le monde. La belle dame paye son attachement passionné par la répulsion, la crainte et presque la haine. Je ne sais si la position d'un homme, qui possédait un trésor et l'a perdu, est plus à plaindre que la position de celui qui ne l'a jamais eu. Il la voit toujours de loin, inabordable et étrangère, et dans son for intérieur il se reproche le bonheur perdu, perdu peut-être par sa faute! A ce bal, je l'ai aperçu dans un coin sombre, pâle et les bras croisés, la couvant d'un regard avide et des larmes limpides brillaient entre ses paupières. Elle, heureusement, ne le voyait pas, car l'eût-elle aperçu, elle se serait enfuie comme d'un spectre. Pauvre homme! Toute cette vie, aux saintes obligations de laquelle il se consacre tout entier, se passe dans des méditations et l'exaltation de sa passion, qu'il voulait dompter mais inutilement.

La chambre dans laquelle ils demeuraient est toujours fermée, reste intacte, dans l'état où elle la quitta. On m'a raconté que personne n'a le droit

d'y entrer, à l'exception de lui-même. Le malheureux s'y enferme, arrose des fleurs, contemple les meubles couverts de poussière et s'adonne à cette passion non assouvie, qui le mine lentement. Et elle? — elle s'amuse, elle se dorlotte et prononce son nom avec répugnance et mépris. C'est une femme tellement sensible, si pleine de cœur et surtout si nerveuse! d'après l'opinion publique. Et lui? — c'est un homme froid, sans cœur, égoïste, le tyran domestique!! Croyez après cela à l'opinion: elle est à peu près toujours aussi vraie!

Invisible, il veille constamment sur elle: elle ne connaît pas ces petites tracasseries de la vie, ces cailloux, inséparables de notre existence, éparpillés sous nos pas et sur lesquels nous butons à chaque instant. Enfant gâtée du sort, elle ne se doute même pas quel bras écarte de dessous ses pieds toute entrave qui arrêterait sa marche, en lui épargnant avec soin le moindre désagrément.

Et en retour? — Rien! Son unique consolation, c'est sa vie active, son fils qu'il élève et qu'il aime, enfin sa conscience; car l'opinion publique est contre lui; il a su si bien endoctriner son fils, que malgré la mésintelligence des parents il adore sa mère, et pour que l'enfant ne soit pas prévenu contre elle il assume sur son dos tous les torts. Ce qui pouvait l'abaisser à ses yeux, il l'attribuait à sa

propre bizarrerie, afin que Jean, à l'attachement qu'il avait pour elle, puisse ajouter l'estime.

Mais il est temps que je vous dise adieu; mon cher Edmond! Dorénavant mes lettres seront plus fréquentes. Elles sont devenues une espèce de nécessité pour moi, comme une confession de ma conscience, qui est selon mes idées d'une grande importance.

Cette humiliation de l'homme le rehausse au dessus de lui-même, l'élève, l'améliore. Mais à quoi bon t'enseigner la théorie de la confession, à toi qui depuis ton enfance ne te confesse pas et en qui le sentiment religieux s'éteignit avant d'éclorre?

Commande pour moi, je te prie, chez Evance un battoir portatif pour quatre cheveux, de même que les machines de jet et de semilles; l'argent nécessaire à l'acquisition de ces objets te sera envoyé avec les dettes de Chmoul et de Marry, que je vais rembourser, de même que celle des personnes qui ont cru à ma probité. Une dette est toujours un fardeau, il faut donc s'en débarrasser dès qu'on le peut. — Tout à toi.

Georges.

XIII.

Du même au même.

L'hiver passe lentement, avec des alternatives de gelée, de neige, de pluie, de givre, qui sont propres à notre climat. Tu ne te doutes même pas de ce qui se passe ailleurs, car habitué à la vie uniforme de ville, tu ne remarques ces changements qu'indirectement; exceptionnellement peut-être une averse frappe ton imagination pour un moment: je m'habitue ici à regarder la nature en face et à me préoccuper de ses évolutions.

Tu me diras sans doute que c'est le dernier degré de l'idiotisme? J'y consens. Cependant je ne suis pas niais au point de ne pas pressentir l'opinion du monde sur mon compte.

J'attends avec impatience le mois de mars et le printemps, pour entrer en possession de mon bien, et m'adonner au travail. Je soupire après l'occupation, qui j'espère me fera du bien.

Ma position n'a changé en rien: la même petite et silencieuse maisonnette m'abrite, les mêmes hommes m'entourent. Stanislas chaque printemps, comme les cigognes et les hirondelles, pense au retour à Varsovie: je ne m'y oppose pas, mais je remarque que petit à petit la chasse commence à lui plaire: qui sait si, ne voulant pas s'établir dans

cet exil pour moi, ne le fera-t-il pas pour les chevreuils et les lièvres? Le désespoir, le sarcasme et les larmes, ne se montrent plus en lui que par boutades.

Irène est toujours dans mon voisinage, et inaccessible pour moi; mon oncle ne se tranquillise pas, est inquiet et me surveille; mais cela est superflu, car moi-même je n'oserais point aller chez elle. Sait-elle que je suis si près? pense-t-elle quelquefois à moi? se doute-t-elle que c'est pour elle principalement que je reste ici? Je sais, je le sens, toutes ces démarches n'aboutiront à rien; cependant je lui dois beaucoup! Si ce n'était pas elle, je n'aurais peut-être pas réformé irrévocablement ma vie, je ne l'aurais pas envisagée par son côté sérieux, en la dissipant follement avec vous et y noyant le reste de ma jeunesse (passez-moi la sévérité de cette expression) et je n'aurais pas fait la connaissance de l'excellent Graba. Il est vrai et possible que je devrais traîner tristement et solitairement les années qui me séparent de la vieillesse et mourir, au bout du compte, avec un seul souvenir mal éteint, avec une guirlande de roses sur la tête. Oh! si cela doit arriver la vieillesse n'aurait qu'à venir au plus vite et sans aucun retard! La réflexion me vient, Graba m'aurait dit en souriant doucement „que nous né vivons pas pour le seul

cœur, pour le seul amour de la femme adorée, mais pour l'amour des hommes en général". Je me rétracte donc, de peur d'émettre une fausse interprétation.

Le Capitaine vient me voir souvent: c'est-à-dire toutes les fois qu'il retourne de Roumiana à Kouzylowka. Quoique étant avide de nouvelles de la première de ces localités, le canal par lequel elles m'arrivent me fait l'effet d'une soucoupe sale et ébréchée, sur laquelle on m'aurait servi d'excellentes confitures. Cependant je ne fais plus attention à ces accessoires et, souffrant d'une grande faim, je les reçois comme elles me viennent, c'est-à-dire du Capitaine.

La dernière fois, il m'a raconté avec joie que l'Ecuyer, avec lequel il s'est rencontré là, était d'une humeur massacrant, comme il ne l'a jamais encore vu. Naturellement, le Capitaine faisait semblant d'en ressentir une impression pénible, et de s'en beaucoup chagriner.

Mademoiselle Irène, sans vouloir quitter la maison, était toujours dans la même disposition d'esprit. Elle a questionné le Capitaine sur mon compte (s'il ne me berne pas) et il a su, comme il dit, tourner la conversation sur l'événement qui a suivi le bal, en riant beaucoup de l'état dans lequel m'a mis le cher Ecuyer.

— Bah! il s'est enivré! — s'écria avec colère mon oncle; — lui ai-je versé dans la gorge?

— Il se grisa comme un mauvais sujet qu'il est! les orgies sont son élément!

— Cependant, — reprit le Capitaine — pardonnez, cher et estimable voisin, mais vous l'accablâtes de vos instances, selon les us et coutumes de l'ancien temps; n'est-ce pas vrai? Comme tu m'aimes! Si tu me veux du bien! donne-moi cette preuve de ton amitié, et encore pis!

L'Ecuyer se mordit les lèvres, tordit ses cheveux, mais resta silencieux. Irène jeta seulement sur lui un doux regard de reproche.

— Et s'il a joué? ce n'était pas non plus sa faute, si faute il y a. N'est-ce pas vous qui l'avez forcé à le faire? — dit le Capitaine.

— Moi? — demanda l'oncle en haussant les épaules.

— Allons donc, mais vous étiez de moitié dans son jeu! A quoi bon le nier! L'oncle, quand il est aimable, ne l'est pas à demi — dit le Capitaine — j'ai vu moi-même comme vous lui donniez de l'argent.

L'Ecuyer se laissa tomber sur la chaise, jetant un regard sévère sur le Capitaine, mais celui-ci s'approcha à l'instant de lui, l'accabla de politesses, de protestations de respect, d'estime, de considération,

etc. C'est ainsi qu'il m'a dépeint lui-même cette scène terminée par des embrassements chaleureux en souriant de son sourire ordinaire, c'est-à-dire en relevant en haut un coin de sa lèvre et en clignant de son œil gris et terne.

Irène demanda, soi-disant, pourquoi je menais la vie si solitaire, et l'Ecuyer murmura :

— Quoi d'étonnant ? de méchanceté, le benêt boude : mais bientôt il devra vider les lieux, je le sais, on le renverra pour sûr, parce que son passeport est périmé.

— Oui, — reprit le Capitaine, — mais M. Graba et moi, nous avons donné une caution pour lui, et il restera.

— Quel dommage ! — grommela le vieux en frottant avec force son occiput, — je ne savais rien qu'il en avait besoin et que de cette manière on pouvait éluder cette formalité, je le lui aurais proposé.

— Mais vous saviez que son passeport n'avait plus de valeur ? — riposta le Capitaine.

— Je croyais qu'il s'en irait, parce qu'il n'a rien à faire ici — dit l'oncle.

— N'a-t-il donc pas affermé une ferme ?

— Oui, mais on dit que le propriétaire veut résilier le contrat ; et puis, de quelle utilité lui est cette ferme ?

La conversation finit ici. Mais le lendemain, à mon grand étonnement, vint me voir l'Écuyer. Tu conçois que je le saluai froidement, quoiqu'avec beaucoup de déférence. Le vieux, comme se sentant fatigué de la lutte, avait la physionomie abattue, s'efforçant de paraître gai. Il m'embrassa tendrement, même très tendrement, me demanda des détails sur mon passeport, et à la fin des fins, après avoir louvoyé beaucoup et longtemps, il m'adressa la question suivante à brûle-pourpoint :

— Quel est votre avis, M. Georges; vos biens en grande Pologne ont-ils une plus grande valeur que Zapadliska, affirmée par vous? J'ai sur le cœur de vous convaincre que je ne suis pas un vieillard sec et égoïste, comme vous croyez. Qu'avez-vous à pourrir ici? C'est très beau de votre part de vouloir vous ranger, mais revenez plutôt à votre propriété.

— Vers quoi reviendrais-je? — répondis-je froidement.

— Eh! cela pourrait s'arranger: mes dettes les plus urgentes sont presque payées, dit-il lentement, ôtant de sa poche un pli assez volumineux et me le présentant.

Le rouge me monta au visage et je reculai.

— Merci, — dis-je — pour cette preuve de votre sollicitude; mais il m'est impossible d'accepter au-

cune offre de vous ; depuis le jour mémorable de notre retour de Kouzyłowka, je me suis donné la parole de ne rien, rien accepter de M. l'Ecuyer.

— Monsieur s'imagine peut-être que je veux me débarrasser de lui, à l'aide d'un stratagème; sacré nom de nom! Eh bien! sachez donc que j'ai payé plus ou moins trois cent mille florins, argent comptant, que vous avez gaspillé si légèrement.

Mon ébahissement n'avait pas de bornes: l'homme qui perd chez lui une demi-journée à marchander un objet de la valeur de cinquante gros à un pauvre juif dont les petits gains sont le seul moyen d'existence, jette avec indifférence quinze mille ducats pour racheter mes biens en grande Pologne! Cela dépassait tout ce que je pouvais m'imaginer.

— Soyez persuadé, mon oncle — dis-je après un moment de réflexion, — que je sais être reconnaissant, mais je n'accepterai rien, s'il s'agissait non seulement de trois cent mille, mais de millions. Grâce au changement de ma vie, mes besoins s'a-moindrissent, je saurai travailler, sans demander à personne de sacrifices. Je suis on ne peut plus content que nos terres en grande Pologne appartiendront à mon grand-oncle, et je suis prêt à me démettre de tous mes droits en sa faveur.

— Oui, mon petit monsieur — dit l'Ecuyer, —

et si je fais un legs à un tiers? Hein! qu'en adviendra-t-il?

— Dans ce cas, aussi bien que dans un autre! Je ne m'intéresse plus à ce qui ne m'appartient point. Le tombeau de mes parents, qui se trouve dans l'église paroissiale, n'est et ne peut être la propriété de personne. Je pourrai toujours le visiter et y verser des larmes. Au reste, je n'ai pas le droit de supposer...

Il me regarda dans le blanc des yeux, et grommela :

— Il a du caractère, mais qui sait! hum! — et il voulait continuer, quand je l'interrompis.

— M. l'Écuyer — dis-je — parlons franchement sans faux fuyants. Celui qui, sans connaître vos motifs, aurait observé votre conduite à mon égard, pourrait concevoir sur votre cœur des suppositions bien étranges; n'allez pas croire que jusqu'à présent je sois dans l'ignorance de toutes ces raisons.... Vous employez les moyens qui sont en votre pouvoir pour me repousser d'Irène, comme vous avez voulu m'avilir à ses yeux, afin de m'ôter même l'espoir! Vous me craignez; merci; je dois avouer que c'est de l'honneur pour moi; il y a de quoi être fier.

Il s'élança de sa place.

— Qui vous a débité ces sornettes?

— Si même personne ne me l'avait dit, on pourrait s'en douter facilement.

— S'en douter? oh! oh! triple vantard!

— Mais M. l'Ecuyer a une étrange opinion des femmes et une plus étrange encore de moi. D'où vous vient cette opiniâtre supposition que je forme des projets?

— Radote ce qui te plaît! mais pour faire du mal on n'est pas en peine de temps.

— Et c'est moi qui représente ce mal?

— Permettez, — dit-il à voix basse, et en grommelant — j'avoue que je ne puis avoir une excellente opinion de mon cher neveu. dont je connais le passé, mieux qu'il ne le pense. Et à présent encore, mon très cher, je ne crois pas à votre réhabilitation, comme au printemps actuel (c'était le mois de février et une chaleur peu commune); nous aurons encore des neiges, des gelées et des jours abominables.

Je me tus, car les promesses et les assertions ne sauraient m'aider; au contraire je fis comme cet Espagnol avec son vaste manteau, je me repliai sur moi-même sans souffler un mot de plus.

L'oncle parla longtemps, je ne l'interrompais pas. Il est de nouveau revenu aux biens de la grande Pologne, voulant me tenter, mais en vain: il médita longtemps, entama mon refus par tous les

moyens, mais il échoua complètement: avant quelques mois il aurait fait mon bonheur, par ce don, maintenant tout m'était indifférent!

— Mais que pensez-vous, à la fin? — s'écria-t-il impatienté — si c'est M^{lle} Irène qui vous trotte par la tête, c'est une peine inutile! inutile, aussi vrai que Dieu existe.

— Vous voyez bien que je n'y vais pas.

— C'est encore pis.

Je pouffais de rire.

— Que dois-je faire? — répliquai-je, — pour que cela soit mieux?

— Va-t'en en grande Pologne; je te tire ma révérence, et donne-moi de tes nouvelles par la Chine — dit-il plein d'irritation.

— Mais pourquoi dois-je y aller?

— Ah! vous vous imaginez que vous gagnerez quelque chose en séjournant ici? Non, non, non, j'en jure Dieu! Nous partons au printemps avec elle à Ems.

Je dis en soupirant :

— Et moi, je creuserai des sillons avec mon soc.

— Et d'Ems, en Suisse, à Rome, à Naples. Nous allons exécuter notre ancien projet.

— Moi, — dis-je, — je m'occuperai de ma ferme.

— Fais comme tu veux, que la peste.... s'écria-

t-il en enfonçant son bonnet sur ses oreilles, et il s'élança dehors.

Je le reconduisis silencieusement et avec déférence ; il se mit en voiture et se dirigea vers Roumiana.

Graba, qui en revenait, a été hier chez moi ; il me parla longuement d'elle, parce qu'il l'estime beaucoup et l'aime comme un père. Elle est toujours également triste ; l'Ecuyer, sous prétexte de sa santé, la force presque d'aller à Ems, puis à Rome. Mais Irène, malgré les vives instances de son tuteur et de M^{me} Laska, qui voudrait se débarrasser du contact de l'étranger, d'une partie au moins de ses fantasques et capricieuses dispositions, jusqu'à présent ne se laisse pas persuader et compte rester toujours chez elle. On n'a pas parlé de moi ; à la promenade seulement l'Ecuyer, grandement échauffé, parla à Graba de son désir de trouver un mari pour Irène. Oh ! la tutelle, — dit-il, — est un grand fardeau ! quand on aime celui dont la protection est notre devoir, on est dévoré d'inquiétude, sans pouvoir manger et dormir, et on doit s'attendre à chaque instant à être vaincu par la pensée déchirante qu'on a sacrifié l'objet adoré, faute de savoir s'y prendre ! Si je pouvais la marier, comme je le pense et le désire, la tranquillité rentrerait dans mon cœur ; je m'établirais près d'eux, en chassant le jour, et me reposant le soir au coin du feu, en

réchauffant mes jambes engourdis; je veillerais sur son bonheur en tâchant qu'elle soit satisfaite, surveillant de près Monsieur le mari. Mais gardez donc ce cœur féminin, s'il vous plaît! quand, il n'est pas occupé, et désire l'être; vous avaleriez plutôt un crocodile que d'y parvenir!

Après beaucoup de détours et de lieux communs, il fit enfin sentir à Graba qu'il considérait son fils comme réunissant, sous tous les rapports, les qualités nécessaires pour devenir pour Irène un mari convenable.

Graba, comme il me l'a ensuite répété, l'a cordialement remercié pour ses bontés et l'opinion qu'il avait de son fils.

— Vous me donnez par là — dit-il — une grande preuve d'estime et de confiance; je le dirai à mon fils; la foi que vous avez dans son caractère est une belle attestation pour lui. Mais souffrez que je proteste contre votre pensée: le mariage ne se forme pas à l'aide de la raison et du calcul; nos pères disaient que c'est Dieu seul qui le lie! Mon fils a déjà au cœur un attachement que j'observe, que je considère avec l'inquiétude d'un père, et M^{lle} Irène....

— Oh! son cœur est libre! — s'écria le vieux — ou s'il en est autrement, c'est moi seul qui en suis

coupable. Mais gardez donc une femme, je vous en défie!

— Libre probablement, mais si, l'étant jusqu'à présent, elle ne s'est pas prononcée en faveur de mon fils, cela ne peut plus se produire.

— Mais écoutez donc, laissez-moi au moins essayer!

— Le pauvre garçon est amoureux!

— Amoureux? En connaissant Irène, en pouvant la posséder, en état de lui plaire; tourner ses regards ailleurs, c'est un crime, monsieur, un crime impardonnable!

Graba en rit beaucoup.

— Qu'y puis-je? — dit-il, — il n'y a pas de remède à cela.

— Mais qui est donc cette femme que votre fils a distinguée. Je ne connais ici personne de pareil!

— C'est la fille de pauvres parents, pupille d'une famille peu aisée: plus tard, vous en saurez davantage.

— Mais qui est-ce, pourtant, qui?

Graba ne jugea pas à propos de satisfaire la curiosité de l'oncle, qui, froissé de ce qu'on osait mettre quelqu'un en parallèle avec Irène, presque fâché, tapant du pied avec colère, tordant ses cheveux, s'éloigna en grommelant.

J'aurais dû supposer, en me basant sur l'inquié-

tude de l'oncle, que je ne suis pas tout à fait indifférent à M^{lle} Irène; qu'il le voit, et que ses craintes ne sont pas vaines; mais oserais-je être aussi présomptueux! Non, non, ce sont des alarmes superflues d'un cœur aimant, que l'attachement aveugle! Irène ne peut avoir que du mépris et de la pitié pour un malheureux qui se présenta devant elle une fois, dans sa vie, ressemblant plutôt à un animal qu'à un homme, bestialisé, abêti...

Porte-toi bien. Dans cette lettre tu recevras l'argent nécessaire pour payer mes dettes; en m'écrivant renvoie-moi les feuilles de change.

Toujours à toi -- Georges.

XIV.

Edmond à Georges.

En recevant cet argent, j'étais longtemps indécis si je devais, profitant de ta folie en disposer, selon ta disposition. Cher Georges, souffre que je te dise ouvertement: — en vérité, tu es devenu trop niais, car en un mot qui, volontairement, sensément, sans y être forcé, paye ses dettes? Cela sent le terroir à cent lieues, c'est une tache pour nous, qui te compions pour notre compagnon! c'est au bout du compte un très mauvais exemple. Après cela tous

nos créanciers seront en droit, ou plutôt voudront que nous leur remboursions régulièrement leur dû, en s'imaginant qu'ils en ont la faculté.

Au commencement je voulais t'emprunter cet argent ou le placer à la caisse d'épargnes, pour qu'il puisse produire et te venir en aide, au moment de ton retour famélique à Varsovie, que je suis toujours à attendre. Cependant, après avoir mûrement réfléchi, je me suis décidé à accomplir ta volonté: ce qui ne me défend pas de m'apitoyer sur ton sort. Chmoul, appelé par moi, instruit qu'il s'agissait de ta dette, écarquilla les yeux d'une manière étrange, ne pouvant rien y comprendre, et, après plusieurs haussements de tête, il sortit de sa poche un énorme portefeuille rouge et ventru comme M. N., ficelé d'un ruban noir comme ce dernier, remarqué maintes fois par toi. Il s'assit, après avoir placé sur son nez des lunettes, et commença à feuilleter une quantité prodigieuse de feuilles de change, lesquelles étaient divisées, comme je m'en suis convaincu, en trois catégories: des feuilles de change, qui n'avaient plus aucune valeur et étaient gardées seulement *pro memoria*, d'autres, dont la valeur était douteuse (qui se partageaient à leur tour en deux subdivisions) et enfin celles dont la valeur était sûre comme de l'or en barre. Tu te trouvais

dans la catégorie du milieu, mais avoisinant déjà la première.

— Oh! il ne se marie pas? il ne revient pas à Varsovie? mais pourquoi paye-t-il alors!

— Que veux-tu, une lubie! je le pense aussi; cela prouve la surabondance de sentiment, de conscience.

— Aï! voilà quel beau sentiment — dit le juif en branlant la tête; quel guignon, qu'on ne peut savoir d'avance avec certitude qui pourrait avoir cet admirable penchant vers la surabondance dont vous parlez. Comme cela nous arrangerait, nous autres en particulier, no, no! est-ce que cette maladie consciencieuse exige aussi le paiement de pour cent?

— Légaux, oui.

Le juif ne répondit mot.

— Il a dû probablement hériter d'une fortune considérable? — demanda-t-il.

— Non — répondis-je.

— No! alors il est devenu à coup sûr bigot — dit-il à part soi.

— Quelque chose dans ce genre.

Après avoir fait le compte, Chmoul empocha l'argent, plia le portefeuille, qu'il plaça de nouveau sur son cœur, et me demanda de me charger d'une lettre pour toi, que je t'envoie avec la lettre de

change. C'est un adroit remerciement et la recommandation de ses bons services à l'avenir, en cas de ta guérison et de ton retour, ce qu'il espère, comme je vois, aussi bien que moi.

Marry m'a indigné: il s'empara de l'argent, comme si l'affaire d'être payé était la chose la plus naturelle du monde. Un homme étrange! il n'a même pas dit „que Dieu vous protège“, et s'est borné à demander seulement:

— *Monsieur le comte de Soumine ne nous arrive-t-il pas? hein?*

— *Non, Monsieur, il s'est établi à la campagne, dans la patrie des truffes.*

— *Ah! s'il pouvait nous en fournir, elle sont hors de prix (*).*

Sur ce, on le réclama ailleurs.

Lora, qui se trouve depuis longtemps dans des relations amicales avec Chmoul. (Aujourd'hui non seulement elle n'emprunte pas, mais elle prête elle-même et prend des pour cent; quoiqu'elle ne refuse jamais un présent quand on le lui offre, comme si elle en avait besoin! D'un côté elle amasse grain à grain et de l'autre elle ne se mouche pas du pied pour en gagner.) Lora ayant visiblement la curiosité excitée par le récit du juif, m'accapara hier au théâtre. Nous étions seuls dans une loge.

(*) Cette conversation était dans le texte en français.

— Est-ce vrai, me demanda-t-elle — que ce pauvre M. Georges a élu domicile fixe à la campagne ?

— Pourquoi l'appellez-vous pauvre ?

— Peut-on demeurer à la campagne, et ne pas l'être ?

— Oui, à la campagne sans avoir l'incomparable Lora — dis-je avec l'urbanité française.

— Oh ! sans compliment, je vous prie, je n'y crois plus, surtout quand ils ne s'expriment que par des paroles. Parlez-m'en, racontez-moi quelque chose de lui.

— Qu'ai-je donc à en dire ? Il est devenu complètement rangé, a payé ses dettes et doit travailler à la campagne.

En minaudant, elle plaça sa main dans la mienne et me demanda :

— Eh bien ! est-il amoureux ? s'est-il marié ?

— Je crois que ni l'un, ni l'autre.

— Vraiment, pour sûr ? pour sûr ?

— D'où lui est donc venue cette misanthropie ? demanda-t-elle, après un moment.

Par cette demande, je compris que Lora est capable de mettre ton désespoir sur le compte de sa trahison et peut-être même conçoit-elle une pensée folle, se fondant sur la profondeur de ton amour pour elle ; elle pense que tu serais capable, fi ! fi ! je ne veux t'écrire rien de plus, tu peux t'en douter

Le reste de ma causerie avec elle était la confirmation de cette même pensée. Lora veut faire une fin. Le banquier... a complété cette petite somme qui devait constituer pour elle la réforme, c'est-à-dire le retour à la vertu. Sa proximité du moment de la transformation se fait sentir très sensiblement. Les oiseaux ne changent-ils pas leur plumage et les serpents leur peau? Lora est maintenant modeste, comme une jeune fille de quinze ans fraîchement arrivée de la campagne, sévère, convenable; elle commence à porter des robes montantes; il est vrai que son teint brunit et qu'elle désire énormément se marier. Oh! elle se mariera! Encore un ou deux ans de cette vie: la somme amassée la mettra sur un pied de veuve qui a eu des malheurs et qui a un reste de fortune. Elle s'en ira à la campagne bien loin en Mazovie, peut-être même en Lithuanie ou en Samogitie; elle deviendra une dame très comme il faut, dont l'amitié et la protection seront appréciées par ses voisins, comme pouvant leur servir à l'occasion: et le jouvenceau qui aura le bonheur de lui plaire, une année après le mariage, s'imaginera être un Lovelace!!

Mais passons, cela ne t'intéresse plus. Quant à moi, je suis assez bien; j'ai toujours du bonheur au jeu, je loge au rez-de-chaussée, non loin de Marry, faubourg de Cracovie: change d'adresse

et aime toujours sous m'importe laquelle, celui qui te prend sincèrement en pitié, en t'aimant bien encore — Edmond.

XV.

Georges à Edmond.

Lapadliska, 21 mai 18...

Bien longtemps déjà, tu n'as pas eu de mes nouvelles; ne t'en étonne pas cependant, parce que j'ai déménagé, et je me trouve à l'heure qu'il est dans ma nouvelle ferme en commençant une vie laborieuse et active. Il n'y avait pas moyen de faire passer par l'intermédiaire de la plume une pensée légère sur le papier. Quand le moment de répit arrivait, la volonté et le désir me manquaient pour me mettre à table, car la main était fatiguée et la tête, au lieu de penser à composer une lettre, ce qui est toujours un travail, demandait du repos. Présentement j'empoigne la plume et tout d'une traite je veux te rendre compte, exactement, de tout ce qui m'est arrivé depuis ma dernière missive, ce qui est d'autant plus facile que j'envoie des chevaux après mes machines et qu'ainsi cette lettre te sera remise sans frais; elle peut donc être longue à volonté, ne passant point par la poste.

Par conséquent arme-toi d'une grande dose de patience et écoute: je me suis transporté enfin dans ma nouvelle ferme de Lapadliska; c'est un domaine assez étendu, mais tout y est très délabré, sans être privé pour cela de sa valeur réelle et pouvant servir, si on sait s'y prendre, à réparer la fortune de celui qui l'exploite. De plus expérimentés que moi me conseillent de tenir dans une ferme des moutons, dans la seconde une grande brandevinerie et une brasserie, dans la troisième une fabrique de goudron sur une grande échelle, etc., etc.

Depuis mon heureuse enfance. je puis dire que c'est le premier printemps que j'ai vu. Ils passaient inaperçus, sans être observés par moi: j'ai vécu détaché de la terre, de la nature et de ses charmes, et enseveli dans l'atmosphère étouffante des salons. Le réveil de la nature n'avait pas d'attrait pour moi; j'en avais seulement une idée vague, par la lecture des romans français. Maintenant laboureur de profession, toujours exposé à l'air, sous un ciel découvert, je puis contempler à loisir cette aurore, et je sens qu'elle m'aurait appris beaucoup plus que bien des livres, et que j'en ressentirais des impressions plus fortes que je ne croyais. La cour-tine se levant dans ce grand théâtre de la nature, faisait pour moi l'effet du commencement d'un

drame dont le dénouement, c'est-à-dire la fin, est pleine d'incertitude ! Qui peut prévoir, en effet, comment finira l'année : nous apportera-t-elle des plaintes funèbres, ou une chanson joyeuse ?

J'ai vu le déclin de l'hiver, triste, gris, froid : le fourrage manquait déjà dans les étables, le désespoir s'emparait des laboureurs, à la vue de leurs bestiaux exténués ; le mois de mars finissait, et le printemps ne voulait pas encore se montrer. A la fin le vent changea, l'air s'attéridit, grâce à une grande averse survenue, la croûte de neige dont la terre était couverte commençait à se changer en eau dans les vallons et se répandait de tous les côtés en torrents impétueux. Cette solennité était attendue avec impatience par des cigognes efflanquées qui se promenaient gravement, dans les endroits les plus exposés au soleil, où un peu de verdure commençait à percer. Des oies sauvages, des pigeons, et des vanneaux, jetaient en volant des cris lamentables et aigus au-dessus des marais, comme s'ils réclamaient le retour du printemps ; toute cette gent volatile demandait impatiemment la chaleur pour réchauffer leurs membres engourdis et leur procurer à manger.

Leur désir fut enfin exaucé. Soudain, la prima-donna en retard, sans se faire annoncer, se présenta dans toute sa splendeur. Les eaux folles tom-

bèrent des monticules; la boue se raidit, les champs séchèrent, les prés reverdirent, le bouleau bourgeonna, les saules se couvrirent de feuillés; le soc de la charrue commença sa besogne.

Comprends-tu tout cela, pauvre bourgeois présumptueux? — J'en doute! et je te plains fort. Tu quittes la table verte, avec un sentiment de lassitude, de dégoût, quelquefois de haine. Moi, au contraire, quoique souvent irrité, je quitte mes prairies vertes, avec une pensée épanouie, avec un cœur franc. Cette résurrection du printemps me charme infiniment; avec ces murmures à peine sensibles et ces brises tièdes qui en sont la révélation, reviennent les souvenirs de ma jeunesse qui ceint mon front. Je ressens comme une sensation de tristesse, après mes années d'enfance perdues sans retour: je m'en console cependant, en possédant leur souvenir, ce que je n'avais pas avant. Je compare ma vie passée, c'est-à-dire les années écoulées, avec la présente, et je sens que je vaux mieux à présent.

J'ai commencé ma tâche, avec beaucoup d'énergie. Dieu de justice! quel grand et triste spectacle au fond de notre société, comme elle est actuellement! Que de devoirs saints et pressants pour nous autres protecteurs naturels de nos frères mineurs. Je consultais ma raison et mon cœur, voulant

suivre leur impulsion; dans ces questions épineuses, j'allais demander conseil à Graba l'original. C'est un labeur énorme, et pas aussi facile qu'on pourrait le croire, car souvent l'intérêt de toute l'humanité barre les améliorations soudaines. Combien de tact, de conscience et de raison, ne faut-il pas pour y parvenir! Pourtant on pourrait encore beaucoup faire, parce qu'on a négligé presque tout. Quand je voulais agir selon la justice, on ne voulait pas croire que j'en fusse capable, tellement l'interprétation en est incertaine et peu définie, qu'on ne ne sait au juste comment la mettre en pratique!

Le peuple est sans contredit honnête, mais étant arriéré, l'ignorance absolue l'a gâté. Il ment, parce qu'il ne sait pas qu'il doit dire la vérité; il vole parce qu'il ne comprend pas le droit de la propriété; il n'est pas actif, n'aime pas à travailler et se contente presque de rien, sachant qu'il aura toujours de quoi vivre.

Je tâchais, au commencement de mon exploitation rurale, de partir d'un principe quelconque. Ne me bornant pas aux stipulations du contrat de fermage qui ne traitait que des obligations du fermier, je réglementais le plus minutieusement possible les devoirs qui y sont attachés moralement.

J'élus domicile dans la ferme principale de ce

domaine, au chef-lieu situé au centre de toute l'exploitation.

J'ai une maison énorme, en pierre, ruinée visiblement par des fermiers qui se la passaient les uns aux autres sans s'en soucier beaucoup : cela se voit d'après son délabrement et les transformations qui y ont été exécutées. La femme du dernier de ces fermiers, je suppose, se fit arranger quelques chambres, d'une manière fort élégante ; la tapisserie, aujourd'hui arrachée sans pitié jusqu'aux fenêtres, disait clairement avec quelle rage la fermière quitta ce lieu. En outre, un autre fermier fit du salon au rez-de-chaussée une infirmerie pour les moutons : un autre encore transforma un cabinet, sur les murailles duquel étaient peintes, assez médiocrement, des danseuses herculéennes, un garde-manger, où pendaient des harnais, sur des cheminées en marbre, et mettait de la viande crue sur des étagères en acajou. Maintenant il n'y a que deux chambres où l'on peut se loger, tant bien que mal. Autour de la maison, c'est comme partout où le propriétaire ne demeure pas : une cour abandonnée, des orties, des mauvaises herbes, des ordures et des saletés. On a fait un *razzia* complète de tout ce qu'on pouvait emporter, jusqu'aux serrures et aux gonds des portes. Au milieu de la cour, dont l'herbre était broutée par le bétail, les restes

d'un petit jardin de fleurs de la dernière fermière se montrent tristement, entourés de ronces et de chardons; la petite haie de bouleaux qui la clôturait était brisée par les chevaux et détruite par les gardiens.

L'état de cette fortune, en général, ressemble à celui de la maison et des attenances. Pense donc quel labeur! Le matin je monte à cheval, dans le but d'inspecter les travaux des champs, parce qu'on doit toujours voir de ses yeux, sans se trop fier aux subalternes, non pas absolument par manque de confiance, mais pour qu'ils ne disent point qu'ils peuvent être négligents et paresseux, par la raison que le maître ne se soucie pas trop de son bien; s'il ne voit rien lui-même, rien ne nous force à être plus actif que lui! Je surveille les travaux de mes ouvriers, je parcours mes forêts, je réfléchis et souvent, dans une causerie avec un vieillard, j'apprends beaucoup plus que de ces livres, qui parfois ne sont qu'une copie des autres. Le monde qui nous entoure est un livre fermé au moyen de boucles et cela avec des cachets. Il est inépuisable pour celui qui saurait le lire!

Après j'arrive pour un moment à la maison, parce qu'ici aussi il y a beaucoup à faire. Je me repose un tantinet et je m'en vais de nouveau. Le

soir, après avoir disposé les travaux du lendemain, je lis, je joue, je prends du repos.

Jadis la musique était pour moi un moyen de me produire; aujourd'hui c'est un passe-temps délicieux qui, à l'heure qu'il est, est une jouissance sereine, dont le cœur est le centre. J'ai ici des compositions sérieuses, qui ne sont pas comme celles d'à présent arrangées uniquement pour l'exercice des doigts, sans se préoccuper de l'harmonie, qui constitue le trésor des vieux maîtres tels que Mozart, Haydn, Beethoven; mon étagère en est remplie. Quelquefois, Graba et son fils, le Capitaine ou quelques autres voisins, viennent me voir, et mon temps s'envole si vite, si vite que je l'aurais retenu si j'en avais le pouvoir. Et vous autres habitants des villes vous ne savez qu'en faire! La chasse est superbe, dans ces grandes et magnifiques forêts, et la pêche très abondante dans ces eaux poissonneuses! Bref d'innombrables variétés d'occupations! Crois-moi, la vie n'est qu'à la campagne! La ville est une prison, sur une grande échelle il est vrai, où les prisonniers s'amuseut gaiement, parce qu'ils ne veulent pas travailler, ne s'occupent que d'eux-mêmes, n'ayant rien à leur portée que l'homme et ses œuvres.

Je suis heureux, autant qu'on peut l'être avec une grande passion au cœur, dont la source est

pure et noble. Je souffre en aimant ma souffrance et je ne veux pour rien au monde m'en séparer.

Chaque jour, je m'achemine vers la lisière du bois où est la frontière de Roumiana; je jette un regard lent sur cette résidence chérie, qu'on entrevoit de là à travers l'atmosphère bleuâtre qui poétise les objets à une certaine distance; je soupire et je m'en reviens. Quelquefois je regarde à travers mon binocle de théâtre; je distingue la cour et elle-même se promenant parmi ses fleurs; je remarque des voitures dans l'allée, qui s'y dirigent ou s'en reviennent; quelques nouvelles d'elle me parviennent, quoiqu'incomplètes; le reste mon imagination me fournit. Je voudrais être digne de cette femme et je sens que j'en suis loin. Sais-je? Pourrai-je persévérer dans mes résolutions? Si comme cet éléphant, longtemps tranquille et doux, respectant ses chaînes jusqu'à ce que l'idée de les briser lui vienne, la folie ne s'empare un jour de moi, et si je ne désirerai pas rompre violemment mes liens (si ce sont des liens) et m'ensevelir dans ma vie sauvage du passé? Non, non, cela ne peut être: se relever d'une chute, pour y retomber de nouveau, serait affreux, criminel et hideux! Pardonne-moi, si je considère le genre de vie que vous menez comme une chute: c'en est une en effet, telle je la considère avec force et clairement aujourd'hui.

Afin que tu aies l'idée du contraste inespéré que je rencontre à chaque pas dans cette Polésie enchantée, qui m'a paru au commencement si sauvage, je dois te relater une rencontre vraiment suprenante. Je t'ai prévenu que ma lettre sera longue, ainsi point de trahison de ma part. Tu aimes les récits légers et c'en est un.

Il y a quelques jours de cela je me rendis à la frontière de Rôumiana par un petit sentier peu connu et peu fréquenté, à travers la forêt, qui longe les remparts d'un vieux château, où à l'heure qu'il est on ne voit que de la forêt très épaisse; la position en est charmante, car ces remparts se trouvent au bord de la Slutch, qui lèche continuellement ses fondements; le gazon, vert et dur, les couvre comme d'un tapis et au sommet croissent des vieux chênes bercés par le vent, qui produisent un murmure plaintif. Au milieu se trouve une clairière qu'on fauche comme un pré; du serpolet, de la sadrie et beaucoup d'autres plantes odoriférantes y croissent. Je m'arrête toujours dans cet endroit, ou je le traverse au pas pour jouir plus longtemps du charme de cette localité. Au moment présent le printemps, qui est dans son éclat, lui donnait plus d'attrait, les arbres avaient cette fraîcheur du mois de mai qu'ils perdent si vite; leurs feuilles répandaient un parfum délicieux: un petit ruisseau bruissait en bas

en trouvant un obstacle dans une petite digue; des milliers d'oiseaux s'occupaient de leur ménage et produisaient des sifflements et des sons qui ne se distinguaient pas précisément par l'harmonie et qui malgré cela ne manquaient point de charme; ils étaient impatients d'avancer leur ouvrage en apportant pour fonder leurs nids du duvet, des petites branches, des petites herbes et des petits vers, en sautillant et nettoyant leur bec contre l'écorce des branches.

Au détour du sentier, je rencontrai un homme dans la force de l'âge, avec une cruche à la main, qui se dirigeait de la rivière vers les remparts; comme il y a beaucoup d'usufruitiers qu'on nomme ici des petits gentillâtres établis dans la forêt, cette rencontre n'aurait pas du tout attiré mon attention, si ce n'était l'extérieur peu commun du passant, qui était grand de taille, fort, aux larges épaules, avec une barbe noire; sa mine avait un si grand air, l'extérieur était si beau et si noble, les traits du visage si frappants que malgré moi je dus lui demander, en ayant tout le droit, comment il se trouvait sur ma terre.

— Mon ami, d'où êtes-vous ?

— Plaît-il ? — riposta-t-il s'arrêtant et en posant lentement sa cruche par terre; il me regarda en

face avec cette assurance qu'on prend généralement vis-à-vis de son égal: — Que dites-vous?

— Je voulais vous demander si vous êtes d'ici?

Ses habits étaient d'une extrême simplicité, et les pieds chaussés d'une sorte de sabots d'écorce attachés au moyen de minces lanières en cuir; une veste en drap ordinaire, une chemise en grosse toile, un briquet et un couteau à la ceinture, voilà tout. Cependant on se doutait sans peine, d'après son extérieur et son parler, que cet habillement ne convenait pas à son état.

— Je demeure ici depuis longtemps — me répondit-il avec lenteur, à demi-voix et un demi-sourire — et vous?

— Moi, je suis le fermier de Lapadliska.

— Ah! je suis bien aise de faire votre connaissance; j'ai entendu beaucoup de bien de vous, — dit-il très purement en polonais, et il me salua sans aucune humilité, bien au contraire, avec un certain ton protecteur.

Je lui rendis son salut. Tout cela m'a beaucoup intrigué, en commençant par sa manière d'être et son extérieur.

— Qui êtes-vous donc? — demandai-je.

— Moi, je suis un habitant de ces contrées et le frère de votre propriétaire.

— Frère de M. Dolski?

— Dolski, à votre service, Pierre Dolski.

— Comment, le propre frère ?

— Oui, le propre frère.

— Dans cet habit, dans cet état ?

— Dans l'habit et l'état qui me plaît, que j'ai choisi et dans lequel je me trouve bien, — répondit-il. Et prenant sa cruche il se dirigea vers le rempart; moi, ne pouvant le suivre et l'importuner à ce point, je continuai mon chemin avec la curiosité excitée au dernier point.

Après mon retour à la maison, j'ai demandé des éclaircissements sur son compte. Tout le monde le connaissait, mais personne ne voulait me donner des détails, de crainte peut-être de faire du tort à leur maître, dans la personne de son frère. Je dus me contenter de généralités. Je repassais souvent à côté des remparts, mais je n'avais plus la chance de le rencontrer. Il y a quelques jours de cela, je chassais les coqs de bruyère, et d'une manière tout-à-fait inattendue, je le rencontrai dans la forêt. Il était habillé, comme un simple *boudnik* *) : en sabots d'écorce, une gibecière de blaireau sur le dos, un méchant fusil en bandoulière, accompagné d'un chien.

Chasseurs, tous les deux, nous entrâmes en conversation sur un pied d'égalité, en devisant de l'art

*) Habitant de hameaux.

cynégétique. Je remarquai avec stupeur en lui un homme éclairé, qui a beaucoup lu, ayant une imagination ardente et poétique, mais dont le cœur était saignant. Les forêts et la solitude firent germer dans sa tête des pensées étranges, qui lui sont devenues familières et dont il ne comprend même pas l'originalité. Mais sur moi, fraîchement débarqué dans ces parages, presque chaque mot de cet exilé volontaire faisait un effet surprenant.

On voit qu'il est d'un caractère franc, car à la seconde ou à la troisième rencontre, sentant probablement la nécessité de s'alléger du trop plein de ses sentiments, il devint plus familier et s'attacha pour ainsi dire à moi. Je pense que la bonne renommée dont je jouis ici (l'ayant acquise à peu de frais, il est vrai), m'aida beaucoup dans le développement de cette connaissance.

— Permettez-moi de vous demander — lui dis-je, quand nous nous assîmes pour nous reposer — s'il est possible que vous restiez ici, au fond de ces forêts, en dépit de votre position sociale, à laquelle vous étiez destiné?

— Je suis tout à fait à ma place — me répondit-il — et je m'en trouve bien. Ma situation anormale excite votre curiosité? je ne m'en étonne pas et n'ayant point de mystères, je vais vous l'expliquer. Depuis mon enfance, tout le monde me consi-

dérait comme un original, et je crois que cette épithète me restera jusqu'à la mort. Cependant tout cela se réduit à ceci : c'est que j'aime la simplicité, la pauvreté et la solitude à l'opposé du monde en général, qui préfère les richesses, le confort de la vie et le luxe. Nous étions pauvres tous les deux ; ce domaine que vous avez affermé de mon frère, ne nous est point échu en héritage de nos pères ; il l'acquit plus tard par un riche mariage. Notre père nous laissa une petite fortune et je cédaï la moitié qui m'en revenait à mon frère, sans aucune espèce de sacrifice de ma part.

J'aurais peut-être embrassé la vie commune, en m'acheminant sur ce grand chemin battu, que mes concitoyens suivent, c'est-à-dire j'aurais dissipé ma jeunesse, passé l'âge mûr dans les occupations agricoles, la vieillesse dans la fainéantise, ou embrassé un de ces états auxquels messieurs les nobles s'adonnent avec une activité factice, si Dieu ou le sort ne m'avaient doué d'un sentiment qui, comme vous voyez, m'a dévié de ma route, ce qui peut-être m'a aussi procuré un avantage. Pas n'est besoin de dire quel est ce sentiment — dit il avec un léger soupir — c'est une maladie par laquelle on doit passer et dont on souffre généralement. Moi — ajouta-t-il en tâchant de prendre un ton gai, — comme des avives elles n'ont pas percé ni

vite, ni facilement chez moi ; elles restèrent à l'intérieur, en conséquence de quoi je suis devenu boiteux. Vous vous doutez déjà ? je suis tombé amoureux !

— Il paraît que cet amour n'était pas bien sérieux, si vous en parlez si légèrement ?

— J'en parle légèrement, mais je le sens avec force ! Oh ! cher Monsieur ! ne me narguez pas, la balle est logée dans mon cœur, elle y restera : personne ne l'en retirera, jusqu'à ce que le corps ne s'en aille en poussière. La jeune fille objet de mon amour était, à peu de différence près, dans la même position de fortune que moi ; mais qui demandait à la vie beaucoup plus que je ne pouvais lui donner eu égard à l'état de mes finances. Oh ! car en effet, elle en avait le droit ; elle était si belle, si belle ! qu'elle pouvait se vendre au poids de l'or ! Sacré Dieu ! moi-même, tel que vous me voyez, je ne lui aurais point marchandé des millions, si j'en avais. Je déposai à ses pieds mon cœur franc et aimant ; mais cela ne suffisait pas. je lui offris mon honnête pauvreté et une paire de bras qui ne craignaient point le travail, en lui assurant que cette pauvreté n'est pas si terrible comme elle se la représente. Mais elle la craignait au-dessus de tout sur la terre ! Pauvre enfant ! elle avait besoin de joujoux, de colifichets de clinquant, d'adulations, de mouvement, de folies et

d'acclamations, comme un poisson qui ne peut se passer d'eau pour vivre : et que pouvais-je lui donner ? Une cabane chaude, un petit jardin et une vie tranquille à l'ombre de vieux tilleuls, que j'ai. Mais alors ! Elle se moqua de mon offre, quoiqu'elle avait un peu d'attachement pour moi. Nous avons passé notre jeunesse ensemble ! Elle me répondit avec un sourire et les yeux pleins de larmes :

— Je tremble, mon petit Pierre, à la seule idée de la pauvreté ; je ressens comme du froid au cœur en pensant à la cabane et à ton jardin où il y aurait plus de ronces et d'orties que de roses : je déteste le travail, j'ai besoin de confort, je veux m'amuser, je dois avoir des châteaux, un nombreux domestique, des chevaux, des voitures et de belles parures ; je les aurais préférés de ta main, mais je ne possède pas assez de vaillance pour partager ta pauvreté. Tu aurais en moi une femme triste, ennuyée, malheureuse, qui rendrait ta vie misérable !

Elle m'aimait ! Qui sait ? peut-être m'aime-t-elle encore ; mais elle mettait au-dessus de son cœur sa petite tête vaine et frivole. Ah ! pourquoi ces yeux expressifs et éloquents mentaient-ils si impitoyablement, quand le cœur n'y était pour rien ? triste et abattu, je me retirai avec une certaine fierté.

Elle épousa un homme très riche, possédant trois villages : eh bien ! ne se refusant ni les plaisirs, ni

l'accomplissement d'aucun désir, en peu de temps ils ont dissipé leur avoir, et les années de bonheur rêvé se passèrent tristement en amenant à la fin la séparation. Qui sait, peut-être le sort s'en est-il mêlé! en lui suggérant la pensée que le bonheur avec moi était plus sûr que ces richesses, lestement envolées! Aujourd'hui, la pauvre femme vit chez des étrangers, sans avenir, sans famille!

Réduit au désespoir, je m'enrôlai à l'armée : mais comme elle, les balles ne voulaient point de moi, Je suis revenu à la maison, où rien ne m'attendait. et étant habitué à la vie errante, au travail, je me suis choisi ce genre de vie, qui répond à mes idées et à mon cœur. Je mène la vie au grand air, je chasse, je vagabonde dans les forêts... Mon frère ne me regretterait pas du pain, mais je n'en ai pas besoin, ni je n'accepterais aucune grâce de personne, même de mon frère; tant que je me porte bien, je puis m'en passer : pour ce que je tiens de lui, je le lui paye en argent et, si les moyens me manquent, en travail.

— Mais où demeurez-vous présentement? demandai-je.

— Mon nid présent — répondit-il — est sur les Zapadliska à Horodytche (on nomme ainsi les remparts d'un vieux château); mais moi, vieux vagabond, je ne reste pas sur place, je ne fais qu'errer

de tout côté. Je reste seulement en hiver tranquillement sans bouger : dès que Dieu envoie le printemps, l'été, l'automne, je saisis mon fusil et je m'en vais où mes yeux me mènent. L'homme cherche toujours des occupations qui répondent aux dispositions de son âme et qui s'harmonisent avec ses penchants : je trouvais celles qui me conviennent dans des vieux tombeaux, des remparts de châteaux détruits, les restes des villes anéanties, des décombres de ruines, des cimetières, des vieux sépulcres : voici mon royaume ! A cent lieues à la ronde, personne mieux que moi ne serait capable de vous indiquer tous les souvenirs du passé ; je cherche les débris de l'antiquité, je creuse les vieux tombeaux comme un voleur, j'observe ce que je trouve dedans, je m'efforce à découvrir les mystères des anciens bourgs. en un mot je vis dans le passé, et je m'en trouve bien.

C'est aussi un genre de chasse, qui a sa jouissance et qui ne rencontre point d'émulation chez nous. Le cœur me bat quand je m'approche d'un vieux sépulcre, couvert de gazon depuis des siècles ; je l'observe de près. je scrute les environs, j'enfonce ma bêche avec prudence, avec une curiosité, une crainte inénarrables ; dès le premier débris, mon œil exercé me fait voir l'âge de sa formation : un morceau, une pierre polie, un fragment d'un pot en

grès, de la ferraille, un os couvert de vert-de-gris, du cuivre, me confessent les années écoulées : souvent j'ai été devancé, non par un explorateur sérieux, mais, hélas ! pour la plupart par un homme avide, qui cherche de l'or dans la mort ! Il se trouve qu'un tombeau reste respecté pendant des siècles, protégé qu'il est par une légende populaire ou par une chanson. Quelle joie s'empare de moi, quand je trouve intact ce que le temps a conservé, quand je prends en main le crâne ficelé de fils d'archal orné de grains de verroterie et de bracelets, quand je découvre un vase en verre ; je crois y voir une larme, tombée depuis des siècles ! Que d'histoires, que de pensées dans la moindre parcelle ! Une petite pelote en fils d'archal fait entrevoir tout un siècle ; qui l'a faite ? quelles mains l'ont travaillée ? combien de fatigue elle a dû coûter ? que signifiait-elle ? et à quoi servait-elle ? un vaste champ pour la méditation et les conjectures ! Je pense, et le temps vole ; en creusant un tombeau, je m'approche, moi aussi, de celui qui m'attend et qui m'est destiné.

— Vous communiquez probablement vos recherches aux hommes de la science ?

— Ha ! Ha ! Ha ! Et pourquoi faire ? Oh ! non pas, pour me faire des adorateurs et des critiques, deux genres d'hommes les plus insupportables que je con-

naisse. Aujourd'hui, c'est ma propriété, mon trésor ; pourquoi dois-je le partager avec d'autres ? J'en suis jaloux ! Au demeurant, qui sera assez savant pour pouvoir décider avec certitude sur le genre de cendres trouvées dans un vase, des débris, des cicatrices, des plaies ? Si je me trompe, je ne trompe pas les autres, et je puis sans remords de conscience bâtir à l'aide de mon imagination mes châteaux en Espagne dont les rêves sont la base.

— Maintenant, je comprends pourquoi je vous ai trouvé sur le rempart.

— Quoi d'étonnant ? c'est ma demeure.

— Je crois que je n'y ai observé aucune.

— Nous n'en sommes pas loin : si vous le voulez, je vous y conduirai.

— Avec la plus grande reconnaissance. Allons.

Monsieur Pierre se leva lestement et me conduisit en droite ligne à travers la forêt, sans aucun sentier. On voyait bien qu'il connaissait chaque arbre, chaque coin, chaque fourré, chaque clairière ; et contre mon attente, j'aperçus la Sloutch et, au-dessus d'elle, les vastes ruines du vieux château. Mais on ne voyait rien qui ressemblât à une demeure.

Mon guide me conduisit à travers un pré vert en passant par l'endroit où étaient jadis la porte et le pont-levis, dont les piliers en pierre se faisaient en-

core voir au-dessus du gazon, et nous nous trouvâmes au centre des remparts; aux quatre coins, des monticules plus élevés marquaient la place des bastions. Des chênes y croissaient, couverts de plantes grimpantes, de houblon et de lierre, en les enveloppant comme d'une guirlande verdoyante. Le défiant habitant du château a tâché de ne pas montrer aux étrangers le chemin qui menait à sa demeure; dans ce but il ne marchait jamais dans la même direction, afin de ne point faire un sentier qui pourrait le trahir. Sur un des monticules, se trouvait un banc, couvert de gazon, démontrant que ce lieu était habité; de ce banc on avait un point de vue admirable sur la Sloutch, mais inanimé et désert: la forêt, les champs lointains, les arbres, les prés, mais pas un village, ni aucun être vivant: il l'affectionnait cependant particulièrement pour cela.

Après notre descente des remparts vers la rivière, nous trouvâmes une espèce de fossé, ou plutôt une gorge étroite au-dessus de l'eau, masquée par du lierre, du houblon et toute sorte d'herbes, dont cette excavation était recouverte en abondance. Après l'avoir parcourue je remarquai, à une dizaine de pas de l'endroit, un mur gris d'une grande antiquité, dans lequel était percée une porte en chêne très forte; mon guide prit la clef, qui se trouvait à côté dans l'herbe, l'ouvrit et entra. Nous nous trou-

vâmes dans une des caves du château. Un corridor, des deux côtés duquel pendait le gibier, contenant en outre l'âtre fraîchement éteint avec des ustensiles d'une extrême simplicité. nous conduisit à une chambre voûtée éclairée par l'unique fenêtre grillée. C'était la demeure de M. Pierre. Ici, il se tourna vers moi avec un sourire et me souhaita la bienvenue, comme maître de céans.

Jusqu'à ce que mes yeux eussent pu s'habituer au demi-jour qui y régnait, je n'étais pas en état de rien distinguer, mais bientôt j'ai pu m'en rendre compte et je te décris ce que j'y ai vu. Imagine-toi une chambre, jadis probablement une prison ou une cachette en cas de siège, avec une petite fenêtre placée assez haut; un poêle en pierre et une cheminée dont l'orifice se perdait quelque part parmi les décombres et les broussailles, la fenêtre était aussi presque bouchée par de la mousse et des branches. Quoique au bord de la rivière, elle n'avait point d'humidité. Les parois qui soutenaient la voûte formaient un étrange cabinet d'antiquités. On y voyait, dans un certain ordre systématique, des débris d'armes rouillés, d'énormes glaives fracassés, des casques gigantesques mangés par la rouille, des chaînes d'un usage mystérieux, des éperons de la longueur d'une aune, des haches, des flèches, des sabres, des chemises en fils d'ar-

chal; sur le plancher étaient rangés des vases, des urnes, des pots de cimetière avec des cailloux plats qui les ornaient ordinairement, des balles de pierre, des couvercles d'anciens monuments funéraires avec des inscriptions, des mannequins grossiers des temps antéchrétiens et d'autres souvenirs semblables.

Je ne revenais pas de mon étonnement en voyant cette diversité d'objets et leur grand nombre.

— C'est mon musée, — dit M. Pierre — et voici une petite bibliothèque — ajouta-t-il en me montrant une grande étagère, pendue à la muraille à côté de son lit, remplie de livres. Sur ce lit, en guise de matelas, étaient des feuilles sèches, recouvertes d'une peau de loup. Au-dessus pendaient un sabre sans poignée des temps plus modernes, qu'on nomme *carabella*, des pistolets, et un crucifix en bois de buis joliment travaillé. Au-dessous, tout près de la tête, touchant presque le front du dormeur, se voyait, enchâssé dans du verre, un petit gant de femme avec des doigts éfaufilés. Je me doutai : c'était le dernier souvenir de sa jeunesse ! Une petite cassette en bois de pin, non peinte et ouverte, se trouvait près du lit

— C'est étonnant qu'on ne vous ait pas volé jusqu'à présent, quand vous vous absentez pour quelque temps ? — dis-je.

— Et que viendrait-on voler ici? — répondit-il en haussant les épaules. De la vieille ferraille? cela ne sert à rien. Tout le monde sait que je suis pauvre, et on me craint, parce que je ne crains personne. Le peuple me tient pour un sorcier, pour un charlatan, m'estime et m'appréhende: en outre, il y en a de par le monde qui m'aiment: grâce à l'un et à l'autre, personne ne me fait de mal.

— Est-ce que la solitude ne vous pèse pas? — lui demandai-je.

— Votre demande m'étonne. La solitude! mais je me la suis arrangée exprès telle qu'elle est pour me trouver à quatre yeux avec le passé, pour qu'il ne s'efface pas de ma mémoire et pour que la reminiscence, quoique lointaine, en reste comme une distraction, comme une occupation: en outre, j'ai ce recueil, qui est curieux; il a son prix à mes yeux, que j'augmente chaque jour, quoiqu'avec lenteur.

En disant ces mots, il sortit de son sac une hachette en pierre et la plaça à côté de beaucoup d'autres.

— Voilà, — dit-il — ma société, ma fortune, les objets de ma méditation; j'aime cette vie; n'ayant pu la partager avec celle qui m'aurait rendu heureux, je remercie Dieu de me l'avoir faite supportable et même agréable. Je n'ai pas besoin de la

société des hommes, et je ne la désire pas; mais je ne les repousse point en les aimant quoique de loin. Pourquoi leur serais-je hostile? Pris en bloc ils sont plutôt bêtes que méchants! Je les plains! Toutes les fois que le souvenir amer et le désir m'irritent en me mordant au cœur et voulant me tenter, je m'en vais travailler, fatiguer mon corps, m'exténuer, au point de tomber de lassitude. Alors, je deviens un animal pour un moment et l'âme s'assoupit

C'est ainsi que je dois m'ingénier à trouver des moyens pour compter avec mon âme et ma mémoire et je suis presque toujours vainqueur; j'occupe l'âme et la pensée par le travail, je fatigue mon corps et je repousse les exigences d'un cœur non satisfait en lui présentant de l'aliment autant que j'en possède.

Combien de moments presque heureux ne dois-je à mes rêves sur les débris de notre passé. Combien d'heures emportées dans l'éternité, par ces réminiscences! Ah! ce sont mes bons amis, à l'aide desquels je m'élève sur les ailes de ma pensée en m'approchant des siècles passés et je m'établis tranquillement sur cet immense champ des morts. Le monde et moi-même, vus de cette hauteur, se rapetissent, la souffrance disparaît, se tait.

Il me parla longtemps dans ce sens; je l'écou-

tais avec un intérêt toujours croissant, et quand je touchai à ces trésors, M. Pierre commença à m'expliquer l'usage de toutes ces vieilles armures, la signification de chaque fragment, et se lança dans la description du passé, en le reconstituant à l'aide de morceaux couverts de rouille : ce qui me retint jusqu'au soir.

Nous devînmes amis ; je crois qu'il a de la sympathie pour moi, car autant que je sais, il n'aime pas à faire de nouvelles connaissances et à les recevoir dans l'intimité, sans cependant les éviter de parti pris. Il y a une chose qui le met au-dessous de Graba, avec qui du reste il a beaucoup de ressemblance dans la manière de comprendre le monde : c'est que l'ironie et l'amertume reviennent très-souvent sur ses lèvres.

Le lendemain, d'après mon habitude enfantine, je me suis rendu sur la frontière de Roumiana, pour jeter un regard sur la maison et les environs, qu'anime la reine de mes pensées. Quel ne fut pas mon étonnement quand j'aperçus ici M. Pierre, assis sur un tronc d'arbre, ayant les yeux fixés sur cette résidence et enseveli dans des pensées profondes. Il se redressa vivement, quand il me vit, me regarda fixement un moment et partit d'un éclat de rire.

Eh bien ! — dit-il, en me présentant sa main

calleuse, — ne faisons point de façons, asseyons-nous ici tous les deux, regardons et pensons, et quand nous remarquerons le miroitement d'une robe blanche, imaginons-nous que c'est la dame de nos pensées que nous voyons. Oui, oui, — ajouta-t-il — ne niez pas vos contemplations, comme je ne veux pas vous faire mystère des miennes.

On voit qu'il a dû m'épier.

— Mais vous, monsieur, qui cherchez-vous là ? demandai-je, étonné.

— Oh ! esprit prévenu, — fit-il, — vous ne devriez pas me faire cette question.

J'aurais dû me douter que l'histoire qu'il m'a racontée concernait M^{me} Laska, qui en était l'héroïne. N'ayant plus de mystère, nous nous parlâmes à cœur ouvert ; il me demanda de ses nouvelles, avec la fougue d'un adolescent.

— Est-elle heureuse et satisfaite ? — m'interpella-t-il.

— Ni l'un ni l'autre, je crois ; bien au contraire taciturne, irritable et triste, comme si elle n'espérait ni ne demandait rien à la vie.

— En vérité — dit-il — nous n'avons tous deux rien à en attendre : elle n'est plus déjà ce cher être que j'aimai tant dans ma jeunesse. En vieillissant nous changeons, pauvres mortels que nous sommes. On dit qu'après quelques années d'existence il ne

reste, à l'homme, pas une parcelle de ce qui constituait, avant, son organisation : comment exiger après cela que les sentiments du cœur restent intacts quand tout se renouvelle ?

— L'autre, la mienne reste ici — dit il, en désignant par un mouvement brusque son cœur, — et elle n'existe plus nulle part, elle s'est évanouie dans l'éther, s'éparpilla dans des atomes que le vent a dispersés sur les corolles des fleurs, sur des gouttes de rosée, sur des nuées dorées et des fumées noires. Celle qui porte son nom et qui vit, c'est une autre femme ; elle a passé par toutes les tribulations de la vie, son existence est fanée, rouillée. Est-il resté sur son front un endroit où les baisers chastes pourraient trouver leur place ? au cœur. un seul tintement qui fût libre, sans être approprié et possédé par quelqu'un ? Aujourd'hui je ne l'aime plus ; ce nouvel être qui s'est transformé de l'autre n'a plus d'attraction pour moi. Non, ce n'est plus elle, le souvenir m'en est resté seulement cher et ineffaçable ! Un jour, peut-être, un fou à mon image repassera ce rêve irréalisable ; une autre poitrine ressentira cette douleur, si elle lui est destinée !

Il se leva vivement de sa place, s'empara du fusil d'une main ferme et s'enfuit dans la forêt.

Voilà des sentiments vrais ! n'as-tu pas honte, oh !

Edmond, de nommer de ce nom la plus insignifiante fantaisie d'un moment et de l'employer aux plus vils usages? Cela m'a l'air de battre le briquet avec le diamant du Grand-Mogol.

Porte-toi bien, je ne puis plus écrire, je m'en vais aux champs.

Ton Georges.

Comment te portes-tu? Je saisis un moment libre, pour t'écrire de nouveau. Je m'imagine que d'après mes lettres je dois te paraître étrange: un abîme nous sépare. Nous nous regardons l'un l'autre avec pitié, presque comme deux fous en présence, dans une maison de force: mais non, non, la comparaison est mauvaise; je vois souvent le monde, les hommes, les choses, moi-même, et je ne suis pas fou pour cela. Je me représente d'ici comme tu souris avec pitié: ris si tel est ton bon plaisir. Mais le moment viendra où mes aperçus amèneront sur ton front une réflexion sérieuse et, qui sait, peut-être suivras-tu mon exemple en quittant ces tourbillons de la ville, où j'ai enseveli mes jeunes années inutilement, et chercheras-tu à la campagne la tranquillité et l'apaisement.

Si mon existence passée, mon aisance, les années écoulées et la liberté complète me revenaient, je ne les passerais pas certainement comme avant,

tellement je suis en peine de ma première jeunesse ; non, non, il n'y a pas de bonheur dans les folies (cela ne dure pas) ni dans la vie fainéante, ni non plus dans ces divertissements sans nombre, car tout cela amène le désenchantement et le vide, de même que le désir immodéré de s'élever au-dessus des autres, pour satisfaire sa vanité. Le véritable bonheur gît dans la quiétude tranquille de la conscience, dans une retraite champêtre, dans son propre perfectionnement, dans l'élévation morale, dans le sérieux contentement de l'âme, dans le travail, dans les rêveries en maîtrisant nos passions ; en dépassant ce cercle, nous rencontrons un mur brillamment peint, contre les jardins et les palais fictifs duquel nous heurtons avec violence notre poitrine endolorie sans pouvoir y entrer.

Je l'ai vue.

Ecoute. Je vais toujours vers la frontière de Roumiana, en m'y établissant avec mes livres et mes pensées, où l'on aperçoit la maison et les arbres du jardin. Si M Pierre survient, nous rêvons, à deux, nous nous parlons à voix basse, lentement, avec des intermittences d'un long silence. Nous avons choisi quelques vieux chênes branchus, sur la lisière du bois et nous y avons bâti (oui, de nos propres mains) une espèce de baraque, ouverte du côté de Roumiana, avec deux bancs de troncs d'ar-

bres. M. Pierre, qui se connaît en jardinage, a planté des arbustes, semé du houblon et du lierre, et aujourd'hui cet endroit nous invite tous les deux à nous y rendre, si ce n'est chaque jour, au moins très souvent. Dans un coin de cette hutte, nous tenions de l'amadou, pour allumer nos pipes, dans un autre, une modeste écuelle, à l'aide de laquelle, à tour de rôle, nous allons puiser de l'eau à la source voisine. Nous avons aussi maçonné une espèce d'âtre avec des pierres, afin d'avoir du feu les jours pluvieux et les soirées fraîches. Si M. Pierre n'erre pas à travers les forêts et les tombeaux, il y passe souvent les nuits. Il y a quelques jours, nous étions tous les deux assis sur nos bancs devant la case: Dolski était sombre et gardait un silence opiniâtre. Une journée printanière se dorait déjà des reflets lumineux du couchant, et tu sais, ou tu ne le sais pas, c'est plus sûr, comme les matinées et les soirées sont charmantes au printemps et en automne: on respire à pleins poumons, la vie paraît plus active. Les jours pour la plupart se ressemblent, rarement il y a une variante, mais à leur commencement et à leur déclin, quel spectacle! quelle senteur! quels sons mystérieux! que de rêves incohérents se pressent dans votre tête! Dieu a bien arrangé les choses, en consacrant le jour au travail et ne nous donnant pas des dis-

tractions nouvelles; le matin, au contraire, cette vue nous réveille, nous raffermi, nous ranime et augmente nos forces; le soir elle nous rafraîchit et nous console, en nous faisant oublier la fatigue.

Nous étions silencieux tous les deux et dirigeons nos regards du même côté. Dolski se rembrunissait, comme cela lui arrivait souvent, quand la pittance destinée à assouvir la faim de son âme commençait à lui manquer. Pauvre homme! il succombe souvent, parce qu'il ne sait pas prier, il lutte et ce n'est pas suffisant pour satisfaire les élans de notre âme qui s'élançe vers l'infini.

Soudain, nous entendîmes le tintement des sabots des chevaux, alors seulement que leurs têtes débouchaient sur le sentier qui passait près de nous. Ce petit chemin étroit et sablonneux, côtoyant la forêt, conduisit à un joli rucher qui appartient à Roumiana: derrière les chevaux se montra un chariot avançant lentement: M^{me} Laska et Irène y étaient assises. Dolski riva ses yeux, à demi couverts par d'épais sourcils, sur cet objet en vue, et resta pétrifié. Je me redressai: Irène envisagea curieusement notre baraque et, m'ayant reconnu, fit arrêter les chevaux.

Laska pâlit affreusement, se tourna vivement d'un autre côté et ne nous regarda plus. Irène, sans faire attention à sa compagne, après avoir fait arrêter

la voiture, me salua presque gaiement. Je m'approchai avec empressement. M. Pierre resta à l'intérieur de la baraque, comme anéanti.

— Enfin, il fallait un hasard fortuit pour vous rencontrer. Que faites-vous ici? demanda Irène.

— Nous étions à la chasse des bécassines, mon voisin Pierre Dolski et moi (il entendit mais ne bougea pas) et maintenant nous nous reposons.

— Qu'est-ce à dire — me demanda-t-elle plus bas — étant mon voisin, vous ne daignez jamais venir me voir?

Je voulais me tirer d'affaire par des lieux communs, mais elle repoussa ma première parole.

— J'aime le parler franc — dit-elle — vous avez honte.

— C'est vrai, répondis-je.

— C'est une grande preuve d'amour-propre de vouloir se montrer toujours maître de ses actions. Ne serait-il pas plus convenable, après s'être aperçu de sa faute, commise par suite d'un accident ou de passion, de s'avouer coupable et d'ôter par là aux hommes la faculté de vous blâmer, et continuer à suivre avec courage le chemin que nous avons choisi?

— Si les hommes mêmes ne nous condamnaient pas, s'ils étaient même trop indulgents, il y a de

ces impressions qui ne s'effacent pas et ne se pardonnent pas.

— Dans tout ce que vous dites, il y a une grande dose de vanité.

— Si c'est de la fierté, c'est une fierté noble.

— Alors, parce qu'il vous est arrivé de vous présenter devant moi une fois un peu rouge et un peu indisposé — ajouta-t-elle en souriant — dois-je en porter la peine et ne plus vous voir pâle et bien portant ?

— Un autre que moi en serait-il puni ?

Elle se troubla un peu.

— A présent cela vous est indifférent — repris-je.

— Vous mendiez des compliments. Je n'en manque jamais pour ceux qui en demandent : la société d'un aimable voisin, comme vous, Monsieur, n'est point une chose indifférente en Polésie.

— Vous m'avez achevé, Madame — répondis-je en souriant.

Elle me regarda gravement, et me tendit la main.

— Eh bien ! viendrez-vous à Roumiana ? c'est à deux pas.

— Je n'en sais rien.

— Comment ? quand je le demande ?

— Par politesse, peut-être, et non sérieusement.

— Eh bien, sans politesse aucune: je vous l'ordonne. Oh! quel opiniâtre! allez!

— Vous m'ordonnez donc de venir?

— Oui, je vous le réitère, avec menace de vous dénoncer à votre oncle.

— Alors, j'exécuterai vos ordres.

— Quelle est l'individualité de ce M. Pierre?
— me demanda-t-elle bas, en prolongeant la conversation.

— Que Mademoiselle regarde sa compagne et elle se doutera de bien des choses, dont je n'ai ni la qualité, ni le temps d'être le révélateur.

Irène jeta un regard de côté et vit M^{me} Laska presque évanouie. Elle regarda M. Pierre encore une fois d'un œil scrutateur et ordonna de partir au plus vite.

Dolski, sans m'adresser une parole, et sans même se tourner de mon côté, après une rêverie de quelques moments, se releva et se dirigea droit vers la forêt: dans sa disposition d'esprit présente, je ne voulais, ni le consoler, ni lui faire des demandes. Il écarta les broussailles, pénétra dans le fourré et disparut à mes yeux.

Tu conçois que le lendemain je me présentai à Roumiana; mais comme exprès, pour me rendre amers ces quelques moments, M. l'Ecuyer, tombé du ciel, y parut aussi. Après m'avoir aperçu quand

j'entrais au salon, la rougeur lui monta au visage; il marcha avec impatience, regarda Irène, qui baissa les yeux et, sans me saluer, emporté qu'il était par la colère, s'approcha de la fenêtre.

Madame Laska n'était pas au salon, et ne se montra pas de toute la journée: on disait qu'elle était malade.

La colère de mon oncle se changea en persifflage âcre; Irène, à coup sûr pour ne pas l'irriter, ne le contredisait pas, et prenait toujours faiblement mon parti. Jè le supportais bravement, comme un voyageur assailli en route par une tempête.

— Je vous présente — dit-il d'abord — mon neveu, mon très cher neveu, M. le fermier de Lapadliska (grâce à l'argent gagné aux cartes: bon emploi d'un mauvais profit), fermier de Lapadliska, non sans un but: sa frontière touche à celle de Roumiana. Gare au petit maître!

— Monsieur l'Ecuyer!

— C'est un chevalier aux grands sentiments et il boit sec, comme moi, c'est assez dire; il joue comme... il a perdu une fortune qui aurait suffi à dix pauvres familles pour toute leur vie. Il lui reste encore assez de santé, de cœur et d'argent pour devenir fermier de Lapadliska, en guettant le moment propice pour convoiter un riche mariage.

Mais toutes ces finesses seront vaines — ajouta-t-il entre ses dents.

Mon indifférence, à ces mordantes accusations, paraissait l'exciter au point qu'il ne nous permit pas d'échanger une seule parole, et quoique ses chevaux fussent déjà attelés, car il devait assister en personne à la pose des bornes qu'on mettait ce jour-là sur la frontière de Kouzylowka à Zayamie, il resta, préférant perdre un morceau de terre plutôt que de me laisser en tête-à-tête avec Irène. Cette dernière était polie et indifférente à ces railleries, mais je ne pus découvrir l'ombre d'un sentiment. Est-elle si maîtresse d'elle-même? ou en a-t-elle si peu? je n'en sais rien. Le soir s'approchait, le vieux me renvoya, me chassa presque; je dus m'en aller. Lui ne bougea pas, peut-être pour effacer l'impression passable que j'ai pu laisser après moi à Irène, par de nouveaux sarcasmes.

Oh! si mon pressentiment s'accomplissait et si le Capitaine plaçait des bornes à travers ses plus chers arrondissements en lui coupant la forêt en tout sens! Que cette contrariété au moins lui fût réservée, afin de lui faire voir qu'il n'est pas bon d'être sans pitié pour les autres! Non, c'est vilain; c'est de la vengeance, qui est un hideux sentiment! Dieu le bénisse! Il agit ainsi, mû par

son attachement ardent pour elle! Respectons-le, quoiqu'à notre détriment. — Porte-toi bien!

Georges.

XVI.

Irène à Miss Willby.

Roumiana 5 juin 18...

Ma chère Fanny! J'ai promis de vous donner souvent de mes nouvelles, pour que vous n'oubliez pas notre langue, que vous avez apprise, pour mon amitié. Mais, jusqu'à présent, je me suis assez mal acquittée de ma promesse; vous avez à peine une lettre de moi, chaque mois. Et qu'est-ce que douze lettres pendant une si longue année? Il me serait très facile d'écrire plus, mais je ne veux pas empoisonner vos moments laborieux de supérieure d'un établissement d'éducation, par des lettres d'une paresseuse telle que moi! Je ne sais si vous avez reçu ma dernière du mois de mai? Par combien de mains, de sacs de poste, de chariots et de bateaux ne doivent-elles point passer, avant de venir à leur destination! je ne puis le comprendre. Faites-moi savoir si j'adresse bien mes lettres et si vous les recevez régulièrement. Je ne voudrais point écrire pour des maîtres de poste et des curieux, qui aiment à lire celles qui s'égarerent. Je vous écris avec

toute mon âme; je regretterais donc l'expression de ces sentiments que je vous envoie sur une feuille blanche comme une aile de pigeon. J'ai promis de vous parler franchement, ouvertement, comme si j'étais encore votre élève, votre compagne, ce qui adviendra de moi: je vais donc m'exécuter consciencieusement et peut-être même au delà de ma promesse.

Vous le voyez maintenant, votre prédiction ne s'est pas réalisée: l'amour, le mariage et le bonheur! Le dernier, je crois, arrive toujours trop tôt et s'en va de même. Il vaut mieux l'attendre, que de pleurer après lui!

Mon jeune M. Georges, que vous connaissez déjà par mes précédentes lettres et dont la connaissance m'a si fort impressionné, que j'en étais moi-même fâchée, réside encore dans nos contrées. Je ne saurais vous expliquer comme, à cette occasion, mon cœur m'a humiliée! Je ne m'attendais jamais à cette trahison de sa part; en vain je me persuade que, dans ce petit maître de cette petite capitale, il n'y a rien de si particulier et qu'il est tout-à fait ordinaire. Mon raisonnement, quoique solide, ne m'aide en rien. Je luttai avec moi-même, et à la fin, vaincue, j'ai dû avouer que je n'avais pas autant de force que je le croyais.

Mon tuteur, dont ce Mousieur est le petit-neveu,

fait son possible pour m'en éloigner. Vous connaissez M. l'Ecuyer, vous savez comme son attachement est grand pour moi, se transformant même quelquefois en une espèce d'idée fixe et malade. S'étant persuadé une fois que c'est un homme sans principes, prodigue, évaporé, et qu'il ne mérite pas une telle héroïne! il n'en démord plus et il est difficile de s'imaginer tous les moyens qu'il a mis en pratique dans ce but.

. Mon Georges (mais pourquoi *mon*, je ne sais vraiment ce que j'écris) a dissipé une fortune considérable. L'Ecuyer l'a racheté, uniquement afin de l'éloigner le plus loin, mais, comme j'ai appris, il n'a pas accepté cette offre; et selon moi, il a agi très sensément. Je ne sais? ce n'est peut-être qu'une supposition de ma part; mais je crois que le sentiment que je découvre en lui (et quelle femme ne le devine pas?) l'a changé du tout au tout: il est devenu un homme pensant, laborieux et énergique, d'un garçon superficiel et vain qu'il était. La société de l'excellent M. Graba a beaucoup influé sur cette transformation; l'Ecuyer s'en moque et l'explique par l'avidité, l'opiniâtreté, la folie; il ne cesse de soutenir que Georges est toujours ce qu'il était, seulement sous une autre forme. Je ne partage pas cette manière de voir: pourquoi ne pourrait-on

devenir meilleur, quand nous possédons en nous-mêmes ce penchant naturel?

D'après ma franchise sans restriction, vous devez vous douter que je l'aime, et que je vois tout en bien. Me trompé-je? Ce serait une douleur pour moi, mais dans ce cas même, je ne peux raisonner mon cœur.

On m'ordonne d'attendre, j'attends et j'attendrai volontiers, car je n'ai pas hâte de me marier au plus vite et je me trouve assez bien comme je suis, à part quelque monotonie. En sentant que la vie aurait pu avoir beaucoup plus de charmes pour moi, je supporte le temps présent, encouragée par l'espoir, cet espoir qui est le soutien de la vie, après avoir joué tant de tours à l'humanité!

Je vous fis part, chère Fanny, de cet horrible événement, quand on l'a présenté ivre; savez-vous que, même dans cet état abject, il paraissait seulement malheureux, sans avoir rien de repoussant. Depuis ce moment fatal, je ne l'ai plus revu, pas une seule fois, jusqu'à présent. Il ne voulait pas venir chez moi: mais grâce à un concours de circonstances ou à un hasard (je ne le crois pas capable de projets intéressés) il s'est établi très près de chez nous, à Lapadliska. J'ai dû faire le premier pas, et avec beaucoup d'adresse, je l'avoue; de manière que personne ne pourrait me soupçonner d'y avoir

ma part. En toute humilité, je vais vous dire ce qui en est: Vous connaissez (si vous ne l'avez oublié, parmi vos *street* et vos *square*) ce chemin qui mène à mon rucher le long de la frontière de Lapadliska. Imaginez-vous, Georges s'y trouvait presque chaque jour sur cette même frontière et passait des heures entières à regarder Roumiana. C'est un peu comme dans les livres, n'est-ce pas? Si ce n'était un hasard, je ne l'aurais jamais su. J'ai placé le télescope de Mordount que tu m'as envoyé dans le petit belvédère au dessus de l'orangerie, où j'ai l'habitude de me rendre souvent pour me distraire, en regardant les environs et tout ce qui s'y passe. Il y a quelque chose d'attrayant de s'approcher des hommes, sans qu'on s'en doute: je les épie souvent, quand ils sont persuadés n'être vus que de Dieu! Votre télescope approche merveilleusement les objets: un jour donc, quand je le tournais de tous les côtés, quelque chose scintilla à mes yeux sur le chemin du rucher. Je regarde avec plus d'attention — c'est lui — je le fixe encore — il s'est assis. Cœur faible! comme il battit fort d'émotion!

Non, non! ce n'est pas un sentiment léger, mais bien profond et vrai! Je vous le confesse sincèrement, je dirigeais presque chaque jour mon télescope de ce côté, et j'ai vu comme avec un autre

individu ils se sont construit une hutte où ils passaient des heures, dans une causerie et la contemplation. Vous vous doutez que j'ai dirigé ma promenade vers le rucher; nous nous rencontrâmes et je l'ai invité à venir me voir: il est arrivé, mais trouva chez moi M. l'Ecuyer, qui se montra sans pitié pour lui. Georges, que j'ai beaucoup regretté, sans pouvoir lui venir en aide, supporta cette furieuse attaque vaillamment, patiemment, comme il devait. Je lui en suis reconnaissante, parce qu'il l'a fait pour moi.

Après son départ nous abordâmes avec mon cher et inappréciable gardien la question carrément et à cœur ouvert. A peine Georges franchit-il le seuil, qu'il jeta sur moi un regard suppliant et, baisant ma main, me dit à voix basse :

— Tu te fâches contre moi ?

— Si je pouvais, M. l'Ecuyer, je le devrais.

— Pauvre enfant — s'écria-t-il — voilà comme vous êtes toutes ! Vous repoussez la potion amère, quoiqu'elle vous sauve. Ah ! — ajouta-t-il en s'animent — avouez-moi franchement. Que diantre ! L'aimez-vous pour tout de bon, ou non ?

Il me fit cette demande avec tant d'inquiétude, que ne voulant pas lui faire de la peine, j'ai dû me résigner à me taire. Le haussement d'épaules, selon l'habitude des femmes, fut ma seule réponse.

— Mais c'est un évaporé, un freluquet, un mauvais sujet, un bretteur, un ivrogne, un joueur, n'aimant que les bombances — s'écria-t-il — c'est un porte-malheur, son caractère ne vaut pas un liard!

— Et pourquoi? — demandai-je.

— Regardez, mademoiselle, ce qu'il a laissé derrière lui, et vous aurez l'idée de ce que lui réserve l'avenir : des dettes, des cartes déchirées, des bouteilles cassées et des maîtresses délaissées. Un ange voudrait-il s'abaisser jusqu'à partager les miettes de cette vie?

— Mais c'est la vie habituelle de nos jeunes gens d'à présent — répliquai-je — où prendrons-nous des anges? Pourquoi ne pas croire à sa réhabilitation?

— Ah! bah! à sa réhabilitation! oui! oui! c'est un grand mot; la réhabilitation! Oui, croyez-y et buvez de l'eau; cela ira clopin-clopant, tant que vous ne lui serez pas à charge et tant que votre fortune ne sera pas dissipée.

— Mais pourquoi ne croyez-vous pas qu'on puisse s'amender?

— Car je n'y crois pas! Je préfère pour mon ange — répéta-t-il en me baisant la main — celui qui n'a pas besoin de s'amender, comme, par exemple, Jean Graba.

— Un bon et excellent jeune homme — répon-

dis-je — extrêmement aimable, rempli de qualités, d'une bonté à toute épreuve, instruit, parfait; mais il n'est pas pour moi.

— Pourquoi n'est-il pas pour vous ? pourquoi ? Ce n'est pas pour moi ! Dans les anciens temps, nous vous aurions marié, mademoiselle, de gré ou de force.

— Quant à ceci, mon cher tuteur, ôtez-le de votre tête : je me marierai à celui que j'aimerai, ou je ne me marierai pas du tout ; si vous m'aimez, veuillez pour que je ne trouve pas à mon goût celui que vous ne croyez pas digne de moi, car...

— Voilà pourquoi — vociféra-t-il — inspiré par mon pressentiment, je voulais renvoyer ce benêt. On ne peut être sûr de rien : un regard, un mot ; il faut se défier toujours ! Oh ! le sort m'a joué un tour ! Je jurerais Dieu, foi de gentilhomme, qu'il ne vous est pas indifférent !

— C'est possible — repartis-je — je suis fille d'Eve, tout comme une autre ; plus on me défend, plus j'en veux. Pourquoi en avez-vous fait une pomme de discorde ?

Il se frappa au front.

— Je le vois ! je le vois ! c'est un vrai malheur ! Il ne lui est plus indifférent ! une pomme de discorde ! Jolie pomme, rongée par des vers à l'intérieur ! Je le pressentais — se disait-il à lui-même

— cela me manquait encore ! Dieu m'a puni !. Voilà le résultat des travaux, des soins, de la sollicitude — de toute une vie !

Je m'assis en me taisant ; il marchait à grands pas, méditait et grommelait. — Il paraît qu'il a du caractère, mais peut-on s'y fier ? C'est du bon sang cependant ! mais, au bout du compte, non ! c'est un bon à rien ! un fainéant : Je n'en veux pas, non ! Ma vie serait une agonie perpétuelle.

— Cependant il a fait un pas décisif vers la réforme — interrompis-je — en lui laissant un peu de temps pour se calmer ; vous avez pourtant trouvé vous-même de la noblesse en lui.

— Et malgré cela, je n'en veux pas — s'écria-t-il — trembler toute sa vie ! et pourquoi ?

— Et si je l'exigeais absolument ?

— Sais-tu — dit-il en s'arrêtant — persiste dans ta résolution, et tu verras que je me brûlerai la cervelle !

Je l'interrompis en lui fermant la bouche avec ma main.

— Allons, M. l'Ecuyer, ne le prenez pas sur ce ton, je vous en supplie. Est-ce donc juste de le condamner définitivement, sans être convaincu ! Ne serait-ce pas plus raisonnable et rationnel de le suivre de près, de l'épier, de l'observer, avant de prononcer sur son compte ?

— Le rusé fait semblant d'être raisonnable et agit comme un renard! est-ce que cela peut me tranquilliser? qui peut me garantir l'avenir?

— Permettez, petit papa — ajoutai-je, sachant qu'il aimait quand je lui donnais ce nom habitué qui m'est restée de l'enfance. — ce sont vos propres maximes, je vous les ai entendu répéter plusieurs fois: que le vin qui n'a point passé par la fermentation, en temps voulu, ne vaut rien, qu'il faut que la jeunesse se passe, comme on doit passer la coqueluche, et la rougeole.

— Oui, et la petite vérole, qui laisse des traces; je préfère la vaccine: — il prit un air rêveur.

— Au demeurant, qui sait — ajouta-t-il, en se radoucissant — peut-être cela se passera; le sang des Soumine est bon...

J'éclatai de dire.

— Pourquoi riez-vous, Mademoiselle? Vous vous en moquez à présent tous, et vous ne savez pas ce qu'Okolski parlé des Soumine? mais vous ne comprenez pas le latin!

— Cela ne fait rien: je suis curieuse de l'entendre.

— Il dit... non, je crois que ce n'est pas Okolski, c'est Dlogotch: qu'ils étaient *virī ad potationem et largitionem proclivis, canum et venationum*

studiosi (ce n'est que la préface). Mais *virī probi, audaces i...*

— Oh! c'est une longue litanie.

— Riez, riez, mais j'y crois: beaucoup de choses se font sous l'influence du sang, la pomme ne roule pas loin du pommier.

— Alors, grâce à Dieu! quelque chose peut se faire de rien?

— Diable le sait! Et s'il renonce avant de parvenir — ajouta le vieux en devenant pensif et marchant de long en large par la chambre. Après quoi, s'approchant de moi, il dit avec gravité :

— Allons, cher amour, donne-moi ta parole que tu ne penseras plus à lui, avant que je ne te le permette moi-même.

— A quoi bon exiger ma parole? — répondis-je — est-ce que vous ne me connaissez pas, cher petit papa? Suis-je si volage?

— C'est vrai qu'elle n'est pas volage! ah! quel parti prendre? Elle fait toujours ce qu'elle veut. Attends, je commencerai à le relancer, à bien l'observer de près. Mais si je découvre quelque chose...

Je l'embrassai au front; mais au lieu de m'en remercier, il se redressa comme s'il avait aperçu un spectre.

— Que le diable m'emporte, s'écria-t-il, mille

millions de tonnes de lièvres! elle l'aime déjà, autrement elle ne serait pas si caressante!

Je m'enfuis dans l'autre chambre en riant et lui, après avoir marmotté quelque chose entre ses dents, s'élança dehors et partit.

Voilà une importante scène du drame de ma vie! Je l'aime, oh! oui, je l'aime! le vieux a deviné juste: quoique, en vérité, je me fâche contre lui et contre moi-même! Car enfin, pourquoi l'aimé-je? je n'en sais rien. L'amour est toujours illogique. Il n'est pas beau (cependant ne pensez pas qu'il soit laid) mais à quoi bon tout cela...

Je vous supplie, Fanny, chère et bonne amie, priez Dieu pour que ce premier sentiment puisse être le dernier et pour que je ne sois pas réduite à le combattre.

(le reste de la lettre manque).

XVII.

Georges à Edmond.

C'est le premier pas qui coûte; à présent je vais souvent à Roumiana, mais n'oubliant point le soupçon qu'on a jeté à ma face, connaissant ma situation, je n'oserai jamais, ni lui dire, ni lui faire voir, ce qui se passe dans mon cœur; c'est assez de bonheur pour moi, de la voir.

Je l'aimerai en silence, je me tairai en rêvant et en souffrant.

Il y a déjà assez longtemps que M. Pierre est insaisissable; depuis sa dernière rencontre avec M^{me} Laska, il m'évitait, l'expression de sa physionomie était menaçante, sombre et sauvage; j'en avais comme une appréhension craintive: il avait tellement l'air d'un assassin! Ce n'est qu'hier que sa bile agglomérée par l'ironie s'épancha et il causa avec moi de choses indifférentes: à tout ce qu'il touchait — la corde vibrante du cœur raisonnait par un gémissement douloureux et sans espoir! Je n'ai pas osé lui faire des questions sur l'impression reçue; il n'en parlait pas non plus, mais on voyait, d'après ses souffrances, que cette rencontre a remué le couteau dans la plaie et qu'il avait encore devant les yeux ce visage qui se détournait de lui. Après avoir échangé quelques paroles avec moi, et sans me saluer, il se détourna brusquement et s'enfonça dans la forêt.

Je me rendis à Roumiana. Ici je suis condamné à jouer un rôle indifférent; car dans le cas contraire, mon oncle se forgerait de nouveau des soupçons injustes sur mon compte, et, qui pis est, dirait tout de suite, devant elle, que mon unique désir était de convoiter sa dot; cependant, qui ne désire moins la richesse que moi à présent? La

richesse, c'est une chose conventionnelle, relative ; c'est un mot qui est vide de sens, sans signification, qu'on ne peut définir d'une manière précise : un tel trouve la richesse dans l'abondance du pain et du lard, un autre en voitures et chevaux, un troisième dans des plats d'argent; plus loin encore dans des marbres, des tableaux, dans un cuisinier français, cent mille francs de rente, et ainsi jusqu'à l'infini. Ceux qui sont d'un degré plus haut que nous, nous paraissent riches ; nous croyons l'être aussi longtemps que de nouveaux désirs de posséder ne nous envahissent et tant que nous possédons quelque chose, dont nous ne sommes pas encore blasés. Le plus riche se sentira pauvre, quand ce qu'il possède n'aura plus de charmes pour lui. Pourquoi ne commencerait-on pas à se pénétrer de cette vérité et ne pas nous délivrer des chaînes que les soins pour l'acquérir nous imposent ?

Irène me reçoit bien, mais froidement, et aucun mot, aucun sourire, aucun regard ne fait entrevoir ce qui se passe dans son cœur. Le nom de reine lui sied bien, si elle peut ainsi dominer le cœur par la raison. Fou que je suis ! ce qui est plus sûr, c'est qu'il n'y a pas de quoi faire mystère. Cependant j'y vais toujours avec plaisir, quoiqu'avec cette conviction, — comme dit mon oncle — qu'il n'y a pas à en attendre un résultat sérieux. Ma seule jouis-

sance est de me trouver sous le même toit qu'elle, de la contempler, de jouir de ses paroles et de m'en aller pour la revoir plus tard. Et le lendemain?— je n'y pense plus: quand j'en suis trop accablé, je m'adonne au travail avec acharnement.

Des événements étranges commencent de nouveau à m'entourer. Entre autres, l'arrivée de mon oncle à Lapadliska, l'attention minutieuse avec laquelle il s'informe de mon exploitation, la curiosité méticuleuse sur l'emploi de mon temps et sa manière d'être cordiale avec moi: tout cela me fait réfléchir beaucoup. Cependant il me présente toujours mon passé comme un torchon sale et déchiré, mais plus rarement, avec moins d'âcreté et plus de délicatesse qu'avant.

Pourquoi cette immixtion dans mes affaires? je n'en sais rien. Dernièrement j'ai vu Malcowski, qui, sous le prétexte de la chasse, parut à Lapadliska, prit avec lui Stanislas, qui commence à avoir un grand penchant pour cette occupation, en essayant de lui tirer les vers du nez et en lui faisant des demandes insidieuses sur mon compte. D'où cela lui vient-il?

Malcowski me recommanda beaucoup un intendant d'un certain âge, qu'il a amené avec lui et que j'ai entrevu plusieurs fois à Tourza-Goura. Mon oncle lui a donné congé, pour manque de vi-

gilance de sa part à garder le gibier ; je l'ai pris à mon service. Il se plaint de l'emportement de M. l'Écuyer, sans lui manquer cependant de respect. Il a donc un morceau de pain chez moi. C'est un vieux serviteur des Soumine : il a connu un peu mon père.

Je recommence de nouveau à retomber dans ma prolixité ; mais cela étant, je veux te faire encore part des deux accidents arrivés à l'Écuyer. Elu au poste de maréchal, il se chamaille maintenant avec deux coucous opposés : celui de rester à la maison, et celui de remplir consciencieusement sa charge : ce qui le flatte toujours un peu. Le Capitaine est venu naturellement pour l'en féliciter, en lui avouant, dans un embrassement, qu'il contribua beaucoup à l'élever à cette dignité

— Et que tous les diables vous emportent ! — s'écria mon oncle.

Mais c'est encore le moindre tour de sa part : la régularisation de la frontière présentait au vieux d'autres soucis. Imagine-toi que lors de ma première visite à Roumiana, on l'a marquée définitivement. Le Capitaine, profitant de l'absence de l'Écuyer, a suborné et enivré ses serviteurs, coupé des tracés d'une borne à l'autre, dépassant quelques-unes en se targuant de ce que le fondé de pouvoirs de l'oncle y était présent ; et, par suite

de cette dernière démarcation, s'appropriâ son plus cher arrondissement, celui qu'il aimait comme la prunelle de ses yeux, Zayamie, où se trouvaient les seuls chevreuils de Tourza-Goura.

La colère, la rage, le désespoir, la douleur de l'Écuyer ne peuvent se décrire; il arriva comme une bombe chez le Capitaine. Celui-ci, innocent comme un enfant nouveau-né, comme n'étant pour rien dans tout cela, le reçut avec une franche bonhomie

— Ah! mon bon monsieur — dit-il en haussant naïvement les épaules — ce sont vos gens eux-mêmes qui firent la démarcation et posèrent les bornes. J'ai des témoins.

— Mes gens? mille millions de bataillons de diables! à moins qu'ils n'aient perdu complètement la tête: ou je n'y comprends rien. C'est de la folie! Ils m'ont ôté Zayamie!

— Mais faites donc attention, monsieur, que d'après la plus stricte justice cet arrondissement m'appartient, aussi vrai que j'existe.

— Il ne vous a pas appartenu, n'appartient et n'appartiendra jamais.

— Mais, si la frontière le démontre?

— Qu'est-ce que vous me radotez avec votre frontière, je ne la connais pas. *Terminus aqua*, je consens, *ad quem*, il n'y a rien à dire, mais *per*

quem pourquoi l'avez-vous fait passer par ma forêt? Oh! il n'y aura rien de tout cela!

— Bien au contraire, M. le Maréchal, elle restera intacte, car elle existe: ce qui est pris ne sera plus remis.

— Coupe!

— Ce qui est fait reste sacré — dit le Capitaine — c'est une affaire finie, comme je respecte M. le Maréchal.

— Ne m'affublez pas de ce titre, je vous prie, M. le Capitaine, ne m'aimez pas plutôt, mais rendez-moi ce qui m'appartient. Comment, vous auriez l'audace? vous le savez bien vous-même.

— Que sais-je, mon bon seigneur? ce que je sais, c'est que la frontière commence ici et finit là, et ce que le bon Dieu, par sa grâce suprême, a daigné m'ajouter par ce fait, n'est pas de ma connaissance. Je suis un homme simple, mon respectable et excellent Maréchal, et mon âme est pure de tout péché, voilà pourquoi cet arrondissement était en votre possession pendant tant d'années. Tout le monde n'exploite!

— Et vous vous obstinez à le garder?

— Comment donc? mais certainement, mon cher monsieur. Le puis-je? Jugez vous-même? (je ne veux pas changer de juges) repousser ce que Dieu m'a donné! mon bon monsieur, sans colère, sans co-

lère, cela n'aiderait à rien ; je vous respecte et je vous aime, je vous honore et baise vos pieds, comme à mon protecteur et à mon bienfaiteur. Mais quant à ce morceau de pain, gagné à la sueur de mon front ; quant à ce lopin de terre, comment puis-je vous le rendre ?

— Mais il ne vous appartient pas — cria mon grand-oncle.

— Je vous en demande pardon, M. le Maréchal, aujourd'hui c'est ma propriété : les bornes sont là, et la frontière, marquée par vos propres gens.

— Que vous avez subornés ou ces marouffes ont perdu la tête !

— Mon bon Maréchal, suis-je, moi, en état, pauvre hère que je suis, de suborner vos gens ? Moi, misérable petit propriétaire, qui salue de loin avec respect vos économes ?

— Dites votre dernier mot — s'écria mon oncle en se redressant — me rendrez-vous Zayamie ou non ?

— On n'a qu'une parole : comme je vous aime et vous respecte, ce que je prouverai à l'occasion, je ne le rendrai pas. Noblesse oblige ! Cela ne comporte point de raisonnements.

Mon oncle s'élança dans le vestibule, rouge de colère et d'indignation (j'étais témoin oculaire de toute cette scène à Kouzylovka) voulant se mettre

en voiture sans prendre congé du Capitaine, mais il le retint sur le seuil.

— Sans rancune, mon bon Maréchal, à quoi bon se faire du mal en se fâchant; ce qui est fait est fait; ne quittez pas ma pauvre cabane avec de l'animosité au cœur contre moi ?

— Mais que me voulez-vous donc, sacré nom de Dieu ! que je vous fasse des remerciements ? Quoi ? Rendez-moi ce qui m'appartient et allez au diable, sinon, gare au procès.

— Je recourrai à cette arme suprême, à la dernière extrémité ! Lésé, maltraité, persécuté, que pourrai-je faire ? Je devrai me défendre le cœur saignant, quoiqu'en vous aimant et vous respectant.

— Alors le procès !

— Je n'en suis pas coupable.

— Vous n'en êtes pas coupable ? et qui alors le serait, s'il vous plaît ?

— Le sort, l'accident, *inexorable fatum*. Mais souffrez que je vous dise un mot, M. le Maréchal : est-ce que la jouissance n'était pas de mon côté ?

— Comment, au nom du ciel ? Quand avez-vous possédé Zayamie ?

— Et certainement j'y ai chassé.

— C'est comme cela !

— Et la carte est pour moi ! où il est dit en tou-

tes lettres: l'arrondissement de Zayamie *ante Unionem* jouissance du village de Kouzylovka *lapsu temporis ad Tourza-Goura violentes* occupé.

— C'est ainsi, c'est ainsi — cria mon oncle en tremblant de colère.

— Et vos honnêtes et consciencieuses gens, familiarisés avec les localités et connaissant mes droits, en ont fait eux-mêmes le tracé.

— Bien! bien! nous verrons!

— Seulement, sans rancune au cœur — ajouta le Capitaine — en vous aimant...

— Ah! aimez qui bon vous semble et laissez-moi, avec votre amour.

En disant ces mots il se mit en voiture et partit.

Le lendemain le procès fut commencé. Le Capitaine se frottait les mains, saluait jusqu'à terre, souriait et triomphait.

J'avais pitié du pauvre vieillard: tant de chagrin l'assailait en même temps; il maigrit, il se tourmente, son obésité même a disparu; car il a délaissé la chasse, son unique distraction; il est continuellement livré à la rêverie. Je ne sais s'il pourra se délivrer de sa charge. M. Graba, par devoir, comme il s'exprime, pour la plupart ne le quitte pas, en lui cornant les oreilles des obligations qui y sont attachées, comment il faut s'adonner complètement à cette mission, pour ne rien prendre sur sa cons-

cience. Le pauvre Ecuyer vient à Roumiana assez souvent, pour oublier ses tracas, mais pour comble de malheur m'y trouve fréquemment, moi qu'il n'aime pas, qu'il voit avec peine, et dont la présence lui est insupportable. Je crois qu'il s'imagine que je nourris encore contre lui des griefs et de la rancune: ce qui n'est pas; je le respecte et je l'aimerais même s'il le voulait. Avec toute l'originalité de son caractère, une vivacité étrange à son âge, une simplicité un peu commune, c'est un homme qui a beaucoup de cœur.

M^{lle} Irène console le vieux comme elle peut, mais il a tant de chagrin, que c'est une goutte d'eau dans la mer.

M^{me} Laska se montre de nouveau au salon, tout comme avant: froide, ironique, indifférente, usée, vous n'auriez jamais cru qu'elle a été malade. Je croyais qu'elle me ferait des questions; mais ou elle en a honte, ou elle croit qu'on n'a pas remarqué ce qui lui est arrivé; elle se tait. J'ai raconté en détail son histoire à Irène, ainsi que celle de M. Pierre, sa vie présente; j'ai esquissé son caractère et sa demeure: ce qui excita grandement sa curiosité. Chaque événement remarquable fait en général sur elle une forte impression; elle battit des mains et me dit:

— Oh! je dois voir ce souterrain, cette collection et cet homme!

— C'est assez difficile, — répondis-je. — Il est ombrageux, peu accessible, surtout pour les femmes.

— Cela ne me regarde pas — répliqua-t-elle — vous devez tout arranger, en agissant d'après votre impression, pourvu que je puisse aller à Horodytchi et faire la connaissance de M. Pierre.

La tâche est assez ardue; le moins facile est de décider M. Pierre à se faire connaître; ensuite comment ira-t-elle là? Seule? impossible! M^{me} Laska ne voudra pas et ne pourra point l'accompagner. Je le lui ai demandé franchement: elle réfléchit.

— M^{me} Laska — dit-elle — nous essayerons et peut-être... un sourire mélancolique effleura ses lèvres. — Préparez seulement M. Pierre — ajouta-t-elle — et ne vous occupez plus du reste.

Que faire? Il faut essayer; peut-être parviendrai-je, de quelque manière que ce soit, à satisfaire sa volonté; oh! comme j'en serais content, mais comment m'y prendre? par quoi commencer? avant tout il faut avouer que je suis un bavard et que j'ai révélé des secrets qui ne m'appartenaient pas. Au revoir, je vais à la recherche de Dolski et l'enjolerai comme je pourrai. — Ton Georges.

XVIII.

Irène à miss F. Willby.

5 juillet 18... Roumiana.

Par cette lettre, chère Fanny, vous n'apprendrez rien de nouveau en ce qui me concerne, rien n'étant changé autour de moi. Tout se passe, hélas ! comme avant, comme hier ! Je l'aime seulement un peu plus (étonnant !) parce que je le vois plus souvent. Cet homme m'a peut-être jeté un charme : si je ne l'aimais pas, combien de défauts et d'imperfections ne trouverais-je pas en lui, avec la plus grande facilité.

L'Ecuyer fait bonne garde, et tâche autant qu'il peut de me décider à faire un voyage, à m'en aller, mû, soi-disant, par le devoir de tuteur. Georges est toujours le même. Dans ma première lettre je vous le dépeignais comme plein d'esprit et sûr de lui-même. Aujourd'hui il a beaucoup changé ; et ce changement paraît décisif, comme provenant d'une conviction réfléchie. Je le trouve trop froid, trop indifférent, trop circonspect, cachant soigneusement le sentiment, que je connais et dont je suis sûre. Il est vrai que sa situation l'y oblige : et pourtant je trouve que cette retenue est poussée un peu trop loin ; pourquoi tellement se dominer ? Je sens que je lui aurais pardonné plus de hardiesse, même un peu

d'arrogance; il commence à m'impatienter par cette humble soumission à son sort. Faut-il que je fasse le premier pas pour le secouer de cette torpeur? Après avoir entendu le récit qui va suivre, vous m'en donnerez votre sentiment: il vous intéressera moins encore que ma causerie habituelle, parce que cette fois-ci, il ne s'agit plus ni de moi, ni de lui.

Depuis quelque temps, une certaine M^{me} Laska réside chez moi. Pour cette pauvre femme le sort (les hommes ont l'habitude de rejeter de leurs épaules une grande partie de leurs torts sur lui ou sur des tiers), comme on dit communément, a été à son égard inexorable. Dans sa jeunesse, elle a excité l'amour ardent d'un homme, aux passions violentes, mais elle l'a repoussé à cause de sa pauvreté, ne pouvant supporter, paraît-il, la pensée d'un avenir de sacrifices et d'abnégation avec une flamme pâle d'un amour modeste. Dieu l'en a punie! Celui qu'elle épousa ensuite pour sa fortune, perdit tout, l'abandonna; et, ce qui pis est, ou peut-être mieux (comment le trouverez-vous?) son premier amour, qu'elle a repoussé, reste aussi vif, aussi vrai jusqu'à présent, comme au temps de sa jeunesse. Aujourd'hui, elle est libre et maîtresse de ses actions, mais elle traîne sa vie empoisonnée sans que rien puisse la distraire et l'intéresser, sans espoir au cœur.

Son existence rappelle une longue journée d'été,

dont la chaleur accablante semble ne pas avoir de fin, pendant laquelle la lassitude vous abat et vous terrasse avant que la fraîcheur du soir puisse vous rafraîchir et vous ranimer, en vous sauvant. Vraiment, il y a quelquefois de ces circonstances qui se jouent de tous les calculs! Fallait-il que cet amant de sa jeunesse se soit établi tout près de chez nous, aux environs de Roumiana? En outre, il se présente d'une manière originale, car le désespoir a fait de lui une espèce de sauvage, de misanthrope qui l'a conduit à embrasser une vie solitaire sans y être contraint. Il s'occupe principalement de la chasse et de pérégrinations aux vieux tombeaux, aux anciens champs de bataille, aux châteaux en ruines, aux remparts, aux cimetières, etc. Il ramasse des vieux débris du passé, se moque du monde et de ses conventionnelles exigences. Je voulais le voir à toute force : Georges, en m'en parlant, a excité ma curiosité de femme. Je n'ai pas honte de dire que je suis curieuse : je lui ai donc demandé de me faciliter la connaissance de cet original, et d'obtenir la permission de visiter certains souterrains (c'est une réminiscence de M^{me} Radcliffe) qu'il s'est choisis pour demeure. On voit que Georges travaillait à exécuter mes ordres, et quand j'ai passé à l'heure convenue à côté de leur hutte, je fis arrêter (j'étais sans M^{me} Laska, avec la petite Joséphine ma pupille) et je suis

entrée à l'intérieur pour me reposer. M. Pierre Dolski (c'est le nom de notre original) au commencement voulait s'enfuir, mais je l'ai arrêté par quelques mots ; il me regarda d'un air indécis, et resta. Après quelques moments, je sus l'entraîner dans une conversation animée, l'encourager et obtenir la promesse de ma réception à Horodychy, où il demeure. Contre toute attente je réussis entièrement.

— Mais, Mademoiselle sera seule, avec cette petite ? me demanda-t-il.

— Et si je n'étais pas seule, ou pas avec elle ? — répondis-je, pensant à M^{me} Laska, que je voudrais rapprocher de lui.

— Alors, il me sera impossible de vous recevoir — répondit-il tranquillement.

— Comment ! vous pousseriez l'impolitesse jusqu'à un tel point ! envers des dames ? dis-je.

— Pourquoi dois-je être poli pour les dames ? quand je ne les aime pas ? Ce serait un mensonge.

— Je vous remercie, en leur nom.

— Il y a des exceptions — dit-il en souriant. — Cette exception est toujours la personne présente ; c'est une chose connue. — Je ne veux pas en être de cette manière.

Il donna des signes d'impatience.

— Mais franchement — dit-il — pourquoi ne pourriez-vous être cette exception ?

— Je ne m'en sens pas digne— dis-je avec un sourire — je ne suis ni meilleure, ni plus mauvaise que les autres femmes. En me recevant, vous devriez souffrir celle qui pourrait se trouver dans ma société, si c'était oui ou non une de vos connaissances.

— Tant pis, si c'en est une! — repartit-il vivement et il ajouta en regardant Georges et haussant les épaules: — Bavard, comme une vieille femme! Vous devez déjà connaître mon histoire; le mensonge serait donc inutile. Vous voulez me rapprocher de cette femme! pourquoi faire? pour m'arracher peut-être jusqu'au souvenir!

— Pour le raviver!

— C'est impossible! Aujourd'hui, c'est une personne qui n'a que de la ressemblance avec l'autre!

— Alors indifférente? — demandai-je.

— Une autre qui lui ressemble, la même et non! ma langue s'embrouille et ne peut plus exprimer ma pensée. Elle, mais changée!

— Oui, parce qu'elle est malheureuse — dis-je tout bas.

— Parce qu'elle est coupable! — ajouta-t-il, avec douleur. — Et moi suis-je heureux? et ne puis-je dire, avec Guatimozin: Me trouvé-je sur des roses? En la revoyant, qu'y gagnerai-je?

— Qui sait ! peut-être le bonheur, la tranquillité ?

— La tranquillité, le manque d'appétit ou le pain, quand nous n'avons plus avec quoi le mâcher : un jeune bonheur, pour de vieilles années ! Pardonnez-moi, madame, si je m'exprime ainsi : je ne suis pas habitué à la compagnie des dames. Mais, les cendres sont au cœur, la tête est lourde et ce vagabond barbu, que vous voyez devant vous, ne saurait plus produire un sentiment, même au nom de ce qu'il a été.

— Qui le sait ?

— A quoi bon essayer ? pour souffrir encore une seconde fois ? Je n'en veux pas ! Arrivez seule, Mademoiselle, ou avec cette petite : je vous recevrai alors ; mais ne vous imaginez pas que c'est parce que vous m'avez subjugué par votre beauté, votre esprit ou l'élévation de vos pensées, non, c'est parce que Georges me l'a demandé, et que je l'aime quoi qu'il ne sache pas tenir sa langue. Je l'aime, presque autant que Castor, mon chien couchant ; et ce n'est pas peu dire !

Georges, lui faisant un salut grave, en rit franchement, et moi, je reçus à bout portant cette impolitesse, sans en être étonnée ni froissée.

J'insistai encore, pour être reçue avec M^{me} Laska, mais M. Pierre s'enfuit dans la forêt, sans me don-

ner de réponse. Comptant beaucoup sur les circonstances favorables, je décidai de venir demain à Horodyschy, avec ma compagne, sans l'informer de mon projet. Georges vint nous chercher à cheval; nous partîmes avec lui dans un petit chariot, jusqu'à la forêt, en continuant plus loin notre promenade à pied.

Quand M. Pierre, assis sur les remparts vis-à-vis de la rivière, abîmé dans ses pensées, nous vit, il nous reconnut de suite; une espèce de torpeur s'empara de lui, et, sans bouger, il riva ses yeux sur M^{me} Laska, qui, devenant pâle comme la mort, s'appuya sur mon bras en proférant des paroles incohérentes.

— Qu'est-ce que c'est? où sommes-nous? Qui est-ce? revenons sur nos pas.

Je regardais toujours avec attention M. Pierre, qui paraissait lutter avec lui-même; enfin, prenant son courage à deux bras, il sourit amèrement, descendit de son banc rustique et nous salua en silence.

Laska tremblait comme une feuille et ses yeux exprimaient une terreur indescriptible: c'est pour la première fois que je la vis dans cet état. Dolski, sans mot dire, sans la regarder, comme s'il ne la connaissait point, nous conduisit lentement dans son souterrain.

Imaginez-vous une cave d'un vieux château (qui sont si nombreux dans votre vieille Angleterre) ornée d'anciens souvenirs avec un certain art et beaucoup d'ordre; une retraite d'anachorète et d'un archéologue en même temps : un lit de feuilles sèches, au-dessus duquel se trouvait, devinez quoi ? — un gant de femme !

Monsieur Pierre marchait en avant et, s'arrêtant au milieu de la chambre voûtée qu'il occupait, dit avec ironie :

— N'est-ce pas, belles dames, que c'est très-curieux ? très-original ? C'est la tombe d'un homme vivant, quelque chose d'invraisemblable, comme un conte ou une chanson de nourrice. Un homme qui vit avec des morts, parce qu'il exècre les vivants ; qui a renoncé au monde et s'est enseveli avant d'accomplir son pèlerinage ici bas, et tout cela, parce qu'une femme lui a dit un jour : — „Je ne veux pas de vous, car vous êtes pauvre“ ! Regardez, mesdames, c'est très-curieux, très-intéressant en vérité ! Je mène déjà cette vie une quinzaine d'années ; chaque jour, chaque heure, se ressemblent comme deux gouttes d'eau, et je puis vous assurer que de tous les moyens de noyer sa douleur, le meilleur est de s'enfermer avec elle, et de la vider d'un trait jusqu'à la lie. Et comme chacun, depuis le berceau jusqu'à la tombe, doit avoir une pou-

pée ou un joujou, je suis aussi cet exemple, et je m'amuse — avec la mort. Tout ce qui, comme moi, a pourri, est tombé en poussière, s'est couvert de rouille et a fini son existence réelle, est amassé et placé à mes côtés : comme tout cela, je ne suis plus de ce monde ; nous nous complétons systématiquement.

— N'est-ce pas, belles dames, que cela a beaucoup d'attrait — dit-il amèrement.

Madame Laska se mourait sur mon bras, sans vouloir cependant s'enfuir : une espèce de charme la retenait.

— Tout cela — continuait M. Pierre avec une chaleur toujours croissante — est très étrange, et tout ce qui est invraisemblable se commente différemment : comme, par la folie, la douleur ou la bêtise. Savez-vous ce qui m'a relégué ici ? Vous êtes avide d'un moment de distraction, écoutez :

Il y a longtemps, bien longtemps de cela, dans un petit bosquet composé de pins et de bouleaux, était située une maisonnette très modeste, où vivait une jeune fille, et non loin de là, presque à côté, se trouvait la demeure d'un jeune homme qui l'aimait ; en pensant, le niais ! que cela suffisait pour atteindre le bonheur. Elle ressentait pour lui cette espèce de penchant qui s'acquiert par l'habitude ; mais quand le moment est venu de décider

entre lui et le moyen de se vendre cher, elle lui dit : — Je ne puis t'appartenir, parce que tu es pauvre ! N'est-il pas vrai ? — demanda-t-il à ma compagne.

M^{me} Laska perdit connaissance et tomba.

M. Pierre s'élança vers elle : nous la transportâmes à l'air frais en l'aspergeant d'eau froide, et quand, ranimée, elle ouvrit les yeux en revenant de sa syncope, le pauvre vagabond, agenouillé à ses pieds, s'empara de ses mains et les couvrit de baisers en l'accablant des expressions les plus douces et les plus caressantes, comme au temps de sa jeunesse. Mais ces épanchements étaient de courte durée : après les premières paroles prononcées, M^{me} Laska retomba dans sa terreur de nouveau et M. Pierre ne put maîtriser son désespoir.

— Pour des robes — s'écria-t-il — pour du clinquant, pour de misérables hochets, tuer le bonheur, qui ne revient plus, perdre la jeunesse sacrifier le cœur, rendre un homme malheureux à jamais ! Oh ! vous n'avez jamais eu de pitié, — s'écria-t-il vivement — et si vous souffrez à présent vous l'avez mérité !

Après l'avoir dit, il s'enfuit dans la forêt, selon son habitude.

Georges et moi, nous ramenâmes M^{me} Laska à Roumiana, dans une prostration complète. Je me

reprochais vivement d'en être la cause, en l'exposant à cette épreuve; mais pouvais-je m'attendre à ce dénoûment? Georges m'a dit ensuite qu'il a reçu de M. Pierre une forte rebuffade, qu'il était littéralement hors de lui-même, se démenant comme un fou, et se plaignant de l'avoir revue.

— Avant, j'étais relativement heureux; maintenant je dois fuir d'ici, je dois chercher autre part la quiétude et l'oubli; et qui sait si je les retrouverai jamais? — disait-il.

Depuis ce temps nous ne le revîmes plus; Georges me dit qu'il a entrepris un long pèlerinage, dont le but lui était inconnu. M^{me} Laska, contre toute mon attente, est revenue le lendemain, comme si de rien n'était, à ses habitudes d'indifférence, de taciturnité et de sarcasme.

Je vous disais, au commencement de cette lettre, que j'ai remplie du récit de cette scène émouvante, voulant partager avec vous l'impression que j'en ressentis, je vous disais donc, chère Fanny, que Georges était froid et taciturne. En observant cette domination sur sa personne, je commence à avoir des doutes et penser que peut-être son cœur est indifférent par suite des débordements de sa vie passée; mais, d'un autre côté, peut-il, en appréhendant toujours les injustes soupçons, dévoiler ses sentiments? Je l'accuse et je le justifie, sans savoir

ce qui en est ! Mon tuteur est parti pour quelque temps, afin de suivre le procès avec mon cousin le Capitaine, et se démettre de cette charge qu'on lui a imposée ; pauvre homme ! et pour combler la mesure Georges et moi nous lui donnons de l'inquiétude. Ecrivez-moi, je vous prie, et croyez que je suis toujours votre — Irène.

XIX.

Georges à Edmond.

Voilà bientôt une année que je suis dans ces contrées : tout ce temps m'a passé comme un éclair, comme une nuit de bal : non pas à cause du bonheur qu'il m'a procuré, mais grâce aux émotions, aux événements dont elle était remplie.

A cette époque, pouvais-je prévoir ce qui adviendrait de moi ? Tu dois même t'étonner qu'après mes longues et fréquentes lettres, tu n'en reçoives plus que de courtes : la faute n'en est pas à moi. Plus il y a de contraste dans le genre de vie à nous deux, plus souvent je pense à toi, cher Edmond ; mais écrire ? qu'aurais-je à te dire, que pourrais-je détacher de ces jours et de ces heures, qui passent d'une manière si uniforme ? Le printemps s'abîme dans le passé, l'été de même, et nous nous trouvons maintenant à l'automne dorée. Absorbé

par le travail, je n'ai pas un moment de répit : la terre jalouse ne souffre point qu'on la néglige. Dans chaque saison vous avez de l'occupation par dessus la tête; travailler et penser sans cesse; aujourd'hui vous cueillez les fruits de la peine de la veille en ne cessant point de se préoccuper du lendemain. Ce n'est pas une chose facile que cette tâche!

Tu vois donc que je ne reste pas les bras croisés, et cette occupation me tente par la nouveauté du fait. C'est cette année que je puis dire franchement que je me suis trouvé face à face avec la nature: j'ai vu le printemps, j'ai passé l'été, que je ne connaissais autrement que de nom, dans le voisinage de mon inappréciable original Graba, dont les conseils, la société et l'influence qu'il exerce sur tout ce qui l'approche ont raffermi ma volonté et m'ont donné la force de tenir tête à toutes ces petites et incessantes contrariétés, qui auraient pu ébranler mon énergie. Il veille sur moi avec attention et, voyant que je compte sur lui, il m'aide avec tout le désintéressement et la bonne volonté qu'il puise dans son excellent cœur. En vérité, c'est un homme extraordinaire, que notre société juge injustement et sévèrement, parce qu'elle n'en est pas digne. Il supporte son martyre avec sang-froid et le front serein.

Avec tant de qualités, ne pas avoir un ami; personne qui eût de la bienveillance pour lui, qui ne critiquerait et ne dénaturerait chacune de ses actions, chacune de ses paroles — c'est triste. Les jeunes gens et les vieillards, les hommes et les femmes, s'en moquent, comme d'un fou, plaisantent, comme d'un sot, s'apitoient, comme sur quelqu'un qui n'a pas son bon sens, et le considèrent comme un homme faux.

— Ah! M. Graba! — s'écrient-ils avec un sourire de contentement — c'est lui qui l'a fait: quoi d'étonnant? il n'en fait jamais d'autres!

Il y en avait, parmi ses détracteurs, qui soutenaient sérieusement comme quoi son esprit était timbré et qu'il n'était pas dans son état normal.

— Sur quelles bases fondez-vous vos suppositions? — m'écriai-je.

— Il suffit de voir ce qu'il fait.

— Que fait-il de si insolite? — poursuivis-je.

— Mais par exemple — me disait le Capitaine — avec sa femme, ange de douleur, il ne pouvait vivre.

— Vous connaissez sa femme?

— Qui est-ce qui ne sait que c'est la plus belle femme du pays! c'est un ange! vous dis-je. Mais que voulez-vous, il était tellement chiche pour elle,

et faisait tant d'extravagances, qu'elle a dû à la fin des fins s'enfuir de chez lui.

— Mais elle pouvait aussi avoir des fantaisies irréalisables ?

— Quelle idée, Monsieur ! Il suffit de la regarder : elle n'a pas de fiel ! belle au-delà de toute expression ! bonne et douce !

— Et puis ? — demandai-je.

— Est-ce que cela convient à un millionnaire, d'être d'une telle avarice ? Ni une voiture comme il faut, ni une livrée, comme chez les autres, point de cuisinier de quelque valeur ! Et quand on vient chez lui, qu'est-ce qu'on lui sert ? une petite soupe à l'orge mondée, une piquette à peine potable. Mais il ne regrette pas pour des choses inutiles, pour des bagatelles qui le ruinent.

— Et quelles sont ces bagatelles, s'il vous plaît ?

— Eh bien ! pour des livres, pour des tableaux, pour des fusils, des vieilleries qui ne valent pas un liard, et de semblables bêtises. Croiriez-vous, monsieur, je l'ai entendu de source sûre, très sûre, que pour un petit tableau insignifiant, de la grandeur que voici, un enfantillage, il a payé trois cents ducats ! On m'a montré cette petite toile, je l'ai vue, rien de remarquable, littéralement ; je n'en aurais pas donné trois sous. Eh bien ! où est le bon

sens? Il est insupportable avec ses maximes, on s'en délivre aussi vite qu'on le peut. Vous lui parlez, par exemple, du beau temps, pensez-vous qu'il répondra directement à votre demande? Le plus souvent! il commencera par vous prêcher la morale, la basant sur je ne sais quel raisonnement! Je vous le dirai franchement, Monsieur, nous le craignons comme la peste et nous nous enfuyons de lui, comme d'un lépreux!

Voilà le jugement de ses concitoyens, sur l'homme qui seul d'entre eux a compris sa situation d'une manière sérieuse, sans oublier aucune de ses obligations, sans tolérer le ridicule et l'injustice.

A une soirée où l'on m'invitait à prendre part au jeu, je répondis catégoriquement que j'ai renoncé définitivement aux cartes; M. Samourski releva ma réponse et s'écria en riant:

— On voit de suite que vous êtes voisin de M. Graba: c'est déjà sa leçon! Quelle inconséquence de renoncer aux cartes! ha! ha! ha! cela ne vaut plus la peine d'en parler. Comment peut-on éviter la société? et par là vouloir montrer qu'on la surpasse en raison? Je ne dis pas de se faire un joueur de profession! mais pour passer le temps, pourquoi pas?

— Veuillez me dire, monsieur, quel en est le profit?

— Une distraction pour tuer le temps, et c'est assez.

— Alors le temps vous passe très lentement dans notre Société, s'il vous convient de le passer à la table verte, en voulant le tuer au plus vite. Est-ce que la vie vous est à charge, que vous voulez la tuer? Vous êtes donc blasé, malheureux, si vous voulez vous en défaire à l'aide des cartes?

— A quoi bon ce raisonnement? je sais que vous auriez le dessus; mais ce qui est vrai, est vrai; tout le monde joue pourtant aux cartes, et tant qu'elles existeront, on ne s'en passera pas. Un jeu sans conséquence!

— Oui, on commence ainsi, mais on finit autrement!

M. Samourski ne voulait plus m'écouter et s'assit au jeu. A l'heure qu'il est, on se moque de moi, comme d'un élève de Graba: à leur aise.

J'ai introduit dans ma ferme toutes les améliorations qui m'ont été suggérées par lui; les paysans les acceptèrent vite après un moment de défiance et m'en sont reconnaissants. Il y a une grande différence entre la justice et la connivence. Il ne faut pas être indulgent pour le mal, — ce que je ne fais pas; autrement je serais censé l'encourager: mais j'ai le sommeil tranquille, car je sens n'avoir aucune mauvaise action sur la conscience.

N'est-ce pas, cher Edmond, que cette année a opéré un grand changement en moi? les pensées, les expressions que tu lis dans mes lettres, dernièrement encore, n'étaient rien moins qu'intelligentes pour moi. J'acceptais la vie comme elle me venait, l'employant à mes divertissements; aujourd'hui, je pense, je travaille, et, souffrant toujours, je suis plus heureux que jadis. Tu pouffes de rire, vieil écervelé: ris, mais, je t'en prie, ne me parle pas de ta pitié.

Imagine-toi que même Stanislas, ce modèle de serviteur de ville, paresseux et joueur, a beaucoup changé: tous ses anciens défauts se sont concentrés dans une forte et innocente passion, la chasse. Tu ne l'aurais pas reconnu, aussi bien que moi. Il porte une jaquette doublée en peau de renard comme Malcowski, des bottes en cuir de bouc, et quoiqu'il soit toujours roide dans ses mouvements et s'habille proprement, son visage efféminé a pris une expression plus mâle: il est devenu plus gros, il s'est hâlé, il boit de l'eau-de-vie, mange du saucisson, et ne regrette pas la Saska-Kempa *). Il commence à comprendre même que les bottes vernies ne sont pas indispensables au bonheur, et que sans les avoir on peut être un honnête homme.

*) Promenade publique sur une île de la Vistule.

— Ne voudrais-tu pas revenir à Varsovie? — lui demandai-je une fois.

— Nous y reviendrons un jour, Votre Honneur, je ne suis plus maintenant si pressé: petit à petit on s'est habitué à cette vie.

— Te souviens-tu comme tu t'impatientais en voulant t'enfuir à tout prix?

— C'est autre chose, monsieur, la chasse est bonne, et nous avons notre propre ménage.

Je souris. Stanislas a réformé ici son caractère, comme moi; ce qui est plus étonnant, il est devenu plus grave: il me singe un peu. C'est bien, voilà un double profit du changement de la vie: et ceux qui ne pensent pas, nous suivent comme des moutons de Panurge, grâce à Dieu!

Mais je te dépeins ma position, ne te parlant pas de ce que j'aurais dû te dire au commencement, c'est-à-dire d'elle et de moi-même.

Malgré le désir de l'Ecuyer, elle n'a pas quitté le pays, nous avons passé l'été à la campagne et il me semble que pour l'automne et l'hiver elle ne s'en ira pas non plus à la ville, parce qu'elle n'aime pas le genre de vie qu'on y mène. Je suis toujours au même degré à Roumiana, nous sommes de bons amis et rien de plus. De ce que je sens dans le cœur, je ne te dis mot: c'est du superflu.

Seulement chaque jour, chaque heure, le désir

d'être près d'elle, avec elle, augmente; la séparation, l'éloignement me paraissent impossibles et malgré ce sentiment qui bout en moi, ma bouche est close. Elle est riche, moi pauvre! On m'aurait soupçonné d'avidité et de convoitise, je dois donc me taire et je me tais... Je continuerai à le faire, pourvu qu'on ne me chasse pas.

L'oncle est plus indulgent pour moi; c'est étonnant comme il sait tout ce qui se passe chez moi, autour de moi, on dirait qu'il me suit partout d'une manière invisible. Nous nous voyons pourtant rarement, mais de sa conversation j'ai acquis la conviction qu'il est initié à la moindre de mes actions. Aurais-je un mouchard à la maison? Dernièrement j'ai dû payer une partie de mon terme pour le fermage. Je n'ai pu rien vendre encore, et des difficultés pourraient s'ensuivre pour moi, si je ne comptais sur Graba, qui, je le savais, viendrait à mon aide. Juste au moment où je me préparais à l'aller voir, mon oncle est arrivé, et après l'échange de quelques paroles, me dit :

— Je vous ai apporté de l'argent.

— Comment, de l'argent? demandai-je.

— Mais vous en avez besoin pour payer votre terme, et j'ai ouï dire que Jos vous a fait défaut.

— C'est vrai — répondis-je — mais j'ai un moyen à cela.

— Comme de raison, emprunter? eh bien! je suis votre homme.

— Non, cher M. l'Ecuyer, je vous en suis bien reconnaissant.

— Comment? encore des façons?

— Encore, et toujours — répondis-je.

Il me regarda et n'insista plus.

— Et d'où prendrez-vous? — demanda-t-il.

— De chez M. Graba.

— Alors, vous préférez emprunter chez lui que chez moi?

— Il ne m'a pas soupçonné de projets intéressés.

— Laissez donc! laissez! que diable! ces reproches continuels: à quoi bon gâter le sang à un vieillard?

Je me tus, il marchait à grands pas par la chambre.

— Il y a à peu près un an que vous habitez avec nous? — me demanda-t-il.

— A peu près! — répondis-je, avec un soupir.

— Eh bien! et à la ville?

— Rien ne m'y appelle, je n'ai pas d'affaires.

— Eh! comme cela! pour passer le temps.

— Aujourd'hui, cela n'a plus d'attrait pour moi.

— Regardez, quel philosophe!

Il marchait et proférait des mots inintelligibles

cependant, dans les entr'actes, je pus en saisir quelques bribes :

— Puis-je en être sûr ?

Il a été si bien informé de mes faits et gestes, que j'ai pu apprendre par sa causerie qu'il savait parfaitement combien de fois je suis allé à Roumiana, et combien de temps j'y suis resté.

— D'où avez-vous ces nouvelles ? — demandai-je.

— D'où ? Comme si dans un voisinage si rapproché on était sans nouvelles de ses voisins !

— Pourtant, je ne sais pas ce qui passe chez M. l'Ecuyer ?

— Vous avez autre chose en tête.

— Quoi ? Moi, aussi bien que vous, je m'occupe de ma terre.

— Oh ! oui, certainement ! A quoi bon me berner ? Je ne donnerai pas dans le panneau : un vieux routier comme moi ne sera pas éconduit par un jeune homme comme toi !

— De quoi pouvez-vous me soupçonner ? peut-être de fabriquer de la fausse monnaie ?

Il haussa les épaules et se tut, puis, s'asseyant, s'écria :

— Mais à propos, vous demeurez si longtemps ici et vous ne connaissez pas encore vos parents.

— Quels parents ?

— Mais les Soumine de Zamalinné.

— Vous avez raison, c'est ma faute, mais je veux réparer cet oubli; j'irai les voir.

— Eh bien! viens avec moi.

— Très volontiers.

— Je te dirai sous le sceau du secret — ajouta-t-il en clignant des yeux et me fixant avec attention, pour juger de l'impression qu'il ferait sur moi — ce sont de très braves gens, mais excessivement pauvres, et leur nombre en est très grand, tu verras. Le monde croit que je léguerais ma fortune, ou à ma pupille, ou à toi.

— Moi, je n'aurais accepté aucun legs — dis-je en parenthèse.

— Oui, je le sais — dit-il — et M^{lle} Irène n'en a pas besoin, car sans cela elle est assez riche! hein?

— Naturellement — répliquai-je — pour les pauvres ce serait du nécessaire, tandis que pour les riches c'est du superflu.

— Et tu es de cet avis? — demanda-t-il.

— Oh! complètement; j'approuve l'idée de M. l'Ecuyer.

— Hé! hé! tu es sans doute de cette conviction que ton grand-oncle est un banqueroutier, parce qu'il porte des habits râpés. Cependant on n'a qu'à dire ce qu'on veut, pour un homme entendu, la terre de

Tourza-Goura est une pomme d'or, mon cher; et en vidant bien mes poches, on y trouverait des petits capitaux, sans compter ce que j'ai en Grande-Pologne sur deux domaines. Je ne parle plus de l'argent comptant qui pourrait s'y trouver, et des céréales en réserve, qui forment aussi une petite somme ronde.

Comme tu t'en doutes, j'écoutais avec indifférence cette nomenclature et je lui ai coupé la parole.

— Je vous crois, je vous crois; à quoi bon énumérer tout cela; peu ou beaucoup, il vaut toujours mieux en faire don aux plus nécessiteux — répliquai-je.

— Eh bien! irons-nous les voir? — dit-il pour détourner la conversation.

— Mais avec le plus grand plaisir.

Nous partîmes donc, le lendemain, avec M. l'Ecuyer, à Zamalinné, qui se trouve à quelques lieues de Tourza-Goura. Comme il a l'habitude de ne jamais bouger sans son fusil et son chien, il chassait pendant le trajet.

Pour compléter les esquisses que je t'ai faites précédemment du pays où je vis, et comme une chose qui t'est due, je veux te dépeindre la maisonnette de Zamalinné, village situé aux confins de la Volhynie, touchant d'un côté aux forêts de la Polésie et de l'autre aux champs plantureux et fertiles. C'est un pays de Cocagne, selon l'expression habi-

tuelle de tous les propriétaires, parce qu'il faut que tu saches qu'ici toutes les terres d'une moyenne valeur sont affublées de ce nom; mais c'est une bagatelle: un village où il y a trois propriétaires, entre lesquels les Soumine n'ont que trois ou quatre cabanes seulement. La vieille maisonnette, située au milieu du village, entourée d'une haute clôture, comme au temps des incursions des Tatares, où on devait les repousser sous le couvert des palissades, si on n'était pas en nombre pour se défendre en rase campagne. A l'entrée il y avait une grande porte cochère, avec un toit en chaume, flanquée d'un guichet fermé à clef; la petite cour à l'intérieur était plantée de lilas qui touchaient au jardin fruitier, où se trouvaient des pommiers aux larges rameaux et de vieux poiriers. Près de l'écurie on voyait un puits et des attenances destinées à l'exploitation rurale.

Selon l'ancien usage, qui n'est plus à la mode, sur les pieux de la haie pendaient des pots en grès, dans lesquels on tient le lait; des beurrières, des terrines et des huches occupaient le perron; de la toile blanchissait sur un mince ruban de gazon uni où des oisons, des dindons, des poules et des canards se promenaient gravement entre la maison, l'écurie et une petite aile, qui ressemblait plutôt

à une cabane de paysans. On remarquait partout une laborieuse pauvreté.

Dès qu'on nous aperçut à la porte cochère, des petits enfants, habillés en blanc, se réfugièrent dans la maison, et d'autres, en plus grand nombre, en sortirent pour nous attendre sur le perron.

A peine fûmes-nous arrivés, toute la famille, excepté ceux qui étaient occupés au dehors, se trouvait déjà sur le seuil pour nous voir. Une famille pauvre est toujours nombreuse: cette richesse, que les riches envient si souvent, Dieu l'envoie au chaume, et à la tête de tous se trouvait une vieillotte obèse, M^{me} Thérèse Soumine née Zawiska, mère du maître de la maison, vêtue en robe de chambre de calencar, en bonnet de percale avec d'énormes rubans jaunes. Son visage était empreint de gaieté et trahissait le penchant au bavardage. Sa belle-fille, d'un âge moyen, assez jolie, mais un peu pâle et maigre, vêtue de la même manière, à l'exception du bonnet, se tenait derrière elle, tenant un petit enfant sur les bras; des enfants un peu plus âgés l'entouraient, cramponnés aux pans de sa robe. Deux petites filles regardaient curieusement de derrière la porte, et deux écoliers en uniforme attendaient près de la borne, rouges comme des cerises, le moment de venir baiser les mains de M. l'Ecuyer. Je les comptai jusqu'à sept. Mais

les filles plus âgées, et une autre encore, que je n'ai pas remarquée dès le commencement, étaient les sœurs de M. Soumine et les filles de M^{me} Thérèse. Tout ce monde s'élança avec un cri vers nous, mais s'apercevant qu'il y avait un étranger, car en effet je l'étais pour eux, un peu de réserve se mêla à leur effusion. Mais à peine apprirent-ils que j'étais un Soumine, leur parent, et que je suis venu exprès pour faire leur connaissance, que les plus âgés se mirent à m'embrasser sur les deux joues; et les plus jeunes à me baiser les mains. La vieillesse, ne sachant comment me recevoir, se bornait à me faire des révérences en souriant avec amabilité, sans se douter que je voulais lui baiser la main. Cependant, quand je l'eus fait, elle m'embrassa comme son fils. Cet embrassement cordial avait du charme pour moi.

Le chef de la famille se trouvait aux champs à surveiller les travailleurs. On dépêcha une petite pastoure d'oies pour le quérir; en attendant, ses élèves, en profitant, entrèrent dans le vestibule en remplissant la maison de leurs gloussements et de leur caquet: et une d'elles était si osée, qu'elle regarda plusieurs fois par la porte à l'intérieur

On nous fit asseoir le plus commodément possible à la place d'honneur, tandis que toute la famille ne faisait que courir d'un endroit à l'autre.

Tu n'as pas l'idée de l'intérieur d'une telle maison, voilà pourquoi je veux te la décrire (du reste la pluie tombe). Avant tout, une chambre étroite, nommée de réception, mais en réalité il est difficile de lui maintenir ce nom là où la famille est nombreuse et la maison étroite. Tu chercherais donc en vain ici des meubles rangés avec ordre, des rideaux tendus d'une manière irréprochable et des parquets luisants, où l'on a peur de mettre un pied, cette physionomie morne d'un salon qui vous glace et impressionne péniblement l'âme, comme il en est du corps, quand vous entrez dans une cave. Ici, c'était tout le contraire: un ouvrage oublié quelque part, des meubles dérangés, des mouchoirs perdus sur le canapé et des tiroirs tirés de leurs cases; le rouet de la vieille mère placé devant un fauteuil rembourré et le berceau de l'enfant, que les plus âgés ont remporté à notre arrivée, occupaient le coin le plus retiré; les travaux d'aiguille des demoiselles étaient serrés devant nous. Tout ce qui s'y trouvait a revêtu le cachet de la vieillesse: le souvenir leur donnait du charme, comme à tout ce qui, quoique vieux et usé, a un prix pour nous, en rappelant notre jeunesse et en en faisant pour ainsi dire les compagnons de notre vie. Sur la cheminée trônait une pendule, arrêtée en ce moment: à la muraille pendaient des por-

traits de vieilles matrones avec des livres d'heures ou des chapelets en main, des hommes à la tête rasée à la polouaise, pour la plupart d'un âge avancé, et un arbre généalogique qui s'élevait de la poitrine d'un guerrier. La vieillotte me montra la branche et la feuille où le nom de mon grand-oncle était inscrit. A côté, se trouvait sa chambre où elle logeait avec une partie de ses petits enfants; plus loin, la chambre du maître de la maison et de sa femme, qui n'avaient avec eux que leur cadet. Vis-à-vis était l'appartement des demoiselles, et, à côté, celui des écoliers. Voilà toute la maison. J'ai oublié de dire que de la chambre du chef de famille une porte vitrée donnait accès au jardin, pour éviter de passer en été par la chambre de la vieille mère.

Cette pauvreté n'excluait ni la gaieté, ni le contentement; on voyait que Dieu, en leur refusant la richesse, les a comblés de ses bénédictions.

Tout m'y plut, en commençant par la bavarde vieillotte, animée d'une franche bonhomie; sa belle fille, un peu triste et malade, mais pourtant si hospitalière, pleine d'effusion pour tout le monde, ayant toujours l'œil rivé sur ses enfants, les jeunes demoiselles, roses et fraîches comme des pommes, espiègles et naïves, et les écoliers vous regardant dans les yeux avec curiosité, alertes, vifs et suffisamment

polissons. Au commencement on nous adressa la parole cérémonieusement, comme à des étrangers. L'Ecuyer et moi, nous protestâmes contre cette manière de recevoir des parents et on finit par nous donner avec une grande joie le nom de grand-oncle et de frère.

A la fin arriva M. Soumine; s'élançant dans la chambre comme une bombe, fatigué, haletant, ruisselant de sueur, il salua avec humilité l'oncle et recommanda à sa mère, à sa femme, à ses gens de ne point épargner leurs fatigues, afin de nous recevoir dignement. C'est un homme sec, d'un âge moyen, ennemi de la paresse, d'un visage ouvert, aux yeux bleus et aux moustaches abondantes, qui à côté de ses joues hâlées paraissaient d'une couleur filasse, ce qui ne gâtait point l'ensemble. Nous nous embrassâmes cordialement comme de proches parents, après quoi la conversation roula sur le genre de leurs occupations, de leurs travaux, enfin de tout ce qui les concernait. La vieillotte présenta ses petits-enfants et ses trois filles, dont l'aînée était triste et silencieuse. Le père faisait réciter des vers aux écoliers; on nous montra les ouvrages en tapisserie des jeunes demoiselles, les dents du nouveau-né, et Vladislas, un des moutards, s'obstinait à me faire voir le petit jardin, le vieux poirier et la balançoire. Malgré l'ordre de sa mère

de me laisser tranquille; ne voulant pas le chagriner, je suis allé avec lui, accompagné d'autres enfants. Je ne sais pourquoi, mais ma nouvelle famille m'a rasséréiné le cœur; j'en étais jaloux, et je me livrai franchement à la joie, comme au temps de ma jeunesse.

Je fis la tournée du jardin en faisant la connaissance de tous les arbres; du bouleau de Jeanne, du poirier de Vladislav et du cerisier de Joseph; et après avoir admiré les fleurs de Julie et d'Hélène et trouvé très jolis les joujoux modestes, fabriqués à la maison par les garçons, — je suis revenu au moment où l'on préparait les tables pour le thé et arrangeait les tasses, les théières et les cuillers. La bouilloire dominait sur le tout en respirant la vapeur avec force; sur la cheminée cuisait le café pour M. l'Ecuyer, à qui la vieillesse parlait sans cesse, toujours en riant, dérangée seulement de temps en temps par M. Soumine, qui lui exposait ses tracas et ses fatigues.

Quand je rentrai, on parlait d'un meulon d'orge qui produisait deux hectolitres de grain; M^{me} Thérèse rappelait à l'Ecuyer qu'elle était de cinq ans son aînée. La pauvre femme voulait paraître polie autant qu'elle pouvait... Le service allait vite, parce qu'on se passait de domestiques; les enfants

seuls en tenaient lieu en brisant, cassant et versant tout, grâce à la trop grande hâte.

Voici un petit échantillon de notre conversation.

— Je crois que Monsieur mon cousin a affirmé Zapadliska ?

— Oui, depuis un an à peu près.

— Eh bien, comment cela va-t-il ?

Madame Thérèse. — Zapadliska ? Attendez, cela appartient à Dolski. Ah ! oui, deux frères, ils étaient pauvres ; le cadet, après avoir quitté l'armée, a disparu, et l'aîné a épousé une Badylska, soi-disant comtesse. Du chef de sa femme il a une fortune considérable ; elle était fille unique et née d'une Prziyemska ; bonne et vieille famille, une maison très respectable, mais tombée en quenouille. Je me rappelle même...

M. Soumine. — Comment va votre exploitation rurale ?

Moi. — Comme d'habitude, chez un novice ; arrivez, cousin et vous me donnerez des conseils.

M. Soumine. — Je serai à votre service.

L'Ecuyer. — Il faut aller chasser chez lui : des forêts comme il y en a peu.

M. Soumine. — Etes vous chasseur ?

Moi. — Si j'en avais le temps, mais les occupations !

M. Soumine. — Et moi de même ! sans compter

les enfants; on a rarement un moment à sa disposition, mais....

M^{me} Soumine. — Ne vous plaignez pas, mon cher, vous chassez assez souvent.

L'Ecuyer. — Qu'entendez-vous par souvent? peut-être une fois dans la semaine pour deux heures: cela ne vaut rien.

M^{me} Soumine. — M. l'Ecuyer s'y livre chaque jour.

L'Ecuyer. — Et que doit faire un vieux fainéant? il tire aux moineaux. Eh bien! venez chez moi, M. Jean.

M. Jean. — Dès que je ramènerai mes garçons à l'école et finirai mes semailles, je serai à votre disposition.

L'Ecuyer. — Bah! cela ne sera pas de sitôt! Eh bien! comment apprennent ces gars-là?

M. Jean. — L'aîné a pris sa promotion avec éloge, grâce à Dieu! il en serait de même du cadet s'il n'avait été malade. n'est-ce pas?

Le garçon rougit et se blottit dans un coin en regardant sa mère avec un sourire.

M^{me} Soumine. — Il faut vous dire, mon oncle, que ni moi, ni mes enfants, nous ne pouvons pas nous vanter d'avoir une santé robuste; sans en avoir l'air, ils sont tous maladifs; voilà ce qui me rend la vie triste! Vladislav paraît mieux portant,

cela ne fait qu'augmenter mes craintes; c'était la même histoire avec l'ainé, tant qu'il ne gagna pas la fièvre tierce; depuis cette époque il est toujours malingre.

— Cessez vos plaintes, M^{me} Jean — interrompit la vieillesse, à qui le silence pesait: quand cela sera plus âgé, cela deviendra plus robuste. Je me rappelle ma jeunesse, mon estimable écuyer: un laps de temps respectable, c'était encore du temps de la couronne, sous Poniatowski. Grâce à Dieu, maintenant je suis passablement grasse, mais jadis ma mère défunte, Drabska née Zawiska (les Drabski sont de la Grande-Pologne, bonne famille, dont un membre était chanoine à Posen) s'imaginait toujours que je ne vivrais pas, tant j'étais mince et fluette, même le prince Sapieha, se trouvant une fois dans la maison de mes parents...

En ce moment on apporta le café. Tout le monde s'empressa de verser dans les tasses, d'apporter tantôt ceci, tantôt cela, d'inviter à manger, de présenter le sucre et de vanter les gâteaux. Les enfants, d'après l'habitude de cette classe de gens, se tenaient autour de la table, en posant leur menton sur le bord; on voyait que les gâteaux étaient l'aimant qui les attirait, mais ils ne touchaient à rien.

Dieu sait ce qu'on ne nous présenta pas: il y

avait des poires, des pommes, du café, du thé, du miel, des noisettes, du pain blanc, des biscuits, des craquelins, des gâteaux; tout ce que possédait la maison était apporté pour notre réception, et il fallait goûter de tout. Monsieur Soumine a lui-même greffé le poirier et Madame Jean a apporté de chez ses parents les entes du pommier. Les noisettes à Zamalinné devaient être d'un goût exceptionnel: le miel surpassait celui de Lipietz (espèce de miel que les abeilles cueillent des fleurs du tilleul.) Nous mangeâmes copieusement, ce qui a beaucoup réjoui nos hôtes; le crépuscule tomba, que la conversation durait encore. On voulait à toute force nous retenir pour la nuit, mais l'oncle, après avoir glissé dans les mains des enfants et de M. Jean des présents et après avoir adressé la parole à chacun, se décida de repartir.

Tout le monde nous reconduisit sur le perron, en nous aidant à monter en voiture et nous saluant, sans quitter leur place, tant qu'on pouvait nous apercevoir. Sais-tu? j'ai pris congé de ces braves gens, avec beaucoup d'amitié. Un critique sévère y trouverait peut-être beaucoup de ridicule, mais, en sommes-nous libres nous-même? et où trouverez-vous maintenant un cœur aussi honnête, aussi franc et prêt à vous rendre service? J'ai respecté dans la mère son attachement pour les en-

fants, dans le père l'énergie courageuse, grâce à laquelle à l'aide de son travail il nourrit toute cette grande famille; dans la grand'mère. la tranquillité d'esprit et la paix alliée à une douceur chrétienne, qui n'exclut pas la pauvreté; les enfants mêmes m'ont pris au cœur. par la simplicité et la naïveté avec lesquelles ils me racontaient toutes leurs petites affaires.

Nous franchissions déjà la porte cochère, quand j'aperçus un cavalier qui s'approchait de nous, dont je n'ai pu distinguer les traits; j'ai cru pourtant reconnaître que c'était Jean Graba, mais je ne pouvais m'expliquer ce qu'il venait faire ici. L'Ecuyer assure l'avoir reconnu et donnait des signes d'un grand étonnement.

Assez pour aujourd'hui, cher Edmond, — porte-toi bien.

XX.

Edmond à Georges.

J'ai assisté hier à un grand dîner chez Marry, auquel Stanislas X. nous a conviés. Nous parlâmes de toi et bûmes à ta santé. Ces souvenirs et ta dernière lettre ont vaincu ma paresse et me voilà la plume en main pour te répondre. Pauvre villageois, malheureux Cincinnatus! Je ne m'étonnerais

pas, si bientôt on te béatifiait, et si la litanie s'enrichissait d'un nouveau bienheureux saint Soumine, auquel nous demanderons sa protection. Qu'est-ce qui adviendra de toi ?

Sais-tu que depuis que tu t'es transformé en agriculteur philosophe en te faisant vertueux par excellence, je me considère avec épouvante : qui sait, me dis-je, si un pareil malheur ne m'arrivera pas un jour à moi aussi ? Oh ! grand Dieu ! devrai-je me morfondre comme toi ! car avoue franchement, mon très-cher, avec la contrition qui doit être dans ton rôle, tu t'ennuies à la mort, mais tu as pris le mors aux dents et tu ne veux pas en convenir.

Mais non ! non ! cela ne m'arrivera pas ! je ne suis pas sot à ce point pour ne pas m'en garantir. Je ne mettrai plus le pied à la campagne. Je me la représente maintenant, comme du goudron : quand on y touche, on s'y prend. J'aime la ville et je m'y trouve comme un poisson dans l'eau. Tu commences déjà à me lasser, mon cher Soumine, saint et martyr en même temps, avec ta morale, tes descriptions et ta naïveté tardive. Tu te couvres de fleurs en automne, mon chéri ! Parle-moi d'autre chose. Toi, ton Graba, l'Ecuyer, M. Pierre, qui est tout bonnement timbré, M^m Laska, nouvelle Héloïse pétrifiée, enfin toute la kyrielle de tes Polésiens me reste déjà dans la gorge.

Tu devrais pourtant trouver quelque chose de nouveau.

Fais déjà une fin avec ta demoiselle Irène, avec laquelle tu m'as l'air de ressembler à l'impossible Coléandre avec sa Léonilde: vous vous tenez vis-à-vis l'un de l'autre, sans oser avouer ce dont vous êtes convaincus parfaitement, et cela au milieu du XIX^e siècle! Si je m'en rappelle bien, tu l'aimes à la folie: eh bien! qu'attends-tu? tu lambines, afin que quelqu'un te la prenne sous ton nez, ce qui arrivera inmanquablement, si tu continues cette tactique. Marie-toi au plus vite, arrive à Varsovie, et quitte pour jamais ta Polésie. Ton meilleur ami te donne ce conseil. — Edmond.

P. S. Quand j'écrivais cette lettre, j'étais de mauvaise humeur, par la raison que j'ai perdu au jeu et que le dîner de Marry m'a fait du mal. Je compte donc sur ton indulgence, car il m'est impossible de transcrire ma lettre. Ecris-moi toujours, comme par le passé, de tout ce que tu veux, pourvu que tu m'écrives, car tes lettres me sont nécessaires; je m'y suis habitué en faisant ma sieste après dîner dans un fauteuil; je les parcours en sommeillant et elles me facilitent la digestion. Encore une fois, écris comme tu veux et marie-toi si tu peux. — Dixi.

XXI.

Georges à Edmond.

J'ai été hier à Roumiana; j'ai trouvé M^{me} Laska seule au salon, assise près de la cheminée, comme toujours taciturne, ennuyée et fatiguée. Je lui ai demandé des nouvelles d'Irène; elle me répondit qu'elle était légèrement indisposée.

— Indisposée? alitée?

— Non, mais elle a mal à la tête et des attaques nerveuses (elle haussa les épaules); du reste, je ne sais pas ce qui en est.

— Mais rien de dangereux au moins?

— Oh! non! une indisposition passagère.

A peine ces paroles furent-elles prononcées, que la porte s'ouvrit et Irène parut, un peu plus animée, et plus rouge que de coutume, mais le front soucieux.

— Vous êtes souffrante? — demandai-je — je ne veux pas être importun, je vous salue et vous fais mes adieux en même temps.

— Mais non, je vous prie de rester, M. Georges. Je n'ai rien; je me sentais seulement fatiguée et pas tout-à-fait dans mon assiette.

Nous nous assîmes; M^{me} Laska prit le livre qu'elle lisait avant mon arrivée, se promena un moment

dans la chambre et s'esquiva furtivement, comme si c'était arrangé d'avance.

Au commencement la conversation touchait à des choses indifférentes; elle s'informa de Graba, de l'Écuyer, même du Capitaine; appuyée au dossier du canapé, elle paraissait affaissée et fatiguée. Je renouvelai mes adieux, elle me retint.

— Vous m'êtes nécessaire — dit-elle — est ce que vous ne remarquez pas que vous m'êtes nécessaire ?

— Comme un chasse-mouches ou un chasse-ennuis.

— Qui est-ce qui s'ennuie? — demanda-t-elle — mais pensez comme vous voulez. — Elle haussa les épaules. — Voilà une année que nous nous connaissons et, comme je vois, vous ne me comprenez pas encore.

Je me taisais.

— Voyez-vous, Monsieur, vous m'êtes nécessaire plus que vous ne pensez — dit-elle en se baissant pour prendre un livre — vous me ferez de la lecture. Voici ce livre relié en noir : ce sont les lettres de Jacques Ortis.

— Un livre qui prédispose tellement à la tristesse ?

— Il est à l'unisson de mes dispositions d'esprit.

— Pourquoi seriez-vous donc triste ?

— Dites plutôt pourquoi ne le seriez-vous pas ? Vous aussi, comme tout le monde, vous ne pouvez me comprendre : il est vrai que je doute quelquefois de moi-même. Eh bien ! lisez donc, Monsieur.

Je commençai ; le livre était ouvert à un endroit très significatif. Je ne sais si tu le connais ? j'en doute fort. Irène s'est arrêtée à la date du 29 avril et je dus commencer ma lecture par des pensées qui dépeignaient mon état et ma position présente, d'une manière frappante :

„ *Vicino a lei sono si pieno dell esistenza* *...

je suis parvenu à l'endroit où Ortis la représente et se représente lui-même de la manière suivante :

„ *La pazza figura ch'io so quand'ella siede lavorando, ed io leggo!* “

Juste Irène en même temps prit un ouvrage, nous nous regardâmes machinalement, elle sourit tristement, je lisais plus loin. Je te traduirai plutôt ce que j'ai lu : car tu ne comprends de l'italien que ce qui se trouve dans les libretti des opéras.

„ Quelle plaisante figure je fais, en lui faisant la lecture, pendant qu'elle travaille à son ouvrage ! A chaque ligne je m'arrête. — Mais lisez donc, Monsieur, dit-elle : je me remets de nouveau à mon occupation ; avant de finir deux pages je commence de plus en plus à courir la poste, en finissant par

un bredouillement incompréhensible. Thérèse s'en fâche. “

— En vérité — dit Irène — vous lisez si vite et d'une manière si peu intelligible, comme Ortis sans avoir Thérèse devant vos yeux.

— Dois-je lire plus lentement? — demandai-je.

— Plus lentement? oh! comme vous êtes insupportable avec cette obéissance passive: lisez comme vous voulez.

Je continuai, mais plus je lisais, plus les sentiments devenaient expressifs et commençaient à verser un fluide électrique dans mes veines. Il est dangereux de lire à une femme qu'on aime, quand on n'ose pas le lui dire, un livre dont les expressions dépeignent notre état; les lèvres, les yeux, la voix nous trahissent à chaque instant. — Nous avons dépassé l'histoire de Lorette et nous parvînmes au 14 mai. Connaissant depuis longtemps les lettres de Jacques Ortis, les ayant lues à plusieurs reprises, je ne voulais pas aller plus loin.

— Vous lisez cela pour la première fois? — demandai-je.

— Oui, Monsieur.

Je voulais me dispenser de cette lecture du 14 mai, mais n'ayant pas de prétexte plausible, je dus m'exécuter et la lire en entier. Ces expressions, dans une langue harmonieuse, douce et mélodieuse, pleine

de sentiments, commencèrent à agir sur moi. Je me maîtrisais, en retenant mes propres pensées, qui s'élançaient aux bords de mes lèvres en paraissant vouloir éclater. Je commençais seulement :

„ Si Lorenzo odilo — la mia bocca è umida ancora di un baccio di Teresa....

Irène, les yeux baissés, était occupée de son ouvrage, je sautai à une autre lettre de cette même date.

„ O quante volte ho ripigliata la penna, e non ho potuto continuare....

— Et moi, — m'écriai-je, en fermant le livre — je dois m'arrêter ici.

— Vous? qu'est-ce que c'est ?

— Moi? — une expression à double sens était sur le point de m'échapper, je voulais dire déjà qu'il m'est impossible de lire ces phrases froidement devant elle, quand mon cœur bout, mais je me retins.

— Pourquoi donc? — demanda-t-elle de nouveau.

— C'est ennuyeux — m'écriai-je — je veux vous lire quelque chose d'autre.

— Mais, quand j'aime Ortis.

— Moi, je ne l'aime pas; il est prolix, monotone; au moins sautons quelques pages.

Elle haussa les épaules.

— Je vois, ajouta-t-elle, que vous êtes d'une modestie incroyable, je sais pourtant qu'Ortis avait le lèvres humides des baisers de Thérèse. Lisons donc la description de cette scène, j'en suis curieuse sous le point de vue artistique : c'est un si grand art de saisir le sentiment sur le vif et de le rendre exactement sur le papier.

— Ah ! vous êtes froide comme de la glace ; vous envisagez tous ces livres, sous le point de vue de l'art ; lui, l'exilé, l'a pourtant écrit avec tout son cœur.

— Vous croyez donc ? — demanda-t-elle froide-ment — vous croyez qu'on écrit avec le cœur ?

— Et pourquoi pas ?

— Parce que celui qui sent fortement n'écrit pas, et s'il le fait exceptionnellement, ce n'est que lorsqu'il en retrace le souvenir en partie effacé. La douleur et la souffrance sont à l'état de réminiscence pour celui qui se met à écrire.

Je me tus, en feuilletant le livre.

— Au point de vue de l'art — ajoutai-je — Ortis n'égale pas Werther.

— Werther a été écrit par un maître hors ligne, qui sans jamais ressentir un sentiment quelconque (la vie de Jupiter en est la preuve) en connaissait l'anatomie à fond. comme Cuvier, qui, sans avoir vu des mastodontes, a su deviner le principe de leur organisation.

— Est-il permis de juger si sévèrement l'homme qui créa l'amante de Faust ?

— Je le crois bien, parce que la vie d'un homme de lettres est une pierre d'achoppement.

— Non, Madame : il paraît qu'il y a deux genres de vie dans un poète ; l'une quotidienne, l'autre exceptionnelle. Un monde de contrastes les sépare souvent ; il y a deux individualités dans une seule. Un poète ne peut être inspiré toute sa vie, cependant l'étincelle, quoiqu'à demi éteinte, l'anime toujours.

— Nous avons remué des questions d'une trop haute importance.

Après un moment, elle ajouta avec opiniâtreté :

— Lisez plus loin.

Le livre me tomba des mains. Je la regardais avec un regard, qu'a dû jeter Jacques sur Thérèse ; mais un amour craintif encore, peu sûr de ce qui pourrait lui arriver, s'il se montrait franchement, n'osant pas s'envoler des lèvres ; les yeux seuls l'exprimaient peut-être. Je sentais qu'il fallait, ou s'enfuir, ou risquer tout sur une parole. Irène me regarda avec une certaine expression, qui paraissait vouloir à tout prix s'emparer du secret de mon âme.

Presque hors de moi, je saisis mon chapeau.

— Où allez-vous donc ? — me demanda-t-elle.

— Moi ? — (je ne sais plus ce que je répondis,

mais je jetai machinalement loin de moi le chapeau, en m'asseyant à une certaine distance.)

— Qu'avez-vous, Monsieur ?

Affolé, incapable de me maîtriser, une inspiration me passa par la tête, et je me dis : je lui avouerai tout, puis, je m'enfuirai bien loin.

— Vous m'en demandez la raison, Madame ? — m'écriai-je avec une fiévreuse inquiétude ; — voilà un an que je vous connais, un an que je souffre ! et je me tais — c'est assez, c'en est trop peut-être. On peut me soupçonner, dire ce qu'on veut, et vous n'avez qu'à me repousser avec mépris.

Irène était visiblement troublée, ma voix se mourait sur mes lèvres, je savais ce que je risquais, je voulais en finir : mais c'était au-dessus de mes forces.

— Vous étonnerai-je, Madame, quand, ne pouvant enfin maîtriser ce mot qui me brûle la poitrine, je vous dirai — j'aime !

Je me suis rapproché d'elle avec vivacité ; elle se taisait en levant sur moi ses yeux pleins d'expression ; elle me regarda longtemps, longtemps... et à la fin me présenta sa main tremblante. C'était quelque chose de plus que le bonheur pour moi, c'était un moment de muette extase, plein de ravissement, qui ne se décrit pas. Sa main tremblante dans la mienne était un gage d'union indissoluble aux yeux

de Dieu ; car une femme comme elle ne la présenterait pas, sans se lier pour toute sa vie.

Je ne sais plus combien de temps nous restâmes assis, silencieux, elle sur le canapé, moi sur une chaise à côté d'elle. Une joie immense inondait mon âme, m'ôtait la parole ; enfin, absorbée dans ses pensées, elle quitta sa place et d'une voix faible, se tournant vers moi, me dit :

— Puis-je me fier à vous ? Vous ne voudriez pas faire le malheur de toute la vie d'une femme en feignant un sentiment que vous seriez loin de ressentir ?

Je ne savais comment lui répondre, un serment nous ferait du tort mutuellement ; mais elle lisait dans mes yeux et pouvait interpréter quelques paroles incohérentes sorties de ma bouche, qui lui prouvaient ma sincérité, et lui disaient ce que je sentais.

Je partis ivre, fou ; et la fièvre me travaille encore au moment où j'écris cette lettre, qui sera peut-être la dernière. — Les heureux n'écrivent pas. Adieu.

Georges.

XXII.

Irène à Miss F. Willby.

Roumiana, 11 novembre 18 ..

Je vous demande d'avance, chère Fanny, de ne pas vous scandaliser de la longueur de ma lettre; j'ai beaucoup, beaucoup de choses à vous narrer: je veux que vous sachiez tout et qu'en lisant mon histoire, vous puissiez m'envoyer un souhait bienveillant. Je comprends l'efficacité de la bénédiction et des vœux amicaux.

Dans ma dernière lettre ⁽¹⁾, je vous fis part, je crois, que rien de saillant ne m'était arrivé.

Mon tuteur, quoiqu'en cessant de s'opposer catégoriquement à toutes les démarches de Georges (qui n'avaient encore rien de précis), ne manquait pas, grâce à l'extrême appréhension provenant de son attachement pour moi, de m'effrayer à chaque occasion sur mon avenir. L'ayant fait observer de très près, petit à petit il paraissait changer d'avis sur son compte et, s'adoucissant progressivement, il se taisait. Une fois même, quand nous en parlions, il s'écria :

— Comme de raison, je ne dirai pas non plus, aujourd'hui, que ce n'est pas un écervelé; mais il a du fond, du caractère, le sang est bon. Au bout du compte, est-ce sa faute si, orphelin et jeune, comme

(1) Nous n'en possédons pas la copie (N. D. T.)

il était, abandonné à ses propres forces, il s'est fourvoyé en déviant du droit chemin?

— Grâce à Dieu! vous le justifiez maintenant vous-même.

— Mais je ne le justifie point du tout! oh! non, vous vous trompez, Mademoiselle! C'est un étourdi, un frêluquet, mais que faire? il faut le prendre tel qu'il est.

— Vous dites qu'il faut le prendre — demandai-je avec un sourire. Le vieux reprit :

— Mais non! bien au contraire, il ne faut pas le prendre! à quoi bon le prendre? ses compagnons n'ont qu'à le prendre!

Il me regarda, je souris.

— Eh bien — dit-il — il t'a peut-être fait tout tranquillement sa déclaration, pendant que j'étais occupé du procès et de ma charge?

— Oh! non, cela ne lui arrivera, je crois, jamais, à moins que je ne prenne l'initiative.

— Cela est venu jusque-là!

Le bon vieillard leva ses bras au ciel de désespoir.

— M. l'Ecuyer, il m'aime!

— Ah! bah! la grande affaire! quoi d'étonnant?

— Et moi, je l'aime!

Il saisit sa tête des deux mains, s'enfuit, puis revenant:

— Ne m'effrayez pas — dit-il — en vérité?

— Je l'aime — répétai-je.

— Il ne vous reste plus, Mademoiselle — dit-il amèrement — que d'aller à Zapadliska lui faire votre déclaration: après quoi, venir le chercher en carrosse et l'installer à Roumiana! Joli! très joli!

— Et si cela arrivait?

— Mais c'est une véritable folie!

— Donnez-lui le nom que vous voudrez.

— Attendez au moins qu'il vous demande le premier votre main.

— Je crois qu'étant tellement intimidé, il ne le fera jamais de son propre mouvement.

— Lui! intimidé! quel pauvre petit enfant!

— Il n'a pourtant jamais entamé ce chapitre devant moi.

— La chose du monde la plus plaisante, en vérité! comme si tu ne savais que c'est une tactique! un leurre!

— Pouvez-vous faire de telles suppositions?

— Je ne fais pas des suppositions, je crains!

— Et Dieu!

— Eh! Mademoiselle! l'homme doit être sur ses gardes, et Dieu le protégera. Je suis votre tuteur et je ne veux pas l'être de nom seulement. Par pitié, au moins, ne me faites pas honte, attendez.

— J'attendrai donc.

Il me baisa la main.

— Mais quand nous y arriverons, petit papa, vous ne serez pas contraire?

Il réfléchit un moment.

— Est-ce que tu ne fais pas avec moi tout ce que tu veux? Oh! si j'avais un peu plus de caractère, je n'aurais jamais dû le permettre.

Après cette conversation, il partit, et, comme il me le raconta ensuite, alla droit à Zapadliska. Là, il fit son possible pour faire croire à Georges que je n'avais jamais eu et que je n'ai point de cœur, que j'ai donné congé d'une manière hautaine et pleine de mépris à quelques-uns de mes prétendants, que je règle ma conduite uniquement d'après ma tête, que je suis froide et fantasque; voulant, au moyen de toutes ces insinuations, le détourner de me faire sa déclaration. Tout cela était superflu, car il n'a jamais donné une grande preuve de courage à mon égard. Enfin, le grand et décisif moment est venu pour moi. Il arriva un jour, et me trouva un peu indisposée. Laska comme toujours, s'éloigna pour ne pas être témoin de notre causerie, qui l'aigrissait et l'impatientait. Je lui demandai de me lire quelque chose; comme exprès, par un hasard étrange, se trouvait sur la table le livre de Jacques Ortis. Vous connaissez ces lettres? C'est Foscolo, je crois. qui les a éditées pour la première fois à Londres. Il lisait donc, et quand il est parvenu à la description

de la scène passionnée entre Thérèse et Jacques, il s'arrêta indécis.

J'insistai vainement, il n'a pas voulu aller plus loin, car il était ému, je le voyais. L'amour excité par cette lecture voulait le trahir et s'échapper de ses lèvres. Peut-être moi aussi, mue par l'impatience, j'ai provoqué son aveu, qui était devenu une nécessité parce qu'il craignait de se prononcer. Enfin il fit sa profession de foi! Je n'avais à ma disposition que la force de lui tendre ma main en silence, et sans ouvrir nos bouches, nous restions longtemps assis, nous communiquant nos pensées du regard.

Il m'aime! S'il mentait, je l'aurais senti; une parole, un demi-mot, un signe, l'aurait trahi, sans parler de la douleur atroce que j'en ressentirais. Oh! oui, il m'aime! Et moi? à quoi bon le dire! je ne l'aime pas moins profondément et pour toujours! En écrivant cette phrase, mes yeux se voilèrent; l'homme écrit si souvent dans sa vie: *pour toujours!* et ce *toujours* est quelquefois si court! On a froid au cœur, on s'épouvante de tout, quand on se trouve au seuil du bonheur!

Nous ne nous revîmes plus le lendemain; je l'attendais en vain, il ne vint pas. Ce n'est que le soir que j'en eus l'explication par son arrivée en compagnie de l'Ecuyer. Mon tuteur est resté toute la journée à Zapadliska, sans rien savoir de ce qui est

arrivé hier. En me voyant venir à sa rencontre, avec un visage joyeux et tranquille, lui qui me reprochait depuis un an ma langueur et ma tristesse, il jeta sur moi et sur Georges un regard scrutateur et dut se douter de la vérité. En réalité, j'étais rayonnante, heureuse, rajeunie, ce qui ne pouvait avoir lieu sans raison. Il me dit donc à l'oreille :

— Eh bien! tout est fini?

— Devinez? — dis-je en badinant.

— Tu t'es peut-être compromise en offrant ta main toi-même? — dit-il en fronçant les sourcils.

— Moi? non!

— Lui alors? l'arrogant! Je ne m'attendais pas à cela!

Son visage exprima la tristesse et un peu de jalousie.

— Alors, il me privera de toi? tu ne m'aimeras plus? Il me boude encore, je l'ai tant tourmenté!

— M. Georges — m'écriai-je — n'est-il pas vrai que vous aimez M. l'Ecuyer et que vous ne nourrissez plus de rancune contre lui?

Georges changea de couleur à cette demande inattendue.

— Moi? Qui peut douter que je ne respecte pas mon grand-oncle. Quant à de l'animosité contre lui, je n'en ai pas, et ne puis en avoir.

— Sur mon âme — s'écria en hochant la tête

l'Ecuyer, je t'ai donné bien du fil à retordre ! Tu m'en veux, n'est-ce pas ? Cependant, qui sait ? tout est peut-être oublié maintenant.

— Pourquoi maintenant ? demanda Georges.

— Pourquoi ? mais pour qui me prends-tu donc ? en pensant que je ne sais rien ?

Et mon excellent Nemrod avait des larmes aux yeux.

— Ecoute, garçon, dit-il avec gravité. Dieu l'a voulu, le fait est accompli ; je me creuserai en vain la tête, pour empêcher ce qu'Il a lié ; on voit que c'est votre destinée ! Mais souviens-toi, souviens-toi, ce n'est plus une plaisanterie en l'air, Dieu t'a doté d'un ange, dans la personne de ta femme : instruite, courageuse, belle et bonne (excusez du peu) ; si tu ne fais pas ton possible pour la mériter, si tu ne la rends pas heureuse ! Oh ! alors ! alors ! écoute : comme Dieu est Dieu ! comme tu me vois en chair et en os devant toi, souviens-toi que je me vengerai ! et je me vengerai sans pitié !

Ils s'embrassèrent franchement, et l'Ecuyer s'étant assis près d'une table, s'abîma dans ses rêveries et pleura.

J'avais de la peine à le voir rongé par cette défiance, qui gâtait mon bonheur futur et attristait mon cœur. En voyant notre joie, le serpent de la

jalousie le mordait, il enviait Georges. Pauvre et excellent vieillard! je lui dois tant!

Le soir nous avions du monde, les deux Graba, le Capitaine et encore quelques personnes. Ce dernier, — qui est toujours en guerre avec l'Écuyer et dernièrement lui a pris un morceau de forêt qu'il affectionnait beaucoup et qu'il ne voulait pas restituer,—a appris le premier, comme mon parent, que j'ai promis ma main à Georges.

Avec une mine la plus plaisante du monde, il s'est empressé de faire ses félicitations accoutumées à l'Écuyer : je les ai déjà vus, s'embrassant après le procès, ne s'épargnant point les marques de la politesse la plus obséquieuse, avec l'addition : j'embrasse vos pieds, je m'incline à vos pieds, je vous baise les mains, etc , etc. L'Écuyer trépignait d'impatience, il se maîtrisait à peine, tant lui étaient insupportables ces simagrées. L'impitoyable Capitaine lui rabâchait les oreilles pendant toute la soirée, s'étendant sur notre bonheur futur de la manière la plus irritante.

Enfin tout a été arrangé.

Nous n'attendrons pas les préparatifs des noces ; nous n'inviterons pas des indifférents pour qu'ils soient témoins de notre bonheur : l'Écuyer, l'excellent Graba et le Capitaine suffiront. Le mariage se célébrera sans ostentation dans notre chapelle privée,

après quoi nous irons en Grande-Pologne pour visiter les tombeaux de ses parents et demander leur bénédiction. Nos voisins, qui s'attendaient à des noces splendides, seront très désappointés; — que faire? Je n'ai jamais pu comprendre ces sortes de bals publics qu'on donne à l'occasion du mariage: le cœur en souffre et ne s'appartient plus, dérouté qu'il est par cette cohue curieuse. Au demeurant, à quoi bon, dans un moment d'une si haute importance, faire de sa personne un objet de remarques curieuses et indiscrètes des badauds!

Je ne finis pas cette lettre, l'arrivée de Georges en est la cause, mais je la continuerai tantôt.

13 novembre...

Ecoutez maintenant l'histoire que Georges m'a racontée.

Il était chez Graba, quand l'Ecuyer est arrivé en brytchka, avec une petite mine espiègle, souriante et mystérieuse.

Eh bien! voisin — demanda-t-il encore sur le perron — où est votre fils présentement?

— Mon fils? il me semble qu'il est à la chasse — répondit le maître de la maison.

— En êtes-vous sûr?

— Je le crois.

— Le temps n'en est pas très propice. — Pourriez-vous me sacrifier un peu de votre temps ?

— Je suis à vos ordres.

— Seriez-vous disposé à m'accompagner dans une petite excursion ?

— Pourquoi pas ?

Et se tournant vers Georges, il dit : — Mais Monsieur ?

— Je reviens de suite à Zapadliska.

— Non, M. Georges viendra avec nous, dit l'Ecuyer.

— Mais où allons-nous donc ?

• — Oh ! de la curiosité, tout de suite ! Vous le saurez. Et si c'était à Zamalinné, par exemple, pour voir les braves Soumine ?

— Volontiers ! répondirent tous les deux, et ils partirent.

Cette visite cachait quelque chose de mystérieux ; l'Ecuyer se taisait en se frottant les mains, et désirait avec impatience arriver au plus vite. On entrevoyait déjà la maisonnette et la cour, quand en se baissant de la voiture il montra à Graba un cheval attaché à la haie.

— Il me semble que c'est le chevreuil de M. Jean ? (on appelait ainsi son cheval de selle).

— C'est vrai — reprit gravement Graba — c'est le chevreuil.

— Mais que pourrait faire ici M. Jean ? — demanda en riant l'Ecuyer.

— Eh bien ! — reprit froidement le père — il fait comme nous, il vient voir les Soumine.

— Ce qui se renouvelle assez souvent, mon cher voisin.

— Il n'y a rien d'étonnant, ce sont de très braves gens.

L'Ecuyer, s'imaginant qu'il ferait une grande impression sur le vieux Graba, par la découverte que son fils est en visite sous ce chaume modeste, mais s'apercevant qu'il n'en était rien, se tut, désappointé. Ils arrivèrent donc sans bruit devant le perron et descendirent. L'Ecuyer s'avança sur la pointe des pieds, conduisant derrière lui Graba, et entra dans la chambre de réception.

La vieille mère des Soumine sommeillait avec un tricot à la main dans un fauteuil, Mademoiselle Julie était assise près de la fenêtre, en travaillant à son métier de tapisserie ; Jean Graba se tenait derrière elle et lisait. Il n'y avait donc rien d'étonnant qu'ils ne s'aperçurent pas de l'arrivée des nouveaux venus.

L'Ecuyer montra au père Graba, avec son index, ce couple, comme s'il voulait demander :

— Eh bien ?

Le père ne fit qu'en sourire ; en attendant le petit salon s'anima, et les personnes présentes quittèrent

leurs places. La vieillotte s'écria : „Ah ! Jésus Marie ! c'est M. l'Ecuyer ! “ et s'élança vivement de dessus ses coussins ; Jean recula la rougeur au front et la demoiselle s'enfuit, faisant à la hâte un salut.

Petit à petit tout rentra dans l'ordre et quoiqu'on remarquait encore de l'embarras dans les personnes présentes, cependant l'air franc et ouvert de l'excellent Graba père, dont la présence ici avait le plus d'importance, rendait le courage aux timides. L'Ecuyer, s'imaginant qu'il faut mettre les points sur les *i* pour démontrer clairement au père quelle relation liait son fils avec cette modeste famille, ne faisait que taquiner Jean, en lui parlant sans cesse de Julie, et *vice versa*. Graba faisait semblant de ne rien voir, de ne rien entendre ; gai et sans contrainte, il parlait avec le maître de la maison, qui arriva tout essoufflé, d'agriculture, avec M^{me} Thérèse de la généalogie de la famille, bien connue à tous les deux, et avec les demoiselles de fleurs. Julie jetait sur lui des regards craintifs et effrayés d'un oiseau effarouché qui semblaient lui demander grâce : le fils était triste, mais tranquille.

Au moment presque où on s'était levé pour s'en aller, le vieux Graba s'approcha de M^{me} Thérèse, qui quitta avec effort sa chaise pour lui faire ses adieux. Graba dit :

— Je ne suis pas venu ici en simple visite :

c'est une affaire importante qui m'y amène. Tout le monde était interdit; l'Ecuyer se mordit les lèvres et attendit.

— J'ai prié M. l'Ecuyer de m'accompagner pour demander officiellement la main de votre fille pour mon fils Jean !

La pauvre vieillotte ne put proférer une parole; elle se croyait le jouet d'un rêve, éleva ses bras au ciel et retomba sur le fauteuil.

— Oui, Madame — continua Graba — depuis longtemps je connais l'attachement de mon fils pour M^{lle} Julie. Je sais que vous avez tâché, en considérant cette union comme impossible, de faire voir poliment à Jean l'inutilité de ses visites; je sais aussi que mon fils persévéra avec patience et fermeté; qu'il aime M^{lle} Julie et que sous tous les rapports il sera heureux avec elle: je sais tout cela, comme vous voyez, et je vous demande la main de votre fille pour Jean.

Qui pourrait décrire l'étonnement de l'Ecuyer, la joie de l'honnête et modeste famille, et le sentiment avec lequel le fils embrassa son père et se jeta aux pieds de la vieille mère ?

Les braves Soumine considéraient cette réalité étrange comme un rêve et, ne se possédant plus, pleuraient de joie; Julie se trouva mal; l'Ecuyer, le

moment de stupeur passé, ne s'attendant jamais à ce résultat, saisit Graba par la main et lui dit :

— Sacré nom de Dieu ! Tu m'as tendu un joli panneau. Que Dieu t'en récompense !

En un mot, c'était une scène très-pathétique ; Georges, qui en était témoin, ne pouvait en revenir.

Ils partirent bien tard ; en revenant l'Ecuyer demanda à Graba :

— Vous étiez donc informé de tout ?

— Je le savais, Monsieur ; premièrement mon fils ne s'en cachait pas ; secondement je l'observais avec une extrême vigilance. Je fis la connaissance des Soumine et m'étant convaincu que M^{lle} Julie, quoique pauvre, est digne de mon Jean, je me préparai depuis longtemps à couronner par ma bénédiction les démarches de mon fils.

— Mais votre femme, qu'en dira-t-elle ? — dit l'Ecuyer en riant.

Graba soupira. — Son fils la fléchira — dit-il d'une voix à peine sensible.

— *At tandem*, j'en doute.

Pardonnez-moi, chère Fanny, de ce qu'au lieu d'une lettre je vous envoie une informe scène de roman, mais comme elle m'intéressait sous bien des rapports, je voulais la partager avec vous.

Nous sommes tous invités pour demain à Tourza-

Goura; portez-vous bien : je dois faire mes préparatifs pour le départ et le messenger attend ma lettre.—
Votre Irène.

XXIII.

Georges à Edmond.

Et les heureux écrivent quelquefois, cher Edmond; je ne te promettais plus de mes lettres, préférant me taire et ne voulant plus te fatiguer avec une histoire que tu trouves si insipide; mais l'habitude, cette seconde nature, m'a tenté, étant familiarisé avec l'idée de te donner de mes nouvelles. Sache donc que dans deux semaines mon union avec Irène sera célébrée dans la chapelle privée, sans aucune cérémonie ridicule, à part quelques témoins indispensables. Après le mariage nous allons pour quelque temps en Grande-Pologne, à la terre qui m'appartenait jadis, rachetée aujourd'hui par mon oncle et..

Mais tu dois me suivre depuis le commencement et avaler encore cette dernière pilule, même au risque qu'elle ne passe pas le nœud de ta gorge.

Moi, Irène et encore quelques personnes, nous avons été invités à Tourza-Goura; le but de cette invitation m'était inconnu; seulement, en approchant de la résidence, je remarquai qu'il devait y avoir

quelque solennité en jeu, en en jugeant d'après les voitures qui stationnaient dans la cour et le mouvement qui s'apercevait partout. De la vieille cuisine, la fumée sortait en grosses bouffées noires. Malkowski était habillé en frac, circonstance inusitée; devant la remise j'ai distingué la voiture de la dame de mes pensées, ce qui fit précipiter mes pas vers le salon.

L'Ecuyer, en habit bleu, qui lui servait pour les grandes occasions, dans des bottes de cuir cuit ornées de franges, fraîchement rasé, alerte et dispos, me salua avec un sourire gai, plein de bonhomie. La salle était pleine comme jamais.

Toute la famille des Soumine de Zamalinné, sans en excepter un membre, si ce n'est le plus petit enfant, qui devait rester avec sa bonne, s'y trouvait. Je pus à peine reconnaître l'excellent Jean Soumine, tant son habit de gala était peu approprié à sa personne. M^{me} Thérèse, assise dans un grand fauteuil, était occupée à expliquer à M^{me} Laska, toujours ennuyée et distraite, la procédure des Soumine et leur parenté avec plusieurs grandes familles. Laska observait les mouches qui se promenaient sur le plafond... mais la vieillotte, sans s'en formaliser, s'élançait à perte de vue dans des descriptions généalogiques qui n'avaient pas de fin.

Les enfants s'amusaient avec les chiens, les fil-

lettres plus âgées, gauches et rouges d'émotion, chuchotaient dans un coin. Julie seulement faisait exception; plus sûre d'elle-même, animée, elle était assise à côté d'Irène, tenant sur ses genoux le petit Vladislav, qui lui parlait avec un sérieux imperturbable du jardin de Zamalinné, sans omettre les pommiers et la balançoire qui s'y trouvaient.

Graba causait avec M. Soumine de la terre et de sa culture. Le Capitaine seul haussait les épaules, ne savait que faire de sa personne et trahissait une pointe de mauvaise humeur, à cause probablement de la bonne humeur de l'Écuyer, n'ayant rien à sa disposition pour la lui gâter et le contrarier poliment.

On servit le dîner; quand tout le monde se trouva au salon, l'Écuyer entra cérémonieusement avec un inconnu, dont l'extérieur dénotait le séjour de la chancellerie et l'usage de la plume. Après avoir pris la parole, il nous demanda d'être témoins de ses dernières volontés.

Irène s'élança vers lui et demanda avec instance de ne point finir si tristement une journée si bien commencée; mais l'Écuyer la repoussa doucement, après l'avoir baisée au front, et fit lire le testament.

Voici les dispositions de ce brave vieillard:

Le domaine de Tourza-Goura est partagé en deux

parts, dont l'une revient à Irène et l'autre aux Soumine, qui, ne s'attendant pas à ce bienfait, se jetèrent tous à ses pieds. Jean seulement se leva vivement et, me présentant la main, dit:

— Tu as été riche jadis, et tes besoins sont plus grands que les miens; je veux donc partager avec toi ce que notre grand-oncle nous offre.

— Ah! quelle chaleur! — s'écria l'Écuyer — attendez, un peu de patience, il en aura assez, ne soyez pas tellement prodigues de ce que vous avez, et écoutez!

Je serrai avec effusion la main de Jean, et l'oncle, en essuyant ses yeux humides de larmes, s'esquiva et ne revint qu'au moment de la disposition des capitaux qui m'ont été légués et placés sur les domaines en Grande-Pologne.

Je ne voulais pas recevoir ce legs, mais l'oncle avec un regard animé me saisit par la main, la serra jusqu'à me faire mal et dit précipitamment:

— Allons donc, ce ne serait plus un point d'honneur, mais une obstination mesquine. Je sais que tu n'en as pas besoin, mais je l'exige.

Je me tus, me promettant cependant de faire restituer cette perte aux plus pauvres des Soumine. Irène ne voudra probablement pas recevoir la moitié de Tourza-Goura; mais à l'heure qu'il est, ce serait impossible d'en parler à l'Écuyer. Il a ex-

pressément spécifié, dans son testament, la clause que nous demeurions constamment avec lui, à l'exception du voyage que nous allons entreprendre.

Il fallait le voir ce jour-là, comme il était radieux de se sentir complètement réconcilié avec moi; comme il raisonnait de la chasse, comme il buvait et comme il excitait les autres à boire en couvrant sans cesse de baisers les mains d'Irène. Il fallait aussi observer la joie de ces bons Soumine aujourd'hui heureux, en passant d'un trait de la pauvreté à l'aisance, car ils entraient de suite en possession de la partie de Tourza-Goura qui leur a été inscrite.

— Jean est un bon agriculteur, moi je me fais vieux; qu'il prenne ce qui lui appartient, je n'exige qu'une chose: le droit de chasser dans ses forêts et les gens nécessaires pour faire la battue, même aux temps des récoltes — dit l'oncle.

— Comment? même au temps des récoltes? — demanda naïvement Jean.

— Eh! qu'est-ce que tu crois? hein? — demanda en soufflant l'Ecuyer — oui certes! même à cette époque! Tu feras comme tu pourras, mais ma chasse doit se faire, voilà!

La vieille Thérèse poussa du coude son fils, craignant que cet enragé cultivateur ne soit capable de s'en plaindre trop ouvertement.

Le Capitaine, après avoir écouté avec attention la

lecture du testament jusqu'au bout, sans prendre congé de personne, repartit chez lui. Graba et son fils restèrent, et quand le soir l'Ecuyer, s'asseyant près de nous et jetant son regard autour de lui, dit en me tapant sur le genou : — Grâce à Dieu! tout cela est fini, mais vous m'avez fait, M. Georges, une peur affreuse. Souvenez-vous, comme je voulais me débarrasser de votre personne, et en vain; comme si je pressentais alors que vous m'enlèveriez Irène. Oh! que le premier venu me juge: un bon à rien, un prodigue, un cheval échappé; j'ai eu la chair de poule! Et s'il lui donne dans l'œil? me disais-je, pour faire un malheur il ne faut qu'un moment. — Mille millions de lièvres! ma conscience pourrait en être chargée. Avoue-moi franchement, Georges, tu devais me haïr?

— Non, mais je vous en voulais au fond du cœur.

— Ce qui existe peut-être encore?

— Oh! non!

— Souviens-toi! — il m'embrassait en répétant : Comme c'est bien que tout cela est fini, j'en ressens encore comme le saisissement d'une douche froide! Pourvu que cela soit pour le bien!

Nous passâmes délicieusement la soirée, on ouvrit les chambres contiguës à l'appartement ordinaire d'Irène. Le piano se trouva comme par enchantement,

car l'Ecuyer voulait que même momentanément rien ne lui manquât de ses habitudes. Elle nous joua jusqu'à une heure assez avancée.

Les Soumine, avec leur naïve admiration pour Irène, m'attendrissaient et me divertissaient en même temps. Mais comment ne pas apprécier l'âme qui se manifeste dans toutes les actions sans voiler sa beauté ! Elle n'est pas du nombre de ces pianistes de salon sans valeur, qui exécutent de petites pièces de Thalberg et de Liszt avec facilité et *con brio*, pour jeter de la poudre aux yeux et paraître des artistes consommées aux yeux des ignorants. Irène jouait avec beaucoup de sentiment et choisissait pour la plupart les vieux maîtres. Les hommes qui ne sont même pas très compétents en musique en reconnaissent la beauté ; car c'est une grande musique, une symphonie sublime, éclore dans un moment d'inspiration.

Nous étions quatre assis dans un coin, elle, Julie, Jean et moi, en causant longtemps, pour la première fois complètement sans contrainte, isolés que nous étions au milieu de la foule ! Je ne l'aime point, non, je l'adore ! Il y a quelque chose en elle qui surpasse la femme, c'est un ange qui a glissé sur un rayon de soleil et m'a été destiné sur la terre ! En suis-je digne ? Non, non, il y en avait qui l'étaient bien plus que moi, mais personne au monde ne l'aurait aimée

avec plus de force et moins d'égoïsme ! sans s'effrayer de tous les sacrifices qui sont souvent le partage de la vie humaine ! Je la comprends et je sais l'apprécier.

Je t'écrirai, cher Edmond, ma dernière lettre après mon mariage. — A toi — Georges.

XXIV.

Tourza-Goura, le 27 décembre 18...

Nous passons ici avec ma femme les fêtes de Noël. Le nouvel an approche, je t'envoie donc mes souhaits à cette occasion. Ne pouvant écrire longtemps, je me borne à te les faire passer, t'assurant de leur sincérité et de mon attachement pour toi. Depuis quelques semaines elle est à moi, et chaque matin en m'éveillant, je dois me le rappeler, afin d'être persuadé que je ne suis pas le jouet d'un rêve ; mon bonheur est si grand, qu'il m'est impossible de me rendre compte de sa réalité. Porte-toi bien, cher Edmond, ne m'écris plus, car je n'aurai pas un moment à moi pour te répondre : chaque seconde a un tel prix pour moi !

A toi, — Georges.

Epilogue.

Il nous reste maintenant le devoir, d'après l'usage reçu, de compléter notre récit, en relatant le sort futur des personnes avec lesquelles nos lecteurs ont fait connaissance. Le plus simple serait de suivre l'exemple des vieilles fables, et dire : „ — ils vécurent longtemps et heureusement, en ayant beaucoup d'enfants ;“ mais cela n'est plus de mise aujourd'hui.

Consacrons donc quelques lignes à chacun.

Les voisins ne cessèrent de considérer Graba comme un original ; lui, de son côté, n'a pas cessé de mériter ce nom en poursuivant avec fermeté à s'avancer vers son but ; il n'a pas sacrifié ses convictions à une vaine popularité, qui a tant de charmes pour beaucoup de mortels. Son fils suit l'exemple de son père, et son mariage avec Julie Soumine est une de ces unions phénoménales qui ne donnent pas prise aux canards du voisinage. La femme de Graba est partie pour l'étranger, elle séjourne à Florence ; sa fille a épousé un petit prince italien sans fortune.

Le Capitaine est toujours à Kouzylowka, en méditant de quelle manière il pourrait être désagréable à l'Ecuyer, qu'il embrasse et déteste également. Celui-ci, de son côté, fait son possible pour

lui faire noise : mais tous les deux ne peuvent y parvenir. Le procès dont Zayamie a été la cause finit par un compromis. L'arrondissement est revenu à son ancien maître, mais ce qu'il a coûté de mauvais sang à l'Ecuyer, et la quantité de chevreuils que le Capitaine y a tués n'a pas été pris en considération, dans le compte-rendu. Une nouvelle contestation se prépare : il s'agit maintenant de la submersion des prés de Kouzyłowka, par l'élévation des digues de Tourza-Goura : et comme en outre une question, touchant la succession qui devait échoir à Irène, du temps de la tutelle de l'Ecuyer, reste pendante, le Capitaine ne sera pas privé des moyens d'impatiser et d'irriter le vieux Nemrod polésien. Dernièrement encore, il a su débaucher un de ses forestiers qui était très expert dans l'art d'attirer les loups dans les pièges ; l'Ecuyer en était furieux, mais qu'y faire ? Le Capitaine, plein de contrition, jure ses grands dieux, n'épargne pas les baisers et les embrassements ; et après chacune de ces farces méchantes, il se fait tellement humble et paraît si injustement accusé, qu'on préfère abandonner tout, qu'avoir à faire avec un tel individu.

L'union d'Irène et de Georges se célébra à Roumiana sans aucune ostentation. Après un séjour de quelques semaines à Tourza-Goura, ils sont partis

pour la Grande-Pologne ; après leur retour, l'Ecuyer se fixa près d'eux, en les quittant seulement pour aller voir de temps en temps sa modeste cabane, comme il l'appelait. Les forêts de Roumiana sont belles, et le gibier y fourmille ; par conséquent, les plaisirs de la chasse ne lui manquent pas.

Les Soumine de Zamalinné, après avoir pris possession de quelques fermes du domaine de Tourza-Goura, ne pouvant faire aller leurs travaux avec tant de profit et d'ordre sur une grande échelle, comme ils le faisaient en petit, sur des dimensions microscopiques, ont complètement perdu leur tranquillité avec leur position modeste et leurs besoins restreints des temps passés. Jean, réduit au dernier degré d'impatience, pense sérieusement à affermer sa nouvelle terre, et revenir définitivement à Zamalinné. Mais M^{me} Thérèse née Zavilska, avec sa saine raison, et une foule d'exemples, sait toujours le faire revenir de son projet, en lui prêchant la persévérance et la fermeté.

Pierre Dolski, après un long pèlerinage, est revenu à son Horodytché, situé dans la terre de Lapadliska, plus ombrageux que jamais ; il vient quelquefois voir Georges et lui tient compagnie dans ses excursions de chasse. M^{me} Laska est partie en Ukraine ; on l'a vue dernièrement à Odessa. L'Ecuyer fit la connaissance de Dolski, et en trouvant

en lui un chasseur d'après son cœur, le prit en grande amitié, en admirant son instinct de chasseur, dont les longs vagabondages et la vie des forêts l'ont doté.

Quoi encore ? vous vous en douterez peut-être vous-même, car je crains déjà que mon récit ne vous paraisse ennuyeux et trop long. Donc....

F I N.



INSTYTUT
BADAŃ LITERACKICH PAN
BIBLIOTEKA

00-330 Warszawa, ul. Nowy Świat 72

Tel. 26-68-63

K.

1306